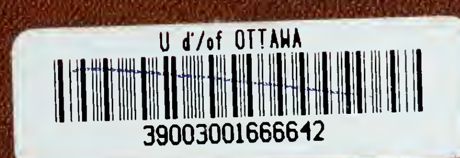
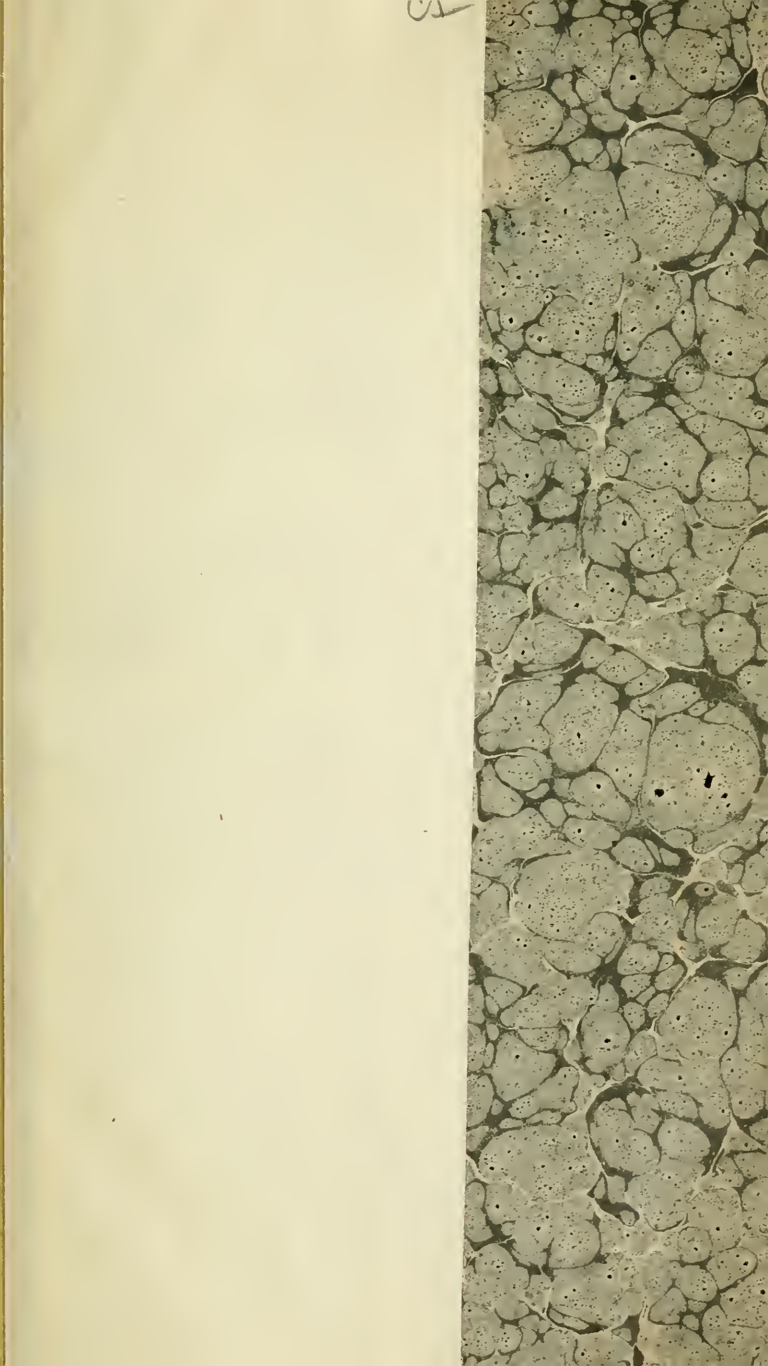

U d'/of OTTAWA
39003001666642







CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE.

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous, seront réputés contrefaits.



NEVERS. — IMPRIMERIE DE N. DUCLOS.

CATÉCHISME

DE

PERSÉVÉRANCE,

OU

EXPOSÉ HISTORIQUE, DOGMATIQUE, MORAL ET LITURGIQUE DE LA RELIGION, DEPUIS L'ORIGINE DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR L'ABBÉ J. GAUME,
CHANOINE DE NEVERS.

Jesus-Christus heri et hodie, ipse et in secula. Hebr. XIII, 8.
Jésus-Christ hier, aujourd'hui et dans tous les siecles.

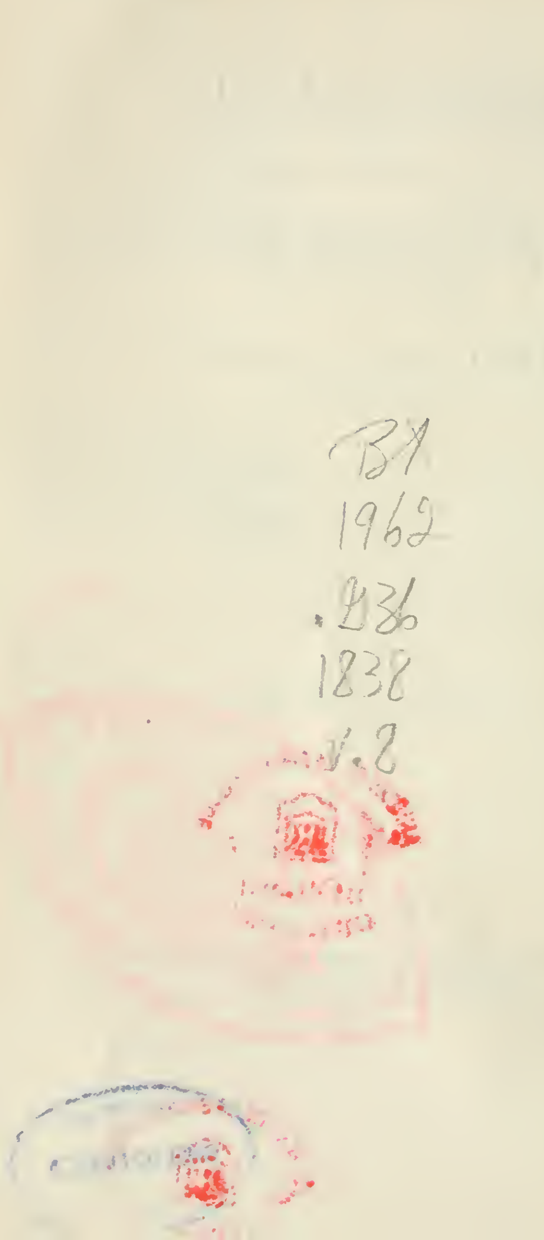
Deus charitas est. I Joan. IV. 8.
Dieu est charité.

TOME HUITIÈME.



PARIS,
GAUME FRÈRES, ÉDITEURS-LIBRAIRES,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 5.
1838.





CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE.

QUATRIÈME PARTIE.

XXVIIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Noël, objet de cette fête. — Dénombrement général. — Accomplissement des prophéties. — Description de la grotte de Bethléem. — Naissance du divin enfant. — Adoration des bergers. — Office de Noël. — Ce que nous devons faire pour sanctifier cette fête, enseignements de la crèche. — Allégorie.

La fête de Noël a pour objet de célébrer la naissance temporelle du Fils de Dieu. Le Fils de Dieu, le Verbe éternel, égal à Dieu, celui par qui tout a été fait, s'est incarné dans le sein de la vierge Marie, et a pris naissance à Bethléem, dans une pauvre étable, pour nous sauver ; tel est le touchant mystère que l'Eglise propose à notre foi dans cette solennité. Imiter ce Dieu humble, pauvre et souffrant, voilà ce qu'elle dit à notre cœur.

Il y avait quatre mille ans que l'homme coupable et

dégradé avait entendu, au sortir du Paradis terrestre, cette parole d'espérance : *Le fils de la femme écrasera la tête du serpent.* Cette parole précieuse fut pendant bien des siècles l'unique consolation de la race humaine au milieu de ses innombrables douleurs. Le Fils de la Femme par excellence, le Vainqueur du démon, le Réparateur de la chute, le Restaurateur du genre humain, était l'objet de tous les vœux et de tous les soupirs. Jamais il n'avait été plus ardemment et plus universellement désiré que sous le règne de l'empereur Auguste. Aussi, les temps marqués pour sa venue étaient-ils accomplis. Mais il fallait que sa naissance eut lieu avec toutes les circonstances prédites par les Prophètes : le Christ devait naître à Bethléem, afin qu'il fût constant qu'il était de la race royale de David.

Et voici qne l'empereur Auguste, voulant savoir combien de millions d'hommes étaient courbés sous son sceptre, ordonna un dénombrement général de tous les sujets de l'empire. Pour présider à ce recensement immense, le prince nomma vingt-quatre commissaires qu'il envoya sur tous les points du globe. Publius Sulpitius Quirinus, et, selon les Grecs, Cyrinus, fut chargé du gouvernement de Syrie, dont dépendait la Judée.

L'édit promulgué pour ce dénombrement général, ordonnait à chacun, au plus riche comme au plus pauvre, au plus puissant comme au plus faible, de se rendre en la ville où il était né, ou dont sa famille était originaire, pour se faire inscrire sur le contrôle romain.

Or, Joseph et Marie, qui étaient tous deux de la

royale famille de David, se rendirent en la ville de David, appelée Bethléem. Leurs noms y furent inscrits; et les registres de l'empire romain attestèrent que Jésus, fils de Marie, était descendant de David, et les prophéties qui l'avaient annoncé, furent vérifiées par un monument authentique.

Cependant, Joseph et Marie, arrivés dans la ville de leurs pères, cherchaient vainement un logis. Soit que leur extérieur pauvre ne promît rien à la cupidité, soit que les hôtelleries fussent déjà toutes pleines, partout on leur répondit : Il n'y a plus de place. Et ils furent obligés de sortir de la ville et de chercher un abri dans une grotte servant d'étable. C'est là que Marie mit au monde le Rédempteur. Les circonstances du divin enfantement ont été racontées dans la seconde partie du Catéchisme [1]. Nous nous contenterons de décrire ici le lieu à jamais révéré où s'accomplit le touchant mystère.

« Avant d'y entrer, dit un voyageur moderne, le supérieur du couvent me mit un cierge à la main, et me fit une courte exhortation. Cette sainte grotte est irrégulière, parce qu'elle occupe l'emplacement irrégulier de l'étable et de la crèche. Elle a trente-sept pieds et demi de long, onze pieds trois pouces de large, et neuf pieds de haut; elle est taillée dans le roc. Les parois de ce roc sont revêtues de marbre, et le pavé de la grotte est également d'un marbre précieux. Ces embellissements sont attribués à sainte Hélène. L'église ne tire aucun jour du dehors, et n'est éclairée que par la lu-

[1] Leçon II.

mière de trente-deux lampes envoyées par différents princes chrétiens. Tout au fond de la grotte, du côté de l'Orient, est la place où la Vierge enfanta le Rédempteur des hommes. Cette place est marquée par un marbre blanc, incrusté de jaspe, et entouré d'un cercle d'argent, radié en forme de soleil. On lit ces mots à l'entour :

HIC DE VIRGINE MARIA
JESUS CHRISTUS NATUS EST.

C'est ici que Jésus-Christ est né de la Vierge Marie. Une table de marbre qui sert d'autel, est appuyée contre le flanc du rocher, et s'élève au-dessus de l'endroit où le Messie vint à la lumière. Cet autel est éclairé par trois lampes, dont la plus belle a été donnée par Louis XIII.

» A sept pas de là, vers le midi, vous trouvez la crèche. On y descend par deux degrés, car elle n'est pas de niveau avec le reste de la grotte. C'est une voûte peu élevée, enfoncée dans le rocher. Un bloc de marbre blanc, exhaussé d'un pied au-dessus du sol, et creusé en forme de berceau, indique l'endroit même où le Souverain du Ciel fut couché sur la paille [1].

» A deux pas, vis-à-vis la crèche, est un autel qui occupe la place où Marie était assise lorsqu'elle présenta l'enfant des douleurs aux adorations des Mages.

[1] La crèche elle-même où fut mis le Sauveur, est en bois, et se garde à Rome, dans l'Eglise de Sainte-Marie-Majeure : on l'y apporta avec quelques pierres coupées du roc dans la caverne de Bethléem, au VII[e] siècle, comme l'a montré Benoît XIV, *lib. 4, de Canonis. part.* 2.

» Rien n'est plus agréable et plus dévot que cette église souterraine. J'y ai entendu un orgue, très-bien touché, jouer à la messe les airs les plus doux et les plus tendres, des meilleurs compositeurs d'Italie. Ces concerts charment l'Arabe chrétien qui, laissant paître ses chameaux, vient, comme les antiques bergers de Bethléem, adorer le Roi des rois dans sa crèche. J'ai vu cet habitant du désert communier à l'autel des Mages avec une ferveur, une piété, une religion inconnue des Chrétiens de l'Occident. Nul endroit dans l'univers n'inspire plus de dévotion. L'abord continuel des caravanes de toutes les nations chrétiennes, les prières publiques, les prosternations, la richesse même des présents que les princes chrétiens y ont envoyés, tout cela excite en votre ame des choses qui se font sentir beaucoup mieux qu'on ne peut les exprimer[1]. »

Au moment où Joseph et Marie arrivèrent dans la grotte, il s'y trouvait un bœuf et un âne, dont le souffle servit à réchauffer l'enfant. L'Ecriture, il est vrai, ne fait point mention de cette circonstance ; mais elle est appuyée sur la tradition commune, et donnée pour certaine par les Pères de l'Eglise les mieux en état d'en être instruits. Tels sont saint Jérôme, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, et Prudence : Baronius défend victorieusement cette touchante tradition[2].

Ce fut dans cette caverne que Marie mit au monde

[1] *Itinéraire de Paris à Jérus.*, *t.* II. *p.* 157.

[2] *Annal.* an. 1. *n.* 3.

son divin fils, sans ressentir aucune des douleurs qu'éprouvent les autres mères. Elle resta toujours vierge avant et après l'enfantement Qui peut imaginer la joie et le respect avec lesquels elle vit de ses yeux, et adora le Créateur du monde, devenu homme pour l'amour de nous! Quel bonheur pour elle lorsque, contemplant celui que les Anges adorent, elle prononça pour la première fois cette parole qui ne s'était trouvée jusque-là que sur les lèvres du Père éternel : Mon fils!!! Avec quelle vénération ne toucha-t-elle pas celui qu'elle savait être son Seigneur? Qui dira les sentiments de son cœur virginal et maternel, lorsqu'elle l'enveloppa de pauvres langes et le coucha, sur la paille, dans la crèche? de quels tendres baisers ne le couvrit-elle pas? avec quel saint tremblement elle considérait son visage et ses tendres mains? avec quelle sainte gravité ne couvrait-elle pas ses petits membres[1]?

Saint Joseph, confident du mystère, partageait, autant qu'il était en lui, les sentiments de Marie. Il prenait l'enfant entre ses bras, dit saint Bernard, et lui prodiguait toutes les caresses que pouvait inspirer un cœur embrasé d'amour.

Au moment où le prodige s'opérait, Dieu voulut que les hommes et les Anges, le Ciel et la terre, vinssent rendre leurs hommages à leur commun Rédempteur. Mais quels seront les heureux mortels que Dieu favorisera les premiers d'un tel honneur? Auguste, qui dictez des lois à l'univers, Hérode, qui commandez à la Judée,

[1] St. Bonav., *Vit. Christi.* c 10.

riches qui habitez Jérusalem et Bethléem, empereurs, rois, princes de la terre, dormez dans vos palais dorés, ce n'est pas vous que les Anges iront tirer du sommeil pour vous appeler à la crèche : vous n'en êtes pas dignes. Au nouveau Roi il faut des courtisans qui le comprennent et vous ne le comprendriez pas, qui aiment le dénuement de sa naissance et vous ne l'aimeriez pas.

Or il y avait, dans le voisinage de la grotte, des bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux. Tout à coup, au-dessus de leurs têtes, ils aperçoivent une vive splendeur au milieu des ténèbres, et dans cette gloire un Ange leur apparut et leur dit : « Ne craignez rien, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Au même instant il se joignit à l'Ange une troupe de l'armée céleste louant Dieu et disant : Gloire à Dieu dans les hauteurs des Cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Lorsque les Anges se furent retirés, les bergers, frappés d'étonnement, se dirent l'un à l'autre : « Allons à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître. » Sans perdre un instant, ils se hâtèrent vers l'étable. Ils y trouvèrent l'enfant nouveau-né, enveloppé de langes et couché dans la crèche. Marie et Joseph étaient auprès de lui. Les bergers

voyant que tout ce qu'avait dit l'Ange était accompli, reconnurent dans cet enfant le Sauveur promis à Israël, lui rendirent leurs hommages et s'en retournèrent à leurs troupeaux, glorifiant et louant Dieu [1].

Ainsi des hommes simples, pauvres et obscurs, sont les premiers confidents de la naissance du Messie, les premiers à qui Dieu le Père réserva l'insigne honneur de déposer leurs hommages aux pieds de son Fils. Ce seul fait contient toute une révolution morale. Il est le commencement de ce nouvel ordre d'idées qui doit changer la face du monde. Richesses, despotisme, orgueil, votre règne est fini; celui du détachement, de l'humilité, de la charité, commence.

Ces paroles que l'Ange dit aux bergers : Ne craignez point, il vous est né un Sauveur, l'Église catholique les adresse chaque année à chacun de nous. Pendant l'Avent, elle avait emprunté la voix d'Isaïe et de Jean-Baptiste, pour nous dire : Préparez les sentiers du Seigneur : le moment approche où toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu. Puis lorsque les quatre mystérieuses semaines touchent à leur fin, elle indique un dernier jour de jeûne et de préparation : Sanctifiez-vous, nous dit-elle, demain le Seigneur fera parmi vous des choses admirables.

Afin de nous associer au bonheur des bergers, elle veut que nous passions la nuit en prières. Pendant ces belles *Matines*, elle chante les antiques promesses faites aux Patriarches et aux Prophètes; elle redit et la misère du genre humain et la bonté et les gloires du Rédempteur

[1] Luc II, 9-20.

tant de fois annoncé. Tout à coup un Diacre descend du sanctuaire, précédé de flambeaux et portant au-dessus de sa tête le livre qui contient l'accomplissement de toutes les promesses, de toutes les figures et de toutes les prophéties. Arrivé au *jubé*, il chante la généalogie du Rédempteur, Fils de Dieu et Fils de l'homme, et termine par ces mots : *Jacob engendra Joseph, époux de Marie de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ.* A ce chant sublime, toutes les voix répondent par l'hymne d'amour : *Te Deum.*

Et voilà que le Prêtre monte à l'autel et bientôt l'enfant de Bethléem, incarné de nouveau entre les mains de son Ministre, sera rendu présent aux adorations et à l'amour des Fidèles. La Communion approche ; c'est le moment des ineffables délices ; alors se font entendre de joyeux Noëls, restes précieux de la foi vive et de la piété naïve de nos ancêtres. Heureux d'un bonheur qu'on ne connaît que ce jour-là, les nouveaux bergers se retirent dans leurs maisons louant et bénissant Dieu. Là est préparé un repas joyeux parce qu'il est innocent ; le *réveillon de Noël* réunit à la même table les parents et les voisins, et comment ne pas s'aimer lorsqu'on vient d'adorer le Sauveur commun et participer à sa table sacrée ? Comment ne pas se réjouir quand un grand bienfait nous est accordé ?

Au point du jour la cloche se fait entendre de nouveau. Pour la seconde fois le Prêtre monte à l'autel, et ceux qui ont gardé pendant la nuit remplissent l'Eglise et rendent leurs hommages au divin enfant.

La grand'Messe vient enfin quelques heures après réunir tous les Fidèles que le soir retrouvera encore devant les autels du Dieu nouveau-né. Et toujours ce sont de nouveaux Cantiques et de nouvelles émotions. Le moyen qu'il en soit autrement? Est-il jour plus beau que le jour de Noël? Jamais fut-il donné aux hommes ce que la nuit de Noël leur a apporté dans ses ombres? Cette nuit-là un frère est venu aux malheureux, un libérateur aux esclaves, un ami aux enfants, un maître aux docteurs, un modèle aux rois, un vainqueur à la mort. Laissez donc les hommes se *réjouir dans le Seigneur*, comme la terre se réjouit chaque matin, quand le soleil se lève pour la délivrer des ténèbres. Noël c'est la grande aurore de notre délivrance; Jésus-Christ naissant, c'est le Soleil de justice qui se lève sur le monde pour en écarter les ombres de la mort.

Voyez aussi quel enthousiasme, quel saint délire règne dans l'office que chantent nos Prêtres! Ecoutez-les :

« Colline de Sion, tressaille d'allégresse... Filles de Jérusalem, revêtez vos habits de fêtes et chantez, chantez de nouveaux cantiques.

» Jérusalem, lève-toi, secoue la poussière de tes cheveux, romps la chaîne de ton cou; lève-toi, ton Sauveur est venu!

» Tu as été vendue, et voici que le Seigneur t'as rachetée : Chante, Jérusalem.

» Le Seigneur a dit : Assur a opprimé mon peuple, l'injustice et la cruauté ont pesé sur lui; il faut que je le délivre; autrefois je parlais, à présent me voici.

» L'abondance et la paix se lèvent avec le jour du Seigneur.

» La vérité est sortie de la terre, et du haut du Ciel la justice nous a regardés.

» Chantons donc, chantons donc de nouveaux hymnes au Seigneur, que toute la terre chante avec nous!

» Chantons un Seigneur et bénissons son nom.

» Annonçons à l'univers le jour de son salut.

» Que les nations se redisent les prodiges qu'il a faits, et que les peuples soient dans la joie!

» Là véritablement notre Dieu est grand, son nom est digne de louanges, et sa puissance domine tout ce qui existe.

» Que sont les dieux des nations étrangères auprès de notre Dieu? Des démons de l'abîme; mais notre Dieu, à nous, c'est celui qui a fait le Ciel et la terre, le Firmament avec ses étoiles et la mer avec ses flots.

» Que le Ciel se réjouisse donc, que la terre s'exalte de joie, que la mer s'agite et soulève ses grandes eaux en signe d'allégresse, et que les champs et toutes les plantes qui y croissent, tressaillent de plaisir, car voici venu le jour du Seigneur[1]. »

Ainsi passe pour le Chrétien le beau jour de Noël. Dites : s'il y a un châtiment pour l'indifférent et pour l'impie, n'est-ce pas de ne rien sentir des joies de cette solennité? n'est-ce pas de ne plus voir dans le jour de Noël qu'un jour comme un autre?

[1] *Tableau des fêtes*, p. 64.

Pour éviter ce malheur, allons à Bethléem, et là, à genoux devant cette crèche, demandons-nous à nous-mêmes : Que me veut cet enfant ? Et ses petits membres, et ses vagissements, et cette paille, et ses pauvres langes, nous répondront :

1° Il veut me guérir. Je suis donc malade ? Oui ; de quoi ? De trois maladies mortelles. Mon premier père, au jour de la révolte, a reçu du démon trois coups mortels, d'où sont venues trois larges plaies qu'il m'a transmises : l'amour déréglé des richesses, l'amour déréglé des honneurs et l'amour déréglé des plaisirs. Ce triple amour a été comme une fièvre brûlante ; pendant quatre mille ans le genre humain a été dans un délire continuel, et on a vu ce grand malade s'agiter comme un furieux sur sa couche douloureuse : saisissant tour à tour toutes les créatures pour apaiser la soif qui le dévorait, il les a tourmentées en mille manières, pour les forcer à lui donner un peu de soulagement ; puis il s'est mis à leurs pieds et d'une voix suppliante il leur a demandé l'aumône de la félicité. Vaines prières ! inutiles efforts ! et dans son désespoir il a maudit toutes les créatures, il a maudit la vie, il s'est maudit lui-même, il s'est écrié par la bouche du plus *heureux* des mortels : *Vanité, mensonge, affliction, tout n'est que déception. Mieux vaut le jour de la mort que le jour de la naissance.*

Et pendant tout ce temps-là l'homme a oublié Dieu, oublié sa fin, oublié sa nature. Créé dans l'honneur et la gloire, il s'est rendu semblable aux bêtes stupides ; et

comme un torrent alimenté par trois larges sources, l'iniquité s'est répandue sur toute la face de la terre; et il y a eu des fleuves de sang et de larmes; et l'esclavage a régné, et le démon a joui long-temps d'un insolent triomphe.

Et moi j'ai hérité des trois maladies de mes pères, et ces maladies tendent perpétuellement à se développer en moi; mais voici que ce divin enfant est venu pour me guérir. A l'amour déréglé des richesses, des honneurs et des plaisirs, il oppose la pauvreté, l'humiliation et la souffrance. Il me dit : Mon fils, détachez votre cœur de toutes ces choses; je suis descendu du Ciel pour vous instruire. Le monde vous prêche une doctrine contraire à la mienne. Eh bien! de deux choses l'une : ou je me trompe ou le monde est dans l'erreur. Mais je suis la Sagesse éternelle, je ne puis vous induire ni être induit en erreur. Votre propre raison, votre expérience, l'expérience des autres, ne sont-elles pas d'accord avec mon enseignement pour vous dire : Les richesses, les honneurs, les plaisirs, ne peuvent faire votre bonheur; ce sont des biens périssables et vous êtes immortel; ce sont des biens finis, et les désirs de votre cœur sont infinis? Et que m'en coûterait-il pour vous dire d'aimer les richesses, les honneurs et les plaisirs, pour vous en donner suivant vos désirs? Mais cette doctrine et cette conduite feraient votre malheur; je vous aime trop pour vous abuser; instruisez-vous donc à ma crèche.

Oh! oui, écoutons avec respect les leçons de la crèche; aimons-les, pratiquons-les, notre bonheur est

à ce prix. Hélas! c'est pour ne les avoir pas connues que le monde ancien fut malheureux; c'est pour les avoir oubliées que la société est devenue une arène sanglante où les hommes, armés les uns contre les autres, se battent comme des aliénés pour un peu de boue qu'on appelle or, et pour un peu de fumée qu'on appelle honneur.

La seconde réponse qui sortira de la crèche est celle-ci :

2° Il veut que je l'aime. O bonté! ô sagesse que je n'aimerai, que je n'admirerai jamais autant qu'il faut! Le Fils de Dieu vient enlever au cœur de l'homme l'objet constant de ses affections depuis la chute originelle, les créatures. Mais, mon Dieu! vous me désolez, je suis fait pour aimer, je ne peux vivre sans aimer. En me disant : Tu n'aimeras pas, vous me donnez le coup de la mort. Oui, mais à ce commandement s'en joint un autre : Vous aimerez de tout votre cœur, de toutes vos forces, de toute votre ame. Quoi! non pas le fini, le mensonge, l'ombre vaine, mais l'infini, la réalité même : Dieu à la place des créatures.

Et voilà que pour faire goûter ce nouvel objet d'amour, pour rassurer l'homme qui, depuis l'anathème du Paradis terrestre, tremblait, fuyait, se cachait au seul nom de Dieu, qui craignait de le voir autant que de mourir, voilà que ce grand Dieu se fait enfant et se présente à nous sous la forme la plus aimable, la plus caressante, la plus rassurante qu'il soit possible d'imaginer. O hommes! comprenez les leçons de Bethléem et vous êtes guéris. D'une part, désabusez votre cœur,

détachez-le des créatures ; d'autre part, portez ses affections sur l'objet qui vous est présenté, un Dieu, votre principe et votre fin, devenu votre ami, votre frère, l'os de vos os, la chair de votre chair. Que faut-il pour cela? De la bonne volonté! Vous le voyez, les conditions de votre Dieu ne sont pas difficiles ; car, qui n'a pas ou qui ne peut pas avoir de la bonne volonté? Ni la science, ni l'éducation, ni la noblesse, ne sont nécessaires pour cela.

Me guérir et être aimé, voilà donc ce que me veut cet enfant. Mon cœur, comprends-tu ?

Aimons donc l'Enfant de Bethléem, aimons donc l'enfant de Bethléem[1]. Son amour doit d'autant mieux exciter le nôtre qu'il est absolument gratuit et qu'il passe toute imagination. Ecoute, mon ame, je vais te dire une histoire :

Un voyageur, en son chemin, marcha sur un vermisseau et l'écrasa. Il eut pitié de ce pauvre insecte. Un inconnu s'offrit à sa vue et lui dit : Si vous voulez rendre la vie à ce vermisseau, je vais vous en indiquer le moyen. Il faut que vous consentiez à devenir ver de terre et à vous laisser ouvrir les quatre veines. De votre sang on fera un bain dans lequel le vermisseau retrouvera la vie. Vous vous moquez, répond le voyageur, et que m'im-

[1] *Amemus puerum de Bethleem*; *amemus puerum de Bethleem.* Aimons l'enfant de Bethléem; aimons l'enfant de Bethléem. C'était la devise et comme le cri de guerre du séraphique saint François.

Voyez les sermons, pour Noël, du B. Liguori. On chercherait en vain quelque chose de plus touchant. Œuv. complètes, *t.* VI.

porte que ce vermisseau ressuscite ou non ! Me croyez-vous assez simple pour donner ma vie afin qu'il recouvre la sienne ? Cette réponse était d'autant mieux fondée que ce ver n'était pas un insecte innocent, mais un aspic ingrat, qui après avoir été jadis réchauffé dans le sein de ce même voyageur, avait voulu lui ôter la vie.

Cependant, voilà que le voyageur, touché d'une compassion infinie, consent à devenir ver de terre et à perdre la vie pour ressusciter le reptile. Et tous ceux qui entendirent raconter ce trait disaient : Ce voyageur était fou d'amour ! Quelle eût été la reconnaissance du vermisseau s'il avait été capable de raison ?

Eh bien ! mon ame, voilà ce que le Fils de Dieu a fait pour toi. Qui es-tu, toi? et qu'est-ce que l'homme? sinon un ver de terre et un ver de terre ingrat et perfide. Tu es moins devant Dieu qu'un vermisseau devant l'homme. Qu'importait à Dieu que ce néant rebelle demeurât dans son péché et fût enseveli dans l'Enfer, comme il l'avait mérité ? Et cependant ce grand Dieu a eu tant d'amour pour toi, mon ame, que pour te délivrer de la mort éternelle, il s'est d'abord fait ver de terre comme toi, puis, pour te rendre la vie, il t'a fait un bain de son sang adorable. Oui, il en est ainsi ; tout cela est de foi. Ecoute : *Et le Verbe s'est fait chair, et il nous a lavés dans son sang, et il nous a ressuscités.* Et après cela, mon ame, tu pourras l'oublier ! Tu auras dans le cœur assez d'amour pour en donner aux animaux qui te servent ou qui t'amusent, et tu n'en auras point pour ton Libérateur ! Oh ! non, n'est-ce pas?

c'est de grand cœur que tu dis : *Si quelqu'un n'aime pas l'Enfant de Bethléem, qu'il soit anathème!*

Voilà dans la plus simple expression ce que le Fils de Dieu a fait pour le genre humain. En mémoire de ce miracle d'amour, l'Eglise a établi une fête le vingt-cinquième décembre. Car c'est ce jour-là précisément, à minuit, l'an 4004 du monde, que ce grand événement s'accomplit. Saint Chrysostôme prouve très-bien que l'Eglise de Rome a pu savoir au juste le jour de la naissance de Jésus-Christ et l'apprendre aux autres Eglises, parce que cette naissance arriva au commencement du dénombrement général ordonné par Auguste et exécuté par Quirinus dans la Judée. Or, ces sortes d'actes publics ou de chartes, se conservaient soigneusement à Rome, dans les archives de l'empire[1]. Du reste, il faut remonter aux premiers siècles pour trouver l'origine de la fête de Noël[2]. Ce jour-là chaque Prêtre dit trois Messes : la première, pour célébrer la naissance éternelle du Fils de Dieu dans le sein de son Père ; la seconde, sa naissance de la bienheureuse Vierge Marie ; la troisième, sa naissance spirituelle dans nos ames par la foi et la charité.

Autrefois les Prêtres étaient dans l'usage de dire chaque jour plusieurs Messes ; ils avaient toute liberté d'en user suivant les mouvements de leur dévotion. Ce fut le Concile de Salgunstadt, près de Mayence, tenu l'an 1002, qui en restreignit le nombre à trois pour

[1] Serm. 31, *p.* 466.

[2] St. Aug., *Epist.* 119. *c.* 1. 2.

chaque jour et pour chaque Prêtre. Mais le pape Alexandre II, qui mourut en 1073, changea cet usage et ne laissa plus la liberté de dire les trois Messes qu'au jour de Noël.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir envoyé votre divin Fils pour nous racheter ; faites-nous comprendre, aimer et pratiquer les leçons qu'il nous donne à la crèche.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, je dirai souvent : *Divin Enfant Jésus, rendez mon cœur semblable au vôtre.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — NOEL.

Q. Quel est l'objet de la fête de Noël ?

R. L'objet de la fête de Noël est la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous devons croire que le Fils de Dieu incarné, dans le sein de la Vierge Marie, est né pour nous sauver dans l'étable de Bethléem. Depuis quatre mille ans le monde attendait un libérateur. Dieu l'avait promis par l'organe d'un grand nombre de Prophètes. Enfin le moment de sa venue était arrivé.

Par l'ordre de l'empereur Auguste, Joseph et Marie se rendirent à Bethléem pour se faire inscrire sur les registres publics. Ils demandèrent vainement à loger dans la ville. Ils se retirèrent donc dans une étable située dans la campagne. C'est là que la sainte Vierge mit au monde le Messie attendu depuis si long-temps. Les Anges annoncèrent sa naissance aux bergers qui gardaient leurs troupeaux dans le voisinage. Ceux-ci s'empressèrent de venir à la grotte rendre leurs hommages au Dieu nouveau-né.

Q. Décrivez-nous la grotte de Bethléem.

R. La grotte de Bethléem où naquit le Sauveur, a trente-sept pieds et demi de long, onze pieds trois pouces de large, et neuf pieds de haut. Elle est taillée dans le roc. La crèche en bois où le Sauveur fut couché, est à Rome dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. La tradition nous apprend qu'au moment de la naissance du Sauveur, un bœuf et un âne se trouvaient dans la grotte.

Q. Pourquoi Dieu fit-il connaître d'abord la naissance de son Fils aux bergers ?

R. Dieu fit connaître d'abord la naissance de son Fils aux bergers, pour nous apprendre l'estime qu'il fait de la pauvreté et de la simplicité de cœur. L'empressement des bergers à se rendre à la crèche doit nous servir de modèle. Comme eux nous devons venir adorer l'Enfant-Jésus et lui faire hommage de nos cœurs.

Q. Dans quelle disposition devons-nous être pour célébrer saintement la fête de Noël ?

R. Pour célébrer saintement la fête de Noël, nous devons être dans des dispositions semblables à celles de l'Enfant-Jésus : 1° nous devons avoir un grand regret de nos péchés, c'est pour les expier que l'Enfant-Jésus naît dans une pauvre étable ; 2° nous devons détacher notre cœur des richesses, des honneurs et des plaisirs, aimer la pauvreté, les humiliations et les souffrances, c'est ce que nous prêche l'Enfant-Jésus qui naît pauvre, humilié, souffrant ; 3° nous devons aimer tendrement le Sauveur. A la place des créatures qu'il nous défend d'aimer d'une manière déréglée, parce qu'elles ne peuvent pas nous satisfaire, il se présente lui-même à notre amour. Pour encourager notre timidité, il a pris la forme d'un petit enfant ; il s'est fait notre frère, l'os de nos os, la chair de notre chair. Aimons-le donc bien tendrement et demandons-lui les vertus de sa sainte Enfance.

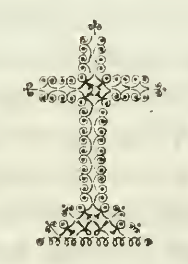
Q. Pourquoi les Prêtres disent-ils trois Messes le jour de Noël ?

R. Les Prêtres disent trois Messes le jour de Noël pour honorer les trois naissances du Fils de Dieu : 1° sa génération éternelle dans le sein de son Père, comme Verbe de Dieu égal à Dieu, et existant de toute éternité ; 2° sa naissance de la Vierge Marie dans l'étable de Bethléem ; 3° sa naissance spirituelle dans le cœur des Justes par la charité.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir envoyé votre divin Fils pour nous racheter ; faites-nous comprendre, aimer et pratiquer les leçons qu'il nous donne à la crèche.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, je dirai souvent : *Divin Enfant-Jésus, rendez mon cœur semblable au vôtre.*



XXIXe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Temps de Noël. — Sollicitude de l'Église. — Fêtes de saint Étienne, de saint Jean, des saints Innocents. — Circoncision. — Raisons de cette cérémonie. — Nom de Jésus. — Sagesse du Père éternel. — Nom de Jésus, son excellence, sa signification. — Sentiments qu'il doit nous inspirer. — Antiquité de la fête de la Circoncision. — Étrennes. — Souhaits de bonne année. — Utile pratique.

La saison des frimats continue; la neige couvre les campagnes; la plupart des châteaux sont vides, veufs de leurs habitants; la porte des chaumières s'ouvre plus rarement; le laboureur, environné de sa famille, reste sédentaire au coin du foyer; les riches sont réunis dans les villes, où se multiplient pour eux les bals, les spectacles et les fêtes. Tandis que le monde promène de plaisirs en plaisirs ses bruyants essaims d'adorateurs, l'Église, comme une tendre mère, réunit ses enfants sous ses ailes et les conduit sur les pas du Dieu de Bethléem. Les touchants mystères de la sainte Enfance sont tour à tour présentés à leurs adorations, et le riche y trouve une leçon de charité et le pauvre un modèle de résignation. Et le cœur du riche se laisse toucher, car c'est au nom du petit Enfant-Jésus qu'on lui demande l'aumône; et des secours abondants vont soulager l'indigence obscure

qui tremble de froid ou qui meurt de faim dans son réduit ignoré.

Ainsi, durant la rigueur de l'hiver, la charité du Christianisme lutte contre l'égoïsme du monde. Dans cette saison nos fêtes chrétiennes sont très-multipliées. Il en résulte que la Religion a trouvé moyen de faire pratiquer un plus grand nombre d'œuvres saintes, et de donner à des millions d'infortunés quelques moments de bonheur. Ces fêtes ont d'autant plus de charmes qu'elles existent de toute antiquité, et le pauvre surtout trouve avec plaisir, en remontant dans le passé, que ses aïeux se sont réjouis à la même époque que lui.

Dans la nuit de la naissance du Messie, les troupes d'enfants qui adoraient la crèche, les églises illuminées et parées de fleurs, le peuple qui se pressait autour du berceau de son Dieu, les Chrétiens qui, dans une chapelle retirée, faisaient leur paix avec le Ciel ; les alleluia joyeux, les noëls pleins de naïveté, le bruit de l'orgue et des cloches, nous ont offert une pompe pleine de charmes et d'innocence. Dans les maisons chrétiennes, Bethléem, la grotte, la crèche, le divin Enfant, les bergers, ont été, pendant plusieurs jours, le sujet des récits de l'aïeul aux cheveux blancs, et des lectures du soir en présence de toute la famille assise autour du foyer.

Mais voici d'autres fêtes. Dès le lendemain de Noël, l'Église célèbre avec une grande pompe le triomphe du premier de ses Martyrs ; puis la fête de l'apôtre saint Jean, le disciple bien-aimé, puis celle des saints Innocents : vous savez, ces milliers de jeunes victimes, au-

dessous de deux ans, emportées par la cruelle jalousie d'Hérode, et qui maintenant glorifiées dans le Ciel, jouent avec leurs couronnes de lys et de roses devant l'autel de l'Agneau. L'Eglise se plaît à mettre sous nos yeux tous ces triomphes miraculeux pour nous montrer la vertu toute puissante de l'Enfant divin ; car c'est lui qui donna le courage à Etienne, qui alluma le beau feu de l'amour chrétien dans le cœur de Jean, et qui couronna les innocentes victimes de Bethléem. En nous révélant l'esprit du Christianisme, tous ces glorieux souvenirs affermissent la foi à la divinité du Fils de Marie.

En cela l'Eglise suit pas à pas la conduite du Père éternel. A chaque abaissement de son Fils correspond une manifestation de sa gloire. En Jésus-Christ l'homme ne paraît jamais seul, le Dieu apparaît toujours à ses côtés. Il s'anéantit dans la crèche, mais l'armée des Cieux vient chanter sa naissance. Des prodiges révélateurs de sa divinité, vont accompagner chacune de ses humiliations. Suivons-le dans sa carrière.

Huit jours après la fête de Noël, l'Église réunit de nouveau ses enfants à la crèche : un attendrissant spectacle nous y attend. Victime du monde, l'Enfant-Jésus se hâte d'offrir à son Père les premières gouttes de ce sang réparateur qu'il doit un jour répandre tout entier sur le Calvaire. Le voici qui va subir la loi douloureuse de la Circoncision.

Telle est la circonstance mémorable de la vie du Sauveur, que l'Église honore le jour octaval de sa naissance.

L'objet de notre foi dans cette fête, c'est l'Enfant-Jésus subissant la marque de la Circoncision, et recevant le nom de Sauveur. Or, voici de quelle manière s'accomplit cet événement.

Tous les fils d'Abraham devaient porter sur leur chair la marque de l'alliance que le Seigneur avait faite avec le père des croyants. Le précepte de cette cérémonie est fondé sur trois raisons principales. Elle devait être 1° le sceau de l'alliance que le Seigneur avait contractée avec Abraham ; 2° un signe qui distinguât des autres peuples de la terre les descendants du saint Patriarche ; 3° un gage des bénédictions promises dans la personne d'Abraham à tous ceux qui observeraient fidèlement les ordonnances du Seigneur.

La Circoncision avait lieu huit jours après la naissance de l'enfant. L'usage était d'accomplir ce devoir, non dans le temple, mais dans les maisons particulières. Il n'était point nécessaire d'avoir des Prêtres ou des Lévites pour cette cérémonie ; ordinairement le père, et quelquefois la mère, en étaient les ministres[1]. Saint Epiphane, né en Palestine, et mieux instruit que personne des traditions sacrées de son pays, dit expressément que le Sauveur fut circoncis dans l'étable de Bethléem[2], et probablement de la main de la sainte Vierge ou de saint Joseph.

Jésus-Christ, en tant que Dieu, pouvait se dispenser de la Circoncision ; mais il a voulu, pour plusieurs rai-

[1] Gen. 17. art. 7. Exod. 4; 1 Machab. 1.

[2] Circumcisus in spelunoa. *Hæres.* 80.

sons, se soumettre à cette douloureuse cérémonie de la loi mosaïque.

1° En y assujétissant sa personne sacrée, il abrogeait d'une manière honorable un rit que Dieu n'avait établi que pour un temps.

2° Il prouvait par là qu'il avait véritablement un corps humain, et confondait d'avance les sophismes de l'hérésie qui, malgré la preuve évidente tirée des souffrances et des actions de sa vie mortelle, devait un jour en nier la réalité.

3° Il montrait qu'il était fils d'Abraham, de qui le Messie devait sortir. Il prévenait les objections que pourraient faire les Juifs pour lui contester la divine qualité de Messie, sous prétexte qu'il était étranger, et il acquérait le droit de converser avec eux pour le salut de leurs ames.

4° Il devenait notre modèle; nous apprenait l'obéissance aux lois de Dieu, nous inspirait l'horreur pour le péché, et se faisait notre victime.

Notre devoir est d'entrer dans les sentiments du Sauveur. 1° Concevons une vive horreur du péché qui soumet ce tendre Enfant à une cérémonie douloureuse; 2° détachons-nous sincèrement des choses créées, et veillons exactement à la garde de nos sens pour les préserver de la séduction des objets extérieurs; 3° unissons nos cœurs à celui de Marie. Qui peut exprimer ce qu'éprouva cette tendre mère lorsqu'elle vit couler les premières gouttes du sang de son fils! Comme Jésus et Marie, offrons-nous en sacrifice au Seigneur. Tels doivent être nos sentiments dans cette fête.

Il était d'usage chez les Juifs de donner un nom à l'enfant le jour de sa Circoncision. En effet, n'était-il pas juste qu'au moment où le Fils de l'homme était inscrit parmi les enfants de Dieu, honoré de son alliance, comblé de ses dons et rendu héritier de ses promesses, il prît un nom qui rappelât cette glorieuse adoption et le caractère sublime dont il était revêtu ?

Le Christ aussi voulut prendre son auguste nom lorsqu'il fut circoncis, pour se conformer en tout, non-seulement aux lois, mais encore aux pieuses coutumes du peuple de Dieu, afin de nous apprendre avec quelle fidélité nous devons nous conformer aux pratiques religieuses et aux rites de l'Eglise. Mais quel nom prendra-t-il ? qui a le droit de lui en imposer un ? Aux pères le droit de nommer leurs enfants ; et les noms les plus convenables sont ceux qui désignent le mieux les qualités essentielles des choses auxquelles on les applique. Le Fils de Dieu dut recevoir le nom qui exprimait le mieux son caractère adorable. Son Père seul pouvait connaître parfaitement l'excellence de sa nature et la dignité de ses fonctions. Nul Ange, nulle créature dans le Ciel ou sur la terre, pas même Joseph et Marie, ne pouvaient nommer le Fils de Dieu ; car nul n'était capable de la comprendre.

Et voilà que le Père éternel a chargé un prince de sa cour d'apporter du Ciel en terre le nom de son Fils. L'Archange Gabriel, honoré de cette auguste commission, vient annoncer à Marie et sa maternité divine, et le nom qu'elle donnera au fils qui naîtra d'elle[1]. Il

[1] Luc. 1. 31.

fut aussi découvert par un Ange à saint Joseph, dans une autre circonstance[1]. Jusque-là ce nom adorable n'était connu que du Père éternel, des Anges, de Marie et de Joseph. Le moment de le révéler au monde est arrivé.

Du haut du Ciel, contemplant son Fils bien-aimé soumis à l'humiliante et douloureuse cérémonie de la Circoncision, Dieu le Père rompt tout à coup le silence, et lui donne un nom par lequel il le déclare exempt de péché, l'innocence et la sainteté même, le principe du salut pour tous les hommes. En effet, ce nom est un nom de gloire ineffable, un nom au-dessus de tous les noms. Si vous voulez le savoir, prosternez-vous le front dans la poussière; car à ce nom tout genou fléchira éternellement au Ciel, sur la terre et dans les Enfers. Jésus, c'est-à-dire Sauveur : voilà le nom du Fils de Dieu.

Voyez-vous avec quel soin le Père éternel relève chaque humiliation de son Fils par une révélation de sa gloire? Toutes les fois que le Sauveur montre son humanité, son Père fait éclater sa divinité[2].

Oui, le nom de Jésus est au-dessus de tous les noms. Dans le Ciel, l'admiration; sur la terre, la reconnaissance, dans l'Enfer, l'épouvante, feront éternellement fléchir le genou aux Anges, aux hommes,

[1] Matth. 1. 21.

[2] Absconditur in præsepio sed proditur radiante stellâ de cœlo, sic et circumcisio veritatem susceptæ probat humanitatis; et nomen quod est super omne nomen gloriam indicat majestatis. St. Ber. *Serm. in Cir. n.* 2.

aux démons, à ce nom de puissance, d'amour et de victoire.

Le nom de Jésus est un nom de *puissance*. Il nous rappelle celui par qui tout a été fait; le Verbe de Dieu, qui porte le monde dans le creux de sa main; le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, dont le royaume spirituel est de toutes nations et de tous les âges; l'Agneau dominateur du monde, pour qui tous les siècles ont été faits; pour qui les rois et les peuples, le voulant ou ne le voulant pas, sont comme le bâton dans la main du voyageur, ou comme les serviteurs sous la puissance de leur maître; serviteurs qu'il élève et qu'il glorifie s'ils lui sont fidèles, qu'il abaisse et qu'il brise comme des vases d'argile, s'ils osent se révolter contre lui.

Nom d'*amour*. Le simple son des deux syllabes qui composent le nom de Jésus, réveille notre attention et notre reconnaissance pour l'auteur de notre salut, qui s'est fait homme pour nous élever à lui, qui est né dans une étable, qui a pleuré, qui a été persécuté, calomnié, chargé de reproches, baffoué, flagellé et crucifié pour nous; qui, pour nous réconcilier avec son Père, est ressuscité des morts, est monté aux Cieux, où il fait pour nous l'office d'avocat et de médiateur; enfin, qui pour nous consoler, nous soutenir, s'est fait le compagnon de notre exil et de notre pélerinage, en demeurant nuit et jour sur nos autels.

Nom de *victoire*. Jésus veut dire Sauveur, Conquérant, Triomphateur. L'homme et le monde étaient

tombés sous la puissance du démon, ce Fort armé qui tenait sa proie enchaînée depuis quatre mille ans. Et Dieu sait quel usage il faisait de son pouvoir ! Le Fils du Père descendit du Ciel pour chasser l'usurpateur, briser son joug et délivrer l'univers captif : et son nom rappelle sa victoire. Jésus est notre Sauveur dans la signification la plus étendue de ce mot.

Sauveur de l'homme tout entier. Il sauve notre esprit du joug de l'erreur et des superstitions humiliantes, infames, cruelles ; il sauve notre cœur de la tyrannie des passions ; il sauve notre corps des maux qui pesaient sur lui dans le Paganisme ; il lui communique le germe de l'immortalité glorieuse. Il sauve l'enfant, l'époux, le père, la société : il a tout sauvé. Encore un peu de temps, lorsque le Sauveur vint au monde, et c'en était fait de la société. Aujourd'hui, il nous empêche de retomber dans l'abîme d'où il nous a tirés. Jésus est *toujours* notre Sauveur, le Sauveur du monde entier. Sans le Père éternel, le monde physique retomberait à l'instant dans le cahos ; sans Jésus, le monde moral s'abîmerait à l'instant dans le cloaque du vice et de l'erreur.

La confiance la plus entière, l'amour le plus tendre, la joie la plus vive et le respect le plus profond, tels doivent être les sentiments de notre cœur lorsque notre bouche prononce le nom adorable de Jésus. Qu'il soit notre première parole à notre réveil, et la dernière au moment de notre repos, qu'il reste imprimé toute la nuit sur nos lèvres comme un cachet ; dans nos tentations, dans nos dangers, dans nos peines, prononçons le

nom de Jésus : il est tout puissant pour réjouir notre cœur, et mettre en fuite le démon. Tertullien permet aux Payens de répandre le sang du Chrétien qui, invoquant le nom de Jésus, manquerait de chasser le démon du corps d'un démoniaque qui lui serait présenté[1].

Contractons l'heureuse habitude de le prononcer souvent durant la vie ; nous éprouverons une grande confiance en le prononçant pour la dernière fois au moment de notre mort. Entrons dans les sentiments d'un pieux serviteur de Dieu qui s'écriait : « O divin Jésus ! de vous dépend mon bonheur, ma vie et ma mort. Tout ce que je ferai, sera fait sous votre protection et en votre nom. Si je veille, Jésus sera devant mes yeux ; si je dors, je respirerai son saint amour ; si je me promène, ce sera dans la douce compagnie de Jésus ; si je m'assieds, Jésus sera à côté de moi ; si j'étudie, Jésus sera mon maître ; si j'écris, Jésus conduira ma main et ma plume ; mon plus grand plaisir sera de tracer son adorable nom ; si je prie, Jésus dictera mes paroles, animera mes accents ; si je suis fatigué, Jésus sera mon repos ; si je suis malade, Jésus sera mon médecin et mon consolateur ; si je meurs, ce sera dans le sein de Jésus ; Jésus sera mon bonheur, et son nom mon épitaphe. »

Nous sommes obligés de rendre hommage au nom de Jésus, non-seulement par reconnaissance, mais encore pour obéir au Père éternel, qui a voulu qu'à ce nom tout genou fléchît dans le Ciel, sur la terre et dans les

[1] 1 Apol. *c.* 23.

Enfers[1]. De cet ordre divin est venue la très-ancienne coutume que tous les Fidèles témoignent leur vénération pour le saint nom de Jésus, en inclinant la tête toutes les fois qu'ils le prononcent ou l'entendent prononcer. En 1274, le Concile général de Lyon confirma ce pieux usage. Plus tard, Sixte V accorda une indulgence de vingt jours, à ceux qui, avec les sentiments d'une contrition sincère, inclineraient la tête en proférant le saint nom de Jésus. En 1577, le même Pontife accorda à tous les Chrétiens une indulgence de cinquante jours, toutes les fois qu'en saluant ils useraient de la formule suivante, soit en latin, soit en langue vulgaire : *Loué soit le Seigneur*, *laudetur Jesus Christus*. Ou qu'ils y répondraient : *Ainsi soit-il*, *ou dans tous les siècles des siècles*, *in secula seculorum*. Il fut aussi accordé une indulgence plénière à l'article de la mort, pour ceux qui ayant fait des salutations au nom de Jésus ou de Marie, avec pratique habituelle, les répéteraient dans leur cœur, n'ayant plus la force d'articuler. Ces indulgences furent confirmées en 1728 par Benoît XIII[2].

Le respect profond que l'Eglise a toujours eu pour le Sauveur et pour son adorable nom, est une preuve de l'antiquité des fêtes établies en son honneur. Quoique la solennité de la Circoncision ne se trouve nommée, pour la première fois, qu'au deuxième Concile de Tours, en 567, on ne peut douter qu'elle ne soit beaucoup plus

1 Philipp. 11. 10.
2 *Hist. des Indulg.* in-12, Paris.

ancienne. En effet, ce Concile dit expressément qu'il ne fait que renouveler le statut des anciens Pères. Il rendit cette fête plus célèbre, des prières plus longues furent commandées, et le jeûne prescrit aux Moines; mais ce n'était qu'un demi-jeûne, dont l'observation était très-compatible avec la solennité [1].

On reconnaît ici la tendre sollicitude de l'Eglise. Le jour de la Circoncision, qui tombe le premier jour de l'an, était pour les Payens un jour de désordres. L'Eglise y opposa le jeûne et les saintes prières [2]. Les Payens honoraient ce jour-là leur déesse *Strena* ou *Strenua*, par l'échange de présents auxquels est resté le nom d'étrennes, c'est-à-dire, de cadeaux offerts à l'honneur de la déesse *Strena*. Ces réjouissances, accompagnées de mille excès, commençaient chez les Romains le dix-sept décembre. Pendant huit jours ils célébraient leurs saturnales ou fêtes de Saturne. Alors les esclaves mangeaient avec leurs maîtres; ils avaient la liberté de tout dire. La fin de cette coutume superstitieuse était de perpétuer le souvenir de la fable de l'âge d'or, où l'on prétendait qu'il n'y avait point eu de distinction de rangs parmi les hommes.

Les mêmes peuples célébraient aussi les Calendes ou le commencement de janvier, en l'honneur de leur Dieu Janus, par des spectacles aussi extravagants que licencieux. Ce Dieu avait donné son nom au mois de

[1] Thomassin, *des fêtes*, *liv.* II. *c.* VIII.

[2] Per istos autem dies ad hoc jejunamus ut quando ipsi lætantur, nos pro ipsis gemamus. St. Aug. *in Psal.* 38 *et Serm.* 7.

janvier et semblait donner commencement à l'année. Telle est l'origine des réjouissances profanes du premier jour de l'an, des Rois et du carnaval, auxquelles tant de Chrétiens ne rougissent pas de se livrer. Plusieurs Conciles les ont sévèrement condamnées. Nous apprenons de saint Isidore de Séville et d'Alcuin, que quelques églises ordonnaient un jeûne pour le premier janvier, afin de réprimer plus efficacement ces abus[1].

Il ne reste plus, le jour de l'an, que l'usage des étrennes. Malgré son origine payenne, il n'a rien aujourd'hui qui soit contraire à la sainteté du Christianisme ; il peut même devenir l'heureuse occasion d'un rapprochement entre les membres d'une même famille ; car il est propre à resserrer les liens de la charité mutuelle. C'est à nous de le sanctifier par la pureté de nos intentions.

Il en est de même des souhaits de bonne année. Pour bien des gens, ce sont des paroles en l'air et de vaines formules. Pourquoi n'en ferions-nous pas une chose sainte? pourquoi n'en ferions-nous pas une prière de cœur? pourquoi ne nous souhaiterions-nous pas sincèrement les uns aux autres une année vraiment bonne, c'est-à-dire bonne devant Dieu et pour le Ciel, sanctifiée par l'amour de Dieu et du prochain? Des ames simples le font, pourquoi ne le ferions-nous pas nous-mêmes? Plus éclairés que nous, parce qu'ils étaient plus chrétiens, nos pères s'adressaient des vœux bien plus

[1] Lib. 2. *de Offic. c.* 40 ; lib. *de div. Offic.*; St. Aug., *Serm. in Calend. Jan.*

complets : ils se disaient dans leur naïve charité : *Je vous souhaite une bonne année accompagnée de plusieurs autres et le Paradis à la fin de vos jours.* Vous vous moquez peut-être de cette formule? Eh bien! dites, en connaissez-vous une plus complète, plus belle, plus digne de l'homme et du chrétien? Ah! plutôt, réservez vos sarcasmes pour les fades compliments, les paroles menteuses, le vain cérémonial des gens du monde au commencement du nouvel an. Si l'usage ne veut plus que la formule de nos pères soit sur nos lèvres, qu'elle soit du moins dans notre cœur. Toute autre est incomplète ou mensongère.

Souhaitons la bonne année à toutes les personnes qui nous sont chères ou à qui nous devons des égards. Mais n'oublions pas celui à qui doivent s'adresser nos premiers vœux. Oui, souhaitons la bonne année à notre Père céleste; disons-lui avec une confiance et une naïveté enfantines : Mon Dieu, je vous souhaite une bonne année, je vous souhaite une année où vous soyez connu, aimé, glorifié de tout le monde. Offrons-lui nos étrennes, notre cœur, une sainte résolution pour l'année. Demandons-lui les nôtres; demandons, ses magasins sont abondamment fournis; laissons-lui le choix, sa main sera dirigée par son cœur de Père, il nous donnera ce qu'il sait nous être le plus utile.

Enfin, le premier jour de l'an doit nous inspirer de graves pensées. Cette année qui finit et qui tombe comme une goutte d'eau dans l'océan de l'éternité, y tombe-t-elle pour moi, pure de tout péché? Qu'ai-je

fait pour Dieu et pour mon ame? Suis-je meilleur à la fin de cette année que je n'étais au commencement? De quel défaut me suis-je corrigé? Quelle vertu ai-je acquise? S'il fallait rendre compte, quels mérites aurais-je à présenter? Et cependant que de graces n'ai-je pas reçues?

Un utile exercice, à la veille ou au jour du nouvel an, c'est de se confesser et de communier comme en viatique. Pour cela, on s'examine pendant un quart d'heure, on récite les prières des agonisants, on se prépare à la mort; en un mot, on tâche de régler les affaires de sa conscience comme les négociants règlent à cette époque les comptes de leur commerce. Jusqu'à quand, mon Dieu, les enfants du siècle seront-ils plus prudents que les enfants de lumière?

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir versé pour moi les premières gouttes de votre sang au jour de la Circoncision; donnez-moi un grand respect et une grande confiance pour votre saint nom.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prononcerai tous les matins, à mon réveil, les saints noms de Jésus et de Marie.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — FÊTE DE LA CIRCONCISION.

Q. Qu'est-ce que la fête de la Circoncision ?

R. La fête de la Circoncision est le jour où Notre Seigneur reçut en sa chair la marque des enfants d'Abraham. Cette marque était imprimée aux enfants huit jours après leur naissance. C'est pourquoi nous célébrons la Circoncision du Sauveur huit jours après Noël. Le Sauveur voulut se soumettre à cette douloureuse cérémonie, 1° pour montrer qu'il était véritablement homme et enfant d'Abraham et de David, suivant les prophéties ; 2° pour nous apprendre le respect que nous devons aux lois de Dieu et de l'Eglise.

Q. Que devons-nous faire pour bien célébrer cette fête ?

R. Pour bien célébrer cette fête, nous devons 1° détester le péché qui a été la cause des souffrances du divin Enfant; 2° nous détacher de l'affection déréglée aux créatures ; 3° nous unir à la sainte Vierge qui a éprouvé une vive douleur en voyant couler les premières gouttes du sang de son divin Fils.

Q. Quel nom reçut le Fils de Dieu le jour de sa Circoncision ?

R. Le jour de sa Circoncision, le Fils de Dieu reçut le nom de Sauveur. Ce nom fut apporté du Ciel par l'archange Gabriel, et manifesté à Marie lorsque l'Ange

lui annonça qu'elle serait Mère de Dieu. Saint Joseph en eut aussi connaissance. Mais c'est le jour de la Circoncision que Dieu fit connaître publiquement le nom de son Fils, car c'est ce jour-là que les Juifs nommaient les enfants. Dieu voulut que son Fils portât le nom de Jésus qui veut dire Sauveur.

Q. Comment Notre Seigneur est-il notre Sauveur ?

R. Notre Seigneur est notre Sauveur de toutes manières. Il est le Sauveur de notre esprit, il le délivre de l'erreur ; Sauveur de notre cœur, il l'a délivré de la tyrannie des passions ; Sauveur de notre corps, il a aboli l'esclavage et les lois qui permettaient le meurtre, la violence, l'oppression. Il est le Sauveur de l'homme tout entier, il a brisé le joug du démon, expié les péchés, rouvert le Ciel et donné toutes les graces nécessaires pour y aller. Nous devons prononcer le nom de Jésus avec beaucoup de respect, de confiance et d'amour. Il y a indulgence pour ceux qui s'inclinent en le prononçant ou en l'entendant. Il y a aussi indulgence plénière à l'article de la mort, pour ceux qui le prononcent au moins de cœur, lorsqu'ils ont eu pendant la vie l'habitude de le prononcer.

Q. La fête de la Circoncision est-elle bien ancienne?

R. La fête de la Circoncision est très-ancienne. Au sixième siècle elle devint solennelle. L'Eglise voulut expier les désordres auxquels les Payens se livraient ce jour-là qui est le premier de l'an. Pour entrer dans l'esprit de l'Eglise, nous devons le premier jour de l'an, 1° faire des vœux chrétiens pour tous nos frères et pour

tous les hommes, leur désirant sincèrement une bonne année, c'est-à-dire une année bonne devant Dieu, sanctifiée par l'amour de Dieu et du prochain ; 2° nous devons aussi penser à la brièveté du temps, voir où nous en sommes avec Dieu, faire l'exercice de la préparation à la mort et former quelques bonnes résolutions.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir versé pour moi les premières gouttes de votre sang au jour de la Circoncision ; donnez-moi un grand respect et une grande confiance pour votre saint nom.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prononcerai tous les matins, à mon réveil, les saints noms de Jésus et de Marie.*



XXXe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Épiphanie.— Sagesse et utilité du culte de l'Enfant-Jésus. — Objet de la fête de l'Épiphanie. — Trois manifestations du Sauveur. — Nombre des Mages. — Leur profession. — Étoile miraculeuse. — Prophétie de Balaam.— Antiquité de la fête de l'Épiphanie.—Obligation et manière de la célébrer. — Imiter les Mages. — Annonce de Pâque. — Gâteau des Rois.

Six jours après la fête de la Circoncision, la pesante sonnerie des vieilles cathédrales, les cloches légères des hameaux se mettent en mouvement ; le villageois reprend ses habits de fête, l'habitant des villes se pare mieux que de coutume ; les rues et les chemins qui conduisent à l'église sont remplis d'une foule nombreuse ; nos autels étalent une pompe extraordinaire : voici une nouvelle fête. Pour la troisième fois, en quinze jours, l'Eglise convoque ses enfants à l'étable de Bethléem. Ah ! c'est que les mystères d'amour se succèdent rapidement dans cet asile du Dieu nouveau-né.

Mais pourquoi, demande l'homme du monde ignorant et léger, pourquoi remettre sans cesse sous les yeux le triste spectacle de cette crèche, de cette étable, de cet Enfant qui pleure et qui souffre ? Le culte catholique est un culte qui n'inspire que de lugubres et

amères pensées. Sans cesse il entretient l'imagination de ses disciples de la vie pauvre de Jésus; c'est un culte de tristesse et d'ennui, de beaucoup inférieur à la superstition idolâtre qui n'offrait du moins aux Payens que les riantes images du plaisir et de la volupté.

Voilà les accusations : voici nos réponses.

Il est vrai, le Catholicisme nous rappelle sans cesse à la vie pauvre de Jésus; mais qu'a donc, sage du siècle, une pareille morale pour te scandaliser si fort? interroge l'expérience, jette un regard sur la société et dis-moi : mieux que tes leçons, cette morale ne conduit-elle pas l'homme au mépris des richesses et des grandeurs, au respect de l'indigence? Ton rêve favori, c'est l'égalité entre les membres de la grande famille humaine, eh bien! dis-moi encore : cette morale n'est-elle pas une exhortation plus pénétrante que tous tes discours, plus efficace que tes constitutions et tes chartes, à l'égalité primitive des enfants d'Adam? Mieux que tes livres, ne donne-t-elle pas à l'homme la juste idée des vrais biens qu'il doit désirer et des vrais maux qu'il doit craindre? n'est-elle pas pour les riches et les grands, le plus puissant de tous les motifs de se rapprocher du pauvre, de le regarder comme leur médiateur dans l'ordre de la Religion, de ne se point prévaloir d'un rang, d'une fortune ou d'un crédit que le Fils de Dieu et les plus justes des mortels ont dédaignés?

Et pour les pauvres et les opprimés, pour ceux qui souffrent et qui pleurent, pour ceux qui, rebutés du monde, n'ont que Dieu pour témoin de leurs maux; et,

tu le sais, le nombre en est grand, eh bien! pour tous ces infortunés, as-tu quelque chose de plus consolant que l'étable de l'Enfant-Dieu, les langes de l'Enfant-Dieu et la nudité de la crèche? Vouloir en ôter le culte aux malheureux, vouloir leur ravir ce berceau divin, ces langes précieux, cette pauvre crèche, est-ce là, philosophe, te montrer le bienfaiteur de l'humanité ou son plus cruel ennemi? Pendant qu'au milieu de tes appartements somptueux, de tes spectacles enchanteurs et de tes festins splendides, tu braves les rigueurs des hivers, laisse, laisse la Religion consoler le pauvre qui manque de feu et de pain, en lui montrant un Enfant, son modèle et son Dieu, qui tremble de froid et qui pleure!

Tu dis encore : le culte payen était supérieur au nôtre, car il n'offrait que les riantes images du plaisir et de la volupté.

Je l'avoue, le culte d'un Jupiter abominable, d'une Vénus impudique, aurait plus d'attrait pour les voluptueux; le culte de Junon plairait davantage aux vindicatifs; celui de Bacchus aux ivrognes; celui de Plutus aux avares, et ainsi chaque passion, chaque vice aimerait à se voir déifié dans l'objet de ses désirs. Mais, dis-moi : est-ce là le moyen de rendre l'homme meilleur, par conséquent plus heureux? la société plus morale, par conséquent plus tranquille et plus forte? L'homme n'est-il pas assez enclin de sa nature au mal, sans y être excité par l'exemple de ses dieux? Le Paganisme, dis-tu, était plus riant; mais est-ce donc pour nous amuser et pour nous distraire, ou pour glorifier Dieu et

nous rendre meilleurs, que la Religion a été établie? le Paganisme était plus riant au-dehors, mais rendait-il l'homme intérieurement plus heureux? Confondrais-tu les plaisirs tumultueux du monde avec les plaisirs calmes de l'esprit et du cœur? Le Paganisme, je le veux, se rassasiait des premiers, mais il ignorait les seconds. C'est le contraire du Christianisme. Il conduit l'homme au bonheur par une voie plus sûre, par celle des privations; il ne le fait pas sortir de lui-même pour lui procurer le sentiment du bonheur, ce sentiment est en nous et n'est point hors de nous. C'est au-dedans de l'homme que la vraie Religion a dû placer ses plus pures jouissances, et lui faire trouver les nobles délices de la vertu, le contentement de soi, la paix intime, le repos d'une bonne conscience que rien ne peut suppléer, et que ne connurent jamais ni les adorateurs des faux dieux ni les panégyristes du mensonge[1].

Laissons l'impie déraisonner; pour nous, suivons l'Eglise à Bethléem : c'est aujourd'hui la fête des Rois ou de l'Epiphanie, c'est-à-dire de la manifestation de Jésus-Christ.

Dans ce grand jour, l'Eglise célèbre trois manifestations du Fils de Dieu. La première, qui se fit à son baptême, lorsque le Saint-Esprit descendit visiblement sur lui sous la forme d'une colombe, et que l'on entendit une voix qui disait : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances*[2]. La seconde, qui se fit

[1] *Voyez* Jauffret, *du Culte public, p.* 199.

[2] Matth., III, 17.

aux noces de Cana où Jésus-Christ opéra son premier miracle en changeant l'eau en vin, miracle par lequel il manifesta sa gloire et en conséquence duquel ses disciples crurent en lui. La troisième et la plus célèbre est celle par laquelle le divin Enfant se manifesta aux Gentils et reçut l'adoration des Mages.

La réunion de ces trois commémorations en un même jour est d'un usage fort ancien. Il paraît que l'Eglise, dans l'établissement de cette triple fête de *l'Epiphanie ou de la manifestation du Sauveur*, a eu égard à l'opinion de quelques saints Pères, qui ont cru que les trois mystères pouvaient être arrivés en un même jour [1].

Cependant la pensée du Sauveur, adoré dans la crèche par les rois ou les Mages, domine tellement qu'elle a donné son nom à la fête, et qu'elle se retrouve presque exclusivement dans l'office ou dans les hymnes de la solennité du six janvier. En effet, la manifestation de Jésus aux Gentils est un événement immense qui a changé la face du monde. Depuis les temps voisins du déluge, les nations, égarées dans leurs voies, courbées devant des idoles, étaient assises dans les ombres de la mort : l'histoire nous a dit et leurs abjections, et leurs souffrances. Un seul peuple, dépositaire de la vraie Religion, vivait heureux sous l'empire de Dieu lui-même. Toutefois la miséricorde plaida dans le Ciel la cause des nations ; elle la gagna : l'Enfant-Sauveur vint prendre naissance à Bethléem. En appelant autour de son berceau les étrangers et les Gentils, Dieu a voulu

[1] *Voyez* Benoît XIV, *de festis Dom.*, *c.* II, *p.* 17 et 59.

montrer que tous les hommes, toutes les nations, étaient destinés à connaître son Fils, à l'aimer et à le servir.

Depuis le jour où les Mages de l'Orient sont venus adorer le fils de Marie, il n'y a plus de privilége de nations, plus de peuple de *Dieu à part*. Le peuple de Jésus-Christ, ça été tous les peuples; la *nation choisie*, ça été toutes les nations.

Ainsi la fête de l'Adoration des Mages est notre fête à nous, car nous descendons de ceux qui sont venus de loin adorer le Désiré des nations. Nos pères n'étaient pas possesseurs de la terre de Chanaan. Pour les y conduire, une étoile s'est levée dans le Ciel et a marché devant eux, comme la colonne de feu avait jadis guidé les soldats de Moïse. Nous devons reconnaissance à Dieu de ce prodige. Sans l'étoile qu'il a fait briller à leurs yeux, nous serions restés dans les ténèbres et l'ombre de la mort. Nous devons donc, chaque année, quand le jour des Rois revient, aller aux pieds de ces autels qui représentent la crèche de Bethléem, adorer celui qui était né pour le salut de tous, et si nous n'avons ni myrrhe, ni encens, ni or à offrir, ne nous décourageons pas; souvenons-nous que les bergers ont adoré le Fils de Marie avant les Mages ou les rois. Et eux, qu'avaient-ils à lui porter en hommage, hors leur pureté et leur foi [1]?

Dans la seconde partie du Catéchisme nous avons décrit le voyage des Mages [2]. Il nous reste à donner quel-

[1] *Tableau poét. des fêtes*, p. 79.

[2] Leçon II.

ques détails sur leurs personnes et sur l'étoile qui leur servit de guide. Tout devient intéressant dans un pareil sujet. « L'Église, dit l'auteur de l'histoire des *fêtes chrétiennes*, fait profession de ne savoir autre chose des Mages que ce qu'elle en a appris de l'Évangile ; » et il ajoute : « Elle croit seulement qu'après être retournés en leur pays, ils eurent grand soin de conserver et de faire profiter la grace qu'ils avaient reçue, et qu'ils sont parvenus à la gloire du Ciel, après avoir annoncé Jésus-Christ à la terre, et par leur instruction, et par l'exemple de leur vie. »

Une ancienne tradition dit qu'ils étaient au nombre de trois, et qu'ils étaient rois [1]. Une autre les désigne par les noms suivants : Melchior, Gaspar et Balthazar. Melchior, le premier des Mages, dit cette tradition, était un vieillard chauve, ayant une grande barbe et de longs cheveux blancs ; il portait, quand il s'est prosterné devant l'Enfant annoncé par l'étoile, une robe couleur d'hyacinthe ou de bleu céleste, un manteau jaune ou orangé, une chaussure de couleur mêlée de bleu et de blanc, et un manteau royal de différentes couleurs. Il offrit de l'or au Roi Jésus-Christ.

Le second Mage s'appelait Gaspar ; il était jeune, sans barbe, vermeil, vêtu d'une robe orangée et d'un manteau rouge ; sa chaussure couleur d'hyacinthe : il offrit de l'encens pour reconnaître la divinité de Jésus-Christ.

Le troisième s'appelait Balthazar ; il était brun, por-

[1] S. Cæsar., *Serm.* 139 ; S. Leo., *Serm.* 1, 4, 5, et passim.

tait une grande barbe, était vêtu d'une robe rouge, d'un manteau bariolé; sa chaussure était jaune; il offrit de la myrrhe au Sauveur pour marquer sa mortalité[1]. Cette tradition peut être l'objet d'une croyance pieuse, mais non d'une foi obligée.

Quant à la profession des Mages, on croit qu'ils faisaient une étude particulière de l'astronomie. Versés dans la connaissance des traditions anciennes, ils reconnurent dans l'étoile miraculeuse, cette étoile prédite quinze siècles auparavant par Balaam. On sait qu'à leur entrée dans la Terre promise, sous la conduite de Josué, les Israélites furent partout triomphants. Le bruit de leurs victoires, et plus encore les miracles que Dieu avait, pendant quarante ans, opérés dans le désert, entretenaient parmi les peuples de Chanaan une décourageante anxiété; les Moabites surtout étaient frappés de terreur. Balac, leur roi, songea au moyen de salut, et résolut d'opposer à cette redoutable nation d'autres obtacles que les impuissants efforts de ses armes.

Il envoya donc des députés à Balaam, fils de Béor, qui demeurait à Péthor, sur l'Euphrate en Mésopotamie, et qui passait pour un devin et un enchanteur. Celui des envoyés qui portait la parole dit, au nom du roi, son maître : « Voilà un peuple sorti de l'Egypte, qui couvre toute la face de la terre et qui s'est campé près de moi. Viens donc pour maudire ce peuple parce qu'il est plus fort que moi, afin que je tente, si je pourrai, par quelque moyen, le battre et le chasser de mes

[1] Casaub. *in Baron, et Bolland. Maii, t.* 1, *p.* 7, 8.

terres ; car je sais que celui que tu béniras sera béni, et que celui que tu maudiras sera maudit. »

Balaam vint. Dès le lendemain de son arrivée, Balac le conduisit sur une haute montagne d'où l'on découvrait l'armée d Israël. A cette vue, Balaam, saisi de l'esprit du Seigneur, se met à bénir le peuple sur lequel il était venu jeter sa malédiction. Commençant à prophétiser, il dit : « Voici ce que dit Balaam, fils de Béor ; voici ce que dit un homme dont l'œil est fermé ; voici ce que dit celui qui entend les paroles de Dieu, qui connaît les conseils du Très-Haut, qui voit les visions du Tout-Puissant : Je le verrai, mais non maintenant ; je le considérerai, mais non pas de près. *Une étoile sortira de Jacob* ; un rejeton sortira d'Israël et il frappera les chefs de Moab ; il sortira de Jacob un dominateur qui perdra les restes de la cité. »

Une tradition invariable commune aux Juifs et aux Chrétiens, et qui remonte à trois mille cinq cents ans, a toujours reconnu que Balaam désignait le Messie par ces paroles : *Une étoile sortira de Jacob ; un rejeton s'élèvera d'Israël.* Les accents du Prophète avaient retenti dans tout l'Orient. Le souvenir s'en était perpétué d'âge en âge, et quand l'étoile parut, les Mages éclairés, et par la tradition et par la grace, se mirent en route pour venir adorer le glorieux rejeton d'Israël [1].

Ils furent les prémices de la gentilité ; c'est de leur arrivée à Bethléem que date cette époque nouvelle de graces et de bénédiction où le soleil de vérité et de jus-

[1] *Rédemption du genre humain*, p. 80; *Bible de Vence*, t. 20.

tice s'est levé sur l'univers entier : époque à jamais mémorable dont l'Eglise a consacré le souvenir par la solennité de l'Epiphanie.

Cette fête remonte aux premiers âges. Vers le milieu du quatrième siècle, elle était déjà si solennelle, qu'au rapport d'Ammien Marcellin, l'empereur Julien, n'osa se dispenser d'y paraître. Ce prince apostat étant à Vienne le jour de l'Epiphanie, se crut obligé d'assister à l'office de ce jour, dans la crainte de trahir le dessein qu'il méditait de renoncer à la Religion chrétienne : c'était au commencement de l'an 361[1]. Il en fut de même, quelques années plus tard, de l'empereur Valens. Quoique infecté de l'Arianisme, il crut qu'il cesserait de passer pour un prince chrétien, s'il n'assistait au service divin le jour de l'Epiphanie. L'immense concours du peuple, la piété profonde de l'assemblée, la magnificence des cérémonies, la majesté de saint Basile qui célébrait l'auguste Sacrifice, causa tant d'étonnement et de frayeur à ce prince hérétique, surtout quand il vit le mépris qu'on faisait des riches offrandes qu'il avait apportées, qu'il fut tombé en défaillance, s'il n'avait été soutenu par un des ministres de l'autel[2].

Quoique très-solennelle, la fête de l'Epiphanie n'est précédée d'aucun jeûne, parce qu'elle est comme la continuation de la fête de Noël, et que la vigile de Noël est en quelque sorte la vigile de l'Epiphanie. Ce jour-là l'Eglise étale à nos yeux et la pompe de ses décorations,

[1] *Lib.* 21.

[2] Saint Grégoire de Naz., *Orat.* 20.

et les trésors de sa poésie. Les accents des Prophètes, la prose, les hymnes, les psaumes du soir, tout se réunit pour chanter avec un enthousiasme extraordinaire, le Soleil de justice se levant sur les nations assises depuis tant de siècles dans les ombres de la mort. Ah ! si nous connaissons le don de Dieu ; si nous réfléchissons à l'état où étaient nos pères et dans lequel nous serions encore sans l'Evangile, avec quels sentiments de reconnaissance nous unirons notre voix à la voix de l'Église, notre cœur à son cœur, notre prière à sa prière, pour remercier celui qui a daigné placer notre berceau dans le sein du Christianisme !

Si ces souvenirs nous touchent peu, tournons nos regards vers tant de nations infortunées, courbées, avilies encore à l'heure qu'il est sous le joug de l'idolâtrie. « Regardez, nous disent-elles; voyez notre abjection, notre misère profonde, notre barbarie, nos sacrifices inhumains ; ce que nous sommes vous le fûtes, et vous le seriez encore sans le Christianisme. Gardez bien ce que vous possédez, la Religion qui vous tira de la barbarie, seule vous empêche d'y retomber. » Interrogeons encore les nations qui ont perdu la foi. Que nous disent ces côtes d'Afrique autrefois si florissantes, cette patrie des Augustin, des Cyprien, des Tertullien; que nous dit cette Haute-Asie, cette Grèce, arrosées des sueurs des saints Apôtres? Là étaient les ferventes églises d'Antioche, d'Ephèse, de Corinthe, de Thassalonique; dans leur enceinte, un peuple éclairé, heureux et libre ; à la place que voyez-vous? des ruines et encore des

ruines; le Croissant a remplacé la Croix ; la barbarie, la science ; l'esclavage, la liberté ; à la joie ont succédé les pleurs ; à l'opulence, les haillons et la faim. Et du milieu de ces ruines de leur antique gloire, ces nations et ces villes nous crient : « Peuples de l'Europe, nous fûmes vos aînés dans la civilisation ; à nous les prémices de la foi ; nous fûmes ce que vous êtes, éclairés, libres et heureux ; gardez bien ce que vous possédez : la Religion qui vous a tiré de la barbarie, seule vous empêche d'y retomber.» Oh ! non, mon Dieu, ce n'est pas sans raison, que vous environnez les nations chrétiennes d'une vaste ceinture de peuples idolâtres ou devenus barbares, vous voulez par ce lamentable spectacle nous instruire et nous rendre reconnaissants et fidèles.

Que ces graves leçons nous fassent rentrer en nous-mêmes, et que la vue de tant de misères touche notre cœur. Mais ne nous en tenons pas à une stérile compassion, volons au secours de ces peuples infortunés. Que de légères aumônes, secondant le zèle héroïque de nos Missionnaires, procurent à ces hommes rachetés comme nous d'un sang divin, le bonheur dont nous jouissons peut-être avec trop peu de reconnaissance. Qui sait ? la conservation de la foi parmi nous est peut-être à ce prix. Procurer la lumière de l'Evangile à ceux qui sont ensevelis dans les ombres de l'erreur, c'est, n'en doutez pas, le vrai moyen d'entrer dans l'esprit de la fête de l'Epiphanie, et de la célébrer dignement.

La conduite des Mages est aussi une grande leçon pour nous. N'est-il pas temps de montrer la même fidélité à

la grace ! Toutes les fois que Dieu nous parle, soit par l'organe de ses ministres, soit par ses inspirations saintes, c'est une étoile qu'il fait briller sur notre horizon : cet astre nous appelle à Dieu. Suivons-le comme les Mages suivirent l'étoile *promptement*, *généreusement*, *purement*, *fidèlement*, et comme eux nous trouverons Jésus-Christ ; et puis, comme eux encore, après l'avoir trouvé, après avoir déposé à ses pieds l'hommage de notre cœur, marchons par un autre chemin, gardons-nous, possesseurs de Dieu même et de sa grace, de retourner auprès des Hérodes qui veulent faire mourir l'Enfant. Ces Hérodes, et chacun en connaît, sont les mauvais Chrétiens dont les discours, les exemples, les sarcasmes, tendent à nous ravir le trésor de l'innocence.

La reconnaissance pour notre vocation à la foi, le zèle pour la propagation de l'Evangile, une disposition sincère de répondre à la grace, afin de conformer en tout nos mœurs à notre croyance, telles sont en général les dispositions dans lesquelles nous devons entrer pour célébrer dignement la fête de l'Epiphanie.

L'office de ce grand jour offre quelques particularités dignes de remarque. A la messe, le Prêtre ou le Diacre, après avoir chanté l'Evangile, se tourne vers le peuple et lui annonce le jour de Pâque, en ces termes : *Votre charité saura, mes chers frères, que par la miséricorde de Dieu et de Jésus-Christ, nous célébrerons la Pâque du Seigneur, le... du mois de....* Cet usage est très ancien : en voici l'origine. Au second siècle on fixa le

jour de Pâque pour toutes les églises d'Orient et d'Occident; mais il n'y avait point encore de calendrier. Comme les plus habiles astronomes se trouvaient à Alexandrie d'Egypte, qui était alors la cité savante, c'était d'après les tables astronomiques que le patriarche de cette ville lui envoyait chaque année, que le souverain Pontife informait les métropolitains de l'Occident du jour de Pâque. Dans le concile ou le synode qui se tenait tous les ans, chaque métropolitain indiquait le jour de Pâque de l'année courante; les autres Evêques et les Prêtres présents au concile, notaient cette indication dans leurs tablettes, et aux fêtes de Noël, l'annonçaient à leurs peuples. On choisissait le jour de l'Épiphanie, dernier jour des solennités de Noël, et dernière grande fête avant Pâque, afin que le peuple, assemblé en plus grand nombre, eût connaissance de l'auguste solennité. Aujourd'hui l'Eglise catholique conserve l'annonce de Pâque comme le savant conserve une précieuse médaille de l'antiquité.

A matines de l'Epiphanie il n'y a pas d'*invitatoire*, En voici la raison. Aux grandes fêtes, le peuple était convoqué à l'office de la nuit par le chant de l'invitatoire. Lorsque les veilles furent abolies pour les Fidèles, et celle de l'Epiphanie fut la première, à cause des abus qui s'y glissèrent, l'Évêque et son clergé continuèrent à dire l'office, mais on retrancha l'invitatoire, qui devenait sans objet. On le laissa subsister dans les autres fêtes, parce que le peuple était encore convoqué à l'office de la nuit. Enfin, depuis que l'office de nuit a été

tout à fait supprimé, on conserve l'invitatoire comme un vestige de l'antique usage[1]. Ainsi la suppression de l'invitatoire à l'office de l'Epiphanie, et sa conservation dans les autres fêtes, est un double monument qui rappelle toute la discipline de l'Eglise dans la célébration de ses veilles saintes.

Enfin, le jour de l'Epiphanie, il est une circonstance qui, bien que profane dans son origine, peut nous donner lieu à exercer la grande vertu du Christianisme, la charité. Le gâteau des Rois qui réunit à un même temple les parents et les voisins, devient, pour eux, une occasion de concorde et de paix, et de miséricorde envers les pauvres. Oh! qu'il est touchant l'usage, encore conservé dans nos anciennes familles chrétiennes, de prendre avant tout, dans le gâteau *royal*, la *part de Dieu*, c'est-à-dire la part des pauvres. On apporte l'immense gâteau devant le curé de la paroisse qui, ce jour-là, est de la fête; on le prie de marquer la part des pauvres en lui recommandant de la faire bien grande. Cette part est mise de côté, et, si par hasard la fève ne se trouve pas dans les autres portions offertes aux convives, alors pour avoir le droit de la chercher dans la part des pauvres, il faut la racheter du curé par une aumône envers les nécessiteux et les malades de la paroisse.

Soyez bénie, Religion sainte! tendre Mère qui permettez à vos enfants une innocente gaieté, mais qui

[1] *Voyez* Durand. *Ration. lib.* VI, *c.* 16; et Thomass. *lib.* II, *c.* 6; Conc. d'Orléans, en 541, et d'Auxerre, en 578.

voulez que tous les membres de votre grande famille aient part à la fête.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir appelé les Gentils à la foi ; éclairez les Infidèles qui ne vous connaissent pas et les Hérétiques qui vous connaissent mal, et faites que, dociles à la voix de la grace, nous méritions de conserver la foi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je m'associerai à la propagation de la foi.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE — ÉPIPHANIE.

Q. Quelle fête l'Eglise célèbre-t-elle le six janvier?

Le six janvier l'Eglise célèbre la fête de l'Épiphanie. Trois fois pendant quinze jours elle appelle ses enfants à la crèche de Bethléem. C'est pour apprendre aux riches le détachement et la charité pour les pauvres ; et aux pauvres la résignation dans leur pauvreté et leurs souffrances. C'est pour enseigner à tous les vertus admirables de la sainte enfance du Sauveur.

Q. Qu'est-ce que la fête de l'Épiphanie ?

R. La fête de l'Épiphanie est le jour où notre Seigneur fut adoré des Mages. Une étoile miraculeuse ayant paru dans l'Orient, les Mages éclairés de la grace vinrent en Judée conduits par l'étoile. Ils arrivèrent jusqu'à Bethléem, se prosternèrent devant l'Enfant-Jésus et lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Les Mages sont les prémices des Gentils. Dieu annonçait que désormais tous les peuples étaient appelés à la vraie Religion.

Q. Qui étaient les Mages, et quel était leur nombre?

R. On croit que les Mages étaient des savants occupés de l'étude des astres et qu'ils étaient rois. On croit aussi qu'ils étaient au nombre de trois. De retour dans leurs pays, ils prêchèrent la foi et firent connaître le Dieu qu'ils avaient eu le bonheur d'adorer et de voir de leurs propres yeux.

Q. La fête de l'Épiphanie est-elle bien ancienne?

R. La fête de l'Épiphanie est bien ancienne. Elle remonte aux premiers âges de l'Eglise. Elle a toujours été une des plus solennelles. Elle est comme une continuation de la fête de Noël, c'est pourquoi la veille on ne jeûne pas.

Q. Que devons-nous faire pour entrer dans l'esprit de cette fête?

R. Pour entrer dans l'esprit de cette fête, nous devons 1° remercier Dieu de notre vocation à la foi; 2° nous efforcer de conformer notre conduite à notre croyance; 3° prier Dieu pour la conservation de la

Religion parmi nous et pour la conversion des Infidèles.

Q. Quelles vertus nous prêche l'exemple des Mages?

R. L'exemple des Mages nous prêche 1° la fidélité à la grace. Aussitôt qu'ils ont aperçu l'étoile, ils quittent tout pour la suivre, ils ne craignent aucune difficulté, ils marchent jusqu'à ce qu'elle s'arrête. C'est ainsi que nous devons suivre l'inspiration de la grace. 2° La fuite des mauvaises compagnies Les Mages ne revinrent point auprès d'Hérode, mais ils s'en retournèrent dans leurs pays par un autre chemin. Ainsi devons-nous faire quand nous avons eu le bonheur de recouvrer la grace de Dieu.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir appelé les Gentils à la foi; éclairez les Infidèles qui ne vous connaissent pas et les Hérétiques qui vous connaissent mal, et faites que, dociles à la voix de la grace, nous méritions de conserver la foi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je m'associerai à l'œuvre de la propagation de la foi*.

XXXIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Purification. — Sagesse de la loi de la Purification. — Humilité et obéissance de Marie. — Exemple pour les mères chrétiennes. — Cérémonie des relevailles. — Présentation. — Humilité et dévouement de l'Enfant-Jésus. — Sacrifice de Marie. — Rencontre du saint vieillard Siméon. — Ses prédictions. — Son cantique de mort. — Origine de la fête de la Purification. — Sagesse de l'Église.

Depuis Noël, l'Eglise nous retient en adoration devant l'Enfant de Bethléem. Elle veut que nous nous pénétrions profondément des leçons qu'il nous donne : car sa crèche est une chaire du haut de laquelle il nous instruit. Quarante jours après la nativité du Sauveur, la Religion nous convoque solennellement à la divine grotte. Mais ce n'est plus là qu'elle offre le Dieu-Enfant à nos adorations. Le temple de Jérusalem va recevoir, pour la première fois, une victime digne du Dieu qu'on y adore. Partons pour la ville sainte, Marie nous précède portant son Fils entre ses bras ; le vieillard qui est avec elle sur la poussière du chemin, c'est saint Joseph, le vertueux descendant de la royale lignée de David.

Le deux février, trois mystères sont présentés à nos méditations : *la purification de la sainte Vierge, la pré-*

sentation de Jésus au Temple, la rencontre des saints vieillards Anne et Siméon.

Fils d'un père coupable, l'homme est souillé dès l'instant de sa conception. L'enfantement d'un être souillé fait contracter à la mère une espèce de souillure. Dogme profond et terrible, source d'humilité, de pureté, de sainte frayeur pour les parents, dont Dieu voulut que le souvenir fût perpétué de générations en générations. Et voilà que ce Dieu trois fois saint, dictant ses lois à Moïse, lui dit : « Parlez aux enfants d'Israël et dites-leur : Si une femme met au monde un fils, elle demeurera impure pendant quarante jours ; elle ne touchera à rien qui soit saint, et elle n'entrera point dans le lieu saint jusqu'à ce que les jours de sa purification soient accomplis. Si elle enfante une fille, elle sera impure pendant quatre-vingts jours. Lorsque les jours de sa purification auront été accomplis pour un garçon ou pour une fille, elle portera à l'entrée du tabernacle un agneau d'un an et le petit d'une colombe ou d'une tourterelle [1]. »

Le Prêtre offrait l'agneau en holocauste pour reconnaître le souverain domaine de Dieu et pour le remercier de l'heureux accouchement de la mère. La colombe ou la tourterelle était offerte *pour le péché.* Après ce double sacrifice, la femme était purifiée de son impureté légale et elle était rétablie dans ses premiers droits.

Le Seigneur continuant de parler à Moïse, ajouta :

[1] Levit. c. 12.

« Si la femme n'a pas le moyen d'acheter un agneau, elle présentera deux tourterelles ou deux jeunes colombes, l'une pour l'holocauste, l'autre *pour le péché;* et le Prêtre priera pour elle et elle sera ainsi purifiée [1]. »

Marie, que son divin enfantement n'avait rendue que plus pure et plus vierge, était certainement exempte de la cérémonie de la purification. Elle s'y assujettit néanmoins et s'en tint à la lettre de la loi. Disciple de son Fils qui cachait sa divinité sous les infirmités de l'enfance, Marie voulut cacher son auguste qualité de mère de Dieu, en se comportant à l'extérieur comme les femmes ordinaires. L'esprit de Jésus et de Marie vit-il en nous? L'orgueilleux s'empresse de publier ses avantages, souvent il s'en donne qu'il n'a pas; est-ce nous? L'humble, content des regards de Dieu, fait ses délices de l'obscurité; est-ce nous?

Marie étant pauvre et mère d'un enfant qui, selon les prophéties, devait naître et vivre pauvre, se présenta au temple avec deux tourterelles comme la loi l'exigeait. La fille de David, la mère du Messie, ne put présenter que l'offrande des pauvres! Oh! quand je vois mépriser la pauvreté, je m'irrite et m'indigne. Dans la misère il y a souvent tant de noblesse; oh! qui vous dit que sous cet habit si humble, il n'y a pas un fils de roi; que sous ce voile usé, il n'y a pas une reine? Peut-être qu'un riche orgueilleux de Jérusalem, aura regardé avec dédain le couple qui n'apportait au temple que les deux colombes du pauvre; peut-être que sous le parvis, près

[1] Levit. c. 12.

de l'autel des sacrifices, l'homme au manteau de pourpre, aux sandales dorées, aura disputé le pas à Joseph et à Marie!... Et pourtant, stupide favori de la fortune aveugle, cet homme qui porte les deux colombes c'est un descendant de vos anciens rois! Cette femme si timide, si belle et si humble, c'est une fille de David! cet enfant... c'est le maître du monde! S'il le voulait, de sa petite main, il renverserait les colonnes de vos palais, il briserait les cèdres de vos collines, il ferait périr les moissons de vos champs[1]. Cette offrande, toute modeste qu'elle vous paraît, est mille fois plus agréable que les vôtres. Le cœur qui la présente est le cœur le plus parfait, et c'est le cœur que Dieu regarde comme l'ame des sacrifices. Ne l'oublions pas nous-mêmes, et qu'une charité vive, sincère, donne du prix à nos moindres œuvres.

La purification de Marie, tel est donc le premier mystère que présente à nos méditations la fête du deux février.

Quoique les rites judaïques soient abrogés depuis la promulgation de l'Evangile, l'usage a prévalu parmi les mères chrétiennes, à leur première sortie, d'imiter l'exemple de la sainte Vierge qui s'était volontairement soumise à une loi qui ne la regardait point. Elles vont à l'église recevoir la bénédiction du Prêtre, et témoigner à Dieu leur reconnaissance. Mais les mères chrétiennes ne vont point à l'église avec l'intention que se proposaient les femmes juives en allant au temple; elles

[1] *Tableau poét. des fêtes, p.* 92.

y vont pour payer au Seigneur un juste tribut de louanges et d'actions de graces Voici de quelle manière le pape Innocent III s'exprime sur ce sujet :

« Si les femmes désirent entrer dans l'église immédiatement après leurs couches, elles ne pèchent pas en y entrant, et on ne doit pas les en empêcher ; mais si, par respect, elles aiment mieux s'en éloigner pendant quelque temps, nous ne pensons pas qu'on doive blâmer leur dévotion [1]. » Non-seulement l'Eglise ne blâme pas leur dévotion, elle l'encourage. Certains diocèses ont fixé un nombre de jours après lesquels se fait la bénédiction *des relevailles ;* on doit s'y conformer. Dans les lieux où la coutume ni aucun statut n'ont rien décidé sur cet article, une mère chrétienne doit remplir ce devoir aussitôt qu'elle peut sortir de sa maison, sans courir aucun risque. Il est bien juste en effet, que sa première visite soit pour l'église.

Là, elle doit premièrement remercier le Seigneur de son heureuse délivrance, et le prier de répandre sa bénédiction tant sur elle que sur son enfant. Elle doit secondement lui demander les secours dont elle a besoin pour élever dans la vertu l'enfant qu'elle a mis au monde, et prendre une ferme résolution de préserver son ame du péché. Hélas ! que lui servirait d'être devenue mère, si le fruit de ses entrailles devait tomber sous la puissance du démon, et être ensuite condamné aux supplices de l'Enfer ? Qu'elle consacre donc son enfant au Seigneur ! son sacrifice ne peut manquer d'être

[1] Cap. unic. *de Purif. post partum.*

accepté si elle entre dans les dispositions où était la sainte Vierge le jour de sa purification.

Rien de plus propre à les lui inspirer que les prières de l'Eglise dans la cérémonie des *relevailles*. La mère chrétienne qui vient recevoir la bénédiction après ses couches, s'arrête à la porte du temple ; elle s'y tient à genoux, un cierge allumé à la main, pour témoigner son indignité de paraître devant Dieu, et son ardent désir de participer à ses miséricordes. Le Prêtre, revêtu d'un surplis et d'une étole blanche, s'approche d'elle et récite le Psaume vingt-trois : *La terre est au Seigneur*, etc. Ce beau cantique est on ne peut mieux approprié à la circonstance. Il redit à la mère chrétienne les vertus qui lui procureront à elle-même et à son enfant le bonheur d'habiter la sainte montagne de Sion. Il lui rappelle le domaine absolu du Seigneur, sur tout ce qui existe, par conséquent la reconnaissance et la soumission sans bornes qui lui sont dues. Après avoir donné à la femme toutes ces grandes leçons, le Prêtre lui présente l'extrémité de son étole et lui dit : *Entrez dans le temple de Dieu, adorez le Fils de la bienheureuse Vierge Marie, qui vous a donné la fécondité.*

Le Prêtre présente à la femme l'extrémité de son étole ; quel est le sens de cette cérémonie ? L'étole est l'emblême de la puissance sacerdotale ; le Prêtre, en la présentant à la femme, lui dit par un langage muet : Au nom de Dieu dont je tiens la place, soyez purifiée des souillures que vous auriez pu contracter ; le Seigneur vous permet d'entrer dans son temple, il agrée l'hom-

mage de reconnaissance que vous venez lui présenter.

La mère chrétienne étant arrivée au pied de l'autel, le Prêtre lui dit que c'est le Seigneur qui élève les familles ; qu'elle doit mettre en lui toute sa confiance pour accomplir la tâche difficile de l'éducation de son enfant, et il appelle sur la tête de la nouvelle Eve toutes les bénédictions d'en haut. Dites-moi, connaissez-vous une circonstance où la femme en eût un plus grand besoin ? N'est-elle pas chargée, elle, fragile créature, de former un citoyen utile à la société temporelle, un enfant à l'Eglise, un frère à Jésus-Christ, un Saint au Ciel ? Eh ! n'est-ce pas sur les genoux de la mère que se décide l'avenir de l'homme, la paix des familles et le bonheur du monde ?

Pénétrés de toutes ces graves pensées, le Prêtre et la mère chrétienne engagent, au pied de l'autel, en présence du Dieu des Anges, un de ces dialogues inimitables, qu'on ne trouve que dans notre culte catholique ; le Prêtre dit à la femme : Ne vous découragez pas : *notre secours est dans le nom du Seigneur* ; et par la bouche du clerc, la mère répond : *Qui a fait le Ciel et la terre.*

Le Prêtre : *Seigneur, sauvez votre servante.*

La mère : *Vous savez, ô mon Dieu! qu'elle espère en vous.*

Le Prêtre : *Envoyez-lui votre secours du haut de votre sanctuaire.*

La mère : *Du haut de la sainte Sion, protégez-la.*

Le Prêtre : *Que l'ennemi ne puisse rien contre elle.*

La mère : *Et que le fils de l'iniquité ne parvienne pas à lui nuire.*

Le Prêtre : *Seigneur, exaucez ma prière.*

La mère : *Et que mon cri s'élève jusqu'à vous.*

Le Prêtre : Prions. « Dieu éternel et tout-puissant, qui, par l'heureux enfantement de la Vierge Marie, avez changé en joie les cruelles douleurs des mères, regardez avec bonté votre servante, et donnez, par l'intercession de cette auguste Reine, à celle qui aujourd'hui vient dans votre temple, vous rendre de solennelles actions de graces, de parvenir avec son enfant à la béatitude éternelle. Par Notre Seigneur Jésus-Christ, etc. »

La mère : *Ainsi soit-il!*

Le Prêtre lui adresse quelques paroles d'édification pour affermir les sentiments de reconnaissance et de piété qui l'amènent aux pieds des autels, et l'engager à consacrer au Seigneur sa vie et celle de son enfant; ou des paroles de consolation, si, comme Rachel, elle pleure son enfant déjà moissonné par la mort : il relève son courage en lui rappelant le bonheur qu'elle a d'être la mère d'un Ange.

Est-il une mère chrétienne, une mère qui comprend ses devoirs et sa dignité, qui puisse se dispenser de cette belle cérémonie? Ah ! que celles-là s'en dispensent qui n'ont ni actions de graces à rendre au Seigneur pour la conservation de leurs jours et de ceux de leur enfant, ni conseils, ni consolations à recevoir, ni lumières, ni secours, ni bénédictions célestes à solliciter pour l'éducation de l'enfant que le Ciel leur a confié.

Le Prêtre bénit le pain que la mère lui présente. Cet usage rappelle les deux colombes de Marie et la

part que la mère chrétienne désire prendre au sacrifice qu'on offre à l'église. Le Prêtre lui faisant baiser la Croix imprimée sur l'étole, la bénit en disant : « Que la paix et la bénédiction du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, descendent sur vous et sur votre enfant, et qu'elles y demeurent toujours. »

La mère répond : *Qu'il en soit ainsi, amen!*

Il finit en jetant sur elle de l'eau bénite, afin de la purifier, de la rendre plus sainte, plus fidèle à ses nobles devoirs et plus digne des bienfaits du Seigneur.

Le second mystère que l'Eglise honore le deux de février, c'est la présentation de l'Enfant-Jésus au temple.

L'Ange exterminateur qui avait mis à mort tous les premiers nés des Egyptiens, avait épargné ceux des Hébreux. En mémoire de cet événement, et pour montrer son souverain domaine sur toutes les créatures, Dieu avait dicté à Moïse la loi suivante : « Vous me consacrerez tous les premiers-nés des hommes et des animaux, car ils m'appartiennent. Quand un jour votre fils vous interrogera et dira, que signifie ceci? vous lui répondrez : Le Seigneur nous a tirés de l'Egypte, de la maison de l'esclavage par la force de son bras ; car Pharaon étant endurci et ne voulant pas nous laisser aller, le Seigneur tua dans l'Egypte tous les premiers-nés, depuis les premiers-nés des hommes jusqu'aux premiers-nés des bêtes. C'est pourquoi j'immole au Seigneur tous les mâles premiers-nés d'entre les bêtes, et je rachète tous les premiers-nés de mes enfants [1].»

[1] Exod. c. 13.

On rachetait les fils premiers-nés moyennant une somme modique, c'est-à-dire cinq sicles d'argent. Marie porta donc son Fils au Temple, afin de l'offrir au Seigneur par les mains du Prêtre. Elle donna ensuite les cinq sicles pour le racheter, et le reçut dans ses bras comme un dépôt confié dans ses mains jusqu'au moment où le Père éternel le redemanderait, pour accomplir l'œuvre de la Rédemption du genre humain.

Il est hors de doute que l'Enfant-Jésus n'était point compris dans la loi ; car, dit saint Hilaire, si le fils d'un roi et l'héritier présomptif de sa couronne est exempt de servitude, à combien plus forte raison Jésus-Christ, qui était le Rédempteur de nos corps et de nos ames, était-il dispensé de se racheter lui-même[1]? Mais ce divin Sauveur voulait nous donner un exemple d'humilité, d'obéissance et de piété, il voulait renouveler dans le Temple, d'une manière publique, l'oblation qu'il avait déjà faite à son Père dès le moment de son incarnation. En ce jour, Jésus accepta solennellement la croix, les supplices, la couronne d'épines, le roseau d'ignominie, la robe de dérision, le fiel, le vinaigre et la mort. Qui pourrait exprimer tous les sentiments dont cette oblation fut accompagnée? Ce fut alors que le Père éternel reçut un sacrifice capable de désarmer sa colère irritée par nos crimes, et d'arracher nos ames à ce feu dévorant qui ne s'éteindra jamais[2].

Voulons-nous entrer dans l'esprit de ce mystère? et

[1] In Matth., *c.* 17, *n.* 11, *p.* 696.

[2] Butler. 2 février.

pourrions-nous ne pas le vouloir? Du pied de l'autel, comme du fond de sa crèche et du haut de sa croix, le Sauveur ne nous dit-il pas : *Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait?* Offrons-nous donc à Dieu en ce jour avec la grande victime du monde; offrons nos deux oboles, notre corps et notre ame. Tout pauvre qu'il est, notre sacrifice, uni à celui du divin Médiateur, ne sera pas rejeté. Seulement, prenons garde de nous rendre coupables de rapine dans l'holocauste, c'est-à-dire de réserver une partie de nos affections pour le péché et les créatures.

Voyons maintenant ; soyez francs : nous sommes-nous jamais offerts à Dieu sans réserve, sans partage? Mon cœur, à qui es-tu aujourd'hui, à cette heure, en ce moment où je lis ces lignes? Pauvre cœur! tu as peut-être servi tour à tour de victime à tous les dieux étrangers. Pour toi, peut-être, jusqu'ici tout a été Dieu, excepté Dieu même. C'en est fait, à Dieu seul, désormais et pour..... toujours, n'est-ce pas? Ne crains rien, tu seras bien reçu : ton Dieu ne regarde pas ce que tu as été, mais ce que tu es et ce que tu veux être.

Je vois que l'Enfant divin, mon modèle, voulut être présenté au Temple par les mains de sa sainte Mère. Prions aussi Marie de se charger du soin de nous présenter à Dieu; elle est le canal des graces. Quoi de plus propre à exciter en nous une entière confiance en sa puissante médiation? Et, je vous le demande, que Dieu pourrait-il refuser à Marie en ce jour, où elle lui fait le sacrifice le plus héroïque dont il soit possible de

concevoir l'idée. Qu'on vienne dire à une mère : Voilà une ville qui va périr ; pour la sauver il faut une victime. On vous demande votre fils bien-aimé, l'unique objet de votre tendresse ; il sera insulté, frappé, meurtri, condamné, mis à mort sur une croix : y consentez-vous ? J'en atteste toutes les mères ; il n'en est pas une qui n'aimât mieux périr à la place de son enfant ; pas une qui ne repoussât de toute l'énergie de sa tendresse une pareille proposition. Et cependant, Marie, la douce Marie, la mère la plus tendre du plus aimé des fils, accepte la demande du Père éternel : elle consent. Et voilà le sacrifice qu'elle fait en ce jour. Et vous croyez que le Dieu juste et bon qui récompensa si héroïquement le sacrifice figuratif d'Abraham, sera dur pour Marie, pourra lui fermer son oreille et son cœur lorsqu'elle se présentera pour lui demander quelque chose en notre faveur ? Impiété de le penser, blasphème de le dire.

Le troisième mystère dont le deux de février nous rappelle le souvenir, c'est la rencontre qui se fit dans le Temple, du vieillard Siméon et de la prophétesse Anne avec Jésus et ses parents.

Marie avait fait son sacrifice. Elle avait dit à Dieu : Je vous offre votre Fils, qui est aussi mon Fils. Elle allait descendre les degrés du Temple et reprendre le chemin de Nazareth, lorsqu'un vieillard vint à sa rencontre. Siméon le juste, qui attendait, qui appelait de tous ses vœux le Rédempteur d'Israël ; Siméon, à qui Dieu avait promis de ne pas le retirer du monde avant de lui avoir montré le Désiré des nations, prit entre ses

bras le divin Enfant, le bénit, et le rendant à sa divine Mère, entonna ce beau cantique : « A présent, Seigneur, vous pouvez renvoyer votre serviteur. Je mourrai en paix selon votre parole; parce que mes yeux ont vu votre Sauveur; oui, ce Sauveur que vous avez préparé devant la face de toutes les nations, pour être leur lumière et la gloire d'Israël votre peuple. »

Dites-nous, Marie, quels furent les sentiments de votre cœur maternel en entendant les bénédictions et les magnifiques prophéties du saint vieillard ? Tendre mère, vos joies seront de courte durée. Ecoutez encore, Siméon n'a pas fini : « Cet enfant est venu pour être le salut et la ruine de plusieurs en Israël; il sera comme un signe qui excitera beaucoup de contradictions. Et votre ame, ô Marie ! sera transpersée d'un glaive de douleurs, afin que les pensées qui sont encore renfermées dans l'ame de plusieurs soient révélées. » Et quelles pensées? Vous le saurez un jour, tendre Mère, au jardin des Oliviers, à Jérusalem, sur la voie douloureuse, au Calvaire.

Marie, pleine de résignation, avait reçu entre ses bras son divin Fils, elle allait se retirer; mais voici qu'une prophétesse vint proclamer à son tour les grandeurs de Jésus Il y avait alors à Jérusalem, une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, et qui était avancée en âge et veuve depuis long-temps, n'ayant vécu que sept ans avec son mari. Cette sainte femme passait sa vie dans le Temple, priant et jeûnant, et faisant de bonnes œuvres. L'esprit de Dieu était en elle. Et quand elle eut entendu le cantique de Siméon, elle aussi se mit à louer

le Seigneur, et à parler de Jésus à tous ceux qui attendaient le salut et la rédemption d'Israël.

Heureux vieillards ! nous ambitionnons votre sort. Voulons-nous rencontrer Jésus, allons au Temple, conduits par l'esprit de Dieu. Nous y trouverons Jésus et Marie. Il nous sera donné de jouir de leur présence et de leur entretien, et puis nous en parlerons à toutes les ames fidèles qui attendent en gémissant le salut d'Israël, la consolation de leurs peines et la gloire de la Religion.

La fête de la Purification s'appelle vulgairement *Chandeleur*, à cause des cierges qu'on y allume. L'établissement de cette fête et de la cérémonie des cierges allumés, est une nouvelle preuve de la sagesse de l'Eglise.

Au mois de février, Rome payenne célébrait les fêtes appelées *Lupercales*, fêtes infames, dans lesquelles les habitants de Rome, dans le délire du vin et de la débauche, parcouraient sans vêtements, des torches à la main, les rues et les places de cette ville si fière de sa civilisation. Et ces fêtes, disaient-ils, étaient pour l'expiation et la purification des hommes et des créatures ! ! De là même est venu le nom du mois de février. *Februa* signifiait parmi les Romains sacrifices de purification. Et les historiens profanes nous apprennent que leurs purifications se faisaient en immolant des hommes à Saturne. Pour abolir les restes infames des Lupercales, le pape Gélase, qui gouvernait l'Eglise au commencement du sixième siècle, établit la fête de la Purification. La Re-

ligion opposa ainsi des expiations et une purification vraiment saintes, aux expiations impures des Payens.

Ceux-ci avaient cessé depuis quelque temps d'immoler des victimes humaines. Ils les avaient remplacées par des torches allumées qu'ils offraient à leurs dieux. A cette nouvelle profanation, l'Eglise opposa la cérémonie des cierges allumés. Toutes ces lumières qui brillent le soir dans nos temples, sont aussi une réminiscence de ces paroles du cantique de Siméon : *Cet enfant sera la lumière d'Israël.* Alors, chaque Fidèle, tenant son cierge allumé, rappelle les dispositions de foi vive et de charité ardente avec lesquelles il faut aller à la rencontre de l'Agneau divin. Touchant symbole qui peut fournir à tous un beau sujet de méditation. Y avons-nous jamais pensé ?

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir inspiré à votre Église d'établir la fête de la Purification ; faites-nous la grace d'imiter les beaux exemples d'humilité et d'obéissance que nous y donnent Jésus et Marie.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je purifierai soigneusement mes intentions en venant à l'église.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — PURIFICATION.

Q. Quelle fête célèbre-t-on le deux de février?

R. Le deux de février on célèbre la fête de la Purification, vulgairement appelée la *Chandeleur*. Ce jour-là, l'Eglise offre à nos méditations trois mystères : 1° la purification de la Sainte Vierge ; 2° la présentation de l'Enfant-Jésus au Temple ; 3° la rencontre de Siméon et d'Anne avec l'Enfant-Jésus et ses parents.

Q. Qu'est-ce que la purification de la Sainte Vierge?

R. La purification de la Sainte Vierge est le jour où la Sainte Vierge se rendit au temple de Jérusalem pour obéir à la loi de Moïse qui obligeait toutes les femmes à se présenter au Temple et offrir un sacrifice quelque temps après leurs couches. La Sainte Vierge n'était point tenue à cette loi, elle voulut néanmoins s'y soumettre par esprit d'obéissance et d'humilité. Son exemple nous apprend avec quel respect nous devons nous conformer aux usages de l'Eglise. Les mères chrétiennes ne manquent jamais, après la naissance de leurs enfants, de venir à l'église remercier le Seigneur. Cette marque de reconnaissance est bien propre à leur attirer les lumières et les graces qui leur sont nécessaires pour élever chrétiennement leurs enfants.

Q. Quel est le second mystère qu'on honore le deux de février?

R. La présentation de l'Enfant-Jésus au Temple est

le second mystère qu'on honore le deux de février. L'Ange exterminateur avait mis à mort tous les premiers-nés des Egyptiens, et il avait épargné ceux des Hébreux. En mémoire de cet événement et pour marquer son domaine sur tout ce qui existe, Dieu ordonna aux Juifs de lui consacrer tous leurs fils premiers-nés. On les apportait donc au Temple, on les offrait au Seigneur; mais on les rachetait moyennant une légère somme d'argent. Les premiers-nés des animaux étaient offerts en holocauste. La loi de la présentation ne regardait pas Notre Seigneur; il voulut néanmoins s'y soumettre pour nous donner l'exemple de l'humilité et de l'obéissance.

Q. Quel est le troisième mystère qu'on honore le deux de février?

R. Le troisième mystère qu'on honore le deux de février, c'est la rencontre de Siméon et d'Anne avec l'Enfant-Jésus et ses parents. Siméon était un vieillard vénérable à qui Dieu avait promis de faire voir le Sauveur. Quand il le vit, il le prit entre ses bras, et trouvant qu'il avait assez vécu, il demanda au Seigneur de le laisser mourir. C'est le vœu que nous devons former lorsque, plus heureux que Siméon, nous avons reçu Notre Seigneur dans notre cœur par la sainte Communion. Siméon prédit les grandeurs du divin Enfant et les douleurs de Marie. Anne était une sainte veuve qui en parla à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Q. Pourquoi a été établie la fête de la Purification?

R. La fête de la Purification a été établie pour honorer les trois mystères dont nous venons de parler, et pour expier les désordres auxquels les Payens se livraient dans le mois de février. Les cierges allumés nous représentent Jésus-Christ qui est la lumière du monde. Nous devons nous rappeler que nos œuvres doivent être une lumière qui éclaire nos frères et leur fasse glorifier Dieu. Cette fête demande de nous une grande humilité, une ardente charité et une angélique pureté de cœur.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir inspiré à l'Eglise la fête de la Purification; faites-nous la grace d'imiter les beaux exemples d'humilité et d'obéissance que nous y donnent Jésus et Marie.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je purifierai soigneusement mes intentions en venant à l'église.*



XXXII[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Mystères de la sainte Enfance. — Sagesse de l'Église. — Mystères de la vie publique de Jésus. — Obligation d'imiter Jésus pénitent. — Réponse aux objections du monde. — Nécessité de la loi de l'abstinence. — Avantage social du Carême. — Avantage corporel. — Harmonie avec la saison du printemps. — Institution du Carême. — Soumission de nos pères à cette grande loi de l'Église. — Sagesse de l'Église dans la variété des aliments. — Dans l'âge prescrit pour le jeûne. — Dans ce qu'elle défend pendant le Carême. — Effets du jeûne.

Comme le printemps parsème la terre de fleurs, ainsi l'Eglise répand sur la triste et froide saison de l'hiver de saintes fêtes qui sont des fleurs dans la vie du peuple chrétien. Voyez quelle succession de jours joyeux : *Noël, les saints Innocents, le premier de l'an, les Rois*[1].... Le monde aussi a ses fêtes durant la saison des frimats : les festins, les danses, les spectacles, les bruyants plaisirs se succèdent pour ses adorateurs. Sources de dissipation et trop souvent d'immoralité, les fêtes du monde sont exclusives, le pauvre n'y a point de part. Il en est autrement des fêtes chrétiennes. Tous les enfants de la grande famille y sont invités; le bonheur que chacun y trouve se règle non sur la science, les di-

[1] *Tableau poétique des fêtes*, ch. p. 78.

gnités ou la fortune, mais sur la pureté du cœur. Sous ce rapport, elles sont très-sociales. Elles le sont encore en ce qu'elles ont pour but de rendre l'homme plus heureux en le rendant meilleur. Il n'est pas une vertu qu'elles ne lui prêchent, pas un sentiment honorable qu'elles ne réveillent dans son cœur, pas une leçon salutaire qu'elles ne lui donnent.

Ainsi, durant l'Avent, l'Eglise a pris tour à tour la voix d'Isaïe et de Jean-Baptiste pour réveiller dans le cœur de l'homme le sentiment de l'espérance. « Roi déchu, exilé, proscrit, un seul bien te reste, dit-elle au genre humain, ce bien c'est l'espérance. Espère donc, soupire, soupire encore, voici venir ton Libérateur. »

Et cette chute, et cette rédemption, et les qualités du Rédempteur, et les moyens de profiter de la rédemption, n'est-ce pas là, dites-moi, toute l'histoire de l'humanité? Connaissez-vous une plus haute leçon de philosophie ou un moyen meilleur pour orienter l'homme dans le chemin ténébreux de la vie terrestre? Au jour de Noël, l'Eglise vient nous dire, par la voix de ses mille cloches et par ses joyeux cantiques et par ses pompeuses cérémonies : « Après une longue attente, le Messie est arrivé, un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné; » et les cœurs s'épanouissent, et la tendresse, et la piété compatissante, et de douces larmes, et une sainte confiance, et tous les sentiments qu'on peut éprouver à l'égard d'un enfant qui naît pour l'amour de nous, au milieu d'une nuit d'hiver, dans une grotte humide, ouverte au souffle glacé de l'aquilon, touchent

le riche, consolent le pauvre, resserrent les liens de la fraternité parmi les hommes, et font pratiquer d'innombrables vertus.

Mais l'Eglise n'a point oublié la parole du divin Maître disant : *En vérité, en vérité, je vous déclare que si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume du Ciel.* Et pour former dans les Chrétiens, le caractère, les sentiments et les vertus de cette divine enfance, elle présente à nos méditations, pendant quarante jours, le Fils de Dieu dans les langes de son berceau, et en cela l'Eglise se montre l'amie la plus éclairée de la société. D'où viennent, dites-moi, les fraudes, les dissimulations, l'hypocrisie, l'égoïsme, tous ces vices hideux qui froissent et qui empoisonnent tant d'existences, sinon de ce que le caractère admirable de l'enfance évangélique a presque entièrement disparu? Honneur et reconnaissance à la Religion qui s'efforce, en nous présentant pour modèle un Enfant-Dieu, de nous rappeler à des vertus dont la pratique assurerait à l'instant le bonheur des individus, des familles et des peuples.

Après nous avoir fait méditer la première page de la vie de l'Enfant-Jésus, l'Eglise passe à la seconde. Le Sauveur a grandi en âge, en science et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Et nous aussi nous devons grandir en toutes ces choses, et suivre notre modèle dans sa nouvelle carrière. Ici s'ouvre devant nous l'histoire des douleurs de l'Homme-Dieu. Expiateur de nos crimes, il apparaît s'humiliant sur les bords

du Jourdain et recevant de Jean-Baptiste le baptême de la pénitence, jeûnant au désert, exposé aux humiliantes attaques de l'esprit tentateur, enfin sortant de sa retraite pour semer le triple bienfait de ses exemples, de sa doctrine et de ses miracles, parmi les pauvres de la Galilée, de la Samarie et de la Judée. Coupables, nous devons comme lui expier, c'est-à-dire nous humilier, jeûner, gémir et prier. Et l'Eglise veut, dans sa maternelle tendresse, que chacun de nous copie cette seconde page de la vie du divin modèle : notre salut éternel, notre bonheur même temporel est à ce prix. La voici donc qui publie le retour du jeûne solennel : le Carême va s'ouvrir. Créature, l'homme doit hommage au Créateur ; créature coupable, l'homme doit expiation.

Ici le monde qui ne comprend rien à la condition de l'homme sur cette terre de passage, se récrie : Votre culte, nous dit-il, est un culte d'abstinence et de privation, il ne peut qu'aggraver les maux de notre nature et façonner les hommes à l'esclavage.

Le Catholicisme est un culte d'abstinence et de privation. Oui, sans doute, parce qu'il est un exercice continuel de vertu, et que la vertu ne s'acquiert point sans peine et sans combat. Ouvrez les fastes de l'histoire ; parcourez la vie de tous les grands hommes des siècles précédents, et voyez s'il en est un seul digne de ce nom, qui n'ait acheté un peu de renommée par de grands sacrifices ; voyez ce qui enfantait de si mâles courages dans les anciennes républiques de Rome et de Lacédémone ? N'est-ce pas l'austérité de vie, l'absti-

nence, les privations, l'esprit de *sacrifice* porté jusqu'à l'héroïsme ? Toutes ces choses n'ont donc rien en soi que de très-conforme à une nature sagement ordonnée.

Mais combien la Religion en relève la pratique et en embellit le devoir? Ah ! loin que, pour le Chrétien, il soit, comme vous croyez, si pénible de multiplier ses sacrifices pour obéir à son culte, l'idée rassurante d'obéir à son Père céleste dont le tendre regard est fixé sur lui, et de s'exercer en sa présence à l'habitude de se vaincre soi-même, lui rend le précepte des abstinences doux et facile. Dès-lors il n'y cherche plus qu'un moyen de prouver à Dieu son amour et sa crainte filiale : sentiment plein de délicatesse, mais inconnu aux enfants du siècle, qui nous fait offrir avec joie, à l'auteur de la nature, une faible partie des dons que nous recevons journellement de sa bonté suprême. Il n'y a que les cœurs aimants et sensibles qui puissent comprendre les délices attachées à une telle obéissance.

Le monde dit encore : Peut-être que Dieu ne commande pas ces privations, et s'il nous a donné des biens c'est pour que nous en usions avec modération tous les jours de notre vie ?

Et pourquoi, je vous prie, Dieu serait-il étranger à ce culte de dévouement ? S'il nous a donné des biens est-ce pour en user à la manière des brutes, sans reconnaisance et sans amour ? Mais, êtres faibles et bornés que nous sommes, comment pouvons-nous autrement reconnaître ses biens qu'en lui en faisant un continuel hommage? Tous les peuples de la terre nous ont pré-

venus, dans cet aveu journalier, de leur soumission et de leur dépendance. Héritiers, quoique infidèles, des traditions primitives, ils ont conservé cette partie du culte public jusque dans les ténèbres du Paganisme; et, comme il n'est point de peuple sans religion, il n'est point de religion sans le culte des abstinences : témoignage unanime du genre humain, en faveur de cette partie de nos rites qui, sans en rendre l'observation plus sainte, en confirme néanmoins la pratique comme essentielle au culte public et, dictée par le même esprit, à toutes les consciences.

Qu'elle est donc fausse cette sagesse du monde qui voudrait supprimer de la Religion un pareil témoignage, et conduire les hommes à jouir de tous les biens, comme si Dieu n'existait pas dans l'univers!

Ces biens, dites-vous, nous ont été donnés pour en user avec modération tous les jours de notre vie.

Mais pour en user ainsi, croyez-vous qu'il suffise de le vouloir? La frugalité et la tempérance supposent un exercice continuel de privation. Qui ne sait pas s'abstenir quelquefois des plaisirs les plus légitimes, ne saura point s'arrêter là où commencent les jouissances coupables. La vertu se nourrit de sacrifices : chaque abstinence, chaque privation qu'elle prescrit est un nouveau gage qu'elle attend de notre fidélité et de notre amour; c'est un nouveau lien par lequel elle veut nous attacher à ses saintes lois. Car telle est la nature du cœur humain, qu'un premier sacrifice nous dispose à un second, et qu'à la fin rien ne

nous coûte, lorsque nous avons à conserver, avec l'inestimable souvenir d'une vertu éprouvée, l'estime de nous-mêmes et le fruit d'une longue constance. Ainsi, le laboureur finit par se passionner pour le champ qu'il arrose de ses sueurs, et le militaire pour la guerre qui lui coûte son sang et ses membres. Hommes, qui que vous soyez, vous ne serez dignes de la vertu que lorsque vous vous passionnerez d'amour pour elle : et l'amour ne calcule pas.

Les privations et l'abstinence sont donc l'indispensable condition de la vertu. Mais l'homme est si peu disposé à contrarier ses penchants, qu'il se laisse aller au gré de ses désirs comme le vaisseau démâté qu'emportent les courants et qui va se briser contre les écueils. L'Eglise qui nous connaît bien et qui nous aime comme une mère aime ses enfants, a suppléé à la légèreté de notre esprit et mis une barrière sacrée à l'entraînement de notre cœur. Ses lois sur le jeûne et les privations, sont la sauve-garde de la vertu de l'homme et du bonheur de la société.

Mais ce n'est pas seulement sous ce point de vue qu'il faut les envisager. L'Eglise a plongé son regard éclairé par la foi jusque dans la profondeur de la nature humaine. L'homme est coupable ; dès-lors la nécessité où nous sommes tous, rois ou sujets, riches ou pauvres, de satisfaire pour nos offenses. Il n'appartient qu'aux sophistes de parler à leurs disciples comme à des êtres impeccables, et d'exclure de leur morale tout ce qui se rapporte à l'homme pécheur et pénitent. La vraie Re-

ligion a dû établir, sur d'autres principes, la règle éternelle des mœurs. Toute faute demande une peine, tout crime un châtiment, ou il faut effacer de l'intelligence humaine toute idée de justice.

Or, le Catholique qui se reconnaît coupable, et quel homme sur la terre peut se dire innocent! se punit lui-même de ses fautes par la soustraction ou la diminution de ces mêmes biens dont il a abusé. Il lui paraît juste et raisonnable de réparer ainsi ses excès par ses austérités, et de reconquérir l'empire des passions en se formant à des habitudes contraires à celles qui le lui ont fait perdre.

Et maintenant, dites, je vous prie : qu'y a-t-il dans la pénitence chrétienne, dans le Carême catholique ainsi expliqué, que la raison la plus éclairée ne recommande à l'homme qui veut rompre avec le vice? Il n'est point de philosophe qui ne fût obligé de donner le même conseil à celui de ses disciples qui voudrait revenir des égarements de sa vie. Il serait aisé de prouver que la morale d'Epicure allait jusque-là. C'est par la privation qu'elle ramenait le voluptueux au plaisir [1].

Rendre à Dieu un légitime hommage, et à l'ame l'empire des sens, fortifier les habitudes vertueuses, expier le péché et préserver nos têtes coupables des fléaux de la justice divine, tel est le but général du jeûne et des privations.

Oui, expier le péché; cette dernière considération

[1] *Voyez* Jauffret, *du Culte catholique*, p. 204.

fait du Carême catholique une nécessité sociale plus pressante que jamais dans les jours déplorables où nous vivons. Regardez autour de vous; voyez Dieu, le Père des hommes et des sociétés, devenu aussi étranger au milieu de ses propres enfants que l'était au milieu des Payens le dieu inconnu qu'adorait Athènes ; non-seulement repoussé des siens comme autrefois à Bethléem, mais trahi comme au jardin des Oliviers, mais baffoué, mais traité en roi de théâtre comme à Jérusalem, mais encore tous les jours crucifié de nouveau comme au Calvaire; l'Eglise, son épouse et notre mère, la mère des peuples modernes, dans le deuil et les larmes; la société hideuse de crimes et de scandales; le suicide, l'immoralité, le cynisme dans toutes les classes; la division dans les familles, le mépris de la sainteté conjugale, la haine entre les frères, l'absence de la foi; le monde enfin dévoré jusqu'aux entrailles par une indifférence monstrueuse qui désole le zèle le plus apostolique et qui étoufferait jusqu'à l'espérance, si l'espérance n'était immortelle.

Voilà où nous en sommes? Quel moyen, je vous prie, de conjurer les tempêtes que tant de crimes ont amoncelées sur l'horizon? Toujours présomptueuse, parce qu'elle est étroite et fausse, la sagesse mondaine propose chaque jour de nouveaux moyens, voue tour à tour la société à l'habileté des diplomates, au courage des soldats, à la ruse, à la force, à l'industrie, que sais-je? Inutiles efforts! car il est écrit : *Vains, aveugles, impuissants, sont tous les hommes en qui n'est*

pas la science de Dieu. L'unique moyen de nous sauver, peuples et particuliers, c'est de faire notre paix avec le Ciel ; c'est de ramener Dieu dans la société, dans la famille, dans le cœur de l'homme. Or, le premier pas à faire pour cela, souvenez-vous en bien, c'est la conversion et la pénitence. *Convertissez-vous à moi, et je me convertirai à vous.* La pénitence, oui telle est, nous le répétons, la grande nécessité de notre époque. Le Carême catholique, destiné à nous y conduire, est donc éminemment social.

Comme l'ame influe sur le corps, ainsi le Carême, en guérissant l'homme moral, doit nécessairement procurer le bien-être de l'homme physique. Dans ses prières, l'Eglise chante ce nouvel avantage du jeûne[1]. D'habiles médecins ont constaté l'influence salutaire du Carême sur la santé.

Il n'était pas au-dessous de la dignité de l'Eglise catholique, ni étranger à l'esprit de charité qui l'a toujours dirigée, d'avoir égard à la santé du corps en instituant le Carême. Car, comme la tempérance et la sobriété sont les meilleurs soutiens de la santé, de même l'abstinence et le jeûne sont souvent le moyen le plus sûr pour la rétablir. L'expérience appuie cette observation. C'est par des jeûnes continuels que tant d'anciens Pères du désert conservèrent une santé vigoureuse et constante, au-delà du terme ordinaire de la vie, et vécurent plus d'un siècle dans les pays chauds, où la durée de la

[1] Jejunium quod animabus corporibusque curandis salubriter institutum est.

la vie est généralement plus courte que dans les climats tempérés.

Saint Paul, premier ermite, vécut cent treize ans; saint Antoine, cent cinq; saint Arsène, cent vingt; saint Jean-le-Silenciaire, cent quatre; saint Théodose l'abbé, cent cinq; les deux saints Macaire, saint Pophnuce, saint Sabas et saint Jean-d'Egypte, environ cent ans. Et pour qu'on ne dise pas que les tempéraments ne sont plus les mêmes; que le jeûne praticable, utile même à la santé dans les temps anciens, est devenu nuisible dans les temps modernes, nous dirons que cette observation est dénuée de fondement, et que l'expérience de tous les siècles ne permet pas de révoquer en doute les avantages corporels du jeûne, de la frugalité et de l'abstinence.

Exemple : Louis Cornaro, noble Vénitien, se trouva dès l'âge de trente-cinq ans, réduit à un tel dépérissement, à une telle complication d'infirmités précoces et de maladies, et surtout à une si grande inertie du système digestif, que les plus habiles médecins déclarèrent que le mal avait fait trop de progrès pour qu'on pût se flatter d'en arrêter le cours. L'espérance n'abandonna point le patient; il essaya vainement de tous les remèdes pendant l'espace de cinq ans. Voyant que tous les secours de l'art étaient inutiles, il voulut éprouver ce que produirait l'abstinence, et il fit heureusement mentir le proverbe des gourmands : que ce qui est bon au palais est bon à l'estomac. Les vins forts, les melons, les salades, les pâtisseries, les poissons, les saucisses, etc., avaient flatté son goût en ruinant sa constitution; il y

renonça, et ne mangea plus que des choses qui s'accordaient le mieux avec ce qui lui restait de faculté digestive, mais en si petite quantité, qu'il sortait toujours de table avec un peu d'appétit.

Par là, il se mit bientôt en état de se borner à douze onces de nourriture par jour, et se délivra insensiblement de toutes ses infirmités, au point d'étonner les médecins et de les faire crier au miracle. Il s'était trop bien trouvé de son régime pour le quitter. Il continua de mener la vie sobre qui lui avait si bien réussi, et ne cessa de jouir de la plus parfaite santé. A l'âge de soixante-dix ans, il fut renversé de voiture, reçut une forte contusion à la tête, et eut un bras et une jambe démis. On voulut le saigner et le purger; il rejeta l'un et l'autre moyen, et demanda seulement qu'on lui remît le bras et la jambe; il guérit sans autre remède, tant sont vrais ces deux proverbes italiens : « Mange » plus qui mange peu à la fois; et le morceau qu'on » laisse sur son assiette fait plus de profit que celui qu'on » avale[1]. »

A l'âge de soixante-quinze ans, il céda aux instances de ses amis qui le conjuraient d'ajouter quelque chose, ne fût-ce que deux onces, à la quantité de nourriture et de boisson qu'il avait coutume de prendre; en conséquence, au lieu de douze onces d'aliments, il en prit quatorze, et sa boisson, qui n'était que de quatorze onces, fut portée à seize; mais il ne tarda

[1] Mangia più chi poco mangia; fa più profitto quel che si lascia sul tondo, che quel che si mette nel ventre.

pas à s'en repentir ; sa santé s'altéra, il perdit sa gaieté ordinaire, devint morose, à charge à lui-même et aux autres. Le deuxième jour il eut un point de côté très-douloureux, suivi d'une fièvre qui dura trente-cinq jours, et ne cessa que lorsqu'il fut revenu à son premier régime. Il mourut à Padoue, en 1565, âgé de plus de cent ans, ayant conservé jusqu'à la fin l'usage de tous ses sens et de toutes ses facultés intellectuelles. Il a consigné toutes les circonstances qu'on vient de lire, dans un traité sur les avantages de la vie sobre, qu'il composa étant plus que nonagénaire [1].

La science médicale explique ces faits étonnants. Elle affirme que la tempérance est la mère de la santé ; qu'elle prévient toutes les maladies qui sont l'effet des mauvaises digestions ; qu'elle rend les accidents extérieurs moins dangereux ; qu'elle soulage et adoucit les maux incurables ; qu'elle calme les passions et conserve l'intégrité des sens ; qu'elle entretient la force de l'esprit et la vivacité de la mémoire ; enfin, qu'elle est le fondement de la vertu comme l'observe Cassien. Tous les Saints qui se sont élevés à la perfection évangélique, ont commencé par cette vertu.

La pratique en est d'abord pénible, parce qu'il faut vaincre la résistance de l'habitude contraire ; mais lorsqu'une fois on en a triomphé, elle devient une source de plaisirs purs, indépendamment des avantages incalculables qu'elle procure. Avec elle on a rarement besoin de

[1] *Voyez* God., *fêtes mobiles*, *t.* 1.

médecin ; elle préserve de toutes les maladies qui proviennent de plénitude ; elle fournit le moyen le plus simple et le plus sûr de dégager la nature et de lui donner son activité. Ordinairement une diète de deux jours produit l'effet d'un purgatif avec beaucoup moins d'inconvénients et d'incertitude. Grand nombre de Religieux ont mené dans leurs couvents une vie sobre et régulière, et ont atteint une extrême vieillesse sans les ordonnances de la médecine, ni les drogues de la pharmacie, ayant pour principe, lorsqu'ils se trouvaient indisposés, de faire diète deux ou trois jours ; ce qui suffisait ordinairement pour rétablir l'ordre.

Ainsi, la science la plus éclairée et l'expérience de tous les siècles, attestent que le jeûne est le meilleur remède contre la plupart des maladies, le plus sûr gardien de la santé, et le moyen le plus simple et le plus facile de prolonger la vie[1].

On conçoit sans peine que le Carême catholique doit surtout opérer les plus salutaires effets, si l'on fait attention à l'époque où il est placé. C'est au printemps. Or, le printemps est la saison la plus favorable pour réparer les désordres de la santé, occasionnés, soit par les travaux échauffants de l'été, soit par les intempérances de l'hiver. Les humeurs sont alors en mouvement ; tout ce qui végète subit une sorte de fermentation. Les herbes fraîches fournissent des sucs plus salutaires qu'en tout autre temps ; et le meilleur remède, ou le premier pré-

[1] *Voyez* particulièrement les auteurs qui ont écrit sur la diète, tels que Junker, Arbuthnot, Hecquet, Lemerry et Lorry (*Traité des Aliments*).

servatif contre la plupart des maladies, est sans contredit l'abstinence et un choix d'aliments végétaux.

Et maintenant, quiconque a réfléchi sur la profonde sagesse et sur la sollicitude maternelle de l'Eglise catholique, admettra sans peine que le soin de notre santé corporelle a influé, comme motif secondaire, sur l'institution du Carême. C'est ce que l'Église elle-même nous donne à entendre par la collecte où elle demande à Dieu la grace d'observer dévotement le jeûne, établi pour la santé de nos ames et de nos corps[1].

Que dirai-je encore? L'institution du Carême au printemps, nous offre une des plus belles harmonies que notre esprit puisse concevoir. Pendant que tout s'émeut dans la nature, et qu'un travail de végétation et de renouvellement, s'opère dans toutes les parties du monde physique, pour amener avec le mois de mai la résurrection de toutes les créatures engourdies pendant l'hiver, l'Eglise veut qu'un travail analogue s'opère dans le monde spirituel. La sainte quarantaine est un temps où elle plonge tous ses enfants dans le bain sacré de la pénitence, afin qu'ils y retrouvent ou la vie ou une vigueur nouvelle. Au bout de la carrière, elle leur montre dans le lointain une table splendide à laquelle tous sont invités. Là est servi par la main des Anges, et le pain de l'immortalité, et le vin qui rafraîchit, qui purifie le sang de l'homme et fait germer la virginité. Et la grande famille sort de là renouvelée, forte de vertus, brillante de

[1] Orat. in missa et offic. sabb. ant. prim. dom. quadrag.

jeunesse, disposée à suivre d'un pas agile son divin modèle dans la route du Ciel.

Dites maintenant, hommes habitués à réfléchir, le Carême catholique, avec la Confession et la Communion, ne résout-il pas le mieux possible le grand problême dont la solution tourmente le monde actuel, savoir : quel est le meilleur moyen de régénérer les peuples, de les rendre moraux, détachés, soumis; et les rois justes, équitables, dévoués? Une nation qui sortirait tout entière du Carême *catholiquement* passé, ne seraitelle pas propre à toutes les vertus : semblable à l'aigle royal qui, revêtu d'un plumage nouveau, peut sans crainte planer jusqu'aux plus hautes régions?

Après tout cela, s'il vous reste dans le cœur de la place pour un sentiment, laissez-y entrer la compassion la plus vraie pour les hommes qui ne comprennent pas, qui blâment ou qui méprisent le Carême catholique. Plus équitables que nos impies, les Protestants n'ont pu se défendre de lui rendre hommage. « J'ai remarqué, dit l'un d'eux[1] (il s'agit de l'Italie), que, malgré les progrès du vice, le peuple de toutes les classes, se contenait singulièrement pendant le Carême. On n'entendait plus comme auparavant, ni blasphèmes, ni propos libres. Le faste, la parure, les repas somptueux, les délices, avaient fait place à la modestie, à l'austérité, à l'extérieur de la pénitence; des sermons édifiants tous les soirs, des quêtes abondantes en faveur des pauvres, une apparence générale de componction et d'amendement. J'avoue que

[1] Sir Edwin Sands, *Europæ speculum.*

c'est en Italie que j'ai le mieux appris à apprécier l'utilité du Carême, et à rendre justice aux motifs qui l'ont fait instituer. Je ne saurais partager l'opinion de ceux qui pensent que les hommes devant, dans tous les temps, mener une vie conforme aux principes de la foi, c'est une superstition de réserver une portion de l'année pour une dévotion plus grande que de coutume. Quand on réfléchit sur la difficulté de retenir constamment les hommes dans les bornes du devoir, on ne tarde pas à reconnaître combien il est important de fixer dans l'année un temps d'une durée raisonnable, pour les obliger à rentrer en eux-mêmes, et à faire de sérieuses réflexions sur leur conduite, de peur que le péché ne jette de trop profondes racines, et que l'habitude du vice ne devienne trop difficile à détruire. »

Venons à l'institution du Carême, et à la manière de le sanctifier.

Le Carême ou le jeûne de quarante jours immédiatement avant la fête de Pâque, est, sous beaucoup de rapports, ce que les Chrétiens ont de plus saint et de plus vénérable par son ancienneté, par son universalité et par le nombre des avantages spirituels qui en résultent. Le Carême est d'institution apostolique ; aussi les Fidèles de tous les siècles se sont-ils fait un devoir sacré de l'observer[1]. « Il n'y a point de continent, dit saint Basile, point d'île, point de ville, point de nation, ni coin de terre, quelque éloigné qu'il soit, où le jeûne

[1] S. Hier., *lib. 3. de jejun. quadrag. c. 7. p. 405*; S. Leo *in Serm. 4*, 5 et 9 *de quadrag.*; S. Petr. Chrysol. *Serm.* 11 et 66, etc., etc.

quadragésinal ne soit proclamé. Des armées entières, les voyageurs, les matelots, les marchands, loin de leur patrie, l'entendent promulguer partout et s'en félicitent. Que personne ne se croie donc exempt de jeûner. Les Anges tiennent note de ceux qui observent la loi. Ayez soin que votre Ange inscrive votre nom sur ses tablettes, et ne désertez pas l'étendard de votre Religion... C'est maintenant que Notre Seigneur livre au démon un combat général avec les forces réunies de toute son armée formée des habitants du monde entier. Heureux ceux qui se montreront dignes d'un tel chef par leur courage... Maintenant, rois et princes, clergé et laïques, nobles et gens du commun, riches et pauvres, ne font plus qu'un lorsqu'il s'agit de jeûne. Ne serait-il pas honteux de regarder comme trop pesant un joug que toute l'Église subit avec joie[1] ! »

Les Chrétiens des premiers siècles ne mangeaient autre chose, les jours de jeûne, que des herbes, des racines et des légumes, ou du fruit avec du pain et de l'eau ; quelques-uns y ajoutaient un peu de poisson sans apprêt. Tout ce qu'ils prenaient était d'une espèce si commune et à si bon marché, qu'il en résultait une grande économie pour la dépense de la table, et cette épargne, était suivant le conseil des Pères, convertie en aumônes. Ils ne mangeaient qu'une fois le jour, vers le soir. Saint Fructueux, évêque de Tarragone, allant au martyre, refusa un breuvage qu'on lui offrait pour le

[1] Homil. de jejun. *p.* 11, et S. Bernard, *serm.* 7 *de quadrag. p.* 4 ; id. *serm.* 3.

fortifier, en disant qu'il n'était pas encore l'heure de rompre le jeûne : c'était un vendredi à dix heures du matin[1].

Au sixième siècle, la loi de l'abstinence reçut quelque adoucissement. On permit un peu de vin à ceux qui avaient l'estomac faible[2]. Dès le septième siècle, le laitage fut permis dans les pays septentrionaux où la saison n'est pas assez avancée pour fournir pendant le Carême les herbages nécessaires. Plus tard, l'Eglise, toujours bonne comme une mère, adoucit encore sa discipline. En Angleterre et en France, l'usage du beurre, à défaut d'huile, fut toléré ; néanmoins beaucoup de personnes pieuses ne se souciaient pas de profiter de cette indulgence, et on n'accorda cette permission qu'à condition de remplacer cette partie de pénitence par des aumônes ou autres bonnes œuvres.

A ce propos il est bon de rappeler quelques faits qui prouvent la religieuse soumission avec laquelle nos pères observaient les prescriptions de l'Eglise. L'an 546, le blé, le vin et l'huile, manquaient à Constantinople, et le peuple se trouvait réduit à une grande extrémité. L'empereur Justinien, quoique très-religieux observateur du jeûne, connaissant l'esprit de l'Eglise, ne fit pas difficulté de faire ouvrir les boucheries dès la première semaine du Carême, et de faire exposer en vente de la viande dans tous les marchés. Mais le peuple aima mieux souffrir toutes les rigueurs de la faim que de pro-

[1] Act. St. Fuct.

[2] S. Bened. reg. c. 40.

fiter de cette indulgence : personne ne voulut acheter de viande, personne n'en mangea [1].

Cette soumission religieuse a traversé les siècles. Une des tours de la cathédrale de Rouen a retenu jusqu'à ce jour le nom de *Tour de beurre*, parce qu'elle fut bâtie du produit des pieuses contributions des habitants, en forme de compensation pour la permission de manger du beurre pendant le Carême, permission que l'Archevêque avait obtenue du pape Innocent VIII, en 1489, pour son diocèse [2].

A la gloire du diocèse de Nevers, nous citerons encore le fait suivant. Dans le dernier siècle, la rareté des légumes détermina monseigneur Tinseau, évêque de Nevers, à permettre l'usage da la viande pendant le Carême. Personne ne voulut profiter de la permission : il y eut même des réclamations et des plaintes respectueuses. Néanmoins le peuple souffrait. Pour lever tous les scrupules, le François de Sales du Nivernais donna chez lui un grand dîner qu'il fit servir en gras. L'exemple du saint Evêque put seul rassurer les consciences et déterminer nos pieux ancêtres à profiter de la permission. Que les temps sont changés !

Il est bon de remarquer la profonde sagesse de l'Eglise dans les modifications qu'elle a, suivant les climats et les siècles, apportées à sa discipline touchant le jeûne. Son intention principale a été de retrancher tout ce qui est un objet de luxe et de délicatesse dans les aliments, puis de s'accommoder au degré de ferveur

[1] Anast. Biblioth. *Hist. Eccl.*

[2] *Mémoires de Trévoux*, an 1741, p. 780.

de ses enfants. Ainsi, jusqu'au sixième siècle, elle défend le vin. Les Barbares avaient arraché presque toutes les vignes : le vin était rare et coûteux, il pouvait passer pour un objet de luxe. L'Eglise en retranche l'usage pendant le Carême. Mais les vignes sont replantées ; le vin devient la boisson du riche et de l'artisan. L'Eglise commence par le tolérer et finit par le permettre. Le degré de bonne volonté de ses enfants, demandait d'ailleurs cette condescendance. Ensuite vous la voyez défendre dans certains pays ce qu'elle permet ailleurs. L'huile et certains fruits sont permis dans les pays chauds où ils se trouvent en abondance, le laitage y est défendu. C'est le contraire dans les régions du Nord. Telle est la donnée au moyen de laquelle il faut juger la conduite de l'Eglise.

Ainsi, cette variété qu'on remarque aujourd'hui dans *le dispositif des mandements de Carême*, loin de paraître bizarre à l'homme éclairé, est une preuve de sollicitude et de connaissance approfondie du cœur humain.

Ce qui n'a pas varié, c'est l'obligation de faire pénitence pendant le Carême. Pour la maintenir, l'Eglise exige, à défaut de la rigoureuse abstinence d'autrefois, des aumônes ou des prières. Là est encore une matière d'éloge et non de blâme. Quant à l'esprit du jeûne, il n'a pas changé non plus. Par la bouche de saint Jérôme, la Religion blâme encore ceux qui, un jour de jeûne, couvrent leur table de mets recherchés. « Quel avantage, dit ce Père, prétendez-vous retirer de l'abstinence, si dans le même

temps vous choisissez les fruits les plus rares et les plus délicats? Vous mettez à contribution ce que les plus riches enclos peuvent fournir à la sensualité ; est-ce là se mortifier? Du pain commun, voilà ce qui suffit quand on jeûne[1]. »

L'esprit de la Religion et la discipline de chaque église, sont les règles qu'on doit suivre dans la pratique du jeûne. Aujourd'hui on permet une légère collation. En voici l'origine. En 817, les Bénédictins réunis en chapitre général, à Aix-la-Chapelle, portèrent, pour leur ordre, un décret ainsi conçu : « Si la nécessité l'exige, après de rudes travaux, et le jour où l'on célèbre l'office des morts, les Religieux pourront boire, même en Carême, entre leurs repas et les Complies[2]. » Lorsqu'ils se rassemblaient avant l'heure de Complies, on leur faisait quelques lectures pieuses ou quelque exhortation, ce qui se nommait entre eux *conférence*, en latin *collatio*. Le vin et l'eau, bénis par le supérieur, étaient distribués dans des coupes à chaque assistant, après la lecture, et quelquefois pendant la lecture même. De là le nom de collation, littéralement conférence, donné à cette légère réfection[3]. Cette pratique ayant été adoptée par les laïques et tolérée par les supérieurs ecclésiastiques, devint un adoucissement léger au précepte.

Quant à l'obligation ecclésiastique du jeûne, elle

[1] *Epist.* 3, 4, *ad Nepot.* t. IV, p. 364.
[2] Conventus aquisgran. *t.* XII; conc. *t.* VII, *p.* 1508.
[3] Thomassin, *Traité du jeûne.*

s'étend à tous les Fidèles qui ont *vingt et un ans accomplis,* à moins que des raisons graves ne les en dispensent. Ici encore nous devons admirer la sage sollicitude de l'Eglise. Dans les siècles de ferveur tout le monde jeûnait, même les enfants ; mais la pratique de la loi variait suivant l'âge et le tempérament. Au siècle de saint Thomas, on agita la question de savoir à quel âge précisément le jeûne pouvait sans inconvénient se concilier avec la croissance et le tempérament. Après un mûr examen, le docteur Angélique fixa l'âge du jeûne à vingt-un ans révolus, c'est-à-dire, après le troisième *septenaire*. Son opinion, fondée sur les recherches approfondies de la médecine, a prévalu. L'usage a pris force de loi et sert de règle aujourd'hui dans l'Eglise [1].

Sont regardées comme des raisons graves et suffisantes pour dispenser du jeûne : l'incapacité physique, telle que celle des malades ; l'épuisement occasionné par de grands travaux ; la vue d'un plus grand bien, comme de veiller un malade, de prêcher, etc. Pour mettre sa conscience en sûreté, il faut s'adresser aux Pasteurs de l'Eglise ; il est bon d'y ajouter quelquefois l'avis d'un médecin pieux et éclairé. Un léger dérangement, un petit malaise, une simple indisposition, ne suffisent pas pour dispenser du jeûne. La diète, au contraire, est souvent le meilleur remède en ces cas-là.

Sous le titre de travaux fatigants et capables d'épuiser les forces, il ne faut pas comprendre ceux des bar-

[1] 2. 2. q. 147, *art.* 4.

biers, des tailleurs d'habits, des bijoutiers, des écrivains, des compositeurs dans les imprimeries, etc. Le régime des pauvres laboureurs est, suivant la remarque de Collet, un jeûne perpétuel. Il en faut dire autant de tous ceux à qui leur misère ne permet pas de faire chaque jour ce qu'on peut appeler un repas.

Ceux qui ne peuvent jeûner doivent y suppléer par des œuvres de pénitence, par des aumônes plus abondantes, par de plus longues prières, par une plus grande résignation dans leurs souffrances.

Pour être vraiment utile, le jeûne doit être accompagné de l'aumône et de la prière ; du renoncement au péché et aux occasions de le commettre.

Il faut être assidu aux exercices de piété et aux instructions ; se préparer, par un retour sérieux sur soi-même, à une bonne confession ; enfin faire jeûner tous nos sens qui ont été autant d'instruments de péché. Ici encore un nouveau sujet d'admirer la profonde sagesse de l'Eglise. Elle sait très-bien que le jeûne ne suffit pas pour faire rentrer l'homme en lui-même et opérer son renouvellement intérieur. Aussi cette bonne mère a-t-elle soin de lui défendre pendant le Carême tout ce qui peut le porter à la dissipation. Les spectacles de toute espèce sont strictement interdits durant le Carême par les Pères et les Conciles [1]. L'empereur Justinien fit une loi pour défendre toute représentation théâtrale pendant le Carême, et les dimanches ou fêtes

[1] S. Chrys. homil. 6 *de pænit.*; act. Eccl. mediol. *Part.* 3.

le reste de l'année [1]. L'exercice de la chasse, les procès et les plaidoiries étaient pareillement défendus. La suspension des armes était aussi une des obligations du Carême [2]. Ainsi nos pères prenaient vraiment le Carême au sérieux. Alors un grand silence se faisait dans le monde. On n'entendait plus que la grande voix de l'Eglise qui appelait ses enfants à la pénitence ou qui implorait sur eux la miséricorde divine. La société tout entière, depuis le roi assis sur le trône jusqu'au dernier des sujets, prenait la face de Ninive pénitente. Faut-il s'étonner que le Carême produisit un renouvellement total?

Mon Dieu, mon Dieu, quand reverrons-nous le beau spectacle que présentait autrefois la société, c'est-à-dire, nos villes et nos campagnes chrétiennes, durant la sainte quarantaine? « De même, dit saint Chrysostôme, parlant au milieu de l'immense cité d'Antioche, qu'un champ dont on vient d'arracher les mauvaises herbes, est plus propre à porter les fruits qu'on en attend, de même les austérités du Carême raniment la tranquillité de l'ame et la disposent à la pratique de toutes les vertus. Plus de bruit, plus de tumulte pendant ce saint temps. On ne voit ni étalage de viandes, ni empressement de cuisiniers à provoquer l'intempérance. La ville a pris l'aspect d'une chaste matrone, d'une sobre et grave mère de famille. Quand je jette les yeux sur le changement que tout a subi en si peu d'heures, je ne puis m'empêcher d'admirer la force et

[1] Photius *Nomocan. tit.* 7, *cap.* 1.

[2] *Voyez* Boillet, *t.* I, 230.

la puissance du jeûne. Il purifie le cœur et transforme l'esprit du magistrat et de l'homme privé, du riche et du pauvre, du Grec et du Barbare, de celui qui porte le diadême et de l'esclave qui lui obéit. Je n'aperçois plus de différence entre la table de l'homme opulent et celle de l'homme réduit aux plus strictes misères. Partout nourriture simple, frugale, sans luxe, sans ostentation; et ce qu'il y a de plus étonnant, on se rend avec plus de plaisir à une table ainsi servie, qu'on ne se rendait auparavant à celle qui était couverte des mets les plus exquis et des vins les plus recherchés [1]. »

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi le jeûne du Carême pour purifier ma conscience, fortifier ma vertu et me rendre digne d'approcher de votre sainte Table; faites-moi la grace de jeûner chrétiennement.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je joindrai au jeûne la prière et l'aumône.*

[1] Homil. 15, in *Gen.*



PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

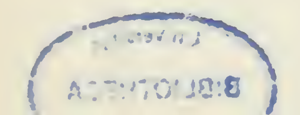
Q. Pourquoi sont établis les jeûnes et l'abstinence ?

R. Les jeûnes et l'abstinence sont établis 1° pour expier nos péchés ; 2° pour fortifier notre ame et lui rendre son empire sur les sens et les passions ; 3° pour rendre hommage à Dieu des biens qu'il nous accorde. Le jeûne du Carême est encore établi pour imiter celui de Notre Seigneur et pour nous préparer à la Communion pascale. Il est utile même à la santé de notre corps.

Q. Le Carême est-il bien ancien?

R. Le Carême est bien ancien, il vient des Apôtres. Aussi a-t-il toujours été observé dans toutes les parties de l'Eglise. Les premiers Chrétiens faisaient un jeûne très-sévère. Ils ne faisaient qu'un seul repas après le coucher du soleil, et ils ne mangeaient que des herbes, des légumes ou des racines avec du pain. Ils ne buvaient que de l'eau. Tout ce qu'on retranchait des tables était converti en aumônes. Pour rien au monde ils ne rompaient leur jeûne. Saint Fructueux, évêque de Tarragone, allant au martyre, refusa un breuvage qu'on lui offrait pour le fortifier, en disant qu'il n'était pas encore l'heure de rompre le jeûne ; c'était un vendredi à dix heures du matin.

Q. Quels sont ceux qui sont obligés au jeûne?



R. Ceux qui ont vingt-un ans accomplis sont obligés au jeûne par la loi de l'Eglise ; mais tous ceux qui sont pécheurs sont obligés à la pénitence. La maladie, le travail pénible, la pauvreté, sont des raisons qui dispensent du jeûne. Les barbiers, les tailleurs d'habits, les bijoutiers, etc., ne sont pas dispensés. Dans le doute si on doit jeûner, il faut consulter son confesseur ou un médecin pieux et éclairé. Quand on ne peut pas jeûner, il faut faire d'autres bonnes œuvres, des prières plus ferventes, des aumônes plus abondantes, et supporter les souffrances avec plus de résignation.

Q. Quelle disposition faut-il apporter au jeûne ?

R. Il faut apporter au jeûne plusieurs dispositions pour le rendre méritoire et efficace, car le jeûne n'est qu'un moyen de nous sanctifier. Ainsi il faut 1° avoir une grande douleur du péché, et en fuir les occasions ; 2° assister plus assiduement aux instructions et aux offices de l'Eglise ; 3° vivre dans un plus grand recueillement, afin de se préparer à une bonne confession ; 4° faire jeûner ses yeux, sa langue, tous ses sens qui ont été des instruments de péché.

PRIÈRE.

O Mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi le jeûne du Carême pour purifier ma conscience, fortifier ma vertu et me rendre digne d'approcher de votre sainte Table ; faites-moi la grace de jeûner chrétiennement.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je joindrai au jeûne la prière et l'aumône.*



XXXIII[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Sagesse de l'Église dans la liturgie du Carême. — Septuagésime, Sexagésime, Quinquagésime. — Prières des quarante heures. — Mercredi des Cendres. — Pénitence publique. — Quatre ordres de Pénitents. — Premier dimanche de Carême. — Dispenses. — Brandons. — Deuxième dimanche de Carême. — Troisième dimanche de Carême. — Quatrième dimanche de Carême.

Les trois dimanches qui précèdent le Carême, portent le nom de Septuagésime, de Sexagésime, de Quinquagésime. Ces noms viennent de ce que le premier de ces dimanches est le septième avant celui de la Passion, les deux autres, le sixième et le cinquième, comme le premier dimanche de Carême porte le nom de Quadragésime, parce qu'il est le quatrième avant la Passion [1]. Ces dimanches et les semaines qui les suivent, sont une préparation au Carême. L'Eglise veut nous faire prévenir par ses offices et par la componction du cœur, les pratiques de la pénitence corporelle, et nous faire entrer dans les sentiments qui doivent accompagner le jeûne de la sainte quarantaine.

[1] Rupert. lib. 4, *div. offic.*, c. 3 et 4.

Pendant ce temps l'Eglise déploie son magnifique caractère de catholicité : tous les temps sont à moi, nous dit-elle dans ses offices, tous les justes sont mes enfants ; et les trois semaines qui précèdent le Carême, sont consacrées à honorer les élus des anciens temps, Adam et les justes qui précédèrent le déluge ; Abraham et les Patriarches jusqu'à Moïse; enfin les Prophètes qui vécurent sous l'antique alliance. Là elle trouve le grand motif et la raison fondamentale de la pénitence qui va suivre.

Ainsi, dans *l'office de la nuit*, elle nous retrace l'histoire de la chute et du malheur de l'homme causé par le péché de nos premiers parents ; à la *Messe*, elle veut que nous nous considérions comme des victimes dévouées à la mort, que nous nous souvenions de nos propres péchés, afin qu'étant convaincus de la nécessité de la pénitence, nous nous trouvions tout disposés à l'embrasser dans le temps qu'elle a prescrit. C'est dans le même but qu'elle supprime, depuis ce jour jusqu'à Pâque, tous les cantiques de joie, l'*Alleluia*, le *Te Deum*, le *Gloria in excelsis*, et qu'elle y substitue des chants lugubres et des prières convenables au temps de l'affliction.

Mais pendant que l'Eglise nous dispose à la sainte tristesse de la pénitence, le monde accomplit la terrible prophétie du Sauveur : *Le monde se réjouira*, disait-il à ses enfants, *et vous, vous serez dans la tristesse. Malheur à vous qui riez* et qui vous livrez à vos coupables plaisirs ; et pour faire le contre-poids des crimes nombreux qui se commettent alors, voici les prières solennelles des quarante heures. Elles comprennent trois

jours, le dimanche de la Quinquagésime, le lundi et le mardi jusqu'au mercredi des Cendres. Leur institution remonte au seizième siècle. Ces prières, accompagnées de prédications, de l'exposition du Saint-Sacrement, et d'autres exercices de piété, servent 1° à apaiser la colère de Dieu irrité par les désordres de ces jours mauvais; 2° à détourner des spectacles, des débauches, des folies, des impiétés, ceux que l'exemple et le torrent de la coutume pourraient entraîner; 3° à exciter la piété compatissante des Fidèles envers Notre Seigneur, en présentant à leur méditation les quarante heures qui s'écoulèrent depuis sa condamnation à mort jusqu'à sa résurrection; 4° enfin à nous préparer à la pénitence du Carême [1].

L'établissement des quarante heures ne fait que rappeler les pieux usages de l'antiquité. En effet, dès le cinquième siècle, l'Eglise avait établi une Messe avec des litanies solennelles et des jeûnes, en opposition aux abominables excès des Calendes de janvier et des autres restes du Paganisme qui subsistent encore parmi nous, depuis les Rois jusqu'au Carême.

Lors donc que toutes les préparations au grand jeûne sont achevées, voici l'Eglise qui ouvre la sainte quarantaine par d'imposantes et lugubres cérémonies. Le mercredi des Cendres, le Ministre sacré apparaît dans le lieu saint, revêtu d'une chappe noire. Le chœur se met à genoux et tous ensemble récitent *les sept Psaumes* si

[1] Thiers, exposit. du St.-Sacrement, *liv.* 4, *c.* 17, 18.

bien nommés *de la Pénitence*. C'est ici le lieu de dire l'origine et le sens des cérémonies de ce jour mémorable.

Tout péché doit être puni en ce monde ou en l'autre ; en ce monde par l'homme pénitent, ou en l'autre par un Dieu vengeur. Convaincus de cette vérité, que moins nous nous épargnerons, plus Dieu nous épargnera, les premiers Chrétiens, les saints pénitents de tous les siècles, s'imposaient généreusement de rudes expiations. L'Eglise entra dans leurs vues, et le premier jour de Carême fut choisi pour mettre en pénitence publique ceux qui devaient être reçus à la réconciliation, c'est-à-dire à la Communion des Fidèles pour la fête de Pâque. Les pénitents commençaient par se confesser. Ils se présentaient ensuite à l'église les pieds nus et avec des habits de deuil. Arrivés devant l'Evêque, la tête baissée, les yeux remplis de larmes, en un mot avec toutes les démonstrations d'un sincère repentir, ils demandaient humblement à être admis à la pénitence et à l'absolution. L'Evêque, touché de leurs prières et de leurs larmes, les revêtait d'un cilice ou d'un sac, leur mettait des cendres sur la tête, les arrosait d'eau bénite, récitait tout haut les sept Psaumes de la Pénitence sur eux, avec tout le clergé prosterné contre terre.

Les prières achevées, l'Evêque et les Prêtres se levaient et imposaient les mains aux pénitents pour ratifier leur dévouement à la pénitence. En ce moment, le Pontife leur adressait une exhortation pathétique, qu'il terminait en leur annonçant que, comme Dieu chassa

Adam du Paradis à cause de son péché, de même il allait les chasser de l'église pour quelque temps, tout en les invitant à prendre courage et à espérer en la miséricorde divine. Alors commençait la procession; les pénitents y marchaient pieds-nus et dans leur lugubre appareil. Arrivés à la porte de l'église, l'Évêque les mettait dehors avec le bâton de la croix. Ils ne devaient rentrer que le jeudi saint, jour de leur absolution. Pendant cette cérémonie si propre à faire verser des pleurs, le clergé chantait la parole que Dieu adressait à l'homme en le chassant du Paradis terrestre : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front; souviens-toi que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière*[1].

Ces lugubres formalités n'étaient dans l'origine que pour les grands pécheurs dont les fautes avaient causé du scandale ; mais dans la suite, ceux des Fidèles qui avaient le plus de piété voulurent avoir part à ces humiliations publiques, pour entretenir l'esprit de pénitence qui les animait. Quelques-unes devinrent générales à toute l'Eglise, principalement celle de se mettre la cendre sur la tête. Ce n'est point, comme on voit, une coutume superstitieuse, mais une pieuse cérémonie, pratiquée par l'Eglise dès les premiers siècles du Christianisme, autorisée par l'exemple et recommandée par les paroles des Patriarches et des Prophètes[2].

Bien mieux, il n'est pas d'emblême plus énergique de la dégradation de l'homme, de sa misère profonde et de

[1] Bona rer. liturg. *lib.* 2. *n.* 7, 16.
[2] God. fêt. mob. *t.* 1. 360.

la consécration intérieure de nos ames aux exercices de la pénitence. Oh! avec quelle humilité, quelle componction, quel saisissement, ne devons-nous pas nous approcher de ce Ministre sacré qui, de la part de Dieu, va marquer notre front bien jeune peut-être, du cachet de la mort et y graver avec de la cendre l'irrévocable arrêt qui nous condamne! Trouvez donc, vous qui faites les habiles, raisonneurs de tous les étages, une cérémonie plus propre à faire rentrer l'homme en lui-même, à le faire revenir de cette vie de dissipation, d'iniquités, d'ambition, d'égoïsme, dont vous êtes tour à tour les témoins et les victimes. Au lieu de jeter sur nos pratiques saintes une dérision sacrilége, le plus sacré de vos devoirs, et comme chrétiens, et comme citoyens, serait de les autoriser par vos respects et par vos exemples.

Pour nous, enfants dociles de l'Eglise catholique, entrons bien avant dans l'esprit de la cérémonie des Cendres, laissons pénétrer notre ame des sentiments qu'elle doit inspirer. Que nous dit-elle? Roi déchu, apprends à connaître la grandeur du péché; pense à la mort; ne t'épargne pas dans la pratique de la mortification; ouvre ton cœur à la componction la plus vive; consacre aux larmes et à la prière le temps que la Providence veut bien t'accorder pour te réconcilier avec le Ciel et reconquérir ton trône.

A cette voix sévère se mêlent les maternels accents de celle qui nous engendra à Jésus-Christ. Mes enfants, nous dit-elle, voici les jours de salut, voici le

temps favorable; avec quelle ferveur ne devez-vous pas entrer cette année dans la sainte carrière de la pénitence, pour plusieurs ce sera la dernière fois; si vous aimez votre ame, hâtez-vous d'unir vos souffrances, vos jeûnes, vos prières, à celle du divin Rédempteur; mourez au vieil homme, afin d'être transformés en l'homme nouveau; travaillez, croyez-moi, à détruire en vous l'empire des sens et du péché, à conquérir la liberté de votre ame, en réglant votre volonté sur le véritable esprit de Jésus-Christ, en pratiquant toutes les vertus dont il est le parfait modèle, particulièrement l'humilité, la douceur, la charité, la miséricorde, l'esprit de prière.

Et puis, nos propres dettes ne sont pas seules à nous faire un devoir pressant de la pénitence. Les péchés de nos frères, le triste état de personnes peut-être bien chères à notre cœur, les châtiments dont elles sont menacées, ajoutent à nos obligations personnelles. Chacun de nous ne doit-il pas être pénétré de compassion à la vue des désordres du monde, pleurer, soupirer, s'humilier en considérant les prévarications d'un corps dont il est membre et qui a Jésus-Christ pour chef? Ces larmes, ces soupirs sont un devoir inséparable du Carême et font une partie des prières et des offices de l'Eglise pendant ce saint temps.

Que de pécheurs ont été retirés de la voie de la perdition ! combien de calamités ont été détournées par les prières et les jeûnes de l'Eglise ! L'affreux accroissement de l'impiété et de l'irréligion, les progrès du vice, l'oubli

des maximes de l'Evangile, celles du monde qui en ont pris la place, quel sujet de gémissement et de pénitence pour une ame chrétienne !

Mais hélas ! telle est la faiblesse de notre foi, que nous ne comprenons plus que vaguement la puissance des larmes et de la prière sur le cœur de Dieu, et la satisfaction rigoureuse que nous lui devons pour nos péchés. Voulons-nous rectifier nos pensées ? Méditons l'exemple des Ninivites ; méditons surtout la conduite de l'Eglise dans l'imposition de la pénitence publique. Les Saints nous y engagent ; c'est bien le jour de relire cette histoire plus éloquente que tous les discours.

Lors donc que la pénitence publique était en usage, et elle le fut pendant près de mille ans, voici le spectacle que présentait l'Eglise catholique. Autour du lieu saint et dans les maisons particulières, on voyait une foule de Chrétiens de l'un et l'autre sexe, peut-être bien moins coupables que nous, revêtus d'habits pauvres, les yeux baignés de larmes, jeûnant, priant et fendant le cœur de leurs frères par les marques lugubres de la componction la plus vive. Les pénitents se divisaient en quatre classes : les *pleurants*, les *écoutants*, les *prosternés* et les *consistants* [1].

Les pleurants se tenaient près de la porte de l'église en dehors, suppliant les Fidèles à mesure qu'ils entraient, de prier pour eux. Ils s'y rendaient à l'heure des offices, couverts de sac, ayant des cendres sur la tête, et

[1] Flentes, audientes, prostrati, consistentes.

les cheveux en désordre, afin de désarmer par cette humiliation la vengeance céleste et obtenir l'intercession de leurs frères. Aussi l'Eglise, dans ses offices du Carême, priait-elle toujours pour les pénitents : ce touchant usage subsiste encore. Pour ajouter à leur mortification, les pénitents de la première classe restaient souvent en plein air, mais il leur était permis de se mettre à l'abri sous le portique.

Les écoutants composaient la seconde classe des pénitents. Ils étaient ainsi nommés parce qu'ayant passé avec ferveur le temps prescrit pour le premier degré de la pénitence, ils pouvaient entrer dans l'église et profiter des instructions. Ils étaient obligés, comme les catéchumènes, de sortir avant l'offertoire.

Les prosternés, troisième classe des pénitents, avaient la permission de rester dans l'église pendant que certaines prières se disaient pour eux; mais ils étaient obligés de rester prosternés ou à genoux. De là leur nom. Les Prêtres et les Evêques leur imposaient les mains en faisant sur eux des prières. Ils sortaient aussi avant l'offertoire.

Les consistants étaient la quatrième classe des pénitents. Il leur était permis de rester debout et de se joindre aux prières des Fidèles; mais ils ne pouvaient faire des offrandes ni communier devant le public.

Le rang, quelque élevé qu'il fût, ne dispensait personne de la rigueur de la discipline. L'exemple de l'empereur Théodose en est la preuve. Fabiola, l'une des plus illustres dames de Rome, ayant été séparée de

son mari, passa à de secondes noces, ce qui était permis par les lois de l'empire; mais elle n'eut pas plutôt connu que cette conduite était contraire à l'Evangile, qu'elle renonça à ce second mariage. Pour expier sa faute, elle se soumit à toute la rigueur de la pénitence canonique, à la vue de Rome entière, devant la porte de la Basilique de Latran, et l'accomplit avec une ferveur et une componction dont le récit tire encore les larmes des yeux [1].

Outre les pratiques pénibles dont nous venons de parler, jeûner tous les jours ou très-souvent au pain et à l'eau, prier long-temps le visage prosterné contre terre, distribuer d'abondantes aumônes, s'abstenir non-seulement de tout divertissement, mais encore de toute conversation inutile, tels étaient les principaux exercices de la pénitence publique. Et pendant combien de temps duraient ces rigoureuses épreuves? Deux ans pour le larcin, sept ans pour la fornication, onze ans pour le parjure, quinze pour l'adultère, vingt pour l'homicide, toute la vie pour l'apostasie.

Et qui donc imposait de pareilles expiations à ces

[1] St. Jerom., *epist. ad Accanum*, *de epitaph. Fabiol. p.* 657.

Il existe encore parmi nous un usage qui prouve la fidélité avec laquelle nos pères se soumettaient aux rigueurs de la pénitence et du jeûne pendant le Carême. Cet usage, qui le croirait? est celui de promener le bœuf gras. Autrefois, tout le monde observait religieusement l'abstinence quadragésimale. Un seul boucher dans chaque ville, avait la permission de vendre de la viande pour les malades. Ce privilége était accordé à celui qui, au jugement des experts nommés à cet effet, montrait la plus belle pièce de bétail. Une fois le jugement rendu, le boucher, comme pour donner son adresse, promenait le bœuf couronné dans les rues de la ville. De là, l'usage qui subsiste encore parmi nous, quoique la plupart n'en connaissent ni l'origine, ni le sens.

premiers Chrétiens qui, nés pour la plupart dans le Paganisme et vivant depuis leur conversion au milieu des Payens, se trouvaient tellement exposés que leurs chutes nous semblent mériter plutôt l'indulgence que la sévérité; qui donc les traitait de la sorte? Leur tendre mère, l'Eglise, épouse du Saint-Esprit, qui, dirigée par ses conseils et remplie de son amour, se montre en tout si compatissante et si douce! Et cependant ces Chrétiens n'avaient pas un autre Dieu que nous à servir, un autre Paradis à gagner, un autre Enfer à craindre. O énormité du péché! ô sainteté du Chrétien! ô nécessité de la pénitence!

La récitation des pseaumes de la Pénitence et la procession qui commence l'office du mercredi des Cendres, nous rappellent la cérémonie par laquelle on imposait la pénitence publique. Cela nous dit dans quels sentiments nous devons y assister.

Dès le mercredi des Cendres, l'Eglise, enveloppée d'habits de deuil, s'ensevelit tout entière dans l'esprit de la pénitence. Adieu les chants de joie, les ornements aux vives et riantes couleurs; les yeux et les oreilles ne sont plus frappés que de sons lugubres et d'images de tristesse. Les accents des Prophètes qui, du fond de leur solitude ou du milieu de Jérusalem, appelaient Israël à la pénitence, retentissent de toutes parts. Mais voici bien un autre modèle et un pénitent plus illustre, sur lequel cette divine mère fixe les regards de ses enfants : ce pénitent, c'est le Fils de Dieu.

L'Évangile du premier dimanche de Carême nous le

montre entrant au désert, se condamnant à un jeûne de quarante jours, luttant contre les attaques du démon et nous criant à tous : *Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait.* Retirez-vous dans la solitude, séparez-vous des vaines distractions du monde, jeûnez, combattez contre la triple concupiscence : l'amour des plaisirs, l'amour des richesses et l'amour des honneurs; c'est par la prière, par la foi, que vous serez vainqueurs.

Oh! que l'Eglise nous connaît bien quand elle nous appelle à la solitude. En effet, dans le bruit, dans le mouvement, dans les agitations de la société, il y a peu de place pour les graves et sérieuses pensées; les inspirations qui élèvent l'ame ne viennent pas de la place publique. Le Sauveur au désert! Était-il possible, dites-moi, de choisir un Évangile mieux approprié aux circonstances? Le soir à Vêpres on chante sur un ton triste et plaintif, la belle hymne de saint Grégoire : *Audi benigne Conditor.*

« Ecoutez, miséricordieux Créateur, les prières accompagnées de larmes que nous répandons pendant ce jeûne sacré de quarante jours.

» Infaillible Scrutateur des cœurs, vous connaissez notre faiblesse; accordez la grace du pardon à ceux qui reviennent à vous.

» Nous avons beaucoup péché; mais épargnez ceux qui vous avouent leurs fautes; pour la gloire de votre nom guérissez ceux qui sont malades.

» Faites que nous affaiblissions tellement la chair

par le jeûne extérieur, que l'esprit devenu sobre s'abstienne de tout péché.

» Gloire et louange éternelle soit à vous, ô Dieu clément! qui par le jeûne nous donnez d'expier nos offenses. Qu'il soit ainsi. *Amen.* »

C'est le premier dimanche de Carême au plus tard que l'on doit demander les dispenses autorisées par le mandement de l'Evêque, si l'on juge qu'on ne puisse observer la loi dans toute sa plénitude. A côté des rigueurs de la pénitence, la Religion, bonne, douce comme une mère, a établi des dispenses; quand elle commande il faut obéir; cette soumission est ce qu'il y a d'agréable à Dieu. Demandez de ne pas jeûner, de ne pas faire maigre tout le Carême, c'est un acte d'obéissance, c'est déjà se sevrer du plaisir de faire sa volonté; c'est reconnaître l'autorité de l'Eglise, c'est s'avouer son vassal; et quand dans les esprits et dans les cœurs, il y a un besoin effréné d'indépendance et de liberté, il faut savoir tenir compte du plus petit acte de soumission. Dans un pays fertile, on passe à côté des plus verdoyantes prairies sans s'arrêter à les regarder, et dans le désert on s'extasie devant une touffe d'herbe; car elle dit : Il y a là encore un peu de fraîcheur, et tout n'y est pas mort. Ministres d'un Dieu de bonté, les Prêtres jamais ne refusent les dispenses à ceux qui viennent les solliciter [1].

Depuis le dixième siècle, le premier dimanche de Ca-

[1] *Tableau poétiq. des fêtes*, p. 106.

rême s'appelle le dimanche des *Brandons*. D'où vient cette dénomination singulière? Brandon veut dire flambeau. Or, le premier dimanche de Carême, les jeunes gens, principalement ceux qui s'étaient un peu trop divertis pendant le carnaval, venaient se présenter à l'église, le flambeau ou la torche à la main, comme pour faire satisfaction publique et demander à se purifier en recevant la pénitence qui leur était imposée par les Pasteurs pour tout le Carême jusqu'au Jeudi saint[1]. Siècles de foi! siècles heureux! Si nos pères faisaient des fautes, ils savaient du moins les réparer.

La pensée du jugement dernier, la puissance de la prière dans l'exemple de la Cananéenne, l'efficacité de la pénitence dans la parabole du paralytique, sont tour à tour offerts à la méditation des Fidèles, dans les Evangiles de la première semaine. Voyez avec quel art infini l'Eglise gradue les instructions et conduit nos cœurs à une pénitence sincère!

Le second dimanche de Carême on lit à la Messe l'histoire de la Transfiguration de Notre Seigneur sur le Thabor. Semblable à une mère qui pour exciter son petit enfant à franchir un pas difficile, lui présente une récompense, l'Eglise, pour nous encourager dans la pratique de la pénitence, s'empresse de nous montrer la gloire qui en sera le fruit. Si vous souffrez avec Jésus-Christ, vous serez couronnés avec lui; voilà ce que nous dit cette tendre mère, dès l'entrée dans la carrière

1. Gloss. *t.* I, *p* 610. *Labb. chron. an* 1322.

de la mortification. Ah ! que cette mère-là connaît bien le cœur de ses enfants !

Après nous avoir proposé les deux grands mobiles de toutes nos actions, la crainte et l'espérance, le jugement dernier et le Ciel, l'Eglise est bien en droit de faire entendre de sévères menaces à ceux qui restent insensibles dans leur impénitence. Elle le fait dans l'Evangile du lundi de la seconde semaine de Carême. Les jours suivants, elle nous met en garde contre l'exemple des mauvais Chrétiens qui refusent de se convertir durant ce saint temps; puis elle nous rappelle, dans la parabole de Lazare et du mauvais riche, l'obligation de l'aumône; puis le malheur de ceux qui rejettent Jésus-Christ ; puis l'infinie bonté de Dieu pour les pécheurs dans la divine parabole de l'enfant prodigue. Il n'est pas une fibre de notre cœur qu'elle ne remue.

Le troisième dimanche, l'Eglise nous donne une instruction non moins importante. L'acte essentiel de la pénitence, c'est une bonne confession. L'Évangile du troisième dimanche a pour but de nous faire éviter le danger malheureusement trop commun de manquer de sincérité dans l'aveu de nos fautes ; il nous représente sous la figure du possédé sourd-muet, le triste état du pécheur dont la bouche ne s'ouvre plus à la prière ni les oreilles à la vérité.

La parfaite blancheur que reçoit notre ame dans le bien salutaire, figurée par la guérison de Naaman, le pouvoir des Prêtres de lier et de délier les consciences, la bonté infinie du Sauveur pour les ames les plus aban-

données, dans l'Evangile de la Samaritaine et de la femme adultère ; voilà le sujet des Evangiles de cette troisième semaine. En connaissez-vous de plus propre à faire descendre dans les cœurs coupables, la confiance, ce grand sentiment si nécessaire à l'homme effrayé par la pensée de son juge, et couvert de la honte de ses iniquités ?

Le quatrième dimanche nous fait faire un pas de plus vers le terme où l'Eglise veut nous conduire. Et quel est ce terme ? Ce sont les noces de l'Agneau ; elle veut, cette tendre mère, réunir tous ses enfants autour de la table du père de famille. Elle n'a rien omis pour les revêtir de la robe nuptiale, maintenant elle ouvre à leurs regards la salle du festin, et leur montre le pain angélique et le vin virginal qui les attendent. L'Évangile du quatrième dimanche rappelle la communion, dans l'histoire de la multiplication des pains. Peuples fidèles, nous dit l'Église, qui suivez le Sauveur dans la solitude et le recueillement, qui oubliez toutes les affaires de la vie pour écouter sa divine parole, ne craignez pas, il prendra soin de vous ; il ne vous laissera pas tomber en défaillance. Le voici qui va pour vous nourrir, multiplier le pain qui donne l'immortalité, le pain qui est descendu du Ciel.

Toute la semaine est marquée par le récit des miracles les plus éclatants et les plus palpables du Fils de Dieu. Les vendeurs chassés du Temple, la fureur de la Synagogue suspendue au gré de l'Homme-Dieu, l'aveugle-né guéri, le fils de la veuve de Naïm et le Lazare res-

suscités, voilà les miracles par lesquels l'Eglise a soin de confirmer le plus grand de tous, celui de l'Eucharistie. Nous devons tous y participer, il faut animer notre foi : pouvait-elle s'y prendre mieux pour y réussir ? Suivons pas à pas cette mère si éclairée, méditons attentivement cette suite d'instructions si bien ménagées, et notre cœur se remplira de toutes les dispositions requises pour profiter, et du Carême, et de la Communion pascale.

Le quatrième dimanche de Carême est vulgairement appelé *Lætare, réjouissez-vous,* du premier mot de l'introït de la Messe. Il semble que l'Eglise, dans le reste de l'office, ait voulu choisir les endroits de l'Écriture les plus propres à exciter dans ses enfants une joie spirituelle, et à les consoler des maux de cette vie. Bonne mère, elle entremêle la joie à la douleur, et présente un soulagement à ceux qui ont courageusement passé le milieu de la sainte et pénible carrière. Elle avait même permis dans les siècles plus heureux, certaines réjouissances extérieures, dignes en tout de la sainteté chrétienne. Mais le vilain monde s'est emparé de ces joies innocentes, qui n'étaient pas faites pour lui ; et souillant tout ce qu'il touche, il n'a retenu de la fête de la mi-Carême que ce qui peut flatter les sens. Lui qui ne jeûne pas, a eu l'insolence de choisir ces jours de repos, après le travail de la pénitence, pour y donner des bals et des festins coupables.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir multiplié les moyens de me faire rentrer en moi-même pendant le saint temps du Carême ; faites-moi la grace d'en profiter.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai avec piété aux instructions du Carême.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — MERCREDI DES CENDRES, CARÊME.

Q. Qu'est-ce que les prières des quarante heures ?

R. Les prières des quarante heures sont des prières solennelles, accompagnées de l'exposition du Saint-Sacrement et d'autres pieux excercices. Elles commencent le dimanche de la Quinquagésime, et durent jusqu'au mardi suivant. Elles ont été établies 1° pour détourner les Fidèles des spectacles, des bals et de toutes les extravagances coupables de ces jours-là ; 2° pour expier les péchés qui se commettent alors ; 3° pour nous préparer au saint temps du Carême ; 4° pour honorer les quarante heures qui s'écoulèrent depuis la condamnation à mort de Notre Seigneur jusqu'à sa résurrection.

Q. Qu'est-ce que le mercredi des Cendres ?

R. Le mercredi des Cendres est le premier jour de jeûne du Carême. Ce jour-là tous les Fidèles doivent recevoir les cendres, et se consacrer à la pénitence. En nous les donnant, le Prêtre dit : *Souviens-toi, homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.* Nous devons penser que nous sommes pécheurs, condamnés à la mort, et nous exciter à une grande componction, afin d'obtenir le pardon de nos fautes et la résurrection glorieuse. L'usage de se mettre des cendres sur la tête pour marquer une grande tristesse, était déjà pratiqué dans l'ancienne loi.

Q. Que faisait-on autrefois le jour des Cendres ?

R. Autrefois, c'était le jour des Cendres qu'on imposait la pénitence publique aux pécheurs. On les revêtait de cilices, on leur mettait des cendres sur la tête ; l'Evêque les chassait de l'église avec le bâton de la Croix, comme Dieu chassa nos premiers pères du Paradis terrestre. Les pénitents restaient séparés des Fidèles jusqu'au Jeudi saint. Les pénitences que l'Eglise leur imposaient, duraient quelquefois vingt ans, elles étaient très-sévères. Il faut que le péché soit puni en ce monde ou en l'autre. Moins nous nous épargnerons, plus Dieu nous épargnera. C'est pourquoi ces péchés sont peut-être plus grands que ceux de nos pères. Quelle pénitence ne devons-nous pas faire ? Pendant le Carême, l'Eglise ne cesse de nous exhorter à la pénitence. Ses chants, ses offices, ses cérémonies, respirent la tristesse et la componction. L'Eglise nous donne aussi les

plus belles instructions pour animer notre confiance et nous faire rentrer en nous-mêmes.

Q. Quelles sont ces instructions?

R. Ces instructions se trouvent surtout dans les Evangiles du Carême. Le premier dimanche, l'Eglise nous montre Jésus-Christ dans le désert, priant et jeûnant; le second dimanche, elle nous parle du Ciel, qui sera la récompense des vrais pénitents; le troisième dimanche, elle nous parle du malheureux état du péché, afin de nous engager à en sortir; le quatrième, elle nous fait entrevoir la sainte Communion, à laquelle nous devons tous participer.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir multiplié les moyens de me faire rentrer en moi-même pendant le saint temps du Carême; faites-moi la grace d'en profiter.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai avec piété aux instructions du Carême.*



XXXIVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Dimanche et semaine de la Passion. — Fête de la Compassion. — Semaine sainte. — Ses différents noms.

L'Eglise, qui nous avait conduits au désert avec le Fils de Dieu, nous appelle aujourd'hui sur la voie douloureuse que ce divin Sauveur va parcourir, depuis le jardin des Oliviers jusqu'au Calvaire. Voici le dimanche de la Passion ; voici les préparatifs des funérailles de l'Homme-Dieu. L'Eglise est en pleurs : tout annonce le deuil public. Elle retranche à la Messe le cantique *Judica*, comme elle fait aux Messes des morts ; plus de *Gloria Patri*, ni dans les répons, ni à l'invitatoire de l'Office, ni à la Messe. Un crêpe violet couvre la Croix, les statues et les tableaux. Ses ministres ne portent plus que des ornements de deuil ; noirs et rouges, double image du sang et de la mort.

A la Messe du dimanche de la Passion, la sainte épouse de l'Homme-Dieu monte avec sa famille éplorée au sommet du Calvaire. Là, dans l'Epître, saint Paul nous décrit la mort de la grande victime du genre humain, et nous dit que son sacrifice était seul capable

d'expier le péché; car les sacrifices anciens n'étaient que la figure de celui de la Croix.

Dans l'Evangile, on nous rappelle et la parfaite innocence, et la divinité de la victime, et le crime des Juifs obstinés qui, malgré l'évidence des miracles et la sainteté de la doctrine du Sauveur, forment l'inique projet de l'immoler.

La Passion, le Calvaire, la Croix, vont devenir la pensée fixe de l'Eglise, et quand tout dans le temple saint annonce le deuil, les Prêtres chantent à Vêpres, sur un air lent et solennel, l'hymne de saint Fulgence : *Vexilla Regis prodeunt.*

« Voici l'étendard du grand Roi.

» Voici le mystère de la Croix qui rayonne.

» Voici le mystère qui nous montre un Dieu attaché à une Croix.

» Un Dieu attaché pour nous à un gibet infame !

» Voyez, du côté du Sauveur, le sang qui coule.

» Il coule mêlé à l'eau pour effacer nos crimes.

» A présent sont accomplies les paroles de David.

» Prophète, il avait dit aux nations :

» C'est par le bois que Dieu règnera.

» Arbre resplendissant et beau !

» Arbre que le Roi des rois a empreigné de son sang;

» Arbre privilégié, tu as été choisi entre tous les autres;

» Et tu touchas les membres sacrés du Saint des Saints.

» Oh ! que tes branches sont heureuses !

» Elles ont porté la rançon du monde !

» Et c'est à tes rameaux comme à une balance, que le corps divin a été pesé, et qu'il a emporté la proie de l'Enfer.

» Salut ! ô Croix, notre unique espérance !

» O Croix ! dans ces jours de la Passion,

» Augmente la piété aux cœurs des Justes ;

» Obtiens le pardon aux coupables. »

Ces dernières paroles seront souvent répétées dans les jours saints qui vont suivre, et il en sera de même de toutes celles qui peuvent faire naître dans le cœur des Chrétiens les sentiments d'une véritable componction. Ah ! laissons-nous aller aux impressions de la foi, et au sang de notre Père s'immolant pour nous, mêlons du moins nos pleurs.

Dès le lundi, l'Evangile nous montre le Sauveur beaucoup moins occupé des tourments qu'on lui prépare que du salut de ses ennemis, les appelant, les suppliant de se convertir par ces paroles pressantes : *Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi. Je suis encore avec vous pour un peu de temps. Bientôt je m'en vais à celui qui m'a envoyé. Alors vous me chercherez et vous ne me trouverez point.*

Le mardi et le mercredi, nous voyons dans l'Evangile, d'un côté, les mauvais desseins des Juifs se manifestant de plus en plus ; de l'autre, l'Homme-Dieu toujours calme, suspendant à son gré la fureur de ses ennemis, et continuant ses touchantes exhortations jus-

qu'au moment marqué pour la puissance des ténèbres.

L'Evangile du jeudi nous dévoile tout ce qu'il y a de paternelle miséricorde dans le cœur du Sauveur. C'est l'histoire de la pécheresse pénitente qui, après avoir arrosé de ses larmes les pieds du divin Rédempteur, mérita d'entendre cette parole : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* O Jérusalem ! si tu voulais, quelques larmes de repentir suffiraient pour obtenir ton pardon. Voilà ce que le Sauveur disait aux Juifs par ce miracle de miséricorde. Tant il est vrai que notre Dieu est lent à punir, qu'il ne punit qu'à regret et après avoir épuisé tous les moyens de ramener les pécheurs endurcis, et c'est ce Sauveur si bon que les Juifs veulent faire mourir comme un scélérat !

Oui, il en est ainsi ; et l'Evangile du lendemain va nous raconter les délibérations, les débats, les votes de cet horrible conseil où la mort de l'Homme-Dieu fut décidée.

Si le cœur de Jésus souffrait de tant de perversité, il était un autre cœur qui ressentait aussi les plus vives douleurs, c'était celui de Marie. Et pour toucher plus sûrement, plus profondément ses enfants, l'Eglise nous fait honorer le vendredi la passion de la douce Vierge. Oui, elle veut que nous ayons compassion de cette Mère désolée, désolée à cause de nous ; elle veut que nous apportions à sa douleur la seule consolation qu'elle puisse, qu'elle veuille recevoir, une douleur amère de nos péchés, une douleur comme celle qu'éprouve l'enfant bien né en voyant pleurer sa mère.

La fête de la *Compassion*, destinée à honorer les douleurs de Marie que l'Eglise appelle la Reine des Martyrs, fut prescrite en 1423, au Concile de Cologne, pour réparer les blasphêmes et les outrages des Hussites contre cette bienheureuse Mère de Dieu. Mais l'origine de cette fête semble remonter beaucoup plus haut. Une antique tradition répandue dans l'Orient, porte que le jour de la Passion, alors que toute la ville de Jérusalem était dans le tumulte, la sainte Vierge, séparée un instant de son divin Fils, le rencontra comme il montait sur le Calvaire. La vue de ce Fils bien-aimé, couvert de sang et de plaies, couronné d'un faisceau d'épines et chargé de l'instrument du supplice, fit une telle impression sur Marie qu'elle tomba en défaillance. Et quand on songe à la tendresse de la meilleure des mères pour le meilleur des fils, quand on songe surtout que le Sauveur, tout Dieu qu'il était, tomba en agonie au jardin de Gethzemani, à ce point qu'un Ange dut le secourir; quand, dis-je, on pense à tout cela, on conçoit sans peine la défaillance de Marie. Elle n'offre rien d'incompatible avec son courage héroïque.

En mémoire de cette circonstance, on célébrait la fête appelée en France la fête du *Spasme* ou de la *Pamoison*. Elle était très-solennelle et très-répandue au quinzième siècle. A Jérusalem, sur le lieu même où l'accident était arrivé, on avait bâti une église dont on ne voyait plus que des ruines au seizième siècle : c'est une preuve de l'antiquité de la tradition dont nous venons de parler.

Enfants de la grande famille catholique, voilà donc nos père et mère, Jésus et Marie, noyés dans une mer d'amertume, ce spectacle ne dira-t-il rien à notre cœur ? C'est pour nous, c'est à cause de nous qu'ils souffrent ces douleurs à nulle autre pareilles. Dites-moi, l'Eglise peut-elle nous rappeler, pendant le Carême, un souvenir plus capable de détacher notre cœur du péché?

Le samedi, lendemain de la Compassion, l'Evangile nous présente le Sauveur soupant chez Lazare qu'il venait de ressusciter ; Marie sa sœur, répandant un parfum de grand prix sur les pieds de l'Homme-Dieu, et les tendres paroles par lesquelles le divin Maître prépare ses Disciples à la plus cruelle de toutes les séparations.

En parlant de l'action de Marie, Jésus-Christ avait annoncé qu'elle serait connue et célébrée par tout l'univers. A Rome un touchant usage en perpétua longtemps le souvenir. Le samedi avant les Rameaux, le souverain Pontife se rendait dans l'Eglise de Saint-Pierre. Là il distribuait des aumônes de toute espèce aux pauvres et aux étrangers qui s'y rendaient en grand nombre. Le Vicaire de Jésus-Christ s'en allait ensuite porter les mêmes bienfaits aux nécessiteux et aux malades des différents quartiers qui ne pouvaient y venir ou qui n'osaient y paraître. Auprès du lieu destiné à ces distributions, était un petit conduit d'eau appelé la *Forme sabbatine*, dans lequel le souverain Pontife lavait les pieds aux pauvres à qui il donnait l'aumône. C'était, comme nous avons dit, en mémoire de l'action de Marie, sœur de Lazare. C'était encore pour diminuer les céré-

monies du Jeudi Saint parmi lesquelles le lavement des pieds tenait une place distinguée.

Nous voici donc arrivés à l'entrée de la grande semaine. Oh! que l'Eglise a bien fait de nous conduire à travers les graves enseignements, les grands exemples, le silence du recueillement et les austérités de la pénitence au chemin sacré du Calvaire. Sans la pénitence du Carême, sans les larmes que nous avons versées, sans les privations auxquelles nous nous sommes soumis, sans la blanche robe de l'innocence que le repentir nous a donnée, comment oserions-nous monter au Golgotha pour voir mourir un Dieu? Mais, si nous avons pleuré du fond de nos cœurs, si nous nous sommes plongés dans le bain du sang réparateur, nous sommes aussi purs que les Anges, et, comme eux, nous pourrons entourer la Croix [1].

La semaine qui commence au dimanche des Rameaux et qui finit le Samedi Saint, porte différents noms. On l'appelle la *Grande semaine.* Il y a deux grandes semaines dans la durée du monde. La première où Dieu créa l'univers et dont chaque jour fut marqué par un miracle de puissance. La seconde où Dieu répara et recréa en quelque sorte son ouvrage, le purifia, le ramena à sa sainteté première par le sang et la mort de son Fils. Et cette seconde semaine, dont chaque jour fut signalé par un miracle d'amour, est incomparablement plus grande que l'autre. «Nous l'appelons Grande, dit saint Chrysostôme, non qu'elle ait plus de jours que les autres se-

[1] *Tableau poét.* p. 112.

maines ou que les jours aient plus d'heures, mais à cause du nombre et de la grandeur des mystères qu'on y célèbre [1].» Car c'est dans ces jours que la tyrannie du démon fut détruite, que la mort fut désarmée, que le péché et la malédiction furent effacés, que le Ciel fut ouvert et rendu accessible à l'homme qui par là devint l'égal des Anges. Le jeûne et les veilles y sont aussi plus longs, les offices plus multipliés.

On l'appelle aussi semaine *Peineuse*, à cause des peines et des souffrances du Sauveur ; semaine d'*Indulgence*, parce qu'on y recevait les pénitents à l'absolution et ensuite à la Communion des Fidèles ; semaine de *Xérophagie*, c'est-à-dire où l'on ne mangeait que des choses sèches sans aucun assaisonnement. Ne prendre que du pain et de l'eau avec quelques herbages, c'est ce que tout le monde pratiquait pendant les six jours de cette semaine ; enfin semaine *Sainte*, et à cause de la sainteté des choses qui s'y accomplissent, et des dispositions avec lesquelles nous devons y assister. Et ce nom qui vaut un livre entier, a généralement prévalu. Oh ! montrons par nos œuvres que nous en comprenons l'étendue ! Souvenons-nous des exemples de nos pères.

Autrefois tous les jours de cette grande semaine et de la semaine suivante, étaient autant de fêtes. Le travail manuel, le négoce, la poursuite des procès, étaient interdits. Les empereurs romains confirmèrent par leurs décrets ce beau réglement de l'Eglise [2].

[1] Homil. 30. *in Gen.*

[2] *Cod. Théod. lib.* 2, *tit.* 8, *leg.* 2.

Saint Chrysostôme avait en vue ces ordonnances impériales, lorsqu'il disait au peuple d'Antioche : « Ce ne sont pas seulement les Pasteurs de l'Eglise et les prédicateurs qui recommandent aux Fidèles d'honorer et de sanctifier cette semaine, les empereurs l'ordonnent aussi à toute la terre, en faisant suspendre les causes et les poursuites criminelles et vaquer toutes les affaires civiles et séculières, afin que ces jours saints soient exempts de troubles, de dispute, de l'embarras des procès et de tout autre tumulte capable d'empêcher qu'on ne les emploie avec loisir et tranquillité à la piété, aux exercices de la Religion et au bien spirituel des ames [1]. »

La semaine Sainte était aussi un temps d'indulgence et de rémission. Les princes chrétiens, soit en reconnaissance des graces que Dieu accorde aux hommes par les mérites de la mort de Jésus-Christ, soit par le désir d'imiter en quelque sorte sa bonté, conformaient leur police à celle de l'Eglise qui réconciliait en ce temps les pénitents publics. Ils ouvraient les prisons, payaient les dettes des débiteurs et les mettaient en liberté. « L'empereur Théodose, dit saint Chrysostôme, envoyait des lettres de rémission dans les villes pour élargir les prisonniers et donner la vie aux criminels dans les jours qui précèdent les grandes fêtes de Pâque [2]. » La clémence des empereurs était réglée par la prudence. On n'élargissait que les prisonniers dont le contact et la liberté ne pouvaient être dangereux ni aux autres ni à la société.

[1] Gothofr. *not. in Cod. Théod.* t. p. 114.

[2] Homil. 40, *in Mag. hebd.* n.

Les successeurs de ce grand prince en usèrent de même. Non contents d'écrire à leurs officiers, ils portèrent des lois pour renouveler ces sortes de graces tous les ans. Il faut entendre là-dessus le grand saint Léon.

« Les empereurs romains, dit-il, par un effet de leur piété, et par une coutume ancienne, abaissent leur majorité et suspendent toute leur puissance en l'honneur de la Passion et de la Résurrection de Jésus-Christ. Ils adoucissent la sévérité de leurs lois, et font relâcher ceux qui sont coupables de divers crimes, afin que dans ces jours où le monde est sauvé par la miséricorde de Dieu, ils puissent nous représenter sa bonté infinie, et l'imiter en quelque manière par ce trait de leur clémence. »

Et le saint Pape tirant les conséquences religieuses de cette admirable conduite, ajoute incontinent :

« Il est bien juste que les peuples chrétiens imitent aussi leurs princes, et que ces grands exemples les portent à user entre eux d'indulgence dans ce saint temps ; car les lois domestiques ne doivent pas être plus inhumaines que les lois publiques. Il faut donc qu'on se pardonne réciproquement, qu'on se remette les offenses et les dettes, qu'on se réconcilie et qu'on renonce à tout ressentiment, si l'on veut avoir part aux graces que Jésus-Christ nous a méritées par sa passion, et célébrer dignement la fête de Pâque[1]. »

Saint Augustin nous apprend que ce touchant usage

[1] Serm. 39, *de quadrag.* p. 210.

était établi de son temps en Afrique. Dans un sermon qu'il prononça le dimanche de Quasimodo, il exhorte les Fidèles à continuer, pendant tout le reste de l'année, la cessation des procès, des querelles et des inimitiés, et l'esprit de paix et de repos qui leur avait été prescrit pendant les vacations de la semaine Sainte et de celle de Pâque [1].

La France, autrefois si pieuse, avait adopté et religieusement conservé la touchante coutume de délivrer les prisonniers : dans le siècle passé elle subsistait encore. Le mardi de la Passion, dernier jour des audiences, le parlement de Paris se transportait aux prisons du Palais. On interrogeait les prisonniers et on délivrait une grande partie de ceux dont la cause était *favorable*, ou qui n'étaient pas criminels au premier chef. La même chose avait lieu aux jours qui précédaient la veille de Noël et celle de la Pentecôte [2].

Que vous en semble? La semaine Sainte ainsi célébrée, ne devait-elle pas avoir une grande influence sur les mœurs publiques? N'est-il pas vrai que la Religion qui ne semble avoir pour but que la fidélité de l'autre vie, est merveilleusement habile à nous procurer le bonheur de celle-ci? Pourquoi faut-il qu'elle soit si peu connue, si peu aimée? Les maux dont nous sommes les victimes ne suffisent-ils pas pour nous ouvrir les yeux? La voix de l'expérience sera-t-elle toujours comme celle du vieillard qu'on méprise?

[1] Serm. 19, p. 229.

[2] Thomassin, *des fêtes, liv.* III, *c.* XI.

Pour nous, cette solennité que l'Eglise observe dans la dernière semaine de Carême, nous rappelle l'obligation de redoubler de ferveur. Celui qui est assez lâche pour y manquer, est indigne du nom de Chrétien. Terminer, comme nous devons, le saint temps du Carême, c'est le vrai moyen de recueillir les fruits abondants de la pénitence et des mystères sacrés dont l'Eglise célèbre la mémoire.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de tous les moyens de salut que vous nous donnez durant la semaine Sainte ; faites-nous la grace de bien entrer dans l'esprit de l'Eglise afin que cette semaine soit vraiment sainte pour nous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ferai quelque mortification particulière chaque jour de la semaine Sainte.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — QUINZE DERNIERS JOURS DU CARÊME.

Q. A quoi sont consacrés les quinze derniers jours de Carême ?

R. Les quinze derniers jours de Carême sont consacrés à honorer la Passion de Notre Seigneur. Les Evangiles qu'on lit chaque jour à la Messe nous rappellent les bienfaits et les miracles les plus signalés du Sauveur et l'injustice des Juifs qui cherchaient à le faire mourir. L'Eglise ne néglige rien pour exciter la componction dans nos cœurs, car c'est nous qui avons fait mourir Jésus-Christ.

Q. Que fait-elle en particulier pour cela?

R. Pour cela elle nous fait célébrer, le vendredi de la Passion, la fête de la Compassion de la sainte Vierge. Marie, qui était la plus tendre des mères, dut souffrir beaucoup en voyant les traitements indignes dont son divin Fils était l'objet. Compatissons à cette Mère désolée ; que la vue de ses souffrances excite en nous un vif regret du péché qui en a été la cause.

Q. Comment appelez-vous la dernière semaine du Carême ?

R. La dernière semaine du Carême s'appelle 1° la Grande Semaine, à cause du nombre et de la grandeur des mystères qu'on y célèbre, et à cause de la longueur

des offices ; 2° semaine *Peineuse* ou *Pénale*, à cause des souffrances de Notre Seigneur ; 2° semaine de *Xérophagie,* parce que autrefois on n'y mangeait que des choses sèches et on n'y buvait que de l'eau ; 4° semaine Sainte, à cause de la sainteté des mystères qu'elle nous rappelle et de la sainteté qu'elle demande de nous.

Q. Comment passait-on autrefois la emaine Sainte?

R. Autrefois la semaine Sainte et la semaine de Pâque, étaient une fête continuelle. Les tribunaux cessaient de rendre la justice, le négoce était suspendu. Les princes faisaient grace aux prisonniers. On payait les dettes des débiteurs ; les ennemis se réconciliaient ; chacun tâchait de se renouveler dans l'esprit de ses devoirs et de l'Evangile.

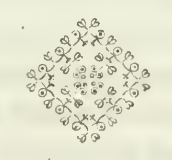
Q. Comment devons-nous la passer?

R. Nous devons la passer comme l'Église le demande : 1° méditer tous les jours la Passion de Notre Seigneur ; 2° nous exciter à une vive horreur du péché ; 3° vivre dans un grand recueillement ; 4° assister aux offices et nous approcher avec une ferveur particulière des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de tous les moyens de salut que vous nous donnez durant la semaine Sainte ; faites-nous la grace de bien entrer dans l'esprit de l'Eglise, afin que cette Semaine soit vraiment sainte pour nous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ferai quelque mortification particulière chaque jour de la semaine Sainte.*



XXXVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Dimanche des Rameaux. — Ses différents noms. — Procession. — Origine du chant *Gloria laus*, etc. — Messe, Passion. — Mercredi Saint. — Office des Ténèbres. — Jeudi Saint. — Esprit et division de l'office. — Absolution des Pénitents. — Messe, bénédiction des saintes huiles. — Tombeau. — Dépouillement des autels. — Lavement des pieds.

Jusqu'ici nous avons suivi l'Homme-Dieu s'approchant insensiblement de Jérusalem, où il devait bientôt verser son sang pour le salut du monde. Cinq jours avant sa mort il était arrivé au bourg de Béthanie, peu éloigné de la capitale : il avait logé chez Lazare. Dès le matin il se mit en marche pour Jérusalem, monté sur une ânesse suivie de son ânon. Cette circonstance, si petite en apparence, n'avait point échappé au regard perçant des Prophètes. Et le Sauveur, en entrant ainsi dans la ville à la manière des anciens Juges ou Conducteurs d'Israël, montrait qu'il était vraiment le Roi pacifique, le Fils de David, l'Envoyé de Dieu annoncé par les oracles. Le peuple ne s'y trompa point. Aussitôt qu'on apprit son arrivée, une foule innombrable sortit

au-devant de lui, portant des rameaux d'olivier à la main, et faisant retentir les airs de ces acclamations : *Hosanna au Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* Et tout le peuple accompagna Jésus jusqu'au Temple, où il fit à la multitude un admirable discours, pendant lequel une voix puissante comme celle du tonnerre se fit entendre du Ciel, et manifesta avec éclat sa divinité. C'était comme un dernier avertissement que Dieu donnait aux Juifs, pour les empêcher de tremper leurs mains dans le sang du juste, et de tomber dans l'effroyable abîme où la Synagogue les poussait.

Pendant son triomphe, le Sauveur qui connaissait l'endurcissement de l'ingrate Jérusalem, versait des larmes amères. En voyant la ville, nous dit l'Évangile, il pleura sur elle. Si du moins en ce jour, disait-il en soupirant, tu savais profiter de ma visite, si tu voulais faire ta paix avec le Ciel; mais non, toutes ces choses sont cachées à tes yeux! Et des larmes brûlantes sillonnaient les joues de l'Homme-Dieu. Père tendre, il pleure parce qu'il sera obligé de punir.

Le dimanche des Rameaux, l'Eglise honore cette entrée triomphante du Sauveur dans Jérusalem. Avant la Messe, on bénit les palmes et on commence la procession. Les rameaux qu'on y porte sont des branches de palmier, d'olivier, de saule, de buis et d'autres arbres les plus estimés dans le pays où l'on se trouve. Quelques-uns y joignent des fleurs, selon que la saison peut les fournir. De là les différents noms de dimanche

des *Rameaux*, de dimanche des *Palmes* et de *Pâques fleuries*[1] !

Au retour de la procession, après la lecture de l'Evangile, où l'on rappelle l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem ; après le chant des cantiques et des antiennes les mieux appropriés à la circonstance, on s'arrête à la porte de l'église, que l'on trouve fermée : ce n'est pas sans mystère. L'Eglise, dans le langage naïf de ses cérémonies, a voulu nous représenter l'état du genre humain avant l'entrée de Jésus-Christ dans la Jérusalem céleste. Les portes en étaient fermées aux hommes ; mais les Anges y habitaient. Et voilà que les enfants de chœur, les enfants images des Anges sur la terre, ont pénétré dans l'église, figure du Ciel, et chantent de leurs voix pures le cantique éternel : *Gloria, laus et honos;* honneur, louange et gloire soient à vous, Christ, roi Rédempteur. Et les Fidèles, qui sont dehors, représentants des hommes bannis du Ciel, répètent le Cantique des Anges, *honneur, gloire et louange*, etc. Alors le célébrant, image de Jésus-Christ, frappe la porte avec le pied de la Croix, car la Croix est la clé qui a ouvert le Ciel, et il dit : *Princes de la cour des Cieux, ouvrez vos portes ; portes éternelles, ouvrez-vous.* Et les Anges demandent : *Quel est ce Roi de gloire?* Le Prêtre : *C'est*

[1] Peu de personnes savent que c'est à ce nom de *Pascha floridum*, Pâques fleuries, qu'un vaste pays d'Amérique doit le sien. Les Espagnols ont donné le nom de Floride à cette grande contrée de l'Amérique, voisine du Mexique, parce qu'ils la découvrirent le jour des Pâques fleuries ou des Rameaux, de l'an 1513. Garcil. de la Vega, *Découv. de la Floride.*

le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant au combat. Puis élevant un peu la voix, il frappe de nouveau, en réitérant l'ordre d'ouvrir : *Princes, ouvrez*, etc.

A la troisième sommation la porte s'ouvre; et le Prêtre, c'est-à-dire Jésus-Christ et les Fidèles qui l'accompagnent et qu'il a recueillis sur le chemin de la vie, font leur entrée dans l'église. Autrefois, lorsque le Prêtre avait franchi le seuil sacré, les enfants de chœur et ceux qui étaient dans l'église baissaient leurs rameaux pour faire hommage au glorieux vainqueur du démon et de la mort. Aujourd'hui, on chante encore une antienne qui rappelle l'entrée triomphante des élus dans le Ciel après le jugement dernier.

Afin de rendre plus sensible ce mystère, dans certaines églises on pratiquait une magnifique cérémonie. Avant la procession, on préparait au milieu du Sanctuaire une crédence richement décorée, où l'on plaçait le livre des Evangiles, comme pour représenter Jésus-Christ. Tout le clergé se rassemblait autour pour servir à son triomphe. Les rameaux distribués et la procession prête à partir, deux Diacres prenaient le livre des Evangiles, le mettaient sur un magnifique brancard, et le portaient sur leurs épaules, comme on porte les châsses des saintes reliques. Ils marchaient environnés d'une multitude de cierges, au milieu de la fumée de l'encens, précédés du clergé, et suivis de tout le peuple les rameaux à la main. A cela se joignaient les croix, les bannières, les banderoles des confréries, et tout ce qui pouvait augmenter la

pompe de cette représentation de l'entrée triomphante de Jésus-Christ. La procession finissait de la même manière qu'aujourd'hui[1].

L'origine du cantique *Gloria, laus*, etc., honneur louange, etc., a quelque chose de si intéressant, qu'on nous saura gré de la faire connaître.

Théodulphe, évêque d'Orléans, pontife illustre par ses talents et ses vertus, ayant été accusé de conspiration, Louis-le-Débonnaire le fit arrêter et mettre en prison à Angers. Durant cette captivité, il composa la fameuse hymne *Gloria, laus*, qui contient soixante-dix-huit vers. Le jour des Rameaux, Louis-le-Débonnaire se trouvant à Angers, passa devant la prison de l'évêque. Celui-ci se mit à la fenêtre, et à travers les barreaux, chanta son joyeux cantique. L'empereur en fut si charmé, qu'il rendit la liberté à l'auteur, et le rétablit sur son siége[2].

Telles sont en peu de mots les cérémonies particulières du dimanche des Rameaux. Et maintenant, grands philosophes, sublimes génies qui trouvez à redire aux saints usages de l'Eglise catholique, connaissez-vous quelque chose de plus propre à rappeler le fait intéressant de l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem? A l'œuvre, voyons; trouvez un moyen meilleur de parler aux sens, à l'imagination, à l'esprit du peuple, de le captiver et de faire naître en lui des sentiments de foi et de piété! Et quand je dis le

[1] *Alcuin. de div. Offic.* p^e 45.

[2] Durand. *Rational. div. offic. lib.* VI, 67.

peuple, j'entends tous les hommes, sans vous excepter, grands philosophes; car, comme vos semblables, vous avez des sens, et c'est à vos sens qu'il faut s'adresser pour arriver sûrement à votre cœur. Vous n'êtes pas des Anges, votre conduite le prouve : l'empire prodigieux, l'espèce de fascination qu'exercent sur vous les choses *sensibles*, l'or, la pourpre, les riches ameublements, les habits brodés, les créatures quelquefois les plus viles, sont là, pour déposer que vous êtes *peuple* comme vos semblables.

Pour nous, Chrétiens, deux sentiments doivent remplir notre cœur pendant la procession des Rameaux : la joie, en voyant le triomphe du Sauveur, et en songeant à notre récompense future lorsque nous entrerons avec lui dans la Jérusalem céleste ; la tristesse, en pensant que ces mêmes Juifs, dont les acclamations font retentir les airs, firent cinq jours plus tard retentir les rues de Jérusalem de cris de mort, et les échos du Calvaire de blasphêmes et d'injures contre celui qu'ils reçoivent aujourd'hui comme le fils de David. Hélas ! combien de Juifs parmi les Chrétiens ! Ne soyons pas de ce nombre.

Tout l'office du dimanche des Rameaux est consacré à honorer la mort du Sauveur. C'est pourquoi on chante la Passion à la Messe. Ici encore l'Eglise, pour nous rendre plus sensible ce terrible événement, fait entendre trois voix. Voix de l'historien qui raconte le fait, c'est le Diacre ; voix des Juifs et du pécheur qui accuse son Dieu, qui demande sa mort, c'est le Sous-Diacre; voix

de l'auguste Victime, qui conserve au milieu de ses bourreaux un calme plein de dignité et toute la douceur d'un agneau, c'est le Prêtre. On croit assister à ce drame terrible; et je ne sais quels sentiments de terreur, d'indignation, de piété, d'admiration, vous passent tour à tour dans le cœur; on éprouve alors ce qu'on chercherait vainement dans une simple lecture de la Passion. O Eglise catholique ! que vous connaissez bien la nature de l'homme !

Le Lundi, le Mardi, le Mercredi Saint, l'Eglise continue de nous rappeler les divers événements qui précédèrent la Passion du Sauveur. Enfin, le mercredi soir commence l'office des Ténèbres. Il se compose des Matines et des Laudes du lendemain, qu'on chante la veille par anticipation. On a donné à cette partie de l'office le nom de *Ténèbres*, parce que vers la fin, toutes les lumières sont éteintes, tant pour exprimer le deuil profond de l'Eglise, que pour représenter les ténèbres dont toute la terre fut couverte à la mort de Jésus-Christ. L'extinction des lumières rappelle encore un fait historique de notre belle antiquité chrétienne. L'office que nous faisons le soir se faisait pendant la nuit, et durait jusqu'au matin. A mesure que le jour approchait, on éteignait successivement les flambeaux qui n'étaient plus nécessaires.

Ces flambeaux étaient et sont encore des cierges placés sur un chandelier triangulaire, à gauche de l'autel. Ils sont ordinairement au nombre de quinze, sept de chaque côté et un au milieu. Les cierges de chaque côté

sont éteints successivement à la fin de chaque psaume, en commençant par le plus bas, du côté de l'Evangile ; ensuite de l'autre côté, et ainsi alternativement jusqu'à ce qu'il ne reste plus que celui du milieu, qu'on laisse brûler. Ces cierges sont de cire jaune, comme le prescrit l'ancien ordre romain, parce que l'Eglise n'en emploie pas d'autres dans les funérailles et dans le grand deuil. Celui qui est placé au milieu du chandelier triangulaire, est ordinairement de cire blanche, parce qu'il représente Jésus-Christ. Au dernier verset du *Benedictus*, on le descend et on le cache derrière l'autel pendant qu'on récite le psaume *Miserere* et les prières, ensuite on le rapporte. Cette cérémonie nous figure la mort et la résurrection du Sauveur. Les quatorze autres cierges représentent les *onze* Apôtres et les trois Maries. On les éteint pour nous rappeler la fuite des uns et le silence des autres pendant la Passion [1].

Ce nombre de cierges et cette manière de les disposer et de les éteindre graduellement, remontent au-delà du septième siècle [2]. Quelle doit être notre vénération pour une cérémonie que tant de regards pieux ont contemplée ! Puisse-t-elle exciter en nous les mêmes sentiments de piété qu'elle excita dans nos pères ! En général, les rites usités par l'Eglise, principalement pour les grandes fêtes, sont tous d'une haute antiquité.

Tout l'office des Ténèbres est empreint de la plus profonde douleur. Invitatoire, hymnes, *Gloria patri*, béné-

[1] Durand. lib. VI, c. 72.

[2] Mabillon, *Musæum ital.* t II, pag. 22.

dictions, tout est retranché. On n'y entend que quatre voix : celle de David, qui pleure sur sa lyre les outrages et la mort de son Seigneur et de son fils ; celle de Jérémie qui, égalant les lamentations aux douleurs, chante les ruines de Jérusalem et les tourments de l'auguste Victime ; celle de l'Eglise, dont les tendres accents appellent ses fils à la pénitence : *Jérusalem, Jérusalem, convertis-toi au Seigneur ton Dieu* ; enfin celle des saintes femmes qui avaient suivi Jésus, depuis la Galilée, et qui pleuraient à sa suite, en montant au Calvaire. Et leur larmes, et leurs cris, et leur triste voyage nous est représenté par ces deux clercs, qui chantent à genoux, et en avançant : ces *Kyrie eleison* entrecoupés de répons et de lamentables soupirs.

Il n'y a pas de chef ou de pasteur pour présider à l'office de ces trois jours ; car il est écrit : *Je frapperai le Pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées*. De toutes parts la tristesse et le deuil : les cloches ne se font plus entendre ; l'office est suivi d'un bruit confus qui nous rappelle la marche et le renversement tumultueux de la cohorte qui, armée de bâtons et conduite par Judas, vint durant la nuit, saisir le divin Sauveur au Jardin des Olives. La *crecelle*, dont on fait usage dans les monastères et dans certaines églises, pour appeler le peuple à l'office pendant les derniers jours de la semaine Sainte, nous reporte aux temps anciens où l'on se servait de planches de bois pour annoncer les assemblées saintes. Par là l'Eglise semble nous dire : Voyez, si telle est ma fidélité à conserver des usages en apparence peu importants,

quelle pensez-vous que doive être mon exactitude à garder le dépôt des vérités saintes qui m'est confié? Vous pouvez avec confiance vous en rapporter à ma sollicitude. Ne craignez rien, mes enfants, je ne dissiperai point le patrimoine de votre père. Tel est l'office du mercredi.

Le Jeudi Saint est consacré à honorer l'institution de l'auguste Eucharistie. L'Eglise nous y montre, d'un côté, le Fils de Dieu, cherchant jusqu'au fond des trésors de son amour, un gage nouveau, incomparable, éternel, de sa tendresse pour les hommes; et, de l'autre, les hommes occupés de pensées de mort, de supplices, d'outrages contre cet aimable Sauveur. Ce jour-là on voudrait avoir plusieurs cœurs; un seul ne suffit pas aux sentiments opposés qu'inspire le contraste dont nous parlons; et ce contraste, l'Eglise prend à tâche de le fortifier. En effet, l'office du matin respire l'allégresse et la joie, et celui du soir la tristesse la plus noire.

Le premier se divise en quatre parties : l'absolution des pénitents, la Messe avec la bénédiction des saintes Huiles, le dépouillement des autels, enfin le *mandatum* ou lavement des pieds.

L'Evêque, arrivé à l'église, se revêt de ses ornements, se place au milieu du chœur, et là, accompagné de deux Prêtres, récite à genoux les sept Psaumes de la Pénitence. Suivent des oraisons et des versets par lesquels on demande pour les pénitents la rémission de leurs offenses. L'Evêque termine par une touchante prière où il conjure le Seigneur de rouvrir les portes du

bercail aux brebis pénitentes, afin que le Sauveur ne soit pas privé du fruit de son sang, et que des ames rachetées à si haut prix, ne soient pas les victimes éternelles du démon. Alors se tournant vers le bas de l'église, autrefois la place des pénitents, le Pontife les absout au nom de Jésus-Christ, mort en croix pour les délivrer des liens du péché. Cette belle et sainte cérémonie est un vestige de notre vénérable antiquité.

Aux jours de la pénitence publique, les pénitents étaient, comme nous l'avons vu, publiquement chassés de l'église, le mercredi des Cendres. Dès le matin du grand Jeudi, ces enfants prodigues se trouvaient à la porte du temple, couverts de leur cilice et la cendre sur la tête. On allait les y prendre, on les conduisait à l'Eglise avec cérémonie et on les présentait aux Ministres sacrés. Tous se prosternaient et l'Evêque faisait sur eux une courte prière. Alors le Diacre parlant pour les pénitents qui demeuraient toujours prosternés et qui ne s'expliquaient que par des soupirs, des gémissements et des larmes, représentait à l'Évêque que le temps de la miséricorde était venu ; il lui rappelait les mystères qui se renouvelaient dans ces saints jours pour le faire souvenir que Dieu ne veut point la mort du pécheur qui retourne à lui par une conversion sincère, et qu'il s'agissait de délivrer des morts à qui Jésus-Christ avait daigné rendre la vie. L'Évêque, satisfait des dispositions des pénitents, leur faisait une courte exhortation et prononçait sur eux la formule de réconciliation. La cérémonie achevée, les

nouveaux réconciliés prenaient place parmi les Fidèles, entendaient la Messe et participaient avec eux aux saints mystères. Car c'était l'usage, et cet usage a duré bien des siècles, que tous les Fidèles communiassent le Jeudi Saint. Honneur à ceux qui s'y montrent fidèles[1].

L'absolution finie, la Messe commence. Dans l'épître, saint Paul rappelle aux Chrétiens les dispositions à l'Eucharistie, et dans l'évangile, saint Jean nous retrace l'amour immense et l'indicible humilité du Fils de Dieu; il nous le montre prosterné devant ses Apôtres et leur lavant les pieds. Humilité et charité, telles sont les deux grandes leçons qu'il nous donne, et les deux dispositions essentielles à la Communion. Pendant la Messe a lieu la magnifique cérémonie de la bénédiction des saintes Huiles. On chercherait vainement ailleurs quelque chose de plus solennel et de plus instructif[2].

L'Evêque officiant vient s'asseoir devant une table dressée vers le milieu du sanctuaire. Des Diacres et Sous-Diacres apportent de grandes urnes qu'ils déposent en face du Pontife; ces urnes sont remplies des huiles qui vont être sanctifiées et bénites.

Huiles saintes destinées aux enfants qui naissent, et aux malades qui meurent; aux Prêtres que l'on voue à Dieu, et aux rois que l'on consacre et que l'on couronne.

[1] Thomas. *Fest. liv.* 2, ch. 13.

[2] Il faut en lire le détail dans le Pontifical. Tout y intéresse, les paroles, le chant et les cérémonies. *Voyez aussi* Durand. lib. VI, c. 74.

Huiles saintes qui coulent sur nous, et à notre entrée dans la vie, et à la sortie du monde; *saint Chrême* au Baptême et à la Confirmation, *Extrême-Onction* à la mort.

Toutes les fois que j'ai assisté à la bénédiction des saintes Huiles, j'ai été vivement préoccupé en voyant l'Evêque prier sur elles, pour y faire descendre l'Esprit de Dieu. Je me demandais lequel d'entre nous sera le premier oint de cette huile? Sera-ce un frère? un ami? sera-ce moi-même? Oh! quand ces pensées-là se glissent dans votre esprit, les cérémonies de l'Eglise vous semblent doublement saintes. Les pensées graves sont sœurs des pensées salutaires [1].

Dans la bénédiction du *saint Chrême,* l'Evêque doit être assisté de douze Prêtres, tous Pasteurs, autant que possible, pour mieux représenter les douze Apôtres; et de sept Diacres avec autant de Sous-Diacres, afin de rappeler le temps où le collége des Ministres sacrés était composé de douze Prêtres, de sept Diacres et d'autant de Mineurs, pour l'administration du diocèse, et pour le service de l'Evêque et du peuple. Le Pontife et les Prêtres saluent successivement le saint Chrême et les saintes Huiles, après leur consécration, en disant : *Salut, saint Chrême,* etc., soit que le salut s'adresse au Saint-Esprit, sanctificateur de toutes les créatures, soit qu'on n'y doive voir qu'une simple marque de respect pour les choses sanctifiées, il n'y a rien là que de convenable. C'est un langage figuré qui peint beau-

[1] *Tableau poétique des fêtes*, p. 135.

coup mieux le sentiment, que ne le pourrait faire le langage simple et naturel. Vénérable par elle-même, cette cérémonie l'est encore par sa haute antiquité : déjà il en est fait mention dans le Sacrementaire de saint Grégoire-le-Grand.

Quand toutes les prières ont été dites sur les saintes Huiles, l'Evêque remonte à l'autel, et, après la communion, l'hostie qu'il a consacrée pour le lendemain, est portée sous le dais, et en grande pompe, à la chapelle du *tombeau*. Ce tombeau, paré avec tout le soin possible, est comme le sépulcre dans lequel repose notre divin Rédempteur, et les Fidèles le visitent pour honorer le Fils de Dieu, qui s'est soumis à la mort pour les racheter.

La visite des reposoirs ne doit pas être une promenade. Elle doit être grave et silencieuse. La piété, et je ne sais quelle mélancolie douce et religieuse, doivent respirer dans tout notre extérieur. Lorsque nous arrivons au pied d'un reposoir, il faut que notre cœur se répande devant le Sauveur. C'est bien le cas de lui dire : Mon Dieu ! je vous remercie d'avoir institué pour moi la sainte Eucharistie; de m'y avoir admis tant de fois; je vous rends aussi mes actions de graces pour toutes les faveurs que vous m'avez accordées dans cette église où je me trouve, et à tous les Fidèles qui y sont venus prier depuis qu'elle est bâtie. Je vous demande pardon des ingratitudes dont vous avez été l'objet dans votre auguste Sacrement, des irrévérences dont moi et les autres nous sommes rendus coupables dans cette église.

Nous avons dit que parmi les hosties conservées, il y en a une qui est mise en réserve pour la communion du Prêtre, le lendemain ; car le Vendredi Saint on ne dit point de Messe. Le Prêtre se contente de réciter la dernière partie des prières, sans consécration. On appelle cela *Messe des Présanctifiés*, c'est-à-dire Messe où l'on consomme l'hostie consacrée la veille. Elle remonte au berceau du Christianisme. En s'abstenant de célébrer le sacrifice de l'autel, au jour du Vendredi Saint, l'Eglise a voulu témoigner de son deuil et fixer toute l'attention de ses enfants sur le sacrifice du Calvaire.

Après la Messe, on découvre les autels et on les dépouille de leurs ornements ; ils restent dans cet état jusqu'au Samedi Saint, vers le soir. Voyez d'abord dans toutes ces tristes cérémonies, la profonde affliction de l'Eglise, voyez encore le dépouillement de Jésus-Christ sur la Croix, car l'autel fut de tout temps la figure du Christ : puis l'abaissement de sa gloire, puis le déchirement du voile du Temple. Laissez-vous aller à l'esprit de la foi, et cette cérémonie vous en dira plus que tout un livre.

On lave aussi les autels avec du vin et de l'eau. C'est d'abord par une raison de propreté ; ensuite on a voulu représenter que le corps de Jésus-Christ, le véritable autel du monde, a été, sur la Croix, arrosé de sang et d'eau. Pour mieux marquer ce mystère, le lavement est accompagné de la récitation d'un psaume de la Pénitence ou d'une prière analogue à la Passion[1].

[1] Durand. lib. VI, ch. 76.

Le magnifique office du Jeudi Saint se termine par le lavement des pieds. Il est écrit, qu'au moment d'instituer la sainte Eucharistie, le Sauveur s'abaissa jusqu'à laver les pieds de ses Disciples; et qu'ensuite il leur dit : «Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc, moi qui suis votre Seigneur et votre Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous les laver les uns, les autres. Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait.»

Docile à la voix du divin Maître, l'Eglise a pris ce commandement de pratiquer l'humilité dans les services les plus bas, pour une leçon qu'il fallait observer à la lettre. Les premiers Chrétiens le pratiquèrent d'abord, non-seulement pour renouveler par une simple cérémonie, la mémoire de ce qu'avait fait le Sauveur, mais encore pour exercer un acte de charité. De là parmi eux l'usage universel et sacré de laver les pieds aux hôtes.

Dans la suite des temps, lorsque les gens du monde eurent cessé de laver les pieds à leurs hôtes, l'Eglise qui ne voulait pas laisser perdre un usage si instructif et si pieux, en fit une pratique réglée, destinée à perpétuer de génération en génération l'action de Jésus-Christ. Elle a voulu que ses principaux Ministres lavassent les pieds au clergé, représentant les Apôtres, ou aux pauvres, comme à des sujets propres à exercer l'humilité que le Sauveur a recommandée par cet acte d'abaissement.

Et voilà que depuis bien des siècles, chaque année,

le Jeudi Saint, le monde voit tout ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste, les Papes, les Evêques, les empereurs, les rois et les reines, humblement prosternés devant quelques pauvres, leur lavant les pieds, les baisant avec respect et se tenant très-honorés de marcher sur les traces de l'Homme-Dieu. Si un vieux Romain revenait sur la terre et qu'il fût témoin d'un pareil spectacle, quel serait son étonnement? Lui qui ne voyait dans les pauvres que des êtres méprisables, où en serait-il s'il voyait les monarques à leurs pieds? Cette simple cérémonie nous dit qu'entre nous et les Payens, entre nos idées et les leurs, le Christianisme a mis l'infini.

La cérémonie du lavement des pieds s'appelle vulgairement le *mandat* ou *mandatum*. Ce nom lui vient, soit du Commandement que le Sauveur fit à ses Disciples de faire entre eux ce qu'il venait de faire à leur égard, soit de l'antienne *mandatum novum do vobis, je vous donne un Commandement nouveau*, qui se répète entre les versets du psaume qu'on chante pendant la cérémonie. Cette antienne contient un autre Commandement bien plus important que le lavement des pieds, c'est celui que le Sauveur fit à ses Disciples de s'aimer les uns les autres comme il les avait aimés : précepte distinctif de la Religion chrétienne et qui nous regarde tous. C'est surtout le Jeudi Saint que nous devons nous demander avec toute la bonne foi d'un homme qui ne veut point se faire illusion : Aimai-je mes frères comme Jésus-Christ m'a aimé? Si notre cœur hésitait à répondre, que dis-je? s'il témoignait

de quelque haine, de quelque antipathie volontaire, comment oserions-nous nous approcher de celui qui a dit : « Si lorsque vous venez offrir votre présent à l'autel, il vous souvient que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre présent devant l'autel, et allez vous réconcilier avec votre frère, vous viendrez ensuite me faire votre offrande. »

Tel est l'office du matin du grand Jeudi ; l'amour et la joie y respirent. L'office du soir, appelé Ténèbres comme celui de la veille, se compose des mêmes parties et nous replonge dans la tristesse et le deuil.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir institué la sainte Eucharistie ; je vous demande pardon de m'y être préparé avec si peu de soin.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ferai chaque mois une amende honorable à Notre Seigneur au Saint-Sacrement.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — DIMANCHE DES RAMEAUX, JEUDI SAINT.

Q. Quelle circonstance de la vie de Notre Seigneur l'Eglise honore-t-elle le dimanche des Rameaux ?

R. Le dimanche des Rameaux l'Eglise honore l'entrée triomphante de Notre Seigneur à Jérusalem. cinq jours avant sa mort. Pour accomplir les prophéties, Notre Seigneur voulut entrer solennellement dans Jérusalem. Lorsqu'il approchait, tout le peuple vint au-devant de lui portant des branches d'olivier à la main et faisant retentir l'air de ces acclamations : *Gloire au Fils de David; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*. Imitons les Juifs dans la joie qu'ils témoignent en recevant le Sauveur; mais ne les imitons pas en demandant sa mort comme ils firent cinq jours après.

Q. Que signifie la procession des Rameaux ?

R. La procession des Rameaux signifie l'entrée de Notre Seigneur dans Jérusalem, et son entrée dans le Ciel avec les élus après le jugement dernier. Nous devons assister avec recueillement à cette procession et remercier le Sauveur de ce qu'il nous a, par sa mort, ouvert le Ciel, fermé depuis le péché d'Adam. Nous devons conserver le rameau bénit avec beaucoup de soin, et nous en servir pour faire le signe de la Croix sur notre lit, au moment de prendre notre repos.

Q. Quel mystère célébrons-nous le Jeudi Saint ?

R. Le Jeudi Saint nous célébrons l'institution de la sainte Eucharistie. Ce jour-là nous devons plus particulièrement remercier Notre Seigneur de s'être donné à nous, et lui demander pardon des outrages dont il est l'objet dans le Saint-Sacrement.

Q. Quelle cérémonie a lieu avant la Messe?

R. Avant la Messe du Jeudi Saint a lieu l'absolution

des pénitents. L'Evêque récite des prières et des psaumes et prononce une formule d'absolution sur les pécheurs. Cet usage vient de ce qu'autrefois c'était le Jeudi Saint qu'on réconciliait ceux qui avaient été mis en pénitence publique au commencement du Carême. On les réconciliait ce jour-là afin qu'ils pussent participer à la sainte Communion. Le Jeudi Saint tout le monde communiait. C'est un devoir pour nous de nous mettre en état de le faire. Pouvons-nous choisir un jour plus convenable pour témoigner au Sauveur notre reconnaissance?

Q. Que fait-on pendant la Messe?

R. Pendant la Messe on bénit les saintes Huiles pour l'administration des sacrements de Baptême, de Confirmation et d'Ordre. A la fin de la Messe, on porte le Saint-Sacrement au reposoir qui nous représente le tombeau du Sauveur. On dépouille les autels et les cloches cessent de sonner en signe de deuil.

Q. Que fait-on encore après la Messe?

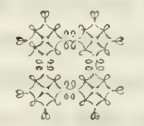
R. Après la Messe on fait le lavement des pieds. Notre Seigneur lava les pieds de ses Apôtres et leur dit : Vous m'appelez Maître et Seigneur et vous faites bien, car je le suis. Si donc, moi qui suis votre Seigneur et votre Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous les laver les uns aux autres. Dociles à l'ordre du Sauveur, les premiers Chrétiens lavaient les pieds des étrangers qui venaient leur demander l'hospitalité. Le lavement des pieds, le Jeudi Saint, est un reste précieux de ce touchant usage. Les Papes, les rois, les Evêques,

les princes, se font un devoir d'imiter le Sauveur et de s'humilier devant des pauvres. Pendant cette cérémonie, nous devons penser à l'humilité de Notre Seigneur et apprendre à respecter et à aimer les pauvres.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir institué la sainte Eucharistie ; je vous demande pardon de m'y être préparé avec si peu de soin.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ferai chaque mois une amende honorable à Notre Seigneur au Saint-Sacrement.*



XXXVIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Vendredi Saint. — Objet de l'office de ce jour. — Vendredi Saint à Jérusalem. — Division de l'office. — Deux leçons de l'Écriture et Passion. — Oraisons solennelles ou sacerdotales. — Adoration de la Croix. — Utile exercice pour l'après-midi.

Voici le Vendredi Saint. A ce mot, le cœur chrétien se serre, un frisson de terreur vous passe dans tous les membres, et votre imagination assombrie vous transporte malgré vous au sommet du Calvaire. Voici venir une populace, je dis mal, un peuple ; car il y avait là des magistrats, des Prêtres, des vieillards à cheveux blancs, aussi bien que des pauvres, des enfants et des femmes. Toute cette foule tumultueuse gravit la montagne, elle se pousse, elle se presse, pour être plus près de l'échafaud et pour mieux jouir des angoisses de la victime. Voici la victime elle-même qui monte à pas lent, car elle est épuisée de sang et affaiblie par les tortures. Deux scélérats marchent à ses côtés, portant sur leur dos l'instrument de leur supplice. Ils sont coupables ceux-là ; vous reconnaîtrez le juste à la rigueur particulière qu'on déploie contre lui : sa tête est couronnée d'épines, son visage est couvert de sang et d'infames

crachats ; il est l'objet des sarcasmes de la multitude.

Et cependant, c'est ce Jésus qui a passé en faisant le bien. Et parmi ces spectateurs avides de son supplice, il en est beaucoup qui ont éprouvé sa puissante bonté ; à l'un, peut-être, il a ressuscité le père, la mère ou la sœur ; à cet autre, il a guéri le serviteur, l'ami ; à tous, il a prodigué les trésors de sa divine sagesse.

C'est ce Jésus qui entrait, il y a cinq jours, en triomphe dans Jérusalem ; au-devant de lui était allée cette même foule, et les échos du mont des Olives retentissaient de ces acclamations : Gloire au fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Et aujourd'hui cette foule hurle, crie, vocifère, demande son sang et sa mort !!

Qu'est-il arrivé ? Jésus a-t-il cessé d'être ce qu'il était il y a cinq jours ? Non ; mais le peuple est toujours peuple ; il a changé comme le roseau au gré du vent.

Cependant la victime est au lieu de l'exécution. La voilà étendue, clouée, élevée sur la Croix. Le peuple rit, le scribe hausse les épaules, le soldat joue ; Marie, car Marie la mère de Jésus était là, Marie pleure, abymée dans une mer de douleur.

Voilà ce qui se passait, il y a dix-huit siècles, sur une petite montagne voisine de Jérusalem. Et l'objet de tant d'outrages et la victime de tant de douleurs, c'était le Verbe éternel, le Créateur du monde, le Fils unique de Dieu, et ils l'ont crucifié !!!. Et vous croyez que l'Eglise catholique n'a pas bien fait de perpétuer, par un jour de deuil solennel, le souvenir du plus grand

des forfaits ! Détrompez-vous, ce n'est pas en oubliant les crimes, qu'on les expie ; et puis ne faut-il pas les prévenir ? Et pour cela quel meilleur moyen que d'en inspirer de l'horreur, par une expiation authentique, perpétuée d'âge en âge ; c'est là, n'en doutez pas, un grand service rendu à la société ; car, voyez-vous, c'est ainsi qu'on donne à l'homme de salutaires leçons, et qu'on fléchit la colère du Ciel.

Aussi, depuis que l'attentat du Calvaire est consommé, l'Eglise, en pleurs, célèbre chaque année le Vendredi Saint sur tous les points du monde catholique. En particulier, elle a voulu, au prix de tous les sacrifices, le célébrer sur la même montagne où le crime fut commis ; elle a voulu que, dans tous les siècles, des larmes chrétiennes arrosassent la terre qui, à pareil jour, but le sang du Sauveur. Ecoutez ce qui se passe encore au Golgotha, le Vendredi Saint ; et dans l'histoire du présent, lisez l'histoire du passé.

« C'était en 1832. L'office du matin se fit avec les cérémonies le plus touchantes par les Révérends Pères Franciscains, et j'y assistais.

» A dîner, toute la communauté, le Père Gardien en tête, mangea à genoux ; on ne servit que du pain, de l'eau et quelques feuilles de salade.

» A trois heures et demie, les Pères allèrent à l'office des *Ténèbres* comme les deux jours précédents. C'était la dernière fois que je devais entendre, à Jérusalem, la voix du prophète d'Anatoth, et cette idée me rendit encore plus sensibles la vivacité et la tendresse de ses

plaintes. Vous avez pu quelquefois remarquer combien autrement vive est l'impression que font les paroles et les vœux de ceux qu'on aime, lorsque l'heure de la séparation est arrivée, lorsque surtout on a l'intime conviction qu'on ne se reverra plus, que c'est pour la dernière fois : alors plus que jamais le cœur se serre, les soupirs s'exhalent, les yeux se mouillent de pleurs; c'est une espèce de souffrance peu différente de celle que produit la rupture des liens que la mort vient briser. Telles, et plus pénibles encore, étaient mes angoisses, quand Jérémie m'a fait entendre ces paroles si parfaitement en harmonie avec le mystère douloureux du Vendredi Saint et avec les pensées qui roulaient dans mon ame.

« La joie de notre cœur s'est éteinte; nos concerts sont changés en chants de deuil.

» La couronne est tombée de notre tête; malheur à nous, parce que nous avons péché !

» C'est pourquoi notre cœur est devenu triste, nos yeux se sont troublés;

» A cause de la désolation du mont Sion, les renards y courent aujourd'hui !

» Seigneur, vous demeurez éternellement ! votre trône est de génération en génération.

» Nous oublierez-vous pour jamais? nous abandonnerez-vous pour toute la longueur de nos jours?

» Convertissez-nous à vous, Seigneur, et nous serons convertis; renouvelez nos jours comme au commencement, etc. »

» Afin de graver plus profondément dans les esprits le souvenir de la Passion et de la mort du Sauveur, et d'exciter plus fortement dans les cœurs les sentiments de componction, de reconnaissance et d'amour qu'elles doivent produire, les Pères font, le Vendredi Saint de chaque année, une cérémonie tout à fait conforme au génie des Orientaux, et dont on ne trouve d'exemples que dans les missions d'Asie, qui probablement l'ont empruntée de ce qui se pratique en Palestine.

» Au moyen d'une figure en relief, de grosseur et de grandeur naturelles, dont la tête et les membres sont flexibles, et se prêtent aux divers mouvements qu'on veut leur imprimer, ils représentent le crucifiement, la descente de croix et la sépulture de Jésus-Christ, de manière à en rendre sensibles et frappantes toutes les circonstances principales.

» Cette cérémonie, à la fois touchante et terrible, eut lieu sur le déclin du jour, au milieu d'une multitude immense d'hommes, de femmes, d'enfants attirés, les uns par une piété sincère, les autres par une curiosité toute profane.

» Les Pères de Terre-Sainte réunis dans la chapelle de la Sainte Vierge, en sortirent vers six heures, ayant à leur tête celui d'entre eux qui, escorté des jeunes Arabes du monastère, portait le grand Crucifix. Les Religieux et les Fidèles, marchant lentement sur deux lignes, un flambeau à la main, récitaient, sur un ton aigu et plaintif, tantôt le *Miserere*, tantôt le *Stabat*.

» La procession s'arrêta d'abord à l'autel de *la Divi-*

sion des Vêtements, ensuite à celui de *l'Impropère*, pour y entendre quelques paroles simples, mais pleines d'onction, que lui adressa un Père espagnol sur les scènes douloureuses de la Passion, que rappellent ces deux endroits. Puis elle continua sa marche sans interruption vers le sommet du Golgotha.

» Là, le Religieux qui portait le Crucifix le déposa respectueusement au pied de l'autel, et le Père espagnol, revenant à son discours, poursuivit, en présence de la multitude attendrie et fondant en pleurs, le lamentable récit des souffrances et des ignominies du Sauveur, jusqu'au moment où il fut mis en croix.

» En cet instant il cessa de parler, et l'image de Jésus ayant été attachée avec des clous sur le bois, ce Crucifix fut élevé et posé à la place même où avait été enfoncée la véritable Croix sur laquelle fut consommé le salut du genre humain. Le bon Père alors, d'une voix interrompue et presque étouffée par les gémissements, retraça les dernières paroles et les derniers moments de l'auguste Victime s'immolant en ce lieu pour expier nos péchés et nous réconcilier avec son Père. Mais il devenait de plus en plus difficile de l'entendre : la foule déjà violemment remuée par ce qui avait précédé, n'était plus attentive qu'à ce qu'elle voyait, et les paroles arrivaient à peine à elle au milieu des cris, des sanglots, des soupirs et des larmes.

» Après un quart d'heure accordé à la douleur pour lui donner le temps de se soulager en s'exhalant, un des Pères, muni d'une tenaille et d'un marteau, monta à la

hauteur de la Croix, enleva la couronne d'épines, et tandis que des frères soutenaient le corps au moyen d'écharpes blanches passées autour des bras, il arracha les clous des mains et des pieds, et bientôt l'effigie du Christ fut descendue à peu près de la même manière qu'avait été descendu le Christ lui-même.

» Le célébrant, et successivement tous les Religieux, s'avancèrent en silence, se prosternèrent et baisèrent avec respect la couronne et les clous qui furent immédiatement présentés à la vénération de la multitude.

» Bientôt la procession se remit en marche dans le même ordre qu'elle avait suivi pour monter au Calvaire. La couronne et les clous étaient portés dans un bassin d'argent par un Religieux, et l'effigie par quatre autres, de la même manière que l'on porte un mort au tombeau. On s'arrêta à la pierre de l'*Onction*, pour imiter en cet endroit la pieuse action de Joseph d'Arimathie, de Nicodème et des saintes femmes. Toutes les choses nécessaires avaient été préparées; la pierre était recouverte d'un linge blanc très-fin; sur les coins étaient les vases de parfums. Le corps, envelopppé d'un suaire, y fut déposé, la tête appuyée sur un coussin. Le célébrant l'arrosa d'essences, fit brûler quelques aromates, et après avoir prié quelques instants en silence, exposa. dans une courte exhortation, le motif de cette station. De là, on reprit le chemin de l'église; la sainte effigie fut placée sur le marbre du saint Sépulcre, et un dernier discours mit fin à la cérémonie [1].»

[1] *Pélerinage à Jérusalem*, par le P. de Géramb. *t.* II.

Dans tous les autres lieux de la chrétienté, le Vendredi Saint n'est pas honoré moins religieusement. Pendant bien des siècles on le chômait comme le dimanche. On y redoublait, on y prolongeait les veilles, les mortifications, les lectures saintes et les prières pratiquées les autres jours de l'année : toute la nuit se passait à gémir dans l'assemblée des Fidèles. C'était un usage venu des Apôtres ou de leurs premiers Disciples [1]. Personne n'était exempt de la veille et du jeûne extraordinaire, excepté les enfants au-dessous de sept ans; aujourd'hui encore, malgré l'affaiblissement de la foi, il n'est pas une famille chrétienne où les enfants ne se fassent un plaisir et un devoir de jeûner le Vendredi Saint.

L'office de ce jour est de la plus haute antiquité [2]. Pour le bien comprendre et pour le suivre avec piété, il faut remarquer qu'il se divise en trois parties :

La première se compose de deux leçons de l'Ecriture, entrecoupées de répons et de versets analogues à la circonstance, et de la Passion. L'Eglise a pris à tâche de conserver dans l'office de ce jour toute notre belle antiquité ; elle y respire à chaque mot, à chaque cérémonie. Ainsi, l'office commence par deux leçons, parce qu'autrefois toutes les Messes commençaient par des leçons ou lectures des livres saints. Les leçons du Vendredi Saint n'ont point de titre, parce que Jésus-Christ qui est notre chef, la lumière qui nous éclaire, comme le

[1] Euseb. *Hist. lib.* 2. *c.* 17.

[2] S. Leo, t. II, p. 77.

titre éclaire le livre et la leçon, nous est enlevé[1]. Moïse, dans la première, décrit la cérémonie de l'Agneau Pascal, immolé et mangé avec des pains sans levain et des laitues amères, par le peuple de Dieu, prêt à sortir de l'Egypte, la robe relevée, les pieds chaussés, le bâton à la main, et en toute hâte, parce que ce devait être la Pâque, c'est-à-dire le passage du Seigneur. L'agneau Pascal était la figure de Jésus-Christ, et cette leçon qui nous reporte à trois mille cinq cents ans d'antiquité, nous rappelle que le Christ était bien ce qu'il est aujourd'hui, la foi et l'espérance du genre humain, et que l'Eglise catholique embrasse tous les temps.

La deuxième leçon est du prophète Isaïe. Elle met sous nos yeux le type divin, la victime catholique dont l'Agneau Pascal n'était que l'ombre : « Il est, nous dit le Prophète, comme un arbrisseau qui languit dans une terre sans rosée; il est sans éclat, sans beauté; nos yeux l'ont vu et ne l'ont pas reconnu; car il était devenu comme le dernier, comme le rebut des hommes, comme si la lèpre s'était étendue sur lui. Toutes les souffrances, toutes les douleurs, l'ont pris pour victime. Son visage est voilé de tristesse ; nos langueurs et nos infirmités l'ont courbé sous leur poids. Et c'est pour nous, pour nos iniquités, pour nos crimes, qu'il s'est offert à toutes ces souffrances, à toutes ces humiliations. Notre paix vient de ses angoisses, et notre guérison découle de ses plaies. Semblables à des brebis égarées, nous étions sortis du bon chemin, et chacun de

[1] Durandus, *Rational. lib.* VI, *de die parasceve.*

nous suivait sa propre voie. Le Seigneur lui a dit de prendre nos iniquités sur lui et il s'est immolé pour nous, sans ouvrir la bouche. Il sera mené à la mort comme une brebis que l'on va égorger ; et sous le couteau, il gardera encore le silence, comme un agneau est muet sous la main qui lui ôte sa toison[1].

Ce n'est pas sans raison que l'Eglise a choisi ces deux leçons dans Moïse et dans les prophéties. Elle a voulu nous montrer que la loi et les Prophètes rendent témoignage à son divin époux, et qu'il est réellement l'objet des oracles et des soupirs de tout le monde ancien[2].

Après les prophéties, on chante la Passion de Notre Seigneur, selon saint Jean. Comme nous avons déjà dit, ce chant, d'une haute antiquité, est dialogué. Les Juifs, Pilate, Hérode, les Apôtres et Jésus lui-même, parlent et se répondent tour à tour. A ces mots : *ayant baissé la tête, il rendit l'esprit,* les chants cessent, un grand silence se fait dans l'église, et l'on n'entend plus que le mouvement des Fidèles qui se prosternent et baisent la terre que le Sauveur a trempée de son sang.

La seconde partie de l'office se compose des oraisons *solennelles* ou sacerdotales qu'on ne récite publiquement que le Vendredi Saint ; elles sont fort anciennes[3]. Saint Léon nous dit que de son temps elles se récitaient partout où la foi chrétienne avait pénétré. Il les croyait d'institution apostolique. Ces oraisons sont au nombre

[1] Isaïe, 53.

[2] Durand. *lib.* VI, *de die parasceve.*

[3] S. Leo. *Epist.* t. II, p. 77.

de dix. Le Prêtre, à l'autel, fléchissant le genou et tendant les bras à chaque oraison, prie : 1° pour toute la terre et pour la sainte Eglise ; 2° pour notre saint Père le Pape ; 3° pour l'Evêque du diocèse ; 4° pour tous les ministres sacrés et pour tous les Fidèles ; 5° pour le roi ; 6° pour les Catéchumènes ; 7° pour la guérison de tous les maux spirituels et temporels ; 8° pour les Hérétiques et les Schismatiques ; 9° pour les Juifs ; 10° pour les Payens et les Idolâtres.

Afin de marquer son horreur pour les apostats volontaires, et pour les distinguer des enfants qui vivent dans son sein et jouissent des avantages de sa Communion, l'Eglise défend à ses Ministres de faire mention de ces sortes de personnes dans les prières publiques ; mais elle en excepte l'office du Vendredi Saint, parce que ce jour-là Jésus-Christ mourut pour tous les hommes. Oh ! oui, le Vendredi Saint, c'est le jour du grand pardon ; pour en donner l'exemple à nous tous qui sommes leurs enfants, l'Église, notre mère, suspend ses saintes et sages prescriptions, et Jésus, notre père, nous invite du haut de sa Croix à redire avec lui en faveur de ceux qui nous ont fait du mal : *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Entre chacune des oraisons, l'officiant dit *flectamus genua, fléchissons les genoux ;* et le Diacre répond : *Levate, levez-vous.* Mais à la prière pour les Juifs qui ont tué le Fils de Dieu, le Prêtre ne fléchit pas le genou ; il y a là une grande horreur marquée pour le peuple déïcide.

La troisième partie de l'office du Vendredi Saint, c'est l'adoration de la Croix. Lorsque les oraisons sacerdotales sont terminées, des Lévites, des Diacres, marchant deux à deux, des Prêtres en chappe noire, vont chercher la Croix au bas de l'église : tous sont nu-pieds. Deux Diacres portent l'arbre sacré sur les bras, et s'avancent à pas lents vers l'autel. Cette cérémonie représente, de la manière la plus frappante, le Sauveur suivant la voie douloureuse et marchant au Calvaire. Pour que rien ne manque à ce lugubre rapprochement, deux Diacres ou deux Prêtres chantent, pendant qu'on avance vers le sanctuaire, les paroles, expression de l'ineffable amour dont Jésus était animé en montant au lieu de son supplice. Ces paroles s'appellent *impropère*, ce qui veut dire ici tendres reproches que le cœur de Jésus adressait aux Juifs qui le conduisaient à la mort.

Les voici :

« O mon peuple ! que t'ai-je fait ? en quoi t'ai-je contristé ? ô mon peuple ! réponds-moi ?

» Parce que je t'ai tiré de la terre d'Egypte, tu as préparé une croix à ton Sauveur ! »

Confondue de tant de malice d'une part et de tant de bonté de l'autre, l'Eglise attendrie, oppressée par sa douleur, laisse échapper comme un profond soupir, cet acte d'adoration et d'amour : « O Dieu saint ! saint, puissant ! saint, immortel ! ayez pitié de nous ! »

Ces paroles se chantent en grec et en latin. L'Eglise nous dévoile sa catholicité ; elle veut que tous les peuples et toutes les langues adorent, aiment avec elle ; il semble

aussi qu'elle n'a pas assez d'une langue pour exprimer sa douleur et crier vers Dieu.

Arrivés à l'entrée du chœur, les deux Diacres reprennent : « Parce que je t'ai conduit durant quarante ans dans le désert, et que je t'ai nourri de la manne, et que je t'ai introduit dans une terre féconde, tu as préparé une croix à ton Sauveur ! »

Et le chœur répond : « O Dieu saint ! saint, puissant ! saint, immortel ! ayez pitié de nous ! »

Au milieu du chœur, les Diacres se mettent à genoux de nouveau et continuent : « Qu'ai-je pu faire de plus pour toi que je n'ai pas fait ? N'as-tu pas été la vigne que j'ai plantée, que j'ai gardée sous ma protection ; et tu ne m'as donné que des fruits amers, et quand j'ai eu soif tu m'as donné à boire du vinaigre, et tu as percé le côté de ton Sauveur ! »

Et le chœur répond : « O Dieu saint ! saint, puissant ! saint, immortel ! ayez pitié de nous ! »

Ces Prêtres et ces Diacres qui trois fois tombent à genoux, en portant la Croix, vous rappellent le Sauveur tombant lui-même trois fois sous le pesant instrument de son supplice. Dans cette partie de l'office tout est image, tout parle aux sens ; il y règne comme du délire, et, dans ces angoisses, ces paroles si simples et qui reviennent souvent : *Mon peuple ! que t'ai-je donc fait ?* toucheraient des cœurs de bronze.

La Croix est à l'autel, c'est la grande Victime au sommet du Calvaire. Il ne s'agit plus que de la montrer au peuple, et voilà que le Prêtre, découvrant une

branche de l'arbre du salut, s'écrie : *Ecce lignum crucis*, *voici l'arbre de la Croix.*

Le chœur répond : *In quo salus mundi pependit*, etc., *auquel a été suspendu le Sauveur du monde ; venez, adorons.*

Puis s'avançant du côté droit de l'autel, et dépouillant une autre branche de la Croix, le Prêtre dit encore : *Ecce lignum crucis, voici l'arbre de la Croix.*

Et de nouveau le chœur répète : *Auquel a été suspendu le Sauveur du monde, venez, adorons.*

Enfin une troisième fois, le Prêtre dit, du milieu de l'autel en élevant davantage la voix : *Ecce lignum crucis, voici l'arbre de la Croix.*

Et la Croix tout entière est alors découverte et montrée à la foule chrétienne qui, depuis bien des jours, n'a vu le Crucifix que voilé, et qui, dans ce moment, le contemple avec le front couronné d'épines, avec les mains et les pieds percés de clous, avec le côté ouvert par le fer de la lance ; et les rois, les Pontifes, les Cardinaux, les Archevêques, les Évêques, les vieillards du sanctuaire, les enfants de chœur, les Fidèles, les riches, les pauvres, viennent pieds-nus adorer le bois rédempteur. Alors, on dirait que les enfants éplorés d'un père qui vient de mourir, sont admis dans la chambre mortuaire où le chef de la famille est exposé sur un lit funèbre, et qu'ils viennent avec respect et douleur baiser ses restes vénérables.

Auprès du Crucifix est un plat de cuivre où le riche et le pauvre déposent leurs aumônes, car ce n'est pas

dans une journée de douleur que les pauvres peuvent êtres oubliés [1].

En allant adorer la Croix, comment nous défendre de cette pensée, que nous suivons la voie douloureuse que le Sauveur marqua de son sang? ouvrons l'oreille de notre cœur à ces tendres reproches qui s'adressent aux Chrétiens bien plus qu'aux Juifs, et que chacun de nous en prenne sa part : *Mon peuple, que t'ai-je donc fait? en quoi t'ai-je contristé? Réponds-moi.* Ame chrétienne, ma fille, ma bien-aimée, je t'ai délivrée de la captivité, je t'ai nourrie de la manne, et tu as préparé une croix à ton Sauveur!!! Je t'ai gardée sous ma protection comme la prunelle de mon œil, qu'ai-je dû faire de plus pour toi? et tu as préparé une croix à ton Sauveur!!!

Et nous aurons de la douleur et de l'amour dans le cœur, et des larmes aux yeux, et, si nous pouvons parler, de tendres paroles sur les lèvres, et nous reviendrons du Calvaire comme le Centenier, en nous frappant la poitrine, détestant nos ingratitudes et résolus à mourir plutôt que de contrister encore un Père si bon.

L'adoration finie, on va rechercher, et on rapporte dans un lugubre silence les saintes Espèces : le Prêtre communie; puis on psalmodie les Vêpres sur un ton grave et lugubre, et l'office du matin est terminé.

Sur les trois heures de l'après-midi, il ne faut pas manquer à venir adorer le Sauveur ; dans certains

[1] *Tableau poétique*, p. 150.

pays, le peuple se rend en foule aux églises vers ce moment solennel. Chacun prie, chacun demande pardon, pour soi et pour ses frères, et lorsque l'horloge frappe trois heures, vous verriez toute la foule, silencieuse et attendrie, se prosterner et baiser le pavé du temple. Alors un utile exercice, c'est de méditer les sept paroles de Jésus sur la Croix ; les voici : 1° *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* ; 2° au bon larron, *aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis* ; 3° à Marie, *femme, voilà votre fils*, et à saint Jean, *voilà votre mère* ; 4° *j'ai soif* ; 5° *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* ; 6° *tout est consommé* ; 7° *Père, je remets mon ame entre vos mains*.

A l'office du soir, appelé *Ténèbres*, le deuil continue. La voix lugubre de Jérémie, les gémissements des saintes femmes retentissent sous les voûtes du temple ; alors l'Église est une veuve qui pleure sur le tombeau de son époux.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir livré à la mort votre Fils unique pour me racheter ; ne permettez pas que je rende inutile pour moi le fruit de sa Passion.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour,

je réciterai tous les vendredis, vers les trois heures, cinq Pater et cinq Ave Maria en l'honneur des cinq plaies de Notre Seigneur Jésus-Christ.

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE — VENDREDI SAINT.

Q. Qu'est-ce que le Vendredi Saint?

R. Le Vendredi Saint est le jour où l'Eglise honore la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ. Reportons-nous par la pensée à ce qui se passait ce jour-là, sur le Calvaire, il y a dix-huit cents ans. Notre cœur attendri nous fera verser des larmes sur le Sauveur qui se laisse égorger, comme un tendre agneau, sans ouvrir la bouche pour se plaindre, et nous détesterons la cruauté des Juifs; nous détesterons surtout nos péchés qui ont été la cause de cette mort; nous nous remplirons d'indignation contre nous-mêmes.

Q. Comment célébrait-on autrefois le Vendredi Saint?

R. Autrefois on célébrait le Vendredi Saint en passant toute la nuit, dans l'église, en prières. Tout le monde jeûnait, excepté les enfants au-dessous de sept ans. Nous pouvons bien aussi le faire ce jour-là.

Q. De combien de parties se compose l'office du Vendredi Saint?

R. L'office du Vendredi Saint se compose de trois parties.

Q. Quelle est la première?

R. La première renferme deux leçons, l'une de l'Exode, où Moïse décrit la cérémonie de l'Agneau Pascal, figure de Notre Seigneur; la seconde, d'Isaïe, où ce Prophète nous montre que Jésus-Christ est le vrai Agneau Pascal, et où il nous prédit ses souffrances. Ces leçons sont coupées de répons et de versets qui expriment la douleur et la confiance que la mort du Sauveur doit nous inspirer. Ils sont suivis de la lecture de la Passion, selon saint Jean.

Q. Quelle est la seconde?

R. La seconde partie de l'office du Vendredi Saint, ce sont les prières solennelles que l'Eglise fait pour tout le monde, pour toutes les nécessités spirituelles et temporelles, pour ses plus grands ennemis, les Hérétiques, les Juifs et les Payens. Avant chaque oraison, le Prêtre fléchit le genou; mais il ne le fléchit pas avant de prier pour les Juifs; l'Eglise a voulu montrer son horreur pour le peuple déïcide et le punir en quelque sorte d'avoir fléchi le genou par dérision devant le Fils de Dieu.

Q. Quelle est la troisième?

R. La troisième, c'est l'adoration de la Croix. Cette touchante cérémonie nous remet sous les yeux le Sauveur montant au Calvaire. Pendant qu'on apporte la Croix, on chante au nom du Sauveur ces tendres paroles : Mon peuple que t'ai-je fait? en quoi t'ai-je

contristé, réponds-moi. Je t'ai tiré de la servitude d'Egypte, je t'ai nourri de la manne, je t'ai introduit dans une terre féconde, je t'ai gardé sous ma protection et tu as préparé une Croix à ton Sauveur!! ces paroles s'adressent aussi à chacun de nous. C'est dans les sentiments d'amour, de respect, de ferme propos de ne plus pécher que nous devons aller adorer la Croix. Le soir, vers les trois heures, nous devons venir à l'église, parce que c'est l'heure où mourut Jésus-Christ, et nous ferons bien de méditer sur les sept paroles qu'il prononça sur la Croix : 1° *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font;* 2° au bon larron : *Aujourd'hui, vous serez avec moi dans le Paradis*; 3° à Marie : *Femme, voilà votre Fils ;* et à saint Jean : *Voilà votre mère ;* 4° *j'ai soif;* 5° *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné;* 6° *tout est consommé*; 7° *Père, je remets mon ame entre vos mains*.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir livré à la mort votre Fils unique pour me racheter ; ne permettez pas que je rende inutile pour moi le fruit de sa Passion.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je réciterai tous les vendredis, vers les trois heures, cinq Pater et cinq Ave Maria en l'honneur des cinq plaies de Notre Seigneur Jésus-Christ.*

XXXVII[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Samedi Saint. — Objet de l'office. — Son excellence. — Division de l'office. — Bénédiction du feu nouveau. — Bénédiction du cierge Pascal. — Leçons.— Bénédiction des Fonts. — Messe.— Vêpres.

Le Samedi Saint est consacré à honorer la sépulture du Sauveur. Ce jour-là, jusqu'au dimanche matin, époque de la Résurrection, l'Eglise ressemble à une épouse éplorée qui veille auprès du tombeau de son époux. Ses offices sont plus longs, mais au milieu de la douleur percent des signes de joie : on sent que l'Eglise a foi au consolant mystère du lendemain.

Dans les premiers siècles du Christianisme, plusieurs églises avaient fait du Samedi Saint une fête de commandement. Elle fut réduite ensuite au rang des demi-fêtes [1]; maintenant, elle est presque partout remise à la dévotion des Fidèles. Malgré ces variations, la veille de Pâque fut toujours la première de toutes les Vigiles de l'année en dignité; c'est aussi la première par l'antiquité. Elle a toujours passé pour la plus importante et

[1] Dans les demi-fêtes la cessation des œuvres serviles n'était d'obligation que jusqu'à midi.

la plus indispensable. En effet, elle est la plus longue de toutes, la plus riche de cérémonies. Autrefois elle joignait immédiatement l'office de la fête de Pâque au sien, car elle commençait après l'heure de None ou vers le coucher du soleil, et se continuait jusqu'au point du jour du dimanche, par les Fidèles de tout état, la plupart à jeun depuis le vendredi, et quelques-uns depuis le jeudi.

Dans les lieux mêmes où les cérémonies étaient plus courtes, et où il y avait moins de Catéchumènes à baptiser, on avait soin de recommander de ne point finir les offices avant le chant du coq, qui était l'heure d'offrir le sacrifice, de communier et de rompre ensuite le jeûne du Carême. Dans ce cas, on employait le temps qui restait entre les diverses bénédictions et la Messe, à lire des leçons de la loi, des Prophètes ou des psaumes, ou à faire quelque instruction au peuple.

Cet usage, qui n'a cessé dans l'Eglise latine que depuis qu'on a commencé les offices de cette veille dès l'heure de Tierce, subsiste toujours chez les Grecs, ils passent encore aujourd'hui la nuit entière dans l'église, à lire l'Ecriture ou à chanter jusqu'à l'heure de l'office de Pâque, qu'ils commencent immédiatement après le lever du soleil, sans sortir de l'église[1].

L'office du Samedi Saint se compose de six parties ou cérémonies principales :

1° La bénédiction du feu nouveau ; 2° la bénédiction

[1] *Voyez* Thomass. *célébrat. des fêtes*, p. 389.

du cierge Pascal ; 3° les leçons; 4° la bénédiction des Fonts ; 5° de la Messe ; 6° des Vêpres. La plus vénérable antiquité respire dans chacune de ces belles cérémonies ; les plus touchants souvenirs des catacombes de Constantinople, de Nicée, de Jérusalem, de toutes ces grandes églises, passent tour à tour sous nos yeux. Puissent les impressions salutaires qu'ils sont capables de produire, se graver profondément dans nos ames !

1° *Bénédiction du feu sacré.* C'était une coutume ancienne, établie dès le quatrième siècle dans la plupart des Eglises, de bénir tous les jours, vers le soir, le feu dont on devait allumer les lampes pour l'office de Vêpres [1]. On tirait le feu de la pierre pour le bénir, plutôt que de le prendre au foyer des maisons. Cet usage rentre dans cette grande pensée de l'Eglise, que toutes les créatures ayant été viciées, il ne convient pas de les employer sans bénédiction aux cérémonies du culte divin. Aussi, dès les premiers siècles elle ne se servit point du feu profane ou vulgaire dans les sacrifices et les prières publiques qui demandaient du luminaire. Qu'en pensez-vous? cette première cérémonie du Samedi Saint n'est-elle pas profondément philosophique? Vous ne pouvez l'expliquer, qu'en racontant toute l'histoire du monde déchu et régénéré.

Cette coutume de bénir tous les soirs du feu nouveau, était interrompue pendant les trois derniers jours de la Semaine sainte, à cause du dérangement survenu à

[1] C'est pour cela que dans les anciens auteurs cet office s'appelle *lucernarium*. Mabill. *Musæ. ital.* t. II, p. 101.

l'ordre des offices. On prit donc le parti de conserver du feu de la veille pour le lendemain, en réservant le dernier des cierges allumés. Ce qui fut commun d'abord aux trois jours, fut plus tard restreint au Samedi Saint, de telle sorte que la bénédiction du feu nouveau est devenue une cérémonie propre de ce jour [1].

C'est par là que commence aujourd'hui l'office du Samedi Saint. La bénédiction du feu se fait avec beaucoup de solennité et de prières ; car ce feu nouveau est pour le Chrétien l'image de la loi nouvelle, loi de grace et d'amour, qui va naître du tombeau du Christ, comme le feu ancien est l'image de la loi antique, éteinte dans le sang du Sauveur. Lors donc que le clergé est arrivé au chœur, il commence les Litanies des Saints ; l'Eglise veut que ses enfants déjà béatifiés prennent part à la joie dont l'apparition de la loi nouvelle remplit la terre. Elle leur demande de venir au secours de leurs frères, afin qu'en suivant comme eux les commandements de cette loi sainte, ils arrivent à la même gloire [2]. Pendant qu'on chante les Litanies, le Prêtre bénit le feu nouveau. Telle est la première partie de l'office du Samedi Saint.

2° *Bénédiction du cierge Pascal.* Le cierge Pascal n'était primitivement qu'une colonne sur laquelle le patriarche d'Alexandrie écrivait l'époque de Pâque et des fêtes mobiles qui se règlent d'après cette grande solennité. Alexandrie étant la ville qui possédait les

[1] Menard. p. 91.

[2] Durand. *lib.* VI, *c.* 80.

meilleurs astronomes, l'Evêque devait les consulter chaque année, et, d'après leur décision, fixer au Pape, et par lui à toute l'Eglise, le premier dimanche après le quatorzième jour de la lune de mars.

Alors on écrivait sur la cire, et c'est sur une espèce de colonne faite de cette matière, que le patriarche d'Alexandrie dressait le catalogue des principales fêtes de l'année. Le Pape recevait ce *canon*[1] avec respect, le bénissait et en envoyait de pareils aux autres églises qui l'acceptaient avec les mêmes honneurs.

Bientôt on fit de ce bâton de cire un flambeau qui servit à éclairer pendant la nuit de Pâque, et on le regarda en même temps comme l'emblême de Jésus ressuscité. Le pape Zozime approuva cet usage, l'établit généralement en ordonnant à toutes les églises paroissiales de bénir le Samedi Saint un cierge Pascal [2].

Avec le feu sacré on allume le cierge Pascal. Il n'est pas permis de l'allumer d'ailleurs, non plus que les autres cierges destinés pour les offices et la Messe de la veille de Pâque. Tout autre feu est déclaré étranger et profane, semblable à celui qui irrita le Seigneur contre Nadab et Abiu, et qui fut cause de leur perte. La bénédiction du cierge Pascal remonte à la plus haute antiquité. On la trouve déjà dans les ouvrages de saint

[1] On sait que le mot canon veut dire règle. Cette colonne était le canon ou la règle d'après laquelle on célébrait Pâque et les fêtes mobiles qui en dépendent.

[2] Zozimus papa decrevit cereum sabbato sancto Paschæ, per ecclesias benedici (Sigebertus). M. Thirat, *Esprit des cérém.*

Ennode, évêque de Pavie, qui vivait au commencement du sixième siècle[1], Ce cierge fort élevé est placé sur un candelabre au milieu du sanctuaire, en face de l'autel. Il reste allumé à l'office du Samedi Saint, à la Messe et à Vêpres, pendant toute la semaine de Pâque; et ensuite à la Messe et aux Vêpres des dimanches et fêtes jusqu'à l'Ascension. Ce jour-là il disparaît immédiatement après l'Evangile de la grand'Messe : en ce moment, le Sauveur, enlevé à la terre, remonte dans les Cieux.

Tout ce détail indique assez la signification mystérieuse du cierge Pascal. Il est le premier symbole de la Résurrection de Jésus-Christ que l'Eglise propose aux Fidèles le Samedi Saint. Il leur rappelle en même temps que leur divin Rédempteur est la lumière du monde. Aussi, rien de plus magnifique, rien de plus célèbre dans la liturgie, que la formule employée pour le bénir. Elle commence par ces mots : *Exultet jam Angelica turba*, etc.

« Que les Anges du Ciel, que la milice d'en haut se réjouisse et tressaille d'allégresse, et que le son des trompettes annonce nos sacrifices de joie !

» Que la terre soit dans le bonheur, et qu'elle jouisse de la lumière glorieuse qui lui est venue !

» Et vous, notre mère, Eglise sainte, réjouissez-vous aussi; vous voilà rayonnante de la lumière du flambeau divin; du flambeau qui éclaire le monde !

[1] Ennod. p. 453.

« Que le lieu saint retentisse des transports de la joie des peuples; que les acclamations de la terre montent vers le Ciel. »

Tout le reste respire le même enthousiasme. Cette bénédiction est digne du génie de saint Augustin à qui elle est attribuée.

On chercherait vainement ailleurs des images plus gracieuses et plus poétiques, des paroles plus nobles et un chant plus beau. Dans cette inimitable bénédiction se trouvent les mots étonnants : « O péché d'Adam vraiment nécessaire ! puisque le Christ l'a effacé par sa mort. O heureuse faute qui nous a mérité un si grand Rédempteur. » C'est le Diacre qui chante cette belle annonce de la fête de Pâque; car la bénédiction du cierge Pascal a toujours été du ministère des Diacres, en présence même de l'Evêque ou du Prêtre officiant. Le Diacre alors est comme un héraut du Ciel qui annonce à l'Eglise la glorieuse résurrection de Jésus-Christ, son triomphe dans ce mystère, les témoignages éclatants de sa miséricorde, et le bonheur de l'homme réconcilié avec son Dieu, par l'accomplissement du grand ouvrage de la Rédemption.

Les cinq grains d'encens qu'il insère dans le corps du cierge, en forme de croix, sont un emblême des cinq plaies de Notre Seigneur et des aromates qui servirent à l'embaumer[1]. La prière que l'Eglise emploie pour les bénir ne laisse là-dessus aucun doute. Cette prière nous

[1] Durand. *liv.* VI, *c.* 80.

montre encore l'efficacité du cierge béni, comme de toutes les autres choses sanctifiées, pour éloigner le démon, les fléaux et les maladies. Voilà pourquoi on tirait du cierge Pascal des morceaux de cire qu'on distribuait aux Fidèles après la Messe du dimanche de Quasimodo. Ils les brûlaient dans leurs maisons, dans leurs champs, dans leurs vignes ou leurs prairies, comme des préservatifs contre le tonnerre, la grêle, les vents, les mauvaises bêtes et les artifices du démon. A Rome, au lieu de ces morceaux de cire, on bénissait de petits *agneaux* de cire dès le matin du grand Samedi. On les distribuait à la Messe du dimanche de Quasimodo dans les mêmes intentions[1].

Avant de taxer de simplicité la foi de nos pères, il faudrait prouver, ou que l'Eglise n'est pas infaillible, ou que Dieu n'est pas le maître de la nature, et qu'il ne lui est pas libre d'attacher ses faveurs à telle condition qu'il lui plaît. Pour nous, admirons sa bonté de Père qui a bien voulu, dans ces faibles moyens, donner des armes à ses enfants contre leurs ennemis, et faire dépendre de notre confiance en lui notre conservation et celle de ce qui nous est cher.

Désormais, quand nous verrons allumer le cierge Pascal, songeons sérieusement à ressusciter avec Jésus-Christ; et quand, depuis Pâque à l'Ascension, nous le verrons briller devant nos yeux, comme la colonne lumineuse qui conduisait Israël vers la Terre promise,

[1] Menard. p. 98; Ennod. p. 78.

demandons-nous si nous marchons fidèlement à la suite du Sauveur ressuscité, si nous avançons vers le Ciel, véritable Terre promise du Chrétien.

3° *Les leçons.* La troisième partie de l'office du Samedi Saint contient les leçons. Nous avons vu que dans l'antiquité, l'office du jour de Pâque ne devait finir, le plus tôt, qu'au chant du coq, c'est-à-dire après minuit du jour de Pâque. Dans les églises où il y avait peu de Catéchumènes à baptiser, on employait le temps qui restait depuis les bénédictions du feu et du cierge Pascal jusqu'à la Messe, à chanter des leçons de l'Ecriture. C'étaient autant d'instructions qu'on donnait aux Fidèles. Et afin que tous y prissent intérêt, on les chantait dans les deux langues alors vulgaires, le grec et le latin. Pour ôter la monotonie et parler tour à tour à l'esprit et au cœur de ses enfants, l'Eglise avait établi que ces leçons seraient entremêlées de cantiques ou répons, et de collectes propres à exciter la piété. La même chose s'observe encore aujourd'hui. Toutes ces leçons, au nombre de douze, se rapportent au Baptême, dont le Samedi Saint est la grande fête.

Dites-moi, l'Eglise pouvait-elle trouver un temps plus convenable que celui qui s'écoule entre la mort et la résurrection de son époux divin, pour célébrer le Baptême des Fidèles et la résurrection des enfants de Dieu? Ne s'agit-il pas de représenter le passage qu'on leur fait faire de la mort du vieil homme ou du péché, enseveli dans le tombeau du Sauveur, à la vie nouvelle que le second Adam nous procure par la grace du Baptême?

Lors donc que le Diacre a fini la bénédiction du cierge Pascal, il dépose sa dalmatique, et s'étant revêtu de l'aube et de l'étole, il monte au jubé et chante la première leçon. Les autres le sont par des Clercs d'un ordre inférieur. C'est, comme nous l'avons dit, au grand mystère de notre régénération que l'Eglise a eu intention d'appliquer le sens de ces douze leçons, qu'on appelle prophéties. Elles sont sans titre en signe de deuil.

La *première* est tirée de la Genèse, et roule sur la création du monde, et principalement sur celle de l'homme créé à l'image de Dieu, laquelle avait été effacée par le péché, et qui est réparée par le Baptême de la régénération en Jésus-Christ, par le mérite de sa mort et de sa résurrection.

La *seconde* est l'histoire du déluge, par lequel périrent tous ceux qui n'étaient point dans l'arche, figure de l'Eglise.

La *troisième* est l'histoire du sacrifice d'Abraham, où l'on voit la soumission d'Isaac qui, étant sous la main de son père, dont le Seigneur conduisait le bras, représentait un baptisé soumis à celui qui, lui imposant la main et le marquant de l'onction sainte, le fait renoncer à sa première vie dans les eaux du Baptême.

La *quatrième* est l'histoire du passage miraculeux des Israélites à travers la Mer-Rouge, qui fut pour eux un chemin de vie et de salut, comme le Baptême l'est pour le Catéchumène.

La *cinquième* est prise du prophète Isaïe, par la

bouche duquel le Seigneur, après avoir marqué en quoi consiste l'héritage qu'il promet à ses enfants d'adoption, invite tout le monde à embrasser la Religion dont le Baptême est la porte, afin d'avoir part à cet héritage.

La *sixième* est la prophétie de Baruch. Le Prophète dit aux enfants d'Israël qu'ils n'ont été emmenés captifs que pour avoir abandonné le Seigneur; puis il leur montre un chemin pour retourner à la vie et à la liberté. Voilà bien le genre humain devenu esclave par le péché originel, et rendu à la liberté par le Baptême.

La *septième* est prise de l'endroit d'Ezéchiel où il s'agit de la résurrection générale des hommes; résurrection qui s'opère dans le Baptême.

La *huitième* est l'endroit d'Isaïe où il est dit que sept femmes prendront le même homme, à qui elles ne demanderont que l'honneur de porter son nom pour être délivrées de l'opprobre. Voyez-vous toutes les nations accourant au Baptême et prenant le nom de Chrétiennes, pour être délivrées de la honte et des horreurs du Paganisme?

La *neuvième*, tirée de l'Exode, rappelle le passage de l'Ange exterminateur, qui épargne ceux dont les maisons étaient teintes du sang de l'agneau. Heureux les Catéchumènes sur qui, après le Baptême, le démon n'aura plus d'empire!

La *dixième*, c'est le prophète Jonas qui, jeté dans les flots, englouti par un monstre marin, sort plein de vie au bout de trois jours. C'est bien l'homme qui, saisi et

dévoré en quelque sorte par le serpent infernal, est retiré de sa gueule par le Baptême.

La *onzième* est tirée de l'endroit du Deuteronome où il est dit que Moïse écrivit son second cantique et l'apprit aux enfants d'Israël peu de temps avant sa mort. Avertissement aux futurs baptisés, souvenirs de leurs engagements.

La *douzième* est l'histoire des trois jeunes Hébreux condamnés à être jetés dans la fournaise ardente, pour n'avoir pas voulu adorer la statue du roi de Babylone. Protection de Dieu sur les baptisés devenus ses enfants.

A ce choix de leçons, si bien suivi, si bien approprié à la circonstance de ces nuits brillantes et solennelles où un nouveau peuple allait passer par les ondes régénératrices, on reconnaît la sagesse divine qui préside à toutes les prescriptions de l'Église catholique.

4° La quatrième partie de l'office du Samedi Saint, est la *bénédiction des Fonts*, c'est-à-dire de l'eau qui doit servir au Baptême des Catéchumènes. L'usage de bénir l'eau du Baptême remonte au berceau de l'Eglise. On en voit la preuve dans les écrits des Pères du quatrième et même du troisième siècle[1]. Lorsque les Catéchumènes avaient subi leur dernier examen, fait la triple renonciation et reçu l'onction de l'Evêque, on se rendait aux Fonts pour les bénir. Toute l'assemblée des Fidèles, portant des cierges allumés, marchait en pro-

[1] S. Cyril *Catéch.* 3; S. Cypr. *ep.* 70, *ad Januar.*

cession, au chant des Litanies qui se disaient à trois, à cinq ou à sept chœurs, selon que l'assistance était nombreuse[1]; ou se répétaient à deux chœurs jusqu'à trois, cinq et sept fois. C'est de là que sont venus les noms de *ternaire* de *quinaire* et de *septenaire*, donnés à ces litanies. En revenant des Fonts, on chantait la Litanie ternaire qui se répétait trois fois. Elle se dit encore aujourd'hui.

Lors donc que les prophéties sont chantées, voici tout le clergé qui se met en marche vers les Fonts en chantant les Litanies. Arrivé au baptistaire, le Prêtre bénit l'eau. Rien de plus vénérable par leur antiquité, rien de plus instructif et de plus efficace que les prières et les cérémonies saintes qu'il emploie. Il commence par rappeler, dans une magnifique préface, les merveilles que Dieu a opérées par les ondes, puis plongeant sa main dans le bassin des Fonts, il divise les eaux en forme de croix, il demande à Dieu qu'il les remplisse de la vertu du Saint-Esprit, et qu'il les féconde par sa grace. Il en répand ensuite vers les quatre parties du monde pour marquer que toute la terre en doit être arrosée; c'est-à-dire que, suivant la promesse de Jésus-Christ, l'Evangile doit faire le tour du monde et que tous les peuples doivent être appelés au Baptême. Il souffle trois fois sur elle en conjurant Jésus-Christ de la bénir de sa bouche même et de la soustraire à la puissance du démon.

Il y plonge trois fois le cierge Pascal pour nous montrer que c'est par les mérites de Jésus-Christ, mort et

[1] Sacram. Grégor.; et ord. rom.

ressuscité, dont ce cierge est la figure, qu'elle aura la vertu de préserver nos corps et nos ames des embûches de l'ennemi et de remettre les péchés véniels en faisant naître dans les cœurs des sentiments d'amour de Dieu et de contrition. Il répand quelques gouttes de cette cire dans l'eau qu'il vient de bénir, pour marquer que la vertu de Jésus-Christ y reste attachée ; puis il sépare l'eau qui doit être réservée pour le Baptême. Lorsqu'elle est dans les Fonts, il y mêle du saint Chrême qui, étant composé d'huile et de baume, rappelle la grace que produira le Baptême dans ceux qui le recevront. « Que cette eau, dit-il, par ce mélange, soit sanctifiée, fécondée et reçoive la vertu de remettre les péchés et de régénérer les ames pour la vie éternelle, au nom du Père, etc.»

Autrefois, après la bénédiction, le Prêtre allait répandre de cette eau sanctifiée sur tous les assistants. La même chose se fait encore aujourd'hui. Tous les Fidèles avaient ensuite et ont encore la liberté d'aller prendre de cette eau et de l'emporter dans leurs maisons. On l'emploie comme préservatif contre les accidents et les dangers spirituels et corporels. Il est honteux de ne pas trouver de cette eau bénite dans les maisons et de ne savoir où en prendre lorsqu'il s'agit d'administrer les malades.

La bénédiction finie on revient au chœur en chantant les Litanies. C'est alors que dans la primitive Église, on conduisait en procession, à l'autel, les nouveaux baptisés, revêtus de leurs habits blancs, un cierge allumé

à la main, et accompagnés de leurs parrains et marraines. A l'autel ils recevaient la sainte Eucharistie et mangeaient le lait et le miel de l'innocence.

5° *La Messe*. La Messe commence aussitôt qu'on est de retour au chœur. Elle n'a point d'*Introït* parce que tout le peuple est entré ; dans les premiers siècles, il était à l'église depuis la veille ; elle est fort courte à cause de la longueur des précédents offices.

6. *Les Vêpres*. Il en est de même des Vêpres. Un seul psaume de deux versets les compose, mais que ce psaume est bien choisi ! *Toutes les nations de la terre*, s'écrie l'Église, *louez le Seigneur! peuples, louez-le tous, parce que sa miséricorde s'est manifestée sur nous et que la vérité de sa promesse demeure éternellement*. Par les *nations*, le Prophète entend les Gentils ; par les *peuples*, les enfants d'Israël, sociétés séparées autrefois, mais unies dans ce grand jour en Jésus-Christ pour ne plus faire qu'une même famille. C'est pourquoi le Prophète, voyant dans l'avenir, ce mystère d'unité, le Baptême, où Juifs et Gentils recevant le même esprit, deviennent enfants du même Dieu, s'écrie dans un saint transport : Sa miséricorde s'est manifestée sur *nous* ; oui, sur nous tous, sur vous et sur nous. Oh ! que ce *nous* est touchant ! Puisse-t-il embraser nos cœurs de cette charité vraiment catholique dont il est l'expression !

Le Samedi Saint ensevelissons-nous dans le tombeau avec Jésus-Christ ; laissons y le vieil homme ; reportons-nous aux nuits brillantes et solennelles de la primitive Eglise où l'on conférait le Baptême ; renouvelons nos

promesses; purifions notre robe baptismale par les larmes d'une sincère pénitence, afin de pouvoir, le jour de Pâque, entrer aux noces de l'Agneau.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'être mort et d'avoir voulu être mis dans le tombeau pour l'amour de moi; faites-moi la grace de me dépouiller du vieil homme pendant le Carême, afin de ressusciter à la vie de la grace le jour de Pâque.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me demanderai le Samedi Saint : Suis-je mort au vieil homme?*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — SAMEDI SAINT.

Q. Qu'est-ce que le Samedi Saint?

R. Le Samedi Saint est le jour où l'Eglise honore la sépulture du Sauveur. Autrefois c'était le jour où l'on administrait solennellement le Baptême aux Catéchumènes. L'office de ce jour se compose de six parties.

Q. Quelle est la première?

R. La première est la bénédiction du feu nouveau.

Dès le commencement, l'Eglise a béni toutes les choses dont elle faisait usage pour le culte divin. On bénissait chaque jour le feu qui devait servir pendant les offices. C'est pour nous rappeler cet usage qu'on bénit le feu le Samedi Saint. C'est aussi pour nous apprendre que tout doit être nouveau dans notre cœur afin d'imiter le Sauveur ressuscité.

Q. Quelle est la seconde?

R. La seconde c'est la bénédiction du cierge Pascal. Le cierge Pascal était autrefois une colonne de cire sur laquelle on écrivait l'époque de la fête de Pâque. Il est aussi le premier symbole du Sauveur ressuscité; on l'allume avec le feu nouveau, et on le place sur un grand chandelier, dans le sanctuaire en face de l'autel. Il y reste jusqu'au dimanche de l'Ascension. Les cinq grains d'encens qu'on y insère marquent les cinq plaies de Notre Seigneur Jésus-Christ et les aromates dont on se servit pour embaumer son corps.

Q. Quelle est la troisième?

R. La troisième, ce sont les prophéties. Il y en a douze. Pendant les premiers siècles on passait toute la nuit à l'église, jusqu'au matin du jour de Pâque. Pour entretenir la piété des Fidèles, on leur lisait l'Ecriture-Sainte. Ces leçons étaient entrecoupées de cantiques ou de répons. Elles avaient toutes rapport au Baptême qui était le grand objet de l'attention de l'Eglise pendant cette nuit solennelle. Lorsque nous entendons les leçons du Samedi Saint, il nous faut remercier Dieu de la grace de notre Baptême et en renouveler les promesses.

Q. Quelle est la quatrième ?

R. La quatrième est la bénédiction des Fonts. Lorsqu'on avait préparé les Catéchumènes, on les conduisait aux Fonts en chantant les Litanies. On bénissait l'eau dans laquelle ils allaient être régénérés. C'est ce qu'on fait encore aujourd'hui. Toutes les cérémonies de la bénédiction des Fonts nous apprennent que c'est par Notre Seigneur Jésus-Christ que l'eau a reçu la vertu de nous purifier et de nous préserver des embûches du démon. Il faut emporter de cette eau bénite dans les maisons et s'en servir avec foi et piété dans les dangers spirituels et corporels.

Q. Quelle est la cinquième?

R. La cinquième, c'est la Messe. La Messe du Samedi Saint n'a point d'*Introït*, parce que tout le peuple est à l'église. Elle est très-courte parce que les offices sont très-longs.

Q. Quelle est la sixième ?

R. La sixième, ce sont les Vêpres qu'on chante de suite après la Messe. Elles se composent d'un seul psaume. On y invite les Gentils à se réunir aux Juifs, pour bénir le Seigneur qui, par la grace du Baptême, a réuni tous les peuples dans la même Eglise, afin de les réunir tous dans la même gloire pendant l'éternité. Le Samedi Saint nous devons nous ensevelir avec Notre Seigneur dans le tombeau, y laisser nos vieilles habitudes de péché, de tiédeur, afin de ressusciter avec le Sauveur en menant une vie nouvelle.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'être mort et d'avoir voulu être mis dans le tombeau pour l'amour de moi ; faites-moi la grace de me dépouiller du vieil homme pendant le Carême, afin de ressusciter à la vie de la grace pour le jour de Pâque.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me demanderai le Samedi Saint : Suis-je mort au vieil homme ?*



XXXVIIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Pâque. — Objet de cette solennité. — Sagesse de l'Église dans l'époque de cette fête. — Son excellence. — Son harmonie avec la saison. — Division de l'office. — Procession avant la Messe. — Messe. — Vêpres. — Procession. — Semaine de Pâque.

Pâque ! voici un mot qui a traversé plus de trente siècles ; un mot qui a retenti aux frontières de l'antique Egypte, aux sables du désert, aux échos du Sinaï, aux rives du Jourdain, au temple de Salomon, aux catacombes de Rome, aux basiliques de Constantinople et de Nicée, aux cabanes du sauvage de l'Amérique, aux huttes du nègre de l'Afrique centrale, aux plaines brûlantes de la Chine et aux montagnes glacées de la Tartarie : mot immortel comme l'événement qu'il exprime !

Pâque ! Voici une solennité qui, depuis des milliers d'années, met en joie l'Orient et l'Occident : c'est la fête de l'univers, c'est une fête de famille. D'où vient qu'elle fait battre à l'unisson tant de millions de cœurs ? ah ! c'est qu'elle perpétue un fait d'un intérêt commun, immense, éternel.

Voulez-vous connaître l'origine de cette solennité

vraiment *catholique?* Le peuple de Dieu gémissait dans les fers de Pharaon; mais enfin l'heure de la délivrance a sonné. L'Ange du Seigneur *passe* durant la nuit et frappe de mort tous les premiers-nés des maisons sur lesquelles il ne voit pas le sang d'un agneau. Ici tout est figure. Cet agneau, c'était le Christ. Ce Pharaon, c'était l'antique serpent, tyran du genre humain, depuis la faute originelle; ce peuple hébreu, c'étaient tous les peuples. Et voilà pourquoi les Juifs ont célébré, par une fête perpétuelle, le souvenir de ce passage de l'Ange et l'immolation de l'agneau qui les préserva du glaive; et voilà pourquoi maintenant la figure a fait place à la réalité, l'Eglise catholique célèbre par une fête immortelle, et l'immolation du véritable Agneau, et son passage de la mort à la vie, et la défaite du démon, et la délivrance du genre humain qui en fut la suite. Connaissez-vous dans les annales des peuples un événement plus digne de mémoire et plus capable de remplir de reconnaissance, d'enthousiasme et d'amour, quiconque porte dans sa tête une pensée de foi, et dans sa poitrine un cœur d'homme et de chrétien?

Pâque veut dire passage, vous savez pourquoi. L'Homme-Dieu fut à peine remonté vers son Père, que les Apôtres s'empressèrent d'établir une fête solennelle pour célébrer sa Pâque, c'est-à-dire son glorieux passage de la mort à la vie. Nous les voyons disposer leurs voyages, presser ou retarder leurs courses évangéliques pour célébrer, à Jérusalem, au lieu même de l'événement, cette solennité des solennités. Elle se célébrait de même

dans toutes les contrées converties au Christianisme. Notre fête de Pâque est donc d'institution apostolique, personne n'éleva jamais là-dessus aucun doute. Cette noble origine doit être un nouveau titre à notre vénération.

Unanimes sur la célébration de la solennité, les Eglises primitives ne le furent pas d'abord sur le jour précis où il fallait la fixer ; dès le milieu du second siècle, il y eut de grands démêlés à ce sujet. Les Chrétiens d'Occident ne voulaient faire la fête que le dimanche après le quatorzième de la lune qui suit l'équinoxe de printemps, afin de ne pas se rencontrer avec les Juifs dans la célébration de cette solennité. Les Chrétiens d'Orient, au contraire, prétendaient qu'il fallait célébrer la Pâque le quatorzième de la lune après l'équinoxe. En lisant l'histoire des contestations qui eurent lieu à cette occasion, les esprits superficiels sont tentés de traiter tout cela de querelles puériles ; qu'ils aient la patience de nous écouter un instant, et ils verront que l'Eglise catholique ne s'émeut point sans de graves motifs.

Il y a des points de discipline d'une importance secondaire parmi lesquels on peut, on doit même admettre de la variété, suivant les siècles et les pays. Cette variété relève la beauté de l'unité de la foi : il y a aussi dans la discipline de l'Eglise des points essentiels qui doivent rester immuables. Or, le temps de la Pâque est un de ces points importants où l'unité était nécessaire.

En effet, il ne s'agit pas d'un seul jour ou d'une seule fête, mais de toutes les autres grandes fêtes qui

en dépendent et qui comprennent une bonne partie de l'année chrétienne ; le jeûne du Carême, par exemple, le temps de la Pentecôte, dépendent absolument du jour de Pâque. N'était-il pas convenable que l'Eglise, répandue sur tous les points du globe, fut en même temps dans les jeûnes et les pleurs, et en même temps dans la joie? Cette unité, cette conspiration générale de tous les membres de la grande famille catholique, n'ont-ils pas plus de force que des efforts isolés? Eh quoi ! pendant que les uns auraient honoré de leurs larmes et de leurs pénitences la Passion du Fils de Dieu, on aurait vu les autres célébrer sa Résurrection avec toutes les marques de l'allégresse et de la joie? Un pareil spectacle, dites-moi, eût-il été supportable? et puis, si l'Eglise est une, si elle doit aimer en toutes choses l'unité, noble cachet de sa céleste origine, ne devait-elle pas l'aimer, la chercher avec bien plus d'ardeur dans la célébration du mystère qui, nous ayant tous unis à Dieu, a fait de tous les hommes un seul corps en Jésus-Christ[1]?

Je conçois, dites-vous, que toutes les Eglises d'Orient fussent unanimes dans la célébration de la Pâque ; mais quelle nécessité que l'Orient et l'Occident fussent à l'unisson?—Votre imagination, je le vois, vous représente un grand intervalle entre l'Orient et l'Occident, et vous croyez que cette distance pare à tous les inconvénients ; mais vous oubliez que l'Orient et l'Occident ne font qu'un

[1] Rom. 6. 4.

corps de religion, une même Eglise; vous oubliez qu'il y a toujours un grand nombre d'Occidentaux dans l'Orient, et d'Orientaux dans l'Occident; vous oubliez que dans les pays limitrophes de l'Orient et de l'Occident cette distance n'existe plus. Concevez, dès-lors, quel embarras, quelle confusion, quelle étrange bigarrure lorsque, dans la même province, dans la même ville, les uns pleurent la mort de leur Sauveur, et les autres se réjouissent; les uns jeûnent et les autres défendent de jeûner; les uns sont couverts de sacs et de cilices, et les autres parés d'habits de fête! Concevez quel danger résulte de là, pour la tranquillité publique. Il faut contenir dans la paix et la concorde, non-seulement des hommes éclairés et vertueux qui ont assez d'étendue d'esprit et de charité pour agréer, ou du moins pour souffrir avec patience ces diversités; mais aussi des hommes ignorants et charnels, enfin des peuples faciles à se scandaliser et à s'aigrir les uns contre les autres.

Pour toutes ces raisons qui, certes, ne paraîtront légères qu'à l'homme irréfléchi, presque toutes les églises se rendirent au sentiment du pape Victor, en attendant que le premier Concile de Nicée vint fixer par un décret irrévocable l'unité du jour de Pâque, pour tout l'univers. Nous nous sommes étendus à dessein sur ce point de notre histoire, afin de montrer, une fois pour toutes, la profonde sagesse de l'Eglise, et la gravité des motifs qui la font agir, combattre, approuver et décider dans toutes les circonstances.

La fête de Pâque, dit saint Grégoire, est la solen-

nité des solennités, parce qu'elle nous enlève de la terre pour nous transporter dans l'éternité, et pour nous en faire jouir dès à présent par la Foi, l'Espérance et par la Charité[1]. Ce jour inspire, je ne sais quelle joie indéfinissable qu'on n'éprouve point dans les autres fêtes. L'homme, voyez-vous, aime passionnément la vie, il sent qu'il fut immortel : tout ce qui affermit, tout ce qui lui rend ses droits à la vie, tout ce qui brise l'aiguillon de la mort, fait sur lui une impression puissante, irrésistible ; la fête de Pâque qui est le triomphe de la vie sur la mort ; la fête de Pâque qui nous montre l'homme ressuscité, Jésus-Christ notre chef brisant pour lui et pour nous l'empire de la mort, excite toujours l'allégresse la plus vive, le contentement le plus intime. Ajoutez que dans cette fête, le Chrétien reçoit par la Communion le gage sensible de son immortalité glorieuse ; ajoutez encore que toute la nature se met en harmonie avec la Religion, pour lui redire ce dogme consolateur. C'est au printemps, c'est-à-dire au moment où tout renaît dans le monde matériel que nous célébrons le mystère de notre résurrection à la grace d'abord, et ensuite à la gloire. A défaut de livre, toutes les créatures peuvent nous instruire ; pas une herbe des champs qui ne nous dise : Vous ressusciterez.

Vous ressusciterez ; voilà ce que l'Eglise nous dit aussi par la voix éloquente de ses cérémonies.

Entrons dans le temple saint ; tous les signes de deuil

[1] Homil. 22, *in Evang.*

ont disparu, les autels sont parés avec une magnificence extraordinaire; les ornements aux joyeuses couleurs, aux riches broderies reparaissent avec les Ministres sacrés, tous les fronts sont radieux; toutes les cloches sont en mouvement, et les habitants des villes arrivent en foule aux portiques des vieilles cathédrales, comme les populations des campagnes aux simples églises des hameaux. Le chant de joie, l'*Alleluia*, ce mot de la langue du Ciel tombé sur la terre pour nos jours de fête, retentit de toutes parts, se répète à chaque instant, se varie, se module sur tous les tons; et quand à cela vient se joindre un beau soleil, défendez-vous, si vous pouvez, des sentiments de joie, d'espérance et de bonheur que ce grand jour a mission d'inspirer!

L'office de Pâque peut se diviser en quatre parties : la procession du matin, la Messe, les Vêpres et la procession du soir.

Autrefois, dès que l'aurore du grand jour commençait à paraître, tous les Fidèles, hommes et femmes, enfants et vieillards, riches et pauvres, princes et peuple, se rendaient à l'église. Le Prêtre entonnait le Cantique de la Résurrection, puis il baisait l'image de Jésus-Christ ressuscité, il donnait ensuite le *baiser de dilection* au plus considérable de l'assemblée qui le communiquait au suivant, ainsi jusqu'au dernier des hommes. Les femmes en usaient de même entre elles. Celui qui donnait le baiser disait : *Le Christ est ressuscité*; celui qui le recevait répondait : *Il est vraiment ressuscité*. De l'église, les embrassements passaient dans

les rues, dans les champs, dans les maisons : partout où l'on se rencontrait on se donnait le *baiser de dilection* sans autre distinction que celle des sexes.

Cela se renouvelait pendant trois jours entiers, de la même manière et avec les mêmes paroles. Gardez-vous de voir là une vaine cérémonie : Nos pères prenaient la Religion au sérieux. Ils choisissaient d'ordinaire cette occasion pour se réconcilier publiquement et recommencer la vie de paix et de charité qui doit distinguer les enfants de celui qui a dit : *On reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres*[1]. Ce touchant usage se réduit de nos jours au baiser de paix que se donnent entre eux, avant la Communion, les Ministres de l'autel.

Pour perpétuer le souvenir de la Résurrection du Sauveur, et du Baptême des Catéchumènes, nous faisons encore, avant la Messe, la procession et l'aspersion de l'eau bénite. Cette double cérémonie se renouvelle tous les dimanches, parce que tous les dimanches de l'année sont une continuation de la fête de Pâque[2].

Autrefois la procession pascale se faisait avec une grande pompe et des circonstances tout à fait propres à rappeler l'intention que l'Eglise avait eue en l'établissant. Elle avait voulu, cette tendre épouse de l'Homme-Dieu, représenter les Apôtres et les disciples allant de Jérusalem en Galilée, où Jésus avait dit aux saintes femmes qu'il les précéderait; et voilà que les Pasteurs, à la tête du

[1] Durandus, *lib.* 6, *c.* 86.

[2] Rupert. *lib.* 7, *c.* 20, 24, 25 ; Durandus, *lib.* 6. *c.* 86.

troupeau, se mettaient en marche vers la station de la procession, c'est-à-dire vers le point où elle s'arrêtait et d'où elle revenait à l'église. Dans la langue naïve de nos pères, cette station s'appelait la *Galilée*. C'était un lieu richement décoré, comme les reposoirs au jour de la fête du Saint-Sacrement. Là, le chœur, environné de tout le peuple, cherchait à se surpasser par des chants d'allégresse. Toute l'assemblée répondait avec un enthousiasme souvent accompagné de larmes de joie. Des antiennes de l'Écriture, on passait à des cantiques de réjouissance dont le principal était la fameuse hymne : *Salve festa dies, salut jour de fête.* Ivres d'une sainte joie, tous les Fidèles revenaient en bel ordre à l'église pour assister à l'auguste sacrifice.

D'un bout à l'autre, la Messe du jour de Pâque respire l'allégresse. On y chante l'hymne antique, si pleine de poésie qui, sous la simplicité de l'expression, cache des pensées tour à tour sublimes et gracieuses, comme toutes celles qu'inspirént le Christianisme.

Victimæ paschali laudes, etc.

« Peuple, prosterne-toi, adore la Victime pascale, adore l'Agneau qui sauve les brebis !

» Adore le Christ qui réconcilie la terre avec le Ciel !

» Oh ! quel merveilleux duel entre la vie et la mort !

» Le Maître de la vie meurt, mais la mort sera vaincue et le Crucifié reprendra la vie, comme un vêtement qui lui appartient et qu'il n'avait fait que déposer !

» Qu'as-tu vu, Marie ? dis-nous, qu'as-tu vu sur le chemin ?

» J'ai vu le sépulcre du Christ vivant ; j'ai vu la gloire du Christ ressuscité ; j'ai vu les Anges, témoins célestes, avec leurs robes éclatantes de blancheur, me montrer le tombeau vide ; je les ai entendus me dire : Il n'est plus ici.

» Le Christ, mon espérance, est ressuscité, il vous précède en Galilée.

» Nous le savons, le Christ est vraiment ressuscité ; Christ vainqueur, ayez pitié de nous. »

L'Evangile de la Messe contient en peu de mots l'histoire de la Résurrection et l'apparition des Anges aux saintes femmes. Nous l'avons racontée en détail dans la seconde partie du Catéchisme [1].

Quoique l'office du jour de Pâque soit tout entier consacré à la fête de la Résurrection, il y a cependant une espèce de suspension pour celui des baptisés dont la fête commençant le Samedi Saint, ne finissait qu'après le samedi suivant. Or, l'office des baptisés commençait par des Litanies dont les premiers mots sont : *Kyrie eleïson*, etc. Telle est la raison pour laquelle les Vêpres du jour de Pâque commençaient par les *Kyrie* et non par le *Deus in adjutorium* [2]. Cet antique usage s'est conservé dans le diocèse de Besançon.

La procession aux Fonts se rapporte également à l'office des baptisés, en sorte que le jour de Pâque, il semble que l'Eglise, partagée entre la joie de la résurrection de son divin époux, et le bonheur d'avoir vu

[1] Leçon XIV.

[2] Durandus, *lib.* 6, *c.* 89.

augmenter par le Baptême le nombre de ses enfants, ne sache auquel entendre; épouse et mère, elle passe du tombeau vide de son Époux au berceau de ses fils nouveau-nés; elle chante, elle bénit, elle remercie; à l'autel, elle parle de son Epoux; en les conduisant aux Fonts, elle rappelle aux baptisés l'inestimable faveur qu'ils ont reçue, et leur dit la joie dont son cœur surabonde. Autrefois, pendant les sept jours de la semaine de Pâque, on conduisait les Néophytes revêtus de leurs habits blancs, aux fontaines sacrées.

Pendant la procession on chante deux psaumes. Avant d'arriver aux Fonts c'est le *Laudate pueri* : *enfants, louez le Seigneur*. Louez-le en venant visiter le lieu où il vous a donné la naissance. Au sortir des Fonts, c'est l'*In exitu Israël : Israël au sortir de l'Égypte, etc*. C'est l'hymne de la grande délivrance, dont celle des Israélites n'était que la figure. Qu'en pensez-vous? A la vue de tout ce peuple de baptisés revenant sur les bords des ondes sacrées où ils reçurent la vie et dans lesquelles périt la puissance de Satan, ne vous semble-t-il pas voir les enfants d'Israël, après le passage de la Mer-Rouge, revenir sur les bords escarpés de l'abyme, et, au souvenir de leur miraculeux passage et de la ruine de Pharaon, entonner avec transport le beau cantique de Moïse: *Chantons au Seigneur! car il a glorieusement manifesté sa puissance; il a renversé le cheval et le cavalier; il les a engloutis dans les flots, etc*.

En revenant des Fonts sacrés, on s'arrête à la cha-

pelle du Christ, parce que c'est Jésus-Christ qui baptise et on lui chante une antienne d'action de graces. Quoi de plus juste que ce tribut de reconnaissance? quoi de plus gracieux que ce sourire de l'innocence au Père dont le sang réparateur vient de donner la vie? A la procession on porte le cierge Pascal, et je vous assure que pour tous ceux qui savent quel est ce symbole et ce que représente ce cierge dont la grosse flamme va brillant au-dessus de toutes les têtes de la foule, il y a à penser et à réfléchir.

Ce qui a civilisé le monde, c'est la lumière de la foi, la lumière dont le cierge de Pâque n'est qu'une ombre. Pour éteindre cette flamme qui nous venait du Ciel, quels efforts n'a pas faits l'Enfer ?

Quand vous êtes dans l'Église, vous voyez le cierge pascal partir d'auprès de l'autel, vous le voyez s'avancer dans le sanctuaire, en descendre les marches, puis, en tournant pour entrer dans les bas côtés, tout à coup la lueur sacrée disparaît derrière un faisceau de colonnes; mais bientôt elle reparaît sous l'ouverture d'une ogive; un peu plus loin elle se cache derrière d'autres piliers; à quelque distance elle se montrera de nouveau, et enfin vous la verrez revenir resplendissante aux côtés de l'autel.

Ceci nous semble une image fidèle des vicissitudes qu'a traversées le flambeau de la foi chrétienne; par moment il a brillé d'un grand éclat, par moment sa lueur s'est cachée, mais elle ne s'est jamais éteinte ; et, à la fin des temps, elle remontera pure et étincelante au

Ciel, comme le cierge Pascal revient au côté de l'autel[1].

C'est ainsi que pour célébrer dignement les fêtes de Pâque, il faut entrer dans l'esprit de l'Eglise et des cérémonies saintes. Une foi vive au grand mystère de la Résurrection et un amour sans bornes pour le Sauveur qui a voulu naître, mourir et ressusciter pour nous, un grand désir de ressusciter un jour glorieux avec lui ; enfin une volonté sincère et persévérante de nous maintenir dans la vie de la grace où nous sommes entrés par la Communion pascale, en sorte qu'on puisse dire à ceux qui désormais nous chercheront parmi les pécheurs ou les tièdes, ce que les Anges disaient aux saintes femmes en parlant du Sauveur : *Il est ressuscité, il n'est plus ici ;* tels sont les sentiments et les résolutions que nous devons porter à la célébration de ce grand jour. Malheur à nous si nous ne prenons pas tout cela au sérieux !

Autrefois toute la semaine de Pâque était une fête continuelle, c'était surtout en faveur des Néophytes que ces sept jours étaient observés. L'Eglise voulait faire un accueil solennel à ces nouveaux enfants ; elle voulait aussi les fortifier par des secours célestes contre les attaques qu'ils auraient à soutenir après le Baptême. Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme, fut tenté après son Baptême, les nouveaux Fidèles ne doivent pas se promettre un meilleur traitement de cet ennemi juré de la

[1] *Tableau poétiq. des fêtes, p.* 106.

sainteté et de la justice. On les fortifie donc pendant sept jours[1].

Jusqu'à la fin de la semaine ils portaient leurs vêtements blancs, et ne les déposaient que le dimanche de Quasimodo, appelé pour cela *in albis depositis. Dimanche où l'on quitte le blanc*. Pendant toute cette semaine, ainsi que durant le temps Pascal et tous les dimanches de l'année, on priait debout en mémoire de la résurrection du Sauveur De même, pendant toute l'octave de Pâque et de la Pentecôte, on ne dit que trois psaumes et trois leçons à Matines et trois psaumes à Vêpres. L'Église veut rappeler aux néophytes qu'ils ont reçu dans le Baptême, la foi, l'espérance et la charité; elle veut aussi rendre grace aux trois augustes personnes de la Sainte Trinité de leur avoir accordé ces vertus, noble héritage des enfants d'adoption, germe précieux de gloire et d'immortalité[2].

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir donné dans la résurrection de votre Fils le gage de ma résurrection glorieuse au jour du jugement; faites que nous ressuscitions maintenant à la grace, afin que nous ressuscitions un jour à la gloire.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour

[1] Homil. *de Resurrec.*

[2] Durand. *lib.* VI, *c.* 89. — Thomassin, *Célébration des fêtes*, *liv.* II, *c.* 16.

l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'apporterai tous mes soins à la Communion pascale.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — PAQUE.

Q. Qu'est-ce qne la fête de Pâque?

R. La fête de Pâque est le jour où Notre Seigneur est ressuscité. La résurrection de Jésus-Christ est le fondement de notre foi et de notre espérance. C'est pourquoi l'Eglise célèbre avec tant de pompe et de joie la mémoire de ce grand événement.

Q. Que signifie le mot Pâque?

R. Le mot Pâque veut dire passage. Les Hébreux célébraient la Pâque, c'est-à-dire l'immolation de l'Agneau Pascal, le passage de l'Ange exterminateur et leur délivrance de la servitude d'Egypte; et les Chrétiens célèbrent le passage de Notre Seigneur de la mort à la vie, et leur délivrance du péché et du démon.

Q. Pourquoi fait-on la procession avant la Messe?

R. On fait la procession avant la Messe en mémoire du voyage que les Apôtres et les Disciples firent en Galilée, lorsque Notre Seigneur leur eut fait dire par les saintes femmes : Allez en Galilée, là vous me verrez. C'est pourquoi le lieu où s'arrêtait la procession, s'appelait autrefois *la Galilée*. C'était un magnifique repo-

soir, où l'on chantait des hymnes et des cantiques de réjouissance.

Q. Pourquoi fait-on une procession à Vêpres?

R. On fait une procession à Vêpres, parce qu'autrefois on conduisait aux Fonts les nouveaux baptisés, afin qu'ils rendissent graces du Baptême qu'ils avaient reçu la veille. Il en était de même chaque jour de la semaine de Pâque. Pendant la procession, on chante le *Laudate pueri*, et l'*In exitu Israël*, pour exprimer la joie que nous devons tous éprouver d'avoir été délivrés par le Baptême de l'empire du démon et du péché. Nous imitons en cela les Hébreux qui, après avoir passé la Mer-Rouge, chantèrent un cantique d'actions de graces. En revenant on s'arrête devant la chapelle du Crucifix, pour remercier Notre Seigneur du Baptême, car c'est lui qui baptise.

Q. Que faut-il faire pour célébrer dignement la fête de Pâque?

R. Pour célébrer dignement la fête de Pâque, il faut 1° avoir une foi vive à la résurrection de Notre Seigneur; 2° le remercier d'avoir voulu naître, mourir et ressusciter pour l'amour de nous; 3° ressusciter du péché à la grace, en sorte qu'après Pâque nous menions une vie nouvelle, une vie de sainteté, de bonnes œuvres et de ferveur. C'est le gage de notre résurrection glorieuse au jour du jugement.

Q. Que devons-nous faire pendant les fêtes de Pâque?

R. Pendant les fêtes de Pâque, nous devons remercier Dieu de la grace de notre Baptême et de notre

conversion. Autrefois, toute la semaine de Pâque était une fête continuelle. On donnait aux Néophytes toutes les instructions nécessaires pour les fortifier contre les attaques du démon. Ils portaient des habits blancs et ne les déposaient que le dimanche de *Quasimodo*, appelé pour cela *Dominica in albis depositis*. *Dimanche où l'on quitte les vêtements blancs*.

PRIÈRE.

O Mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir donné dans la résurrection de votre Fils le gage de ma résurrection glorieuse au jour du jugement ; faites que nous ressuscitions maintenant à la grace, afin de ressusciter un jour à la gloire.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'apporterai tous mes soins à la Communion pascale*.



XXXIXe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Annonciation de la sainte Vierge. — Excellence de celte fête. — Son objet. — Influence de celte fête. — Son origine. — Sentiments qu'elle doit nous inspirer. — Ave Maria. — Dévotion à Marie. — Une suttée à Bénarès.

L'Annonciation de la sainte Vierge et l'Incarnation du Verbe, telle est la fête que l'Église catholique célèbre le vingt-cinquième de mars. Parmi les grands événements dont la Religion consacre la mémoire, celui-ci tient sans contredit le premier rang. Il est comme le premier anneau de cette longue chaîne de merveilles dont se compose la Rédemption humaine. La Pentecôte, l'Ascension, Pâque, Noël, supposent l'incarnation du Verbe éternel, et l'incarnation du Verbe suppose l'annonciation de Marie. Recueillez vos pensées, et voyez combien cette solennité laisse loin derrière elle, toutes les fêtes des nations ! voyez surtout combien la Religion est admirable pour élever les pensées de l'homme : elle les rattache toutes à l'infini !

En qualité d'être tout-puissant, Dieu peut agir indépendamment de ses créatures; mais pour donner à l'homme même déchu, une haute idée de lui-même,

Dieu se l'associe ordinairement dans les œuvres qu'il produit au dehors. Ainsi, nous voyons qu'il associe les Prophètes aux lumières de son intelligence infinie, pour révéler à la terre et les secrets de l'avenir et ses volontés suprêmes. Il associe Moïse à sa toute-puissance pour délivrer les Hébreux de la servitude d'Egypte; il le charge du soin de publier sa loi et l'établit médiateur de l'alliance qu'il fait avec son peuple. Plus tard il associera douze pêcheurs à la mission divine de son Fils pour la conversion de l'univers. Aujourd'hui il va associer une humble vierge à l'accomplissement du plus étonnant des prodiges. Son Fils, le Verbe éternel, a résolu de se revêtir de notre nature. Il peut, lui qui a tout fait, se passer de la coopération de toute créature; mais non; il veut prendre un corps formé de la substance d'une femme.

Or, il s'agit d'annoncer à cette femme privilégiée le choix que Dieu a fait d'elle. L'archange Gabriel est chargé de cette commission. Il est envoyé comme ambassadeur auprès de Marie, pour lui demander son consentement. Voyez-vous avec quel respect Dieu nous traite! La fête de l'Annonciation a pour objet d'honorer la mémoire de cette ambassade, la plus importante qui fut jamais.

En effet, par qui cette ambassade est-elle envoyée? Par le Roi des rois. Quel est l'ambassadeur? Un prince de la cour céleste. A qui est-il envoyé? A tout ce que la terre a vu et verra de plus grand, de plus auguste, de plus parfait. Qui donc? Une reine, maî-

tresse du monde? Non, c'est une vierge de race royale, mais pauvre et inconnue; qui tire de son inviolable pureté d'ame et de corps, de son dévouement parfait à Dieu, un éclat que ne sauraient donner les sceptres les plus brillants. Raison humaine, raison déchue, instruis-toi. Le choix d'une pauvre vierge pour l'accomplissement du plus ineffable des mystères, est une preuve sensible qu'aux yeux de Dieu, les dignités, les trésors de la terre, ne sont rien, et qu'il n'y a de véritable grandeur que celle qui vient de la sainteté. Comprends-tu maintenant?

Mettons-nous à la suite du céleste ambassadeur, et voyons de quelle manière il s'acquitte de son message. Arrivé en présence de Marie, il lui dit; *Je vous salue, pleine de grace*. Ce n'était pas la première fois que des Anges apparaissaient aux femmes : Sara et Agar furent honorées de leur visite; mais nulle part nous ne voyons les marques de respect que l'Ange Gabriel donne à Marie.

Je vous salue, pleine de grace; comme s'il eût dit : Je vous salue comme le plus cher objet des complaisances du Très-Haut. Abraham, Isaac, Jacob, les Patriarches, les Prophètes, Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes, possèdent la grace, mais avec mesure; pour vous, Marie, vous en avez la plénitude.

L'ambassadeur continue : *Le Seigneur est avec vous*. Mais que dites-vous, saint Archange? Et le Seigneur n'était-il pas avec Moïse par sa puissance, avec les Prophètes par sa sagesse, avec David par sa bonté, avec

toutes les créatures elles-mêmes par son immensité? Vos secondes paroles n'affaiblissent-elles pas les premières? Nullement; vous faites entendre que le Seigneur est avec Marie; non pas seulement comme avec les créatures, comme avec David, Abraham, les Prophètes; non pas seulement comme il est avec tous les Justes par cette grace sanctifiante qui produit les *enfants*, ou avec les Elus par cette protection spéciale qui les conduit au terme du bonheur; mais il est avec Marie dans la réalité de la personne adorable du Verbe qui va se former un corps de la substance de cette vierge, dans le sein de laquelle, comme dans une nouvelle Arche d'alliance, il doit se reposer neuf mois avec sa divinité et son humanité. Voilà de quelle manière le Seigneur est avec Marie; je comprends maintenant que ce nouvel éloge ajoute au premier.

Gabriel ajoute : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*. Mais quoi donc! Adam, Noé, Abraham, Moïse, David, les Prophètes, n'ont-ils pas été bénis? Oui, mais non comme Marie. Leur bénédiction était restreinte; elle fut commune à plusieurs, elle avait pour but l'accomplissement d'un dessein particulier; mais la bénédiction de Marie est la bénédiction des bénédictions, la plénitude de toutes les autres, une bénédiction exclusive, incommunicable. Elle est *bénie* entre toutes les femmes; Dieu s'est servi d'elle préférablement à toutes les personnes de son sexe, pour lever la malédiction encourue par le genre humain : aussi toutes les nations la béniront-elle à jamais!

Quelle impression firent sur Marie ces paroles les plus flatteuses qui retentirent jamais à l'oreille d'une femme? Marie se trouble. Oui elle se trouble la vierge de Juda, parce qu'elle sait que les louanges sont l'artifice ordinaire de la séduction; elle se trouble, la nouvelle Eve, parce qu'elle se souvient que la première Eve fut perdue par une flatterie. La voilà donc qui garde un modeste silence, et qui pense en elle-même ce que peut signifier cette salutation. Combien d'ames innocentes corrompues pour n'avoir pas usé de cette précaution de Marie! De là, vierges chrétiennes, apprenez à vous défier des louanges, à fermer l'oreille à la voix enchanteresse des flatteurs.

Marie se trouble, non-seulement parce qu'elle est pure, mais encore parce qu'elle est humble. Les ames humbles ne peuvent souffrir les louanges. Elles se connaissent, et se connaissent-elles, elles se méprisent et rapportent à Dieu ce qu'il peut y avoir en elles d'estimable. Telle était Marie! Et nous?.... sommes-nous *troublés*, lorsque nous entendons faire notre éloge!

L'Ange s'aperçoit des inquiétudes de l'humble et chaste Vierge et s'empresse de les calmer : « Ne craignez rien, Marie, lui dit-il, la vertu du Tout-Puissant vous couvrira de son ombre, vous concevrez et vous enfanterez un fils auquel vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, il sera le fils du Très-Haut; il possédera le trône de David son père; il règnera éternellement sur la maison de Jacob. »

Ainsi, Marie, vous serez la mère de Dieu, voilà le

mystère, y consentez-vous? Votre pureté, votre humilité sont à l'abri. Consentez, Vierge sainte, consentez, ne retardez pas le salut du monde[1]. Songez que nous n'aurons un Sauveur, que lorsque vous aurez donné votre consentement. L'humble et douce Marie s'incline sous la volonté de Dieu; elle se dévoue, car en acceptant le titre de mère de Dieu, elle acceptait celui de reine des martyrs. *Voici*, dit-elle, *la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* A l'instant s'accomplit le mystère d'amour, promis à la terre depuis quarante siècles; le Verbe de Dieu s'incarne, c'est-à-dire qu'il prend un corps humain formé du plus pur sang de Marie, et une ame humaine qui ne lui est pas plutôt unie, qu'elle connaît le présent, le passé et l'avenir. Dieu a un adorateur digne de lui, et le monde un Médiateur tout puissant. Dites maintenant, est-ce là un événement qui mérite d'être rappelé par une fête solennelle de générations en générations?

Vierges, épouses, mères, femmes, qui que vous soyez, c'est vous surtout qui devez célébrer cette fête avec une ferveur et une reconnaissance pleines d'enthousiasme. L'élévation de Marie est votre gloire. Vous souvient-il de ce que vous étiez sous le Paganisme, esclaves dégradées et flétries; savez-vous ce que vous êtes encore partout où le Christianisme ne vous a pas réhabilitées? dans l'Inde, victimes qu'on brûle; dans l'Afrique, bêtes de charges; partout les plus méprisées des créatures. Mais quand,

[1] Responde jam, Virgo sacra, vitam quid tardas mundo. S. Aug. *serm.* 21, *de temp.*

grace au Christianisme, l'homme a vu que Dieu honorait la femme; quand il a vu que dans Marie il en faisait sa mère et la reine des Anges, lui aussi a respecté la femme. A son tour c'est à la femme à conserver la place que le Christianisme lui a faite. Plus elle se montrera semblable à Marie, plus elle se conciliera d'égards, de liberté, de puissance même et de bonheur. Aussi je ne puis assez admirer l'*instinct* qui porte les jeunes personnes à la dévotion de Marie. Je dis l'instinct, car toutes, peut-être, ne comprennent pas de quelle importance est pour elles le culte de la Vierge. Et quand je les vois, vêtues de leurs robes blanches, environner l'autel de Marie, je suis tenté de leur adresser cette parole : *Si scires donum Dei. Si vous connaissiez le don de Dieu ;* si vous saviez tout ce que vous devez à Marie, oh ! avec quelle ardeur vous vous attacheriez à elle, vous voleriez sur ses pas, à l'imitation de ses vertus ! La dévotion de Marie, voyez-vous, est votre sauvegarde : liberté, honneurs, égards, vie, vous lui devez tout.

Ne nous étonnons pas si, dès l'origine du Christianisme, le culte de Marie tient une si grande place dans la piété des Chrétiens, et surtout des Chrétiennes. Nous le voyons partout associé à celui du Sauveur. Jésus a ses temples, Marie a les siens; Jésus a ses fêtes, Marie a les siennes. Celle de l'Annonciation, célébrée d'abord par la dévotion des particuliers, s'établit de proche en proche. L'accord successif des églises particulières forma enfin un consentement universel, et établit un usage qui fut sanctionné par le dixième concile de To-

lède, tenu en 656; il appelle l'Annonciation la fête de la mère de Dieu par excellence. En 692, le Concile de Constantinople confirma cette fête pour l'Orient; elle y était déjà établie, sans qu'il soit possible de dire depuis quelle époque. Elle fut fixée au vingt-cinq mars, neuf mois, jour pour jour, avant la naissance du Sauveur; car, dit saint Augustin, c'est une ancienne tradition, adoptée par l'Eglise, que l'Incarnation du Verbe eut lieu le vingt-cinquième de mars [1].

Ce jour-là unissons-nous afin de féliciter Marie, non-seulement d'avoir été choisie pour la mère de Dieu, mais encore d'avoir fidèlement correspondu à sa sublime vocation. Prenons aussi la résolution de correspondre à la nôtre; prions Marie de nous aider à la connaître; et pour entendre la voix de Dieu, imitons le recueillement de cette auguste Vierge; aimons sa modestie et sa piété; remercions Dieu des graces dont le mystère de l'Incarnation et de l'Annonciation a été la source pour le genre humain et pour nous-mêmes en particulier. Mais surtout, en songeant à la sublime prérogative de Marie, au rang suprême où Dieu l'élève en ce jour, concevons une noble fierté d'avoir une telle mère, et laissons aller notre cœur à la confiance la plus enfantine, pour celle qu'on n'invoqua jamais en vain. Disons-lui avec un pieux auteur :

« Grande princesse, vous m'avez déjà donné beaucoup, mais ce que vous m'avez donné est bien peu de

[1] Sicut a majoribus traditum, suscipiens Ecclesiæ custodit autoritas octavo Kalendas aprilis conceptus creditur. *de Trinit. lib.* 10 *c.* 5.

chose en comparaison de ce que vous pouvez me donner, et que je prétends obtenir.

» Toutes les législations donnent droit aux enfants sur tous les biens de leur mère : c'est de ce droit que je prétends, moi aussi, me prévaloir. Faisons donc entre nous, je vous prie, une espèce de compte, et voyons qui de nous deux redoit à l'autre.

» Du moment où vous fûtes élevée à l'incomparable dignité de mère de Dieu, vous fûtes mise en possession de tous les trésors du Ciel, pour en être la maîtresse absolue; et qui peut concevoir combien vous devîntes alors grande, puissante et riche! Mais s'il en est ainsi, vous devez convenir avec moi que, quoi que vous donniez à vos enfants, il vous reste toujours beaucoup plus à donner; car vos trésors sont des mines inépuisables. Eh bien! ces trésors, permettez que je vous le dise, sont pour vous du superflu; bien mieux, quelle que soit la libéralité avec laquelle vous les dispensez à nous autres malheureux, vous n'en êtes pas moins riche. Vous devez même souffrir que j'ajoute une chose, c'est qu'ils ne vous ont été confiés qu'à la condition d'en faire part aux misérables qui ont recours à vous.

» Et puis, vous savez bien que Dieu ne vous a élevée si haut, que pour préparer en vous une protectrice secourable à tous les malheureux.

» Maintenant donc, permettez-moi, ma mère, une innocente confiance : il me semble que je vous ai réduite au point de ne pas pouvoir me dire non : ou il faut que vous m'accueilliez avec tendresse, tout impie, tout

sacrilége, tout méchant que je suis, ou il faut que vous vous opposiez aux miséricordieux desseins de ce Dieu à qui vous avez tant d'obligations, et que vous trahissiez les devoirs de l'emploi qui vous a été confié. Que vous en semble ? avez-vous quelque chose à répliquer ? ou bien y a-t-il des raisons meilleures à vous donner? Je m'en rapporte à vous : décidez [1].»

Les paroles de l'Ange Gabriel, que nous avons expliquées plus haut : *Je vous salue, Marie, pleine de graces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes*, composent le commencement de la Salutation Angélique ou de l'*Ave Maria*. Les suivantes, prononcées par sainte Elisabeth, lorsqu'elle reçut la visite de sa cousine : *et le fruit de vos entrailles est béni*, forment la première partie de cette prière qui est sur les lèvres de tous les Catholiques. Oh ! oui, le fruit des entrailles de Marie est béni ; il est la bénédiction elle-même dans sa plénitude ; la source de toute bénédiction, de toute sainteté ; et combien il en communiqua à Marie, pendant les neuf mois qu'il reposa dans son sein !

L'Eglise, cette autre Marie, cette autre épouse du Saint-Esprit, a depuis bien des siècles achevé la Salutation Angélique, en ajoutant les paroles si connues : *Sainte Marie, mère de Dieu*, etc. Voici à quelle occasion.

Un Concile général avait été assemblé à Ephèse pour anathématiser l'hérésie de Nestorius en 431. Le jour où le Concile devait se prononcer sur la maternité divine de Marie, le peuple inquiet et agité inonda

[1] *Marie, étoile de la mer*, pag. 61, 96.

les rues et se pressa autour du temple magnifique que la piété des habitants du littoral de la mer Icarienne avaient bâti sous l'invocation de la Vierge. C'était là que deux cents Évêques examinaient les propositions de Nestorius qui n'osa les venir défendre, tant il se fiait peu à la justice de sa cause et à la bonté de ses arguments. Les flots de peuple qui se tenaient à rangs pressés sur le parvis de la Basilique et dans les rues avoisinantes, gardaient un silence profond, et l'inquiétude se peignait sur le visage mobile de ces Grecs dont les traits beaux et expressifs peignent si bien les impressions diverses de l'ame. Un Evêque paraît, il annonce à la foule muette et saisie que l'anathême du Concile est lancé contre le novateur, et que la Vierge toute sainte est glorieusement maintenue dans son auguste prérogative. Alors des transports de joie éclatèrent de toutes parts. Les Ephésiens et les étrangers accourus de toutes les villes de l'Asie, entourant les Pères du Concile, baisaient leurs mains, leurs vêtements et brûlaient, dans les rues qu'ils devaient traverser, des pastilles odoriférantes. La ville se trouva spontanément illuminée et jamais joie ne fut plus universelle ni plus rare.

On croit que ce fut dans ce Concile d'Ephèse que saint Cyrille, de concert avec l'assemblée sainte qu'il présidait, composa cette belle et touchante prière à la mère de Dieu, que l'Eglise a adoptée.

Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in ora mortis nostræ, amen [1].

[1] La Vierge, 363.

Marie attache un prix particulier à la Salutation Angélique, parce qu'elle lui rappelle la joie qu'elle ressentit en apprenant de l'Ange Gabriel, qu'elle deviendrait la mère de Dieu ; nous devons donc la lui adresser souvent. Celui qui salue Marie, sera aussi salué d'elle, et le salut de Marie sera toujours le signe de quelque faveur. La mère de Dieu ne peut rien refuser à celui qui vient à elle avec les paroles de l'*Ave Maria*[1].

La pratique de la dévotion de l'*Ave Maria* consiste :

1° A dire tous les jours en se levant et en se couchant, trois *Ave*, la face contre terre ou du moins à genoux, en ajoutant à chaque *Ave* cette courte prière : *O Marie, par votre pure et immaculée Conception, purifiez mon cœur et mes sens!* On demande ensuite la bénédiction de Marie comme celle d'une mère, ainsi que faisait saint Stanislas Kotska, et se mettre d'une manière spéciale sous sa protection, afin d'obtenir d'elle qu'elle nous garde de tout péché pendant le jour ou pendant la nuit. Il sera bon d'avoir pour cela une image de la sainte Vierge auprès de son lit.

2° Réciter l'*Angelus* le matin, à midi et le soir. Ce fut le pape Urbain II qui, dans le Concile tenu à Clermont, en 1095, décida que tous les jours on sonnerait la cloche, le matin, à midi et le soir, et qu'on dirait à chaque fois la Salutation Angélique ; son but principal était d'attirer la protection de Marie sur les Croisades. Ces guerres saintes sont passées ; mais la vie de l'Eglise

[1] Si quis veniet ad Matrem Domini, dicens : *Ave Maria*, numquid poterit ei gratiam denegare ? Ricard. *Art. virt.*

tout entière, la vie de chaque chrétien est une croisade; les motifs de réciter l'*Angelus* sont donc immuables. Les papes Jean XXII, Calixte III, Paul III, Clément X, Benoît XIII, ont fort recommandé cette pratique et y ont attaché de grandes indulgences. Autrefois, au premier son de la cloche, tous les Fidèles tombaient à genoux et récitaient l'*Angelus*. Pourquoi faut-il que l'affaiblissement de la foi soit tel aujourd'hui, que la plupart des Chrétiens rougiraient de saluer ainsi leur mère? Honneur! du moins à ceux qui sont restés fidèles à cette pieuse pratique, oui, honneur à eux; car un fils ne se déshonore jamais en honorant sa mère. Honneur! à saint Charles Borromée, le restaurateur des antiques usages de la piété; il ne rougissait pas, lui, de descendre de voiture ou de cheval, et de se livrer en pleine rue à cette sainte pratique. Pendant le temps Pascal, au lieu de l'*Angelus* on récite l'antienne *Regina Cœli*; et, durant toute l'année, en mémoire de la résurrection de Notre Seigneur, à partir des Vêpres du samedi jusqu'au dimanche soir, l'*Angelus* se dit debout.

Nous avons dit que l'élévation de Marie était devenue la gloire et la sauve-garde de la femme. Pour faire comprendre aux personnes du sexe ce qu'elles seraient encore, si Dieu ne les avait honorées dans Marie, nous allons dire ce qu'elles sont, là où le Christianisme n'a point introduit le culte protecteur de la nouvelle Ève. Un seul trait suffira :

UNE SUTTÉE A BÉNARÈS[1].

Il résulte des derniers rapports faits à la chambre des communes d'Angleterre, que l'horrible coutume de brûler les veuves indiennes avec le corps de leur mari, existe encore dans toute sa force. Pendant les quatre dernières années qui viennent de s'écouler, c'est-à-dire, 1835, 1836, 1837, 1838, on ne compte pas moins de *deux mille six cent dix* femmes qui ont péri victimes de cette atroce superstition, dans les Indes anglaises.

En présence de pareils faits, on se demande comment il est possible que dans un pays soumis depuis un siècle à la domination d'un peuple civilisé, de si abominables excès puissent être tolérés? La réponse cependant est facile : les Anglais, tout puissants pour assujétir une population de soixante millions d'ames, ne le sont pas assez pour vaincre un préjugé religieux. Il n'est pour cela d'autres armes que celles de la persuasion ; mais l'hérésie ne sait pas persuader ; elle n'a pas reçu, elle, les paroles de la vie, les paroles qui civilisent les peuples; ce n'est pas à elle qu'il a été dit : Allez, enseignez toutes les nations. Aussi de longues années s'écouleront encore avant que le Protestantisme anglican puisse parvenir à détruire l'influence que les Bramines exercent sur les crédules Indiens.

Ces Druides de l'Indostan, dit le docteur Gilchrist,

[1] On appelle suttée une femme indienne brûlée vive sur le bûcher avec le cadavre de son mari.

sous un air de douceur et d'humilité, cachent la férocité du tigre. Le récit du dernier sacrifice de ce genre, et dont les détails curieux reçoivent un nouveau degré d'intérêt des événements qui en ont été la suite, est extrait du rapport de sir W.-C. Mallet, résidant de la compagnie à Poona.

Nous lui empruntons les détails suivants :

« La jeune Poolesbay avait épousé un homme distingué de Poona, qui mourut au bout de cinq ans de mariage. Aussitôt que son décès fut connu, la veuve, âgée de dix-neuf ans, se vit entourée de Bramines qui la sollicitèrent de se conformer à l'usage établi, la menaçant en cas de refus, d'infamie dans ce monde et de peines éternelles dans l'autre. C'est en vain que son frère, qui l'aimait tendrement et qui, dans la fréquentation des Européens, avait puisé des notions plus humaines, s'efforçait de la détourner d'un supplice aussi terrible. Entièrement soumise à l'influence des Bramines et subjuguée par les terreurs superstitieuses dont son esprit était frappé, elle consentit à se dévouer aux flammes. « Mieux vaut, disait-elle, brûler pendant une heure que toute une éternité. »

» Le moment du sacrifice fut fixé au lendemain, à cinq heures après midi. Un cortége immense, composé de Bramines, des gardes du gouverneur et d'une foule de peuple, se porta vers la maison de la suttée ; elle en sortit accompagnée de ses parents. Elle était d'une taille moyenne, mais des formes élégantes, des traits nobles et expressifs lui donnaient un air de dignité, que la solen-

nité de la circonstance rendait encore plus remarquable. Ses cheveux flottants étaient ornés de fleurs, et ses regards élevés vers le Ciel semblaient perdus dans la contemplation de l'éternité.

» Elle traversa la ville en semant avec profusion sur son chemin des feuilles de goolod et de béthel. Arrivée aux bords de la Mootah, rivière qui coule près de la ville, elle y fit ses dernières ablutions et s'assit sur le rivage. Un parasol, tenu au-dessus de sa tête, la garantissait des ardeurs du soleil, tandis qu'une de ses compagnes l'éventait, en agitant un mouchoir de soie devant son visage. Elle était entourée de ses parents, de quelques amis et des principaux Bramines, à qui elle distribua deux mille roupies et les riches joyaux dont elle était parée, ne conservant que les ornements d'usage, c'est-à-dire un anneau passé dans les narrines et un bracelet d'or à chaque poignet. Cette distribution faite, elle se mit dans une attitude de prière et d'invocation, les mains jointes et élevées au-dessus de la tête, tandis que non loin de là, à environ cinquante toises, on dressait le bûcher qui devait la consumer.

L'appareil funéraire se composait de quatre poteaux, hauts de dix pieds, et plantés en terre de manière à former les angles d'un carré de neuf pieds de long sur six de large; un toit de madriers, surchargé d'autant de bûches qu'il en pouvait porter, était attaché par des cordes à l'extrémité supérieure des poteaux : au-dessus une pile de bois, couverte de paille et de branches sèches d'un arbrisseau odorant, s'éle-

vait à la hauteur de quatre pieds. Trois des côtés du carré long furent bouchés avec les mêmes matériaux, mais le quatrième avait été laissé ouvert pour donner passage à la victime.

» Ces préparatifs terminés, Poolesbay s'avança suivie de ses amis ; elle s'arrêta à quelques pas, renouvela ses actes de dévotion et se retira un peu de côté pour faire place au corps du défunt. Celui-ci, apporté des bords de la rivière où il avait été déposé, fut placé sur la grille avec une grande quantité de bonbons, de confitures sèches et un sac de papier contenant de la sciure de bois de sandal. Alors, la suttée fit trois fois le tour du bûcher, et se plaçant sur une pierre carrée qu'on emploie toujours en pareille circonstance, et sur laquelle la forme de deux pieds était grossièrement empreinte, elle reçut les derniers adieux de ses amis. D'un air caressant, elle passa la main droite sur la tête de ceux qu'elle affectionnait, puis, inclinant le corps, elle les embrassa tendrement et se dirigea vers le fatal bûcher... Elle s'arrêta un instant à l'entrée... un seul moment l'amour de la vie parut la faire hésiter..... mais le fanatisme l'emporta. D'un pas ferme et assuré, elle monta les degrés, s'étendit à côté du corps de son mari, et fut dérobée aussitôt à la vue des spectateurs, par la paille qu'on entassa pour boucher l'entrée et à laquelle on mit le feu.

» Quelques secondes après, la malheureuse Poolesbay poussa un cri terrible. Atteinte par les flammes, la douleur fit évanouir cette fermeté factice qui, jusque-là, l'avait soutenue. Le sentiment de la conservation se ré-

veillant de toute sa force, elle se jeta contre la faible barrière déjà plus d'à moitié consumée, se fit jour et courut du côté de la rivière, comme un refuge inaccessible au terrible élément qui semblait la poursuivre ; mais l'infortunée ne devait pas échapper au sort qui lui était réservé et qu'elle avait volontairement sollicité. Les prêtres se mirent à la poursuite de Poolesbay, et ne tardèrent pas à la rejoindre. Alors, une lutte affreuse s'engagea ; les Bramines cherchaient à l'entraîner vers le bûcher, et elle, aidée par son frère, opposait à leurs efforts la plus vive résistance. Elle poussait des cris lamentables et implorait le secours de la multitude, tenue en respect par la garde du gouverneur ; mais sa voix fut couverte par le bruit des trompettes qui, à un signal donné, éclatèrent toutes à la foi.

Epuisée par ses efforts, elle perdit connaissance, et dans cet état elle fut portée de nouveau sur le bûcher. En ce moment tous les spectateurs de cette scène tragique se réunirent pour en hâter le dénouement ; les uns coupèrent à coups de hache les cordes qui retenaient le plancher supérieur, d'autres apportèrent en foule le goolod et des branches sèches afin d'alimenter le bûcher, et des milliers de mains, armées de torches, allumèrent le feu de tous côtés. Pendant ce temps, le frère de la victime avait été entraîné, proférant, dans son désespoir, des menaces de vengeance contre les bourreaux de sa sœur.

» A quelque temps de là, le bruit du canon et le son de la trompette annoncèrent aux habitants de Bénarès

l'approche d'une grande solennité religieuse. Les rues de la ville étaient jonchées de fleurs, et le peuple se portait en foule vers le temple de Brama. L'époque de la procession du Juggernaut avait attiré à Bénarès, non-seulement toutes les populations des environs, mais encore les nombreux fanatiques qui, des extrémités les plus reculées de l'Indostan, étaient accourus pour chercher une mort sainte et glorieuse aux yeux de leur idole.

» A l'heure indiquée, les portes du temple s'ouvrirent pour livrer passage au cortége.

» Au milieu des splendeurs d'une pompe orientale, un char énorme traîné par des éléphants, et portant une figure colossale en bronze, couverte de pierres précieuses, s'avançait escorté par les Bramines. Une foule de jeunes filles semaient des fleurs sur son passage, et les sons éclatants de la trompette, la danse vive et voluptueuse des troupes de bayadères qui précédaient le char ; les parfums les plus précieux brûlés en l'honneur de la divinité et qui embaumaient l'air de leurs douces émanations, tout excitait l'ivresse de la multitude ; elle poussait des cris frénétiques et applaudissait avec transport au dévouement des Fakirs. Brama ! Brama ! s'écriaient-ils, et, se disputant les uns aux autres la gloire de mourir pour leur dieu , ils se jetaient à terre au-devant de l'idole, qui les écrasait à son passage. Poolesbay! Poolesbay ! cria tout à coup la voix d'une jeune homme qui, s'élançant hors de la foule, courut sur un des Bramines, celui qui avait présidé au sacrifice de sa sœur, le

saisit dans ses bras et le précipita sous les roues ensanglantées du char.

» L'action avait été si prompte, si soudaine, qu'il eût été impossible de la prévenir, et le coupable aurait eu la facilité de s'échapper, s'il avait voulu profiter de la stupeur générale, mais il ne songeait qu'à jouir pleinement de sa vengeance, il restait là, contemplant avec délices le corps mutilé de sa victime.

» Le peuple, revenu de son premier effroi, entoura le jeune homme, et s'apprêtait à le mettre en pièces, pour apaiser le courroux de leur idole, lorsque les Bramines s'interposèrent entre lui et la populace. Ils firent avancer quelques hommes de la garde du gouverneur, remirent le prisonnier entre leurs mains, et la procession rentra aussitôt dans le temple.

» Les Bramines, en arrachant le frère de Poolesbay à la fureur de la multitude, n'avaient été mus ni par la commisération, ni par un sentiment de justice; ils voulaient se réserver à eux seuls la punition du coupable. Il fallait que la rigueur du supplice fût proportionnée à l'énormité du crime, afin de frapper l'imagination des peuples qui, ayant été témoins d'un attentat inoui dans les fastes de l'Indoustan, devaient trembler de crainte, en se rappelant l'expiation du sacrilége.

» Le collége des Bramines s'étant assemblé, on discuta longuement sur le genre de punition qu'on devait infliger au frère de la suttée. Les plus vieux documents furent compulsés; on évoqua tous les souvenirs, toutes les traditions, enfin on se détermina pour le supplice du mur.

» Le jeune homme, après qu'on lui eut rasé la tête, fut conduit hors de la ville, au milieu d'une vaste plaine. Là, on le fit tenir debout, tandis que l'on bâtissait autour de lui un mur qui emboîtait tout son corps et s'élevait jusqu'à la hauteur du cou, de telle sorte que sa tête nue recevait à plomb les rayons d'un soleil brûlant.

» En cet état, on l'abandonna en proie aux plus affreuses tortures, jusqu'à ce que la mort mît un terme à ses souffrances. Au bout de quelques jours, les vautours des montagnes vinrent briser à coups de bec le crâne de cet infortuné, lui arrachèrent la cervelle et les yeux et dévorèrent toutes les chairs de la tête. Quand on alla visiter le monument expiatoire, on ne trouva plus que quelques débris ensanglantés.»

Quel horrible enchaînement de crimes et d'atrocités!

Quel affreux tyran que le démon! comme il traite l'homme qui est son esclave! Religion chrétienne, bénédiction, toujours, jamais, bénédiction!

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur, d'avoir choisi la sainte Vierge pour mère de votre Fils; faites-moi la grace de répondre à ma vocation, comme la sainte Vierge répondit à la sienne.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour,

je ne manquerai pas de bénir l'heure, en récitant l'Ave Maria.

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — ANNONCIATION.

Q. Quelle fête célèbre-t-on le vingt-cinquième de mars?

R. Le vingt-cinquième de mars on célèbre la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge. L'Archange Gabriel fut envoyé auprès de Marie, pour lui annoncer qu'elle serait mère de Dieu; il lui dit : Je vous salue, Marie, pleine de graces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Q. Que répondit la sainte Vierge?

R. La sainte Vierge se troubla à ces paroles, et garda un modeste silence, pensant en elle-même ce que pouvait signifier cette salutation. Marie se troubla, parce qu'elle était pure et humble. Pure, elle craignait les paroles flatteuses qui sont le premier piége que les méchants tendent à l'innocence; humble, elle se reconnaissait indigne de ces éloges.

Q. Que fit l'Ange en la voyant troublée?

R. L'Ange, en la voyant troublée, s'empressa de la rassurer, et lui dit : Ne craignez rien, Marie, vous avez trouvé grace devant le Seigneur; la vertu du Tout-Puissant vous enveloppera de son ombre, et vous mettrez

au monde un fils qui sera le Fils du Très-Haut. Marie, dont le consentement était nécessaire, se soumit humblement en disant : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Et sur-le-champ le Fils de Dieu s'incarna dans le sein de Marie.

Q. Que remarquez-vous sur cette dignité de mère de Dieu?

R. Je remarque sur cette dignité de mère de Dieu, que c'est à elle que les femmes doivent l'honneur et les égards dont elles jouissent depuis l'Évangile. Avant le Christianisme les femmes étaient esclaves et traitées avec le dernier mépris; il en est encore de même aujourd'hui chez tous les peuples idolâtres; mais l'homme ayant vu combien Dieu avait honoré la femme dans Marie, a changé ses funestes idées; c'est pourquoi toutes les femmes chrétiennes doivent avoir pour Marie une tendre dévotion.

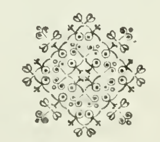
Q. Qu'est-ce que l'*Ave Maria*?

R. L'*Ave Maria* ou la Salutation Angélique, se compose des paroles que l'Ange adressa à la sainte Vierge; ensuite de celles de sainte Elisabeth, lorsqu'elle reçut la visite de sa cousine : *Le fruit de vos entrailles est béni*; le reste a été ajouté par l'Eglise. Il faut réciter souvent l'*Ave Maria*, mais surtout trois fois, le matin, à midi et le soir; ainsi que l'*Angelus*, le matin, à midi et le soir. Autrefois, tout le monde le disait publiquement dans les rues. En le récitant, on gagne de grandes indulgences.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur, d'avoir choisi la Sainte Vierge pour la mère de votre Fils ; faites moi la grace de répondre à ma vocation comme la sainte Vierge répondit à la sienne.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne manquerai pas de bénir l'heure, en récitant l'Ave Maria.*



XLe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Pratiques de dévotion envers Marie. — Sagesse de l'Église. — Mois de de Marie. — Confrérie du Scapulaire. — Rosaire.

La vie d'ici bas est une lutte : cela est vrai de l'homme, cela est vrai de la société, cela est vrai surtout de l'Eglise, qui est la société par excellence. Dans cette guerre, commencée au Paradis terrestre, pour ne finir que sur le seuil de la Jérusalem céleste, Dieu veille sur l'Eglise son épouse et sur l'homme son fils bien-aimé; il a soin de proportionner les secours à la violence des attaques, en sorte que la victoire reste toujours à la Religion, c'est-à-dire à la vérité, à la vertu. Nous l'avons vu dans chaque siècle opposant à l'hérésie le défenseur de la vérité, au scandale, la victime d'expiation et le modèle des vertus attaquées, en un mot, apportant à chaque mal un remède proportionné.

Mais au-dessus de tous les remèdes, il en est un qui s'applique à tous les maux ; au-dessus de tous les défenseurs de la vérité et de la vertu, il en est un dont la force égale la bonté et qui toujours prêt à combattre, gagne infailliblement la victoire, c'est Marie : Marie

qui écrasa la tête de l'antique serpent, Marie qui triompha de toutes les hérésies et de tous les scandales. Aussi l'Eglise a-t-elle varié à l'infini les moyens d'invoquer Marie et d'obtenir son assistance.

Aux jours de sa naissance, elle compose la Salutation Angélique; plus tard, elle institue des ordres religieux chargés d'obtenir, par des prières du jour et de la nuit, les bonnes graces et la protection de celle qu'on n'invoqua jamais en vain, dans d'autres siècles naissent les dévotions si célèbres et si répandues du Rosaire et du Scapulaire. On ne finirait pas, si l'on voulait rapporter tous les témoignages de cette vérité que, dans ses afflictions et ses dangers, l'Eglise a toujours mis sa principale espérance en Marie.

N'est-ce pas parce que ses besoins sont aujourd'hui plus impérieux et ses périls plus menaçants, que l'Eglise institue et approuve de nouveaux moyens d'attirer sur elle les regards miséricordieux de la toute-puissante Reine du Ciel ? quand la victoire doit être vivement disputée, le général d'armée déploie tous ses bataillons.

Parmi les pratiques réservées à ces derniers temps, il faut placer en première ligne le *Mois de Marie*. Le dévotion du Mois de Marie prit naissance en Italie, vers la fin du dernier siècle. Des ames pieuses, affligées des désordres qui revenaient plus nombreux et plus graves avec l'aimable saison du printemps, furent inspirées d'en obtenir le pardon et d'en arrêter le cours. Elles tournèrent leurs regards vers la Vierge des Vierges; et pendant que les partisans du monde

s'en allaient dans leurs *villa*, alors embaumées de tous les parfums et de toutes les fleurs du mois de mai, chercher de coupables jouissances, ces chastes colombes, ces plaintives tourterelles, soupiraient devant l'autel de Marie d'ineffables prières; ce fut là, nous le disons sans crainte, un des plus touchants contrastes et une des plus belles harmonies du monde religieux.

Oh! oui, elle est bien juste et bien ravissante la pensée de consacrer à la plus pure des Vierges, le mois de mai, le mois des fleurs, le mois le plus beau de l'année; celui par conséquent qui sollicite le plus vivement notre cœur aux plaisirs des sens. Oui, il est sage d'avoir opposé à un mal terrible et renaissant chaque année, un remède admirable et qui revient aussi chaque année. Que comprennent-ils aux secrets de Dieu, ceux qui, avec la légèreté de l'ignorance, dédaignent, critiquent ces salutaires dévotions? Ils ne savent donc pas que l'existence du monde moral aussi bien que celle du monde physique, repose sur l'équilibre des forces opposées? Ils ne savent donc pas que c'est l'expiation qui met dans la balance de la divine justice, le contre-poids du crime, et que plus le crime est grave, et plus l'expiation doit être parfaite?

Pour nous, à qui ces lois sont connues, enfants de l'Eglise catholique, entrons dans l'esprit de notre mère, et afin que le mois de mai ne soit pas pour nous un mois comme un autre, vérifions dans toute son étendue la signification de ce titre : *Mois de Marie.*

Quel est donc, dites-vous, le sens de ces mots : Mois

de Marie ? — Et moi je vous demande quel est le sens de ceux-ci : *Jour du Seigneur*, par lesquels vous désignez le dimanche? Et vous répondez : Jour du Seigneur, veut dire jour qui appartient au Seigneur, jour qui doit être tout entier consacré au culte du Seigneur, jour où l'on oublie la créature, le temps et ses affaires, pour ne s'occuper que du Créateur, de l'ame et de l'éternité; jour du Seigneur, jour où le Seigneur se plaît particulièrement à écouter nos prières, où il exauce plus facilement nos vœux, jour enfin de ses grandes audiences et de ses grandes graces.

De même, *Mois de Marie* veut dire dans la langue de la piété, mois qui appartient à Marie, mois de ses grandes audiences et de ses grandes faveurs, mois dont toutes les heures doivent être consacrées au culte de cette aimable mère, à la féliciter de son bonheur, à méditer sa puissance et sa bonté, à implorer sa protection et à pratiquer ses vertus. Il faut donc pour ne pas nous rendre coupables de larcin envers Marie, lui consacrer, pendant ce beau mois, tous les mouvements de notre cœur, toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos intentions, toutes nos œuvres. Comment lui consacrer toutes ces choses? En les lui offrant, en les faisant pour elle, par elle, avec elle et comme elle.

Mois de Marie ! Ah ! de grace ne faisons pas mentir ce beau nom. Que ce mois des parfums et des fleurs ne soit pas le mois des souillures et des œuvres mortes, qu'il ne soit pas le mois de la vanité, de la dissipation, de la tiédeur, du péché, mais le Mois de Marie : ce mot

là dit tout. Dès le premier jour jusqu'au dernier, que chacun de nous se demande et se répète : Si Marie était aujourd'hui à ma place, comment agirait-elle? quelle serait la modestie de ses regards, l'affabilité de ses manières, la douceur de ses paroles, la promptitude de son obéissance, la charité de ses conversations, le recueillement de sa prière, la pureté de ses intentions ; en un mot, la sainteté de sa conduite?

L'Eglise, attentive à encourager toutes les sages pratiques de la piété, s'est empressée d'enrichir d'indulgence la dévotion du Mois de Marie. Par son rescrit du 21 mars 1815, le pape Pie VII, de sainte mémoire, accorde à ceux qui font le Mois de Marie trois cents jours d'indulgence pour chaque jour du mois, et indulgence plénière pour celui où l'on communiera [1].

Le Mois de Marie n'est qu'une manifestation particulière de la dévotion dont tous les siècles chrétiens ont fait profession pour l'auguste mère de Dieu. Avant cette nouvelle institution, bien d'autres pratiques et associations existaient en son honneur. Une des plus anciennes comme une des plus célèbres est la confrérie du Scapulaire. Elle fut inspirée et révélée par la sainte Vierge elle-même au bienheureux Simon Stock, sixième général de l'ordre des Carmes. Ce fut vers la fin du douzième siècle.

Le bienheureux Simon, issu de l'illustre famille des barons de Stock, en Angleterre, naquit en 1164, dans

[1] *Traité des indulg.* par Mgr Bouvier, évêque du Mans.

le comté de Kent, au château d'Hestford dont son père était gouverneur. Illustre par sa naissance, Simon ne tarda pas à le devenir encore plus par sa piété. A peine eut-il atteint l'âge de douze ans qu'il se retira dans une vaste forêt, où il n'eut pour logement que le creux d'un vieux chêne dont la cavité lui offrit un asile. Il en forma un sanctuaire dans lequel il dressa un oratoire orné d'un Crucifix, d'une image de Marie et d'un psautier de David. Là, ce saint jeune homme retraça toutes les austérités des anciens Solitaires L'eau du rocher était sa boisson, des herbes et des racines sa nourriture.

Il y avait vingt ans que Simon menait la vie d'un reclus, lorsque deux seigneurs anglais revenant de la Terre-Sainte, amenèrent avec eux d'Egypte quelques Religieux Carmes ou du Mont-Carmel. Pénétré dès son enfance de la plus sincère dévotion envers la sainte Vierge, le bienheureux Simon fut extrêmement touché de la piété des nouveaux Religieux pour l'auguste Reine du Ciel, et il se retira parmi eux avant la fin de l'année 1212. Ayant fait profession dans l'ordre des Carmes, il partit pour l'Orient, resta six ans dans la Palestine, revint en Europe et fut nommé général de son ordre qui sous sa conduite fit d'immenses progrès en Occident. Sur les invitations qu'on lui fit de passer en France, il s'embarqua pour Bordeaux et y mourut le 16 juillet 1265. On l'enterra dans la cathédrale et il fut bientôt honoré parmi les Saints.

Ce saint Religieux qui avait eu toute sa vie une confiance vraiment filiale en Marie, était au moment d'expi-

rer, lorsque la Reine du Ciel lui apparut environnée d'une multitude d'esprits célestes, tenant en main le Scapulaire de l'ordre du Carmel ; elle le lui remit en lui adressant ces paroles : « Reçois, mon cher fils, ce scapulaire de ton ordre comme le signe distinctif de ma confrérie et la marque du privilége que j'ai obtenu pour toi et les enfants du Carmel : celui qui mourra pieusement revêtu du Scapulaire, sera préservé des feux éternels ; c'est un signe de salut, une sauve-garde dans les périls et le gage d'une paix et d'une protection spéciale jusqu'à la fin des siècles. »

Quoique magnifique, cette première promesse n'était qu'une partie de ce que le bienheureux Simon avait demandé. Pour l'exaucer pleinement, la sainte Vierge lui fit une seconde promesse en faveur des Religieux Carmes et des Confrères du Scapulaire, et pour la mieux constater, ce fut cette fois au pape Jean XXII qu'elle apparut. Elle lui dit, selon la teneur même de la bulle : « Jean, vicaire de mon Fils, vous m'êtes redevable de la haute dignité où vous êtes élevé, par mes sollicitations pour vous auprès de mon Fils ; et, comme je vous ai soustrait aux embûches de vos adversaires, j'attends de vous une ample et favorable confirmation du saint ordre des Carmes qui m'a toujours été singulièrement dévoué.. et si, parmi les Religieux ou Confrères qui quitteront le siècle présent, il s'en trouve dont les péchés auraient mérité l'entrée dans le Purgatoire, je descendrai, comme leur tendre mère, au milieu d'eux, dans le Purgatoire, le samedi après leur mort, je délivrerai ceux que j'y

trouverai et je les ramènerai sur la montagne sainte dans le séjour heureux de la vie éternelle. »

Là-dessus se présentent trois questions : 1° Quel est le sens de la double promesse que fait ici la sainte Vierge ; 2° la sainte Vierge pouvait-elle la faire ? 3° l'a-t-elle faite ?

1° Quel est le sens de la double promesse de la sainte Vierge ? Cette divine Mère promet, *en premier lieu*, de sauver des peines de l'Enfer ceux qui mourront pieusement revêtus du Scapulaire. Cela veut-il dire qu'en quelqu'état que meure un confrère du Scapulaire, il ne laissera pas d'être sauvé, quand même il mourrait dans l'état de péché mortel, pourvu seulement qu'il meure avec le Scapulaire ? Cette interprétation serait révoltante. Le sens de cette promesse est donc, que la sainte Vierge obtiendra aux confrères mourants la grace de n'être pas surpris de la mort en état de péché mortel ; fallût-il, en bien des occasions, par une protection miraculeuse, écarter de funestes accidents, pour les préserver de la mort, ou prolonger la vie aux malades, et leur ménager un moment favorable de conversion et de salut. Voilà le sens naturel et le seul légitime de la première promesse de Marie. Pour en obtenir l'accomplissement, il faut joindre aux devoirs des confrères les devoirs plus essentiels encore du Chrétien : éviter le péché et ne pas s'exposer à être surpris par la mort dans l'état de péché mortel, on reconnaît là un vrai serviteur de Marie.

La sainte Vierge promet, *en second lieu*, qu'elle viendra délivrer du Purgatoire les confrères du Scapulaire, le

samedi après leur mort. Il n'y a rien là qui répugne. D'abord, Dieu peut rendre les peines du Purgatoire plus actives, et compenser leur courte durée par leur rigueur ; ensuite l'Eglise fixe bien un jour pour gagner l'indulgence plénière, c'est-à-dire la rémission des peines temporelles dues à nos péchés, pourquoi la sainte Vierge ne le pourrait-elle pas ?

2° La sainte Vierge pouvait-elle faire cette promesse ? Tout Catholique répond : oui, elle le pouvait. Elle le pouvait puisque Marie est toute-puissante et toute-bonne[1]. Quiconque réfléchit aux droits de la meilleure des mères et à la puissance qu'elle doit exercer sur le meilleur des fils, répondra encore : Oui, Marie le pouvait. Rien ne lui manque pour cela, dit saint Bernard, ni la puissance ni la volonté. D'ailleurs, cette promesse expliquée dans son véritable sens, n'a rien que de très-orthodoxe : elle honore Jésus-Christ en nous révélant sa bonté pour Marie ; elle honore Marie en nous montrant sa charité pour les hommes.

3° Marie a-t-elle fait cette promesse ? Deux grandes voix répondent : Oui elle l'a faite. La première de ces deux voix est celle de l'Église. Que n'ont pas fait les souverains Pontifes pour ne laisser dans les esprits aucun doute sur la vérité de ces promesses ? Consulté sur la *première*, qui regarde les flammes de l'Enfer, Jean XXII déclare dans une première bulle donnée exprès en 1316, l'avoir examinée au poids du sanctuaire et l'avoir trouvée très-véritable. Quant à la *seconde*, qui concerne les

[1] Omnipotentia supplex.

peines du Purgatoire, il affirme que c'est personnellement à lui que la sainte Vierge, dans une apparition, a fait cette promesse. Pour mieux attester la chose, il publie une seconde bulle en 1322, où il renouvelle la première. Depuis ce Pontife, on compte au moins quinze de ses successeurs qui se sont expliqués dans le même sens, au sujet de la confrérie du Saint-Scapulaire, dans des jugements solennels[1].

La seconde voix dont nous avons parlé est celle de Dieu même. Dieu n'autorise jamais l'erreur et le mensonge par des miracles; il répugne même à sa sainteté qu'il puisse le faire. Or, de toutes les pratiques de piété qui ont été inspirées pour honorer Marie, il n'en est aucune qui ait été plus visiblement autorisée de Dieu par d'éclatants miracles. Il faudrait des volumes pour les rapporter tous : nous nous bornerons à un seul[2].

Voici un fait authentique qui a été constaté juridiquement et avec tant de soin, que nous croyons devoir rapporter l'extrait même du procès-verbal qui en fut dressé.

« Le 19 août 1667, au champ de Brugelette, après midi, en présence de M. Maximilien de Sausse, comte de Mastaing, du révérend Père Joseph, prieur des

[1] Un des Papes les plus savants qu'ait jamais eus l'Eglise, Benoît XIV, soutient et établit dans ses immortels ouvrages, la vérité de l'apparition de la sainte Vierge au B Simon. *De canonis. Sanct.* t. IV, part. 2, p. 74.

[2] Pour les autres, voyez le *Manuel du Scapulaire*, par M. de Sambuci, p. 100 et suiv. Cet excellent ouvrage nous a fourni la plupart des détails que nous donnons ici sur le Scapulaire.

Carmes de Brugelette, du Père Barnabé de Saint-Paul, sous-prieur, du Père René de Sainte-Thérèse, du Père Thomas de Saint-Pierre, etc., comparurent Vincent Mathieu, dit en son nom de guerre *Maison-Dieu*, gendarme de monseigneur le dauphin, et Nicolas Pierrot, dit *La Plaine*, trompette des gendarmes, lesquels déposèrent qu'ayant eu querelle, ledit Vincent Mathieu lui tira un coup de pistolet à dix pieds de distance ou environ; mais par bonheur la balle ayant rencontré son Scapulaire, il ne reçut qu'une légère contusion qui a paru aux yeux des assistants et témoins, quoique ladite balle eût percé sa casaque et sa chemise, et qu'elle se soit trouvée aplatie d'un tiers au milieu de l'estomac et à trois bons pouces au défaut des côtes.

» Louis Amelot, gendarme de ladite compagnie, natif d'Auxerre, vit donner le coup; Jean Cadot, sieur d'Orgeneuvilles, de la même compagnie, en fut aussi témoin et vit le Scapulaire attaché et collé à la contusion. Le chirurgien y trouva la balle dans la chemise. M. Brojart, maréchal-des-logis, M. de Lestre, brigadier, en sont témoins; M. Visancourt en est aussi témoin et vit tirer le coup; Messieurs les Aumôniers du comte de Broglie et du marquis de Fervaques, ont vu la contusion et l'ouverture de la balle au juste-au-corps et à la chemise.

» Or, lesdits Vincent Mathieu et Nicolas Pierrot, après s'être pardonné l'un à l'autre, et embrassé comme de vrais Chrétiens, ont déposé la chose sur leur serment, comme aussi tous les assistants qui ont vu la contusion, la balle aplatie et les ouvertures du juste-au-corps et de

la chemise, louant Dieu et la bonne Vierge d'avoir fait paraître un miracle si visible de sa protection par le moyen de son Scapulaire.

» Ce vingt d'août 1675.

» Signé : le comte de Mastaing, Mathieu, dit *Maison-Dieu*, Nicolas Pierrot, Louis Amelot, J. Cadot, sieur d'Orgeneuvilles, Brojart, de Lestre, J. de Visancourt, A. Héliaud, P. Aumônier, A. Viomart, aumônier des chevaux légers de la reine.

» Fr. E. Antoine du Pain, gardien des Récollets de Château-Vilain, confesse très-véritable ce que dessus. »

Viennent ensuite les attestations signées des officiers et du colonel du régiment; enfin, celle du chirurgien ainsi conçue :

» Je soussigné, chirurgien-major de la garde de Monseigneur le Dauphin, étant venu pour panser Nicolas Pierrot, trompette, dans la croyance qu'il devait être blessé, j'ai trouvé la balle dans sa chemise, après avoir percé la casaque et chemise dudit trompette, et n'y ai vu qu'une légère contusion : ce qui ne peut se faire sans miracle, vu que c'était au milieu de l'estomac. Signé Nuet[1]. »

Ce fait et mille autres prouvent que Dieu a autorisé, par d'éclatants miracles, les promesses de la sainte Vierge et la dévotion du Scapulaire. Maintenant, pour

[1] *Manuel du Scapul.*, p. 105 et suiv.

avoir part aux priviléges de la confrérie, que faut-il faire ?

La première condition, c'est d'appartenir à la confrérie. Or, les obligations générales, pour être membre du Scapulaire, et avoir droit aux avantages propres de la confrérie, c'est-à-dire à la participation des mérites de l'ordre du Carmel, aux indulgences personnelles de la confrérie, et à la protection de la sainte Vierge, sont : 1° de recevoir le Scapulaire bénit des mains d'un Prêtre, muni des pouvoirs nécessaires pour le donner ; 2° d'être inscrit comme confrère du Scapulaire dans le registre d'une confrérie du Carmel, érigée canoniquement ; 3° de le porter au cou nuit et jour, en santé et en maladie, à la vie et à la mort.

Voilà les seules obligations générales nécessaires pour tous les confrères. Il n'y a ni prières, ni abstinences, ni jeûnes extraordinaires qui leur soient prescrits pour être membres de la confrérie.

Aiusi, pour avoir part au *premier* privilége du Scapulaire, c'est-à-dire à la grace d'une bonne mort ou de la préservation de l'Enfer, il faut porter toujours, et surtout à l'heure de la mort, le Scapulaire.

Pour jouir du *second* privilége, c'est-à-dire de la prompte délivrance du Purgatoire, il faut non-seulement s'acquitter des obligations générales ci-dessus, savoir : 1° avoir reçu le Scapulaire bénit par qui de droit ; 2° être inscrit au registre de la confrérie ; 3° porter toujours au cou le Scapulaire : il faut de plus, *pour tous les confrères*, observer la chasteté propre de son état ; la

chasteté virginale dans l'état du célibat ; la fidélité conjugale dans l'état du mariage ; la continence dans l'état de viduité.

Pour ceux qui savent lire : réciter tous les jours l'office canonial de l'Eglise, ou le petit office de la sainte Vierge. Pour des causes légitimes, les Prêtres qui ont reçu le pouvoir de donner le Scapulaire, peuvent commuer le petit office. Ils peuvent le remplacer, ce qui est plus commode, par la récitation journalière de l'*Ave Maris Stella*, du *Magnificat*, et du *Salve Regina*, parce que ces prières font partie de l'office. On ne peut substituer d'autres prières au petit office.

Pour ceux qui ne savent pas lire : suppléer au petit office, 1° en ne manquant aucun des jeûnes prescrits par l'Eglise ; 2° faisant maigre le mercredi, outre le vendredi et le samedi, excepté le jour de Noël, s'il tombe un de ces jours. L'abstinence du mercredi peut encore être commuée par celui qui a le pouvoir de donner le Scapulaire.

Telles sont les obligations de la confrérie du Scapulaire. S'il n'est pas de dévotion plus aisée, il n'en est pas de plus avantageuse ni de plus noble. Voyez-vous les hommes, même les plus fiers, ambitionner la gloire de porter les décorations des rois? Eh ! bien, il s'agit ici de porter les insignes de la plus grande et de la plus aimable princesse de l'univers. Et vous hésitez ! et vous rougissez ! Allez, allez, petites ames, à vous les hochets, à vous la honte, à vous le ridicule de vos distinctions humaines. Pour nous, Chrétiens, hommes au

cœur noble, à l'esprit élevé, des décorations plus belles, des livrées plus honorables : enfants de Marie, à nous les livrées de notre auguste mère. Qu'une vertu éprouvée dans les combats de la foi, nous rende dignes de l'honneur de les porter.

Toutes les fois que notre Scapulaire viendra frapper notre vue, disons-nous à nous-mêmes : *De qui est cette image? Cujus est imago hæc?* Et au souvenir de Marie, prenons des sentiments dignes de notre mère, à l'exemple du sage Boleslas IV, roi de Pologne.

Ce prince portait nuit et jour à son cou le portrait de son père, comme le témoin de sa conduite et le guide de ses actions. Fallait-il prononcer un arrêt; s'agissait-il de quelque affaire importante pour sa couronne ou pour sa gloire? Il regardait d'abord fixement l'image de son père, et lui disait ces paroles admirables : « Mon père, ne souffrez jamais que je trahisse votre sang, ne permettez pas que ma langue prononce aucune parole, ou que ma main fasse aucune action indigne de votre nom et du haut rang où vous m'avez placé. » De même, à la vue de votre Scapulaire et de l'image de Marie qui y est jointe, écriez-vous : *O ma mère! ne permettez pas que je fasse jamais rien qui soit indigne de votre nom, ou qui puisse déshonorer le titre de mon adoption.*

Il nous reste à parler d'une autre dévotion en l'honneur de Marie, presque aussi ancienne que la précédente et non moins autorisée, non moins répandue et non

moins utile. Nous voulons parler de la confrérie du Saint-Rosaire.

Au commencement du treizième siècle, saint Dominique prêchait contre les Albigeois. Il s'efforçait de ramener à la vérité les brebis errantes, et de retenir dans le bercail celles qui étaient sur le point de s'égarer. Le succès ne répondait pas à l'ardeur de son zèle. C'est alors que Marie, elle qui a triomphé de toutes les hérésies, lui apparut et lui dit d'établir la dévotion du Saint-Rosaire. A cette condition elle lui promit une moisson abondante.

La dévotion du Rosaire consiste à réciter quinze fois l'Oraison Dominicale, et cent cinquante fois la Salutation Angélique, en tout trois chapelets. Elle a pour but d'honorer les quinze principaux mystères du Sauveur et de sa sainte mère. Ces quinze mystères se divisent en trois classes : les mystères *joyeux*, les mystères *douloureux* et les mystères *glorieux*. En récitant le premier chapelet, on honore les cinq mystères joyeux, savoir : L'Annonciation de la sainte Vierge ; la Visitation ; la Naissance du Sauveur ; la Présentation de Jésus au Temple ; le Recouvrement de Jésus dans le Temple.

En récitant le second chapelet, on honore les mystères douloureux, savoir : l'Agonie du Sauveur au jardin des Olives ; la Flagellation ; le Couronnement d'épines ; le Portement de la Croix ; le Crucifiement.

En récitant le troisième chapelet, on honore les mystères glorieux, savoir : la Résurrection de Jésus-Christ ; l'Ascension ; la Descente du Saint-Esprit ; la Mort de la

sainte Vierge et son Couronnement dans le Ciel. Il faut sur chaque dizaine méditer le mystère qui s'y rattache.

C'est ce que fit saint Dominique. Il apprit aux peuples à méditer en priant. Et n'est-il pas admirable d'avoir réuni aux deux plus belles prières que la langue humaine puisse prononcer, l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique, les mystères les plus augustes et les plus propres à toucher notre cœur! Ce fut à Toulouse, en 1208, qu'il institua le Rosaire, et qu'il commença de le prêcher. Les succès de la prédication du Rosaire furent si rapides, qu'ils surpassèrent toutes les espérances, étonnèrent Rome elle-même. Les peuples accouraient en foule pour s'unir à la récitation du Rosaire; ils s'empressaient autour de la chaire de vérité, pour entendre le développement des mystères; ils baisaient le Rosaire, l'arrosaient de larmes, et en interrompaient la récitation par des sanglots. Bientôt les églises ne peuvent plus suffire au nombre prodigieux des assistants. Saint Dominique est obligé de se porter à tous les endroits; et sa parole puissante étend au loin tous ces prodiges. C'est ainsi que l'éloquent panégyriste du Rosaire de Marie, en peu de temps, a tout changé et converti avec une simple formule de prières; et tous les peuples célèbrent avec lui la sainteté, la gloire et la puissance de la mère de Dieu.

Le Rosaire, rapidement propagé, compte bientôt comme le Scapulaire, parmi ses membres, des papes, des rois, des capitaines illustres, tout ce que le génie et

la piété catholique offrent de plus grand. De riches indulgences y sont attachées. La *fête* du Rosaire fut établie par le saint pape Pie V, en action de graces de la fameuse victoire que les Chrétiens remportèrent sur les Turcs, dans le golfe de Lépante. Grégoire XIII la fixa au premier dimanche d'octobre, parce que la victoire avait été remportée le premier dimanche de ce mois, au moment où les Fidèles récitaient le Rosaire avec une ferveur singulière pour l'heureuse issue de la bataille. Clément XI rendit universel l'office du Rosaire, afin de perpétuer la mémoire de la protection de la sainte Vierge[1].

Aujourd'hui plus que jamais, l'état de l'Eglise, de la société et de la famille, réclame l'assistance de Marie; il est temps, il est plus que temps de nous associer à tous ceux qui l'invoquent. Pas plus que l'homme, la famille et la société, ne peuvent aller à Dieu que par Marie ; pas plus que l'homme, la famille et la société, dévouées à Marie, ne périront. C'est l'oracle des siècles, c'est la voix de l'expérience, c'est le témoignage de la foi : que nous faut-il de plus ?

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir multiplié les pratiques de dévotion envers la sainte Vierge ; c'est un puissant moyen de salut, je vous demande la grace de bien en profiter.

[1] Voyez *Manuel du Rosaire*, par M. de Sambuci, p. 73.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je m'associerai à la confrérie du Scapulaire et du Rosaire.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — MOIS DE MARIE, SCAPULAIRE, ROSAIRE.

Q. Quelles sont les principales pratiques de dévotion envers la sainte Vierge ?

R. Les principales pratiques de dévotion envers la sainte Vierge, sont le mois de Marie, le Scapulaire et le Rosaire.

Q. Qu'est-ce que le mois de Marie ?

R. Le mois de Marie, c'est le mois de mai consacré à honorer la sainte Vierge. Cette dévotion prit naissance en Italie dans le dernier siècle. Elle a pour but d'opposer aux péchés nombreux qui se commettent au printemps, des prières, des bonnes œuvres faites en l'honneur de Marie, et d'obtenir de la Reine des vierges la conservation de l'innocence au milieu des tentations qui naissent en foule dans la belle saison. Les souverains Pontifes ont accordé de grandes indulgences à ceux qui font le mois de Marie. Pour le bien faire, il faut offrir chaque jour quelque lecture et quelques

prières en l'honneur de la sainte Vierge, et s'efforcer de marcher sur ses pas.

Q. Qu'est-ce que le Scapulaire?

R. Le Scapulaire est une confrérie en l'honneur de la sainte Vierge. Elle fut inspirée au bienheureux Simon Stock, supérieur des Carmes, au douzième siècle. La sainte Vierge lui promit que ceux qui porteraient le Scapulaire seraient préservés des flammes éternelles. Cela veut dire que la sainte Vierge leur obtiendrait des graces extraordinaires, s'il en était besoin, pour leur procurer une bonne mort; mais cela ne veut pas dire que tous ceux qui portent le Scapulaire sont assurés de leur salut. Elle promit encore qu'elle délivrerait du Purgatoire les confrères défunts, le samedi après leur mort. Pour avoir part au premier privilége, il suffit de porter toujours le Scapulaire; il n'y a aucune prière à réciter. Pour avoir part au second, il faut, quand on sait lire, réciter le petit office de la sainte Vierge tous les jours; si on ne sait pas lire, il faut faire maigre tous les mercredis. Il faut de plus que tous les confrères vivent chrétiennement dans leur état.

Q. Qu'est-ce que le Rosaire?

R. Le Rosaire est une dévotion en l'honneur de la sainte Vierge, qui consiste à réciter, chaque semaine, trois chapelets ou quinze dizaines, en méditant sur les principaux mystères de Notre Seigneur et de la sainte Vierge. Ces mystères se divisent en trois classes : les mystères *joyeux*, les mystères *douloureux* et les mystères *glorieux*. En récitant le premier chapelet, on mé-

dite successivement sur les mystères joyeux, savoir : l'Annonciation, la Visitation, la Naissance du Sauveur, sa Présentation et son Recouvrement au temple. En récitant le second chapelet, on médite sur les mystères douloureux, savoir : l'Agonie, la Flagellation, le Couronnement d'épines, le Portement de la croix, le Crucifiement. En récitant le troisième chapelet, on médite sur les mystères glorieux, savoir : la Résurrection du Sauveur, l'Ascension, la Descente du Saint-Esprit, la Mort de la sainte Vierge et son Couronnement dans le Ciel. C'est à saint Dominique que la sainte Vierge recommanda d'établir le Rosaire, au commencement du treizième siècle. Cette dévotion obtint les plus grandes graces, et une multitude de Papes, de rois, de princes, se sont empressés de s'y associer. Nous devons le faire nous-mêmes, car nous avons le plus pressant besoin de la protection de la sainte Vierge.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir multiplié les pratiques de dévotion envers la sainte Vierge; c'est un puissant moyen de salut, je vous demande la grace de bien en profiter.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu, et, en témoignage de cet amour, *je m'associerai à la confrérie du Scapulaire et du Rosaire.*

XLIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Rogations.— Procession. — Gerbe de la Passion. — Sagesse de l'Église. — Lois de la nature soumises à l'influence de la prière. — Histoire des Rogations. — Ce qu'il faut faire pour les sanctifier. — Procession de saint Marc.

Au printemps, l'Eglise déploie dans nos campagnes une pompe dont les beautés naïves sont en harmonie avec les mœurs du village : voici les Rogations. En ces jours de prières, l'homme rustique sent avec joie son cœur s'ouvrir aux influences de la Religion et sa glèbe aux rosées du Ciel : heureux celui qui portera des moissons utiles et dont le cœur humble s'inclinera sous ses propres vertus, comme le chaume sous le grain dont il est chargé !

Les cloches du hameau se font entendre, les villageois quittent leurs travaux ; le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt ; les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines pour assister à la fête.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur

les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on voit paraître tout le clergé destiné à la cérémonie : c'est un vieux Pasteur qui n'est connu que sous le nom de *Curé*, et ce nom vénérable, dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le Ministre du temple que le Père laborieux du troupeau. Il sort de sa retraite bâtie auprès de la demeure des morts dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent l'héritage de ce roi des Sacrifices.

Cependant, l'Apôtre de l'Evangile, revêtu d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église, il leur fait un discours fort beau sans doute à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : *Mes enfants, mes chers enfants*, c'est là tout le secret de l'éloquence de ce Chrysostôme champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à marcher en chantant : *Vous sortirez avec plaisir et vous serez reçu avec joie; les collines bondiront et vous entendront avec joie*. L'étendard des Saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau qui suit pêle-mêle avec son Pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques ; on franchit de hautes barrières formées d'un seul tronc de chêne ; on voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille et où sifflent les

bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers, entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Etonnés de ces cantiques, les hôtes des champs partent des blés nouveaux et s'arrêtent à quelque distance pour voir passer la pompe villageoise [1].

La procession fait d'ordinaire deux stations à deux croix plantées dans les campagnes. Ces repos sont employés à invoquer les Saints, et à les prier d'être auprès de Dieu nos avocats et nos interprètes. On chante en allant à la première station les sept Psaumes de la Pénitence. Bien des fois nous avons abusé des dons de Dieu ; les fruits et les moissons, récoltés l'année dernière, ont peut-être servi à plusieurs pour offenser celui qui les avait fait croître : quel meilleur moyen d'en obtenir de nouveaux que le repentir sincère, l'amour de Dieu et la confiance en sa miséricorde ? Tous ces sentiments, l'Eglise s'efforce de les produire dans le cœur des Fidèles, en mettant sur leurs lèvres les cantiques du roi pénitent. O vous ! semble-t-elle leur dire, qui portez le poids du jour et de la chaleur, voulez-vous que les sueurs dont vous arroserez vos héritages soient fécondes, arrosez-les d'abord des larmes du repentir.

A la première station, toutes les voix se réunissent pour faire entendre ces supplications touchantes : *Exaucez, oui, exaucez, Seigneur, nos humbles prières ; sainte*

[1] Chateaubriand, *Rogations*, t. III, 157.

Marie, priez pour nous; prenez pitié, nous vous en conjurons, Seigneur, prenez pitié de votre peuple; vous l'avez, ô Christ! racheté de votre sang, ne soyez donc pas pour toujours irrité contre nous.

En allant à la seconde station et en revenant vers l'église, on chante les Litanies des Saints. Du haut de leur trône les heureux habitants de la céleste Jérusalem contemplent leurs frères au milieu de leurs peines et de leurs travaux; ils n'ont pas oublié ce qu'ils furent, voyageurs et condamnés comme nous au travail, et on les conjure d'obtenir pour les campagnes la fécondité nécessaire à notre existence. L'homme fait ici l'aveu de sa dépendance. Je plante et j'arrose, dit-il, mais Dieu seul donne l'accroissement. Et voilà pourquoi il élève vers le Seigneur des mains suppliantes afin d'obtenir, par l'intercession de tous les Saints, et surtout des patrons de la paroisse, qu'il répande sur la terre ses bénédictions, qu'il tempère les ardeurs du soleil, qu'il dispense avec mesure la pluie et la rosée, qu'il dissipe les nuages et qu'il détourne les tempêtes et la grêle.

La procession rentre enfin au hameau. Tout le peuple se presse dans l'enceinte du temple rustique, où le vieux Pasteur célèbre la Messe afin de féconder, par le sang de Jésus-Christ, et les prières, et les travaux, et les champs, et les vignes, et les prairies. Le sacrifice offert, chacun retourne à son ouvrage : la Religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre, fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré celui

qui dirige le soleil, et qui garde dans ses *trésors* les vents du midi et les tièdes ondées!

Mais un jour de prières, c'est bien peu; en toutes choses, c'est la persévérance qui obtient le succès. Or, c'est surtout depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre que les récoltes sont exposées à de nombreux dangers : aussi, l'Eglise attentive aux besoins de ses enfants, les appelle chaque jour pendant ce long intervalle à la prière, seul moyen de conjurer les fléaux qui menacent leurs espérances.

A dater de l'Invention de Sainte-Croix (3 mai), jusqu'au jour de son Exaltation (14 septembre), le Prêtre récite tous les matins, avant la Messe, la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. Quelle prière plus efficace! Elle rappelle et présente à Dieu les souffrances de son Fils, et le conjure, en vertu de ses mérites, d'ouvrir sa main, et de bénir la terre.

Pendant cette lecture, le son de la cloche se fait entendre, et le cultivateur, au milieu de ses champs, et le vigneron du haut de sa colline, doivent s'unir au Prêtre, pour conjurer le Seigneur de céder à ses instances, et de venir sanctifier et féconder leurs travaux[1]. En reconnaissance de ses prières, on offre au Prêtre la *gerbe de la Passion;* est-il rien de mieux acquis? N'est-il pas juste que l'homme fasse part de ses récoltes à celui dont les prières en ont préservé l'existence ou augmenté la richesse? Du reste, c'est moins au Prêtre qu'à Dieu lui-

[1] *Esprit des cérémonies*, p. 215.

même que s'adresse ce témoignage de reconnaissance ; et ne sait-on pas que la gratitude pour des bienfaits reçus est le premier titre pour en recevoir encore[1] ?

Lorsqu'il entend parler de prières pour détourner la grêle et les orages, ou pour obtenir la pluie et le beau temps, l'impie sourit avec dédain ; si, comme moi, semble-t-il dire à l'Eglise catholique, vous aviez étudié les lois de la nature, vous sauriez qu'elles sont immuables, et que les prières de ces pauvres petits hommes ne peuvent avoir aucune influence sur les phénomènes physiques. L'électricité, par exemple, est nécessaire au monde, comme le feu ou la lumière ; et puisqu'il ne peut se passer d'électricité, comment pourrait-il se passer de tonnerre ? de même, vous sauriez que les physiciens se sont assurés, par une suite d'observations exactes, qu'il doit tomber, dans un certain pays, tant de pouces d'eau par an ? Si vous saviez tout cela, comment oseriez-vous insulter à la science, et faire vos prières des Rogations ?

Merci, monsieur le docteur, de la leçon de physique que vous venez de nous donner. L'Eglise catholique vous doit bien de la reconnaissance ; car, plus que personne, elle croit à l'influence de la prière sur les phénomènes de la nature ; voyons cependant si votre science est aussi bien établie que vous le prétendez.

1° J'ai d'abord contre vous un préjugé bien fort, *c'est*

[1] La procession de saint Marc qui se fait au printemps, est comme les Rogations, établie pour appeler les bénédictions du Ciel sur les fruits de la terre.

que tous les peuples ont prié. Oui toujours et partout, je vois des supplications, des sacrifices, des processions pour détourner les fléaux qui menacent le monde. Chez les Hébreux, on priait pour détourner des moissons les grêles et les orages; chez les Romains, on priait dans le même but; il en est de même chez toutes les autres nations civilisées ou barbares, anciennes ou modernes; vous ne nierez pas le fait, monsieur le docteur. C'est un préjugé, dites-vous?— Si je ne me trompe, cela veut dire que vous en savez plus à vous seul que l'univers entier; mais qui êtes-vous, je vous prie, pour dire : genre humain, tu n'es qu'un imbécile ! Et n'êtes-vous pas, vous, une fraction, et une fraction minime de ce genre humain? votre raison n'est-elle pas à sa science ce qu'une lampe sépulcrale est au soleil? Si vous croyez le genre humain atteint et convaincu d'imbécilité, qui êtes-vous encore une fois, vous, atome imperceptible, pour prétendre avoir raison, et nous donner vos assertions pour des axiomes? En attendant que vous m'ayez montré vos lettres d'infaillibilité, j'aime mieux me tromper avec le genre humain, avec l'Eglise catholique, que d'avoir raison avec vous; et, ne vous en déplaise, je continuerai de prier pour demander à Dieu d'être délivré ou préservé des fléaux temporels.

2° Vous nous dites que le monde a besoin d'électricité, qu'ainsi le tonnerre doit éclater tant de fois chaque année; que chaque année il doit tomber tant de pouces d'eau, parce que la terre en a besoin. — Pour le coup, je ne vous adresserai aucun remercîment, car

votre beau système de lois invariables nous mène droit au fatalisme et fait de l'homme une statue. Vous me dégradez, et je ne reconnais à homme qui vive, ni à système aucun, le droit de m'élever jusqu'à la dignité d'une machine. Le monde pour moi n'est pas une pendule, et moi un de ses rouages; au-dessus de ces lois prétendues invariables, je vois un législateur. Auriez-vous aussi découvert qu'il y a des lois sans législateur? et ce législateur tous les peuples le saluent du nom de père très-bon, très-grand, très-libre, et je crois avec tous les peuples, qu'on prie Dieu comme on prie un souverain, comme on prie un père, et que la prière a le pouvoir d'obtenir des graces et de prévenir des maux.

3° Vous nous parlez, monsieur le docteur, d'un certain nombre d'orages et de foudres, et d'une certaine quantité d'eau précisément dus à chaque pays dans le cours d'une année. — Je ne sais quelles sont vos études sur ce point; mais à vous dire la vérité, l'expérience me semble impossible, du moins avec une certitude même approximative. Quoi qu'il en soit, il ne peut s'agir ici que d'une année commune. Eh bien! à quelle distance placez-vous les deux termes de la période? à dix ans, à cent ans, si vous voulez; mais comment, en bonne logique, pouvez-vous conclure de ce qui a eu lieu pendant une si courte durée, que la même chose a dû et doit invariablement se reproduire pendant tous les siècles? Je vous dirai qu'une loi se reconnaît à la permanence des effets; or, dix ans ou cent ans sur des milliers de siècles ne suffisent pas pour l'établir. Mais je veux vous faire

beau jeu. J'admets que, dans chaque année, il doive tomber dans chaque pays précisément la même quantité d'eau : ce sera la loi invariable ; mais la distribution de cette eau sera, si vous me permettez de le dire, la *partie flexible* de la loi. Ainsi, vous voyez qu'avec vos lois *invariables*, nous pourrons fort bien avoir encore des inondations et des sécheresses ; des pluies *générales* pour tout le monde, et des pluies d'*exception* pour ceux qui ont su les demander[1]. Nous prierons donc, non pour que l'olivier croisse en Sibérie ; mais nous prierons pour que l'olivier ne gèle point dans les campagnes de la Provence nous prierons, non pour que la quantité d'eau nécessaire chaque année soit diminuée, mais pour que cette eau tombe aux temps et aux lieux convenables.

4° A mon tour, si vous me permettez de vous donner une leçon ou plutôt un conseil d'ami, je vous dirai : Prenez-y garde, monsieur le docteur, vous êtes en mauvaise compagnie ; croyez-moi, il ne fait pas bon s'*encanailler*. Or, tout autre examen à part, la moralité des hommes qui soutiennent votre système, est un préjugé contre sa vérité et surtout contre sa *bonté* ; vos maîtres sont ces mêmes philosophes qui cherchent à dégrader l'homme après s'être dégradés eux-mêmes : l'histoire de leur vie et de leurs écrits en fait foi. Ils ne parlent que de lois invariables, je le comprends ; il ne s'agit pour eux que d'empêcher l'homme de prier, et c'est le moyen infaillible d'y parvenir. Or,

[1] Pluviam voluntariam segregabis Deus hæreditatis tuæ.

empêcher l'homme de prier, c'est anéantir l'idée d'un Dieu sage, puissant, libre et bon, qui gouverne le monde, et l'idée des rapports qui nous unissent à lui, comme les fils à leur père : c'est anéantir le lien religieux, qui seul ennoblit l'homme; car il n'y a pas de religion sans prière. De là vient, nous le savons, la colère de ces mécréants lorsque les prédicateurs ou les écrivains moralistes se sont avisés de nous dire que les fléaux matériels de ce monde étaient des châtiments divins [1]. Cependant les moralistes et les prédicateurs ont raison ; les *fléaux* sont destinés à nous *battre;* et nous sommes *battus,* parce que nous le méritons. Nous pouvions sans doute ne pas le mériter, et même après l'avoir mérité, nous pouvons obtenir grace. Demandez à vos maîtres, monsieur le docteur, s'ils ont quelque chose de plus sensé à nous dire sur ce point; en attendant leur réponse, nous croyons que c'est ici encore un de ces cas assez nombreux où la philosophie, après de longs et pénibles détours, vient enfin se délasser dans la croyance universelle : pour mon compte, je ne désespère pas d'y voir arriver en masse les philosophes et les physiciens de nos jours; et j'aime à penser, monsieur le docteur, que vous serez du nombre.

Pour nous, Fidèles, qui avons le bonheur de vivre tranquilles au sein de la vérité catholique, il ne nous reste qu'à ranimer notre foi à l'influence de la prière sur les lois physiques, et nous allons le faire en étudiant l'histoire des *Rogations*.

L'observance des *Rogations* doit son origine aux ca-

[1] Voyez *Soirées de St-Pétersbourg*, t. I, 4e entretien.

lamités particulières de la ville de Vienne. Depuis plus d'un demi-siècle, il ne s'était point passé d'année ni même de saison, sans que le Dauphiné et la Savoie n'eussent été affligés de quelques malheurs nouveaux. Tant de calamités se succédant les unes aux autres, se joignant souvent ensemble, avaient réduit ces provinces à une désolation presque universelle. Les tremblements de terre y étaient à peu près journaliers, et les édifices les plus solides ne pouvaient résister à de si rudes secousses. Jamais les incendies n'avaient été si multipliés. On voyait les bêtes féroces sortir des bois en plein jour, et venir jusqu'au milieu des places et des rues, comme pour braver les habitants réunis.

La frayeur publique allait toujours croissant, lorsque la nuit de Pâque de l'an 469, pendant que tout le peuple était assemblé dans la grande église avec son évêque, saint Mamert, pour la célébration des saints offices, le feu prit à la maison de ville, édifice magnifique, construit sur une éminence. Chacun se mit à craindre pour sa demeure, lorsqu'on vit avec quelle fureur l'embrasement augmentait. Tous les Fidèles sortirent de l'église afin de pourvoir à leur sûreté; le service divin fut abandonné, et le saint Évêque demeura seul devant l'autel.

Heureusement pour la ville de Vienne que saint Mamert ne croyait pas aux lois immuables de la nature. Dans l'ardeur de sa foi et de sa charité, il offrit à Dieu des prières et des larmes pour apaiser sa colère, et conjura sa divine bonté de remédier enfin à

tant de maux, qui empêchaient son peuple de le servir avec l'amour et la fidélité qui lui étaient dus. Le jour paraissait à peine, et l'on fut étonné de voir ce grand embrasement cesser tout d'un coup. La joie produite par ce merveilleux événement ramena tout le peuple dans la grande église pour continuer l'office.

Après avoir achevé les augustes mystères, et rendu graces à Dieu d'une faveur si visible, le saint Evêque dit à son peuple que la prière et la pénitence étaient le véritable remède aux maux dont la ville et la province étaient affligées, et que pendant l'alarme générale, il avait conçu et voué à Dieu des *Rogations* pour cet effet.

C'étaient des litanies, ou *supplications*, qui devaient consister en une procession solennelle, accompagnée de jeûnes et de prières publiques. Tout le monde applaudit à la pieuse pensée de saint Mamert, et du consentement général du clergé et du peuple, on choisit pour s'acquitter du vœu les trois jours qui précèdent l'Ascension. Le saint Evêque marqua pour la station, ou le terme de la première procession, une église en dehors de la ville, mais qui n'en était pas éloignée. Tous les habitants y allaient avec grande dévotion, dans un extérieur pénitent et humilié, mêlant au chant des psaumes leurs larmes et leurs gémissements. Saint Mamert, voyant le zèle de son peuple, porta plus loin le terme des processions suivantes.

La pieuse institution produisit des effets merveilleux. Par une émulation touchante qui, aux siècles de

foi, ne manquait pas de se mettre dans les exercices de dévotion, elle ne se termina point à la ville ou au diocèse de Vienne. Les évêques des Gaules, considérant la sagesse de cette pratique, ne crurent pouvoir rien faire de mieux que de s'y conformer. Saint Césaire, évêque d'Arles, qui présida au Concile d'Agde, l'an 506, parle des *Rogations* de saint Mamert, de manière à faire juger qu'elles étaient établies de son temps dans les provinces soumises aux Visigoths ; elles furent reçues aussi, dès le commencement du sixième siècle, dans le reste des Gaules qui composaient les états de Clovis 1er, roi de France. Depuis ce temps-là, l'observation n'en fut jamais interrompue parmi nous. Elle passa en Espagne au septième siècle, et à Rome dès la fin du huitième, sous le pape Léon III. En France, c'étaient de vrais pélerinages, ou processions de long cours. Dans les commencements on chômait les trois jours des Rogations; mais bientôt après, cette obligation fut restreinte à l'assistance aux processions et à la Messe.

Le jeûne prescrit dans les premiers temps, se borne aujourd'hui à l'abstinence[1]. L'observer est la *première* chose à faire pour sanctifier les Rogations. Assister aux processions est la *seconde*. Etablies pour la conservation de nos biens temporels, ces pieuses et édifiantes cérémonies réclament impérieusement notre présence à tous, riches et pauvres. N'est-il pas déplorable de voir à peine quelques enfants et quelques femmes suivre le Pasteur pendant qu'il va solliciter pour tout le

[1] Voyez *Histoire des fêtes chrétiennes.*

peuple les bénédictions du Ciel? Eh! quoi, hommes intéressés qui vaquez à vos travaux pendant que l'Eglise vous appelle à la prière, oubliez-vous donc que ce n'est ni celui qui plante ni celui qui arrose qui est quelque chose, mais bien celui qui donne l'accroissement? oubliez-vous qu'il ne vous sert de rien de vous lever avant l'aurore, si le Seigneur n'édifie votre maison? et vous, hommes indifférents qui, du seuil de vos ateliers et de vos boutiques, regardez passer nos processions, les bras croisés et peut-être le sourire impie sur les lèvres, n'avez-vous donc rien à craindre ou à demander? commandez-vous aux vents et aux tempêtes, aux grêles et aux incendies? sans doute que Dieu n'a plus dans ses trésors de quoi punir vos mépris insultants! Juste Ciel! à quel aveuglement même sur nos intérêts matériels ne conduisent pas l'indifférence et l'irréligion? Pour nous Chrétiens, qui connaissons l'influence de la prière, faisons-nous un devoir d'assister aux processions des Rogations exactement, avec modestie, dans des sentiments de pénitence et de componction, en demandant à Dieu de faire un saint usage des biens que nous sollicitons de sa libéralité.

L'église de Rome, qui avait reçu de nous les Rogations, nous communiqua à son tour la *Grande litanie*, ou procession de saint Marc. Au mois de novembre 589, le Tibre déborda avec tant de fureur, qu'il pensa abîmer la ville de Rome. Le fleuve, en se retirant, laissa dans les campagnes une infection qui causa une peste violente. Le pape Pélage II fut emporté un des pre-

miers, et sa mort suivie d'une désolation générale : le fléau de la peste ravagea la ville entière. Saint Grégoire-le-Grand, successeur de Pélage, crut qu'il fallait apaiser la colère de Dieu par des prières, des jeûnes et les larmes de la pénitence. Il exhorta son peuple à le seconder par un changement sincère de vie; les pieux habitants de la ville éternelle, répondirent avec empressement à l'appel du Pontife. Or, afin de mettre quelque ordre dans les assemblées des Fidèles, qui devaient se rendre en procession aux prières publiques, Grégoire partagea le clergé, les Religieux et le peuple en sept bandes; de là le nom de *Litanie septiforme*, donnée à la procession de saint Marc. Les prières publiques furent continuées pendant trois jours, et les processions étaient en marche depuis neuf heures du matin. Toutes les rues et toutes les places de la ville retentissaient du *Kyrie Eleison*, *Seigneur*, *ayez pitié*. Dès le premier jour on avait vu, en moins d'une heure quatre-vingts personnes frappées de la peste, tomber et mourir, sans qu'un si triste spectacle fût capable de décourager saint Grégoire. La foi du saint Pape obtint bientôt sa récompense; à la fin des trois jours de procession, le fléau cessa.

Il y a long-temps que les trois processions ont été réduites à une seule, fixée au 25 avril, jour de saint Marc. Dès le commencement du neuvième siècle, elle était généralement établie parmi nous. A Rome et dans quelques diocèses de France, l'abstinence est encore aujourd'hui de précepte[1].

[1] *Traité des fêtes mobiles* t. II, p. 99.

Les Rogations, la procession de saint Marc, toutes ces prières publiques nous font admirer la sollicitude maternelle de l'Eglise. Non-seulement les besoins spirituels de ses enfants touchent le cœur de cette bonne mère, elle s'attendrit encore sur toutes leurs nécessités temporelles, et ne néglige rien pour les soulager. Comme son divin Epoux, elle peut dire, dans toute l'étendue de ce beau mot, ce que nulle secte ne dira jamais : J'ai passé en faisant le bien.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir veillé avec tant de soin sur nos intérêts temporels; faites-nous la grace de mériter, par la ferveur de nos prières, les biens nécessaires à notre vie, et surtout la grace d'en user pour votre gloire.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai avec piété aux processions des Rogations.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — ROGATIONS. — PROCESSION DE SAINT MARC.

Q. Qu'est-ce que les Rogations?

R. Le mot Rogation veut dire supplication ou prière. Les Rogations sont trois jours de processions, de

prières et d'abstinences pour demander à Dieu ses bénédictions sur les biens de la terre. Tous les peuples ont prié pour être préservés ou délivrés des fléaux temporels. On a regardé les fléaux comme des châtiments de Dieu que nous pouvions bien ne pas mériter, mais dont nous pouvons obtenir la délivrance par la prière et le repentir.

Q. Mais les lois de la nature ne sont-elles pas immuables?

R. Non les lois de la nature ne sont pas immuables; elles dépendent de la volonté de Dieu qui les a faites. De plus, quand nous prions pour obtenir de la pluie ou du beau temps, nous ne demandons pas que la quantité de pluie qui doit tomber dans un an, suivant les lois de la nature, soit diminuée ; nous demandons seulement que cette pluie tombe dans les temps et dans les lieux convenables. Il en est de même du beau temps. Supposons qu'il doit y avoir tel nombre de beaux jours dans l'année, suivant les lois de la nature, nous demandons seulement que ces jours soient distribués d'une manière favorable aux biens de la terre.

Q. Quelles autres prières l'Eglise fait-elle pour les biens de la terre?

R. Les autres prières que l'Eglise fait pour les biens de la terre, sont la Passion de Notre Seigneur. Depuis le 3 mai, jour de l'Invention de la Sainte-Croix, jusqu'au 14 septembre, jour de l'Exaltation, le Prêtre récite chaque matin avant la Messe la Passion de Notre Seigneur. Il présente à Dieu le Père les mérites et les

souffrances de son Fils, et le conjure de bénir nos travaux. Pour cette nouvelle prière, les Fidèles donnent au Prêtre la gerbe *de Passion;* c'est une marque de reconnaissance qui s'adresse bien moins au Prêtre qu'à Dieu, dont la Providence a conservé leur récolte.

Q. Qu'est-ce qui a établi les Rogations ?

R. C'est saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné, qui a établi les Rogations vers la fin du cinquième siècle. Il eut pour but de faire cesser les fléaux qui désolaient la ville de Vienne et tout le Dauphiné. Dieu exauça les prières de son peuple ; et les Evêques de France établirent les Rogations dans leurs diocèses. L'église de Rome les adopta aussi, et depuis elles n'ont pas été interrompues. Pour les sanctifier, il faut 1° faire abstinence pendant les trois jours qu'on les célèbre, c'est-à-dire les trois jours qui précèdent l'Ascension ; 2° il faut assister aux processions quand on le peut, avec piété et componction.

Q. Qu'est-ce qui a établi la procession de saint Marc ?

R. La procession de saint Marc fut établie par saint Grégoire-le-Grand, pour fléchir la colère de Dieu et faire cesser la peste qui désolait la ville de Rome. Ce fut au sixième siècle. Toutes les églises de France ont adopté cette procession afin de préserver notre vie et nos biens des fléaux qui peuvent les menacer. A Rome et dans plusieurs diocèses, on fait abstinence le jour de saint Marc. Il faut se conformer aux lieux où l'on se trouve.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir veillé avec tant de soin sur nos intérêts temporels ; faites-nous la grace de mériter, par la ferveur de nos prières, les biens nécessaires à notre vie et surtout la grace d'en user pour votre gloire.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai avec piété aux processions des Rogations*.



XLII[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Ascension. — Objet de cette fête. — Nécessité de l'Ascension du Sauveur. — Son histoire. — Traces des pieds du Sauveur. — Sujets de joie le jour de l'Ascension. — Ce qu'il faut faire pour célébrer cette fête. — Son harmonie avec la saison.

Nous avons vu le Fils de Dieu descendre du Ciel, naître, vivre et mourir pour racheter l'homme et réparer son ouvrage dégradé par la chute originelle. Il y avait quarante jours que le divin Réparateur avait prouvé aux plus incrédules sa résurrection. Pour se reposer des souffrances de son humanité, il aurait pu rester moins de temps sur la terre; mais non, son amour pour nous le retenait loin des Anges. On eût dit un royal exilé dont le ban était levé, mais qui ne voulait pas s'en retourner tout de suite au lieu natal, parce que, durant son bannissement, il s'était habitué à aimer les hommes avec lesquels il avait souffert [1].

S'il s'éloigne aujourd'hui, c'est encore par amour. Le noble vainqueur va prendre possession du royaume con-

[1] *Tableau poétique*, p. 220.

quis par son sang, et placer l'humanité sur le trône de l'immortelle gloire. Voulez-vous être témoins de l'accomplissement de ce mystère qui couronne l'œuvre de la Rédemption? Partons pour Jérusalem.

Le Sauveur avait réuni ses Disciples du côté de Béthanie : vous savez, ce bourg bâti sur la pente du mont des Oliviers, à quinze stades environ de Jérusalem, d'où l'Homme-Dieu était parti pour faire son entrée triomphante dans la cité déïcide. Avec eux, il gravit cette montagne naguère témoin de son agonie. Elle vous apparaît sur la route de Jérusalem à Jéricho ; elle est la plus haute des environs de la cité de David. Ses flancs sont couverts de verdure, son sommet est couronné de vignes et d'oliviers. Arrivé sur la hauteur, le Fils de Dieu s'arrête et dit à ses Disciples rangés en cercle autour de lui : « Toute puissance m'a été donnée dans le Ciel et sur la terre. Allez donc en mon nom, par tout le monde, prêcher l'Evangile à toute créature. Enseignez toutes les nations en les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai recommandé. Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

En même temps il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Ecritures et qu'ils vissent que tout ce qui avait été annoncé du Christ par les Prophètes, s'était accompli en sa personne. « Témoins de toutes ces choses, ajouta-t-il, vous ne devez pas les oublier. Je vais envoyer sur vous le don de mon Père qui vous a été promis ;

mais jusque-là restez dans la ville, en attendant que vous ayez été revêtus de la force d'en haut. »

Pour les consoler de son départ et leur montrer que son amour pour eux dictait toutes ses démarches : « Il vous est avantageux, leur dit-il, que je m'en aille ; si je ne m'en vais pas, l'esprit ne viendra point en vous. » Eh! quoi, mon Sauveur, votre présence sensible est-elle donc un obstacle aux communications de l'Esprit-Saint? Vos paroles semblent l'indiquer, quelle est leur signification ?

Au commencement il fut nécessaire de détacher les Apôtres de l'amour des choses sensibles par l'amour de la présence sensible du Fils de Dieu dans notre chair. Mais Jésus-Christ ne voulut les attacher pour un temps à sa présence visible que pour les accoutumer insensiblement à l'amour de la justice, de la vérité, de la charité, de l'humilité et de toutes les autres vertus dont il leur donnait tant d'admirables préceptes et tant d'illustres exemples. L'amour sensible de Jésus-Christ est utile, nécessaire même aux commençants ; mais il serait enfin préjudiciable à ceux qui doivent passer de l'enfance spirituelle à un âge et à un état plus parfaits, dans lesquels ils doivent aimer Jésus-Christ comme Dieu, comme la vérité éternelle, comme la justice et la sainteté incorruptibles. Voilà pourquoi il a été nécessaire que Jésus-Christ montât au Ciel, sans quoi les Apôtres n'eussent pu l'aimer d'un amour purement spirituel, et n'eussent pu par conséquent recevoir son Saint-Esprit [1].

[1] Thomassin, *Célébrat. des fêtes.*

Le moment suprême est arrivé, le Précepteur du genre humain va priver le monde de sa présence visible ; la bouche divine qui a instruit l'univers va se fermer. C'était un jeudi, vers l'heure de midi, quarantième jour après la Résurrection[1] ; le Sauveur jetant pour la dernière fois ses regards sur sa sainte Mère et ses Disciples, étendit la main, les bénit et fut enlevé du milieu d'eux. Ainsi que dans sa Résurrection il était sorti du tombeau par sa propre puissance, il s'éleva de même dans son Ascension, sans avoir besoin, comme Élie, d'un char de feu, ni des Anges, ni d'aucun secours étranger. Une nuée lumineuse, symbole de sa gloire, l'enveloppa, et ce nouveau char de triomphe le déroba bientôt à leur vue.

Comme ils étaient toujours attentifs à le considérer, voici que deux Anges, semblables à de beaux jeunes hommes, leur apparurent et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi les yeux fixés vers le Ciel? ce même Jésus qui vient de vous quitter pour s'élever au Ciel, descendra un jour de la même manière que vous l'y avez vu monter. »

Les Disciples l'ayant donc adoré en se prosternant la face contre terre, et ayant baisé la trace de ses pieds, retournèrent comblés de joie à Jérusalem, où ils demeurèrent en attendant l'accomplissement de la promesse que le Seigneur leur avait faite, et employant les journées d'attente à louer Dieu dans le temple.

Tel fut le départ du Christ de cette terre que sa main

[1] *Constit. apost.* lib. v, c. 19.

puissante avait créée au jour de la naissance du monde, et qu'il avait arrosée de son sang au jour de la Rédemption.

C'est du point le plus élevé de la montagne des Oliviers, que le Sauveur monta au Ciel ; il y laissa les vestiges de ses pieds divins, imprimés dans l'endroit où il toucha la terre pour la dernière fois. Bien des siècles les y ont vus, les ont baisés avec respect et arrosés de larmes de repentir et d'amour. Saint Jérôme, saint Sulpice Sévère, saint Paulin de Nole, saint Optat, sont d'irrécusables témoins de ce fait miraculeux [1]. A leur autorité se joint celle du grand Augustin : « On va en Judée, dit l'illustre évêque d'Hyppone, pour adorer les vestiges des pieds de Jésus-Christ, qui se voient dans l'endroit d'où il est monté au Ciel [2]. »

Durant le siége de Jérusalem par Titus, l'armée romaine fut long-temps campée sur la montagne des Oliviers, sans que ni les mouvements des soldats, ni les pieds des chevaux, ni les travaux du camp où l'on ne pouvait manquer de renverser la terre, pussent effacer ces vestiges sacrés. On les y voyait si bien au temps de l'impératrice Hélène, mère du grand Constantin, que lorsque cette pieuse princesse fit bâtir la Basilique de l'Ascension, dans l'endroit même de la montagne d'où l'on savait que Jésus-Christ était monté au Ciel, on voulut paver et couvrir de marbre la trace des pieds,

[1] *Hier.* t. III, p. 295; S. Sulp. Sev. *Hist. sacr.* lib. 2, c. 48; S. Paulin. ep. 31. *ad Sever; et* Optat. lib. 6, p. 55.

[2] S. Aug. *Tract.* 47, *in Joan.* 11. 4.

comme le reste de cette magnifique église, mais on ne put en venir à bout. Tout ce qu'on y mettait était repoussé par une vertu invisible, et l'on fut obligé de laisser l'endroit découvert dans l'état où on l'avait trouvé. Ce fut dès-lors un des grands objets de dévotion pour les Chrétiens qui, de toutes les provinces de l'empire et des nations étrangères, allaient en foule visiter les saints lieux.

Saint Jérôme rapporte là-dessus un autre miracle d'un grand éclat. « Lorsqu'on voulut, dit le grand docteur, achever le toit de la Basilique de l'Ascension, il fut impossible de fermer la voûte qui répondait perpendiculairement à cet endroit des vestiges du Sauveur. On fut obligé de laisser libre et découvert l'espace par lequel il avait été élevé de terre et reçu dans la nue; ce qui permettait aux Fidèles de contempler la route que Jésus-Christ avait suivie pour monter au Ciel [1]. »

La chose se trouvait encore dans cet état vers la fin du septième siècle, lorsqu'un évêque de France, nommé Arculphe visita les saints lieux [2]. Au moyen âge, l'édifice fut détruit dans les guerres des Sarrasins. Enfin, un voyageur qui arrive de la Palestine, le révérend Père de Gréramb, s'exprime ainsi :

« Au sommet de la montagne des Oliviers, on trouve une mosquée sur l'emplacement de laquelle était jadis une église de la plus grande magnificence, bâtie par sainte Hélène au lieu d'où Jésus-Christ monta au Ciel

[1] Hier. Suprà.

[2] Adamnan. *in act.* SS. Bened. lib. 1, *de locis sanctis.*

après sa Résurrection. Cette mosquée qui menace ruine, est entourée de misérables maisons habitées par des Turcs.

» Au centre, dans une espèce de chapelle, on voit le vestige qu'imprima sur le rocher le pied gauche du Sauveur, au moment de quitter la terre pour s'élever dans les Cieux. On assure que les Turcs ont soustrait l'empreinte du pied droit et l'ont enterrée, pour la transporter ensuite dans la mosquée du temple.

» Quant à l'empreinte du pied gauche, elle existe de manière à ne laisser aucun doute, quoiqu'elle soit un peu usée par les baisers sans nombre que les Pélerins, depuis tant de siècles, ne cessent d'y imprimer, et peut être aussi par quelques pieux larcins qu'une surveillance sévère n'a pas toujours pu prévenir [1].

Le Fils de Dieu qui venait de laisser sur le roc l'empreinte de ses pieds, comme un monument éternel de son passage sur cette terre qu'il avait sanctifiée par son sang, s'avançait rapidement vers la Jérusalem céleste. Mais quelle armée invisible, quels chariots de feu ornent son triomphe! Il est accompagné des ames des anciens Patriarches, des saints Prophètes et de tous les hommes vertueux à qui le Ciel avait été jusque-là fermé, et qu'il élevait alors avec lui, menant captive la captivité même. Tous ces captifs, maintenant délivrés, suivaient leur Rédempteur dans son triomphe en chantant sa victoire. Jésus les ayant arrachés au pouvoir du démon, les

[1] *Pélerinage*, t. I, p. 281 et suiv.

emmenait avec lui au Ciel, comme les trophées de sa victoire, comme de riches dépouilles enlevées à l'ennemi, comme le prix de son sang adorable, comme l'ornement et la gloire de son triomphe. Quelle grande, quelle brillante procession à laquelle les Apôtres n'étaient pas encore dignes d'assister, s'écrie saint Bernard [1] !

Tout à coup les portes éternelles s'ouvrent. Qui dira l'étonnement des Anges lorsqu'ils virent la nature humaine de Jésus-Christ, élevée au-dessus d'eux, et placée à la droite de Dieu même ? lorsqu'ils virent Jésus-Christ qui, comme homme, avait été ignominieusement jugé et mis à mort sur la terre, maintenant reconnu comme le Seigneur de toute la création et le souverain Juge des hommes?

Et, en ce jour, l'Eglise de la terre s'unissant à l'Eglise du Ciel, fait éclater ses transports pour célébrer le triomphe de son Epoux et de son Chef. L'office de l'Ascension respire la joie la plus vive. Il est accompagné d'une procession particulière. Elle a été établie dans le dessein de représenter la marche des Apôtres de Jérusalem à Béthanie, et de là au mont des Oliviers, pour y voir Notre Seigneur monter au Ciel, et leur retour à Jérusalem pour s'y préparer dans la retraite à recevoir le Saint-Esprit. Voilà pourquoi elle ne doit se faire qu'après Tierce, c'est-à-dire vers les neuf heures. En effet, c'est à ce moment que le Sauveur, accompagné de ses Disciples, gravit la sainte montagne.

Le jour de l'Ascension, reportons-nous à toutes les

[1] Serm. 2, *in ascens.* n. 3.

circonstances de ce voyage; songeons que nous-mêmes nous accompagnons le Sauveur, et laissons aller notre cœur aux sentiments de la foi, surtout n'oublions pas que dix-huit siècles nous précèdent dans la célébration de cette fête [1]; que les exemples, la piété, les larmes pieuses, les saints désirs de nos pères nous reviennent en mémoire, et, croyez-moi, cette Fête, cette procession, ne seront plus pour nous choses indifférentes.

Cependant ce mystère, si propre à exciter l'allégresse des esprits bienheureux, ne doit-il pas être un sujet de deuil pour nous qui restons orphelins sur la terre? Quelle part ai-je à ces solennités, s'écrie saint Bernard [2]? Eh quoi ! oubliez-vous, grand Saint, que toutes les démarches de Notre Sauveur sont dictées par son amour? Voici les sujets de votre joie.

1° Jésus-Christ monte au Ciel pour nous envoyer l'Esprit Consolateur, vous savez, cet esprit qui devait régénérer le monde comme il féconda le cahos au jour de la création. *Si je ne m'en vais pas,* dit Jésus-Christ, *l'Esprit ne descendra point en vous.* Si notre Père nous prive de sa présence sensible, ce n'est pas pour nous laisser orphelins, mais pour remplir nos cœurs des dons précieux du Saint-Esprit; prions donc et soupirons, afin que le Divin Consolateur nous trouve dignes de ses inspirations. Demandons-lui d'éclairer notre entendement et de purifier notre cœur. Le serpent de Moïse dévora tous les serpents

[1] Saint Augustin dit positivement que la fête de l'Ascension est venue des Apôtres. *Epist.* 54.

[2] Serm. 3. *in Ascens.*

des magiciens, de même l'Esprit divin doit consumer tous nos penchants et tous nos appétits sensuels. En ce grand jour, disons au Sauveur, pour nous et pour le monde entier : *Envoyez votre esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre* : elle en a grand besoin !!

2° Jésus-Christ monte au Ciel, pour nous en ouvrir les portes et nous y préparer des places. La victoire de Jésus-Christ est complète. Nouvel Adam, il ouvre au genre humain le Ciel fermé par les crimes du premier Adam. Quel noble orgueil doit faire battre mon cœur ? J'ai une place dans le Ciel; oui, moi, pauvre petite créature, moi, peut-être couvert de haillons, moi mendiant, moi humble berger, obscur laboureur, moi faible enfant, moi inconnu, méprisé peut-être du monde, j'ai une place dans le Ciel ! Démon jaloux du bonheur de nos premiers pères, comme tu es vaincu ! Regarde, notre nature était maudite et condamnée à l'opprobre, tout à coup elle est exaltée, les Cieux lui sont ouverts; nous étions indignes de la vie, et nous sommes appelés à l'immortalité; en Jésus-Christ, cette nature humaine que tu avais flétrie, occupe la première place dans le Ciel, et ce qui fut l'objet de tes risées sacriléges, est adoré des Anges; regarde bien, cette même nature humaine que ta rage poursuivait, dont tu croyais avoir consommé la ruine, est maintenant couronnée dans le Ciel ; elle occupe ta place et celle de tes anges maudits, elle est au Ciel, et tu es dans l'Enfer. Applaudis-toi maintenant de ta jalousie et de tes mensonges !

Ainsi, en Jésus-Christ notre chef, nous sommes aujourd'hui en possession du Ciel ; il y est monté en qualité d'avant-coureur ; l'avant-coureur suppose quelqu'un qui vient après ; et ce quelqu'un c'est vous, c'est moi, c'est tout le genre humain ; car Jésus-Christ est mort pour tous les hommes.

3° Jésus-Christ monte au Ciel pour y garder nos places. Non-contents de nous avoir frayé la route de la Jérusalem céleste, d'en avoir ouvert les portes, de nous y avoir préparé des places, Jésus-Christ veut nous en assurer la possession. Que fait-il dans le Ciel ? Avocat, il plaide sans cesse notre cause. « Mes petits enfants, disait le Disciple bien-aimé, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez pas ; mais si quelqu'un a péché, qu'il ne se décourage point, nous avons un avocat auprès du Père ; c'est Jésus-Christ le juste, lui qui a versé son sang non-seulement pour nos péchés, mais pour ceux du monde entier.» Pontife éternel, il nous réconcilie avec son Père, en lui présentant les stigmates de ses plaies restées dans ses pieds et dans ses mains adorables, puis continuant sur la terre le sacrifice de son corps et de son sang, il l'oppose perpétuellement comme un infaillible paratonnerre, aux foudres de la vengeance divine. Premier né d'entre ses frères, et ses frères c'est nous, il fait valoir en notre faveur ses titres sacrés à l'héritage éternel. Dieu, il y a droit par nature ; homme, il y a droit par son sang. Le Ciel est sa conquête, et c'est pour nous qu'il l'a conquis.

Suivons donc l'aigle sublime qui s'élance aujourd'hui

dans les Cieux; nous sommes ses aiglons, il étend ses ailes, il nous invite à y monter pour nous emporter avec lui. « Mais souvenons-nous, dit saint Augustin, que l'orgueil ne monte point au Ciel avec le Dieu de l'humilité, ni l'avarice avec le Dieu pauvre, ni la mollesse avec le Dieu des douleurs, ni l'impureté avec le Fils de la Vierge, ni les vices avec le père des vertus. » En haut les cœurs ! en haut, arrachons-nous aux affections qui nous dégradent, montons, montons encore; toute la nature nous y invite; il semble qu'elle aussi veuille monter au Ciel. Voyez au temps de l'Ascension, toutes ces nuées de jeunes oiseaux qui, sortant de leur nid, essayent leur premier vol vers les Cieux; voyez les plantes qui poussent leurs faibles tiges en haut; voyez les arbres qui élancent leurs rameaux naissants vers le Ciel. En haut, en haut, les cœurs, nous crie toute la nature.

Saint Augustin voit encore une autre harmonie entre la fête de ce jour et la saison où elle se célèbre. « Auteur de la nature et de la grace, Dieu a voulu, dit ce grand docteur, mettre quelque rapport entre les mystères de son Fils et les saisons de l'année. Le Rédempteur vient au monde lorsque les jours sont les plus courts et qu'ils recommencent à croître, pour nous dire qu'il trouve le monde dans les ténèbres et qu'il y apporte la lumière; il meurt et il ressuscite au temps de la pleine lune du premier mois. Alors cet astre qui, par ses changements, est la figure des choses périssables, est entièrement obscurci dans sa partie qui regarde le Ciel, et n'a de lumière et de beauté que dans la partie qui regarde la

terre ; seulement il recommence à se détourner de la terre et à se rapprocher du soleil, pour n'avoir de jour et de clarté que du côté du Ciel.

» Ce spectacle est en harmonie parfaite avec la mort et la résurrection du Sauveur, par lesquelles nous tournons vers le Ciel et vers le soleil de justice toute la pente que nous avions vers la terre. Le Fils de Dieu est monté au Ciel et a envoyé le feu divin de son Saint-Esprit, vers le temps que le soleil est dans son apogée, c'est-à-dire dans sa plus grande élévation et son plus grand éloignement de la terre ; nouvelle harmonie qui nous rappelle que c'est après s'être élevé de la terre, que Jésus-Christ a répandu sur le monde les plus vives flammes de sa charité[1]. »

Ces admirables rapports, dont l'esprit habitué à réfléchir connaît toute la réalité, se prouvent à tout homme par l'analogie des lois divines. En effet, puisque l'auteur de la grace est aussi le créateur de la nature, n'était-il pas convenable qu'il mît de l'harmonie entre ces deux grands ouvrages, afin que les changements qui arrivent dans la nature ainsi que le spectacle de l'univers, bien loin de nous distraire, rappelassent notre esprit aux pensées de la Religion? Si on ajoute à cette observation ce que nous avons dit de l'histoire du genre humain, dans laquelle Dieu a voulu aussi écrire à grands traits la vérité de la Religion chrétienne, on conclura que la nature, l'histoire universelle du genre humain et l'économie de l'Eglise, sont trois livres merveilleux

[1] Apud Thomassin., *lib.* II, *n.* 10.

entre lesquels règne une magnifique harmonie; livres tout à la fois simples et sublimes qui se rendent témoignage l'un à l'autre, et où Dieu a gravé en caractères de feu tout ce qui est nécessaire pour détacher de ce monde nos pensées et nos affections, et pour les élever au Ciel avec Jésus-Christ[1].

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'être monté au Ciel pour m'en ouvrir l'entrée et m'y préparer une place; faites-moi la grace d'aller me réunir à vous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je regarderai souvent le Ciel, en disant : Là j'ai une place qui m'attend.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE — ASCENSION.

Q. Qu'est-ce que la fête de l'Ascension?

R. La fête de l'Ascension, c'est le jour où Notre Seigneur monta au Ciel. Il y avait quarante jours que Jésus-Christ était ressuscité; il avait apparu souvent à

[1] *Voyez* Thomass. *des fêtes*, liv. II, n. 10 et 11.

ses Disciples, leur avait montré la vérité de sa Résurrection, et appris ce qu'ils devaient prêcher au monde. Il était temps que le divin Sauveur allât recevoir dans le Ciel la récompense de ses travaux et de ses souffrances. Le quarantième jour après sa Résurrection, il partit de Béthanie avec ses Disciples et sa sainte Mère, monta sur la montagne des Oliviers, leur donna l'ordre et le pouvoir de prêcher l'Evangile à toute créature, les bénit pour la dernière fois en leur promettant le Saint-Esprit, et il s'éleva au Ciel, en leur présence, par sa propre vertu; il y conduisit les ames des Justes qui étaient morts avant sa venue. Les Apôtres le suivaient des yeux, lorsque deux Anges, vêtus de blanc, vinrent leur dire que ce même Jésus reviendrait au dernier jour du monde avec gloire et majesté, pour juger tous les hommes. Les Apôtres se retirèrent à Jérusalem, pour attendre, dans la retraite et la prière, la descente du Saint-Esprit.

Q. Quel miracle fit le Sauveur, en montant au Ciel?

R. En montant au Ciel, le Sauveur laissa, empreinte sur le roc, la trace de ses pieds; on la voit encore aujourd'hui.

Q. Pourquoi le Sauveur est-il monté au Ciel?

R. Le Sauveur est monté au Ciel pour notre amour. 1° Il y est monté pour prendre possession de la gloire que son humanité sainte avait méritée par sa Passion; 2° pour envoyer le Saint-Esprit à ses Apôtres et par eux à tout l'univers; c'est ce divin Esprit qui a changé la face du monde; 3° pour nous ouvrir l'entrée du Ciel qui nous était fermée depuis le péché du premier Adam: le

second Adam répare, en l'ouvrant, les suites du péché originel; 4° pour nous y préparer des places et nous les garder; car, dans le Ciel, Notre Seigneur est notre Avocat, notre Pontife, notre Médiateur.

Q. Que devons-nous faire pour célébrer dignement l'Ascension?

R. Pour célébrer dignement l'Ascension, nous devons nous détacher de l'affection aux choses de ce monde; nous rappeler que la terre n'est pas notre patrie, que nous sommes des exilés, et désirer avec ardeur d'occuper la place que Jésus-Christ est allé nous préparer. Si nous voulons partager sa gloire, il nous faut imiter ses exemples, et garder ses Commandements. Il n'y a pas d'autre chemin pour arriver au Ciel.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'être monté au Ciel pour m'en ouvrir l'entrée et m'y préparer une place; faites-moi la grace d'aller me réunir à vous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je regarderai souvent le Ciel, en disant : Là j'ai une place qui m'attend.*



XXXIIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Pentecôte. — Veille de la Pentecôte. — Grandeur de la fête de la Pentecôte. — Son histoire, et différence de la loi ancienne et de la loi nouvelle. — Effets du Saint-Esprit dans les Apôtres, double miracle. — Effets qu'il produit en nous. — Ce qu'il faut faire pour nous en rendre dignes.

L'architecte habile veut qu'on n'arrive au palais qu'en traversant de longues avenues, et la mère bien inspirée fait long-temps attendre à son enfant la récompense qui doit couronner ses jeunes vertus ; de même, l'Eglise veut que ses grandes solennités soient précédées de longues préparations : il y a là une grande connaissance du cœur humain. L'Avent nous prépare à Noël ; le Carême, à Pâque ; le temps Pascal, à la Pentecôte. « Nous nous préparons à la fête de Pâque, dit Eusèbe, par quarante jours de jeûne, et nous nous disposons à la Pentecôte par cinquante jours d'une sainte allégresse.» Pourquoi donc ces joies? Le même historien nous l'apprend. « A Pâque, dit-il, on reçoit le Baptême ; à la Pentecôte, on reçoit le Saint-Esprit qui est la perfection du Baptême. La Résurrection de Jésus-Christ fortifia les Apôtres ; c'est la Pentecôte qui consomma

leur charité et les rendit invincibles. En ce jour, l'Esprit-Saint fut donné avec cette plénitude nécessaire à l'Eglise pour subjuguer l'univers; c'est pourquoi je regarde la Pentecôte comme la plus grande de toutes les fêtes[1].»

Les dix jours qui la précèdent sont consacrés par les Chrétiens pieux, au recueillement et à la prière. Ils s'enferment au Cénacle avec la sainte Vierge et les Apôtres, pour se disposer à recevoir le Saint-Esprit dans l'abondance de ses dons.

Toutefois ces préparations semblent ne pas suffire à l'Eglise, tant est grand le désir qu'elle a de nous rendre dignes des faveurs de son divin Epoux. Elle a établi pour la Pentecôte une Vigile très-solennelle, dont l'office a beaucoup de rapport avec celui de la veille de Pâque. La raison en est facile à comprendre; c'est dans ces deux nuits brillantes et à jamais célèbres, qu'on administrait aux Catéchumènes le Sacrement de la régénération.

Dans les premiers siècles, l'office commençait par douze leçons qui avaient pour objet, comme celles du Samedi Saint, l'instruction des Catéchumènes. Aujourd'hui on n'en dit que quatre, qui ont encore rapport au Baptême et à la Loi de grace.

Dans la *première*, on rappelle la promesse que Dieu fit à Abraham de bénir, dans sa race, toutes les nations de la terre; or, c'est le jour de la Pentecôte que cette promesse reçoit son parfait accomplissement par

[1] *De vit.* Const. lib. 4, c. 44.

l'effusion du Saint-Esprit que Jésus, Fils d'Abraham, selon la chair, envoie sur le monde.

La *seconde* parle de la loi donnée par Moïse, figure de la loi nouvelle, promulguée le jour de la Pentecôte, et dont le Baptême est l'entrée.

La *troisième* retrace la vision d'Ezéchiel, et nous montre ces vastes campagnes couvertes d'ossements humains, et ces ossements se remuant, se réunissant, reformant des corps d'hommes, et ces hommes revivant au souffle de l'Esprit, image frappante du genre humain à la naissance de l'Évangile, et de la vie nouvelle que le Saint-Esprit lui communiqua.

La *quatrième* a pour but de nous exposer les effets du Saint-Esprit dans les ames, et la différence de ceux qui en sont animés, et de ceux qui vivent de l'Esprit du vieil homme. Rien de plus magnifique que ces leçons, rien de plus grand que les instructions qu'elles renferment[1].

Viennent ensuite la procession, la bénédiction des Fonts sacrés, la Messe sans *Introït*, comme au Samedi Saint. La veille de la Pentecôte est accompagnée d'un jeûne qui était déjà en usage au huitième siècle[2].

Toutes ces préparations à la Pentecôte catholique, n'ont rien d'exagéré si nous réfléchissons à la grandeur de cette fête. Et d'abord, par la grandeur de son objet, elle laisse bien loin derrière elle toutes les fêtes profanes. Ensuite elle l'emporte sur la Pentecôte judaïque,

[1] Durandus, *lib.* 6, *c.* 106.

[2] Serm. 60, *sub Ambros. nomine inter ambrosiana.*

autant que la loi de grace l'emporte sur la loi de crainte, et l'accomplissement du mystère de notre rédemption sur les types et les figures qui l'annonçaient. La troisième personne de l'auguste Trinité descendant sur l'univers, pour le régénérer, comme elle était, au jour de la création, descendue sur le chaos pour le féconder; le divin Rédempteur mettant la dernière main au grand œuvre qui était l'objet de tous ses mystères; un nouveau peuple destiné à adorer Dieu en esprit, en vérité, depuis l'aurore jusqu'au couchant; la face du monde renouvelée; le Judaïsme anéanti; le Paganisme frappé de mort; l'alliance universelle de Dieu avec les hommes, promise depuis quarante siècles et enfin réalisée : telles sont les merveilles et les sujets de louange et de méditation renfermés dans la fête de la Pentecôte.

Et vous voulez que l'Eglise catholique ne tressaille pas d'allégresse en la célébrant? Mais il faut être stupide comme l'indifférent, pour ne pas sentir son cœur battre de reconnaissance et de joie au retour de cette mémorable journée. Eh quoi! la fête de la Pentecôte, n'est-ce pas la fête de la civilisation? Nations chrétiennes, dites : de quelle époque datent les lumières, les mœurs, les institutions, les idées nouvelles, qui ont changé la face de l'univers, et substitué la loi de charité au droit brutal du plus fort, et vous ont faites ce que vous êtes? Si vous affectez, ingrates, de l'oublier, l'Église catholique prend soin de vous le redire, comme elle le redit aux générations qui vous précèdent et comme elle le redira aux générations qui viendront après vous : depuis dix-

huit siècles elle célèbre la fête de la Pentecôte, et vous devriez, riches et pauvres, rois et peuples, vous unir à elle pour fêter ce jour-là, comme vous fêtez l'anniversaire de votre naissance; car, je vous le répète, le Cénacle fut votre berceau; c'est de là qu'est descendue cette supériorité intellectuelle et morale dont vous êtes si fières.

Rappelons maintenant les circonstances avec lesquelles s'accomplit ce mystère.

Après l'Ascension de leur divin Maître, les Apôtres étaient retournés à Jérusalem où ils attendaient l'effet de sa promesse. Ils se tenaient dans un Cénacle, c'est-à-dire dans une chambre haute, isolée du reste des appartements. Le toit des édifices, dans la Palestine, étant plat, la chambre la plus haute était la plus grande, comme la plus retirée. C'est là que les Juifs avaient leurs oratoires particuliers [1]. On croit que les Apôtres étaient assemblés dans la maison de Marie, mère de Jean Marc, ce fervent disciple dont parle saint Luc.

Quoiqu'il en soit du lieu de leur rassemblement, ils représentaient l'Eglise universelle. Ils étaient dans l'attente des promesses de leur divin Maître, lorsque, le dixième jour après son Ascension, et cinquantième après sa Résurrection glorieuse, le Saint-Esprit descendit sur eux. C'était un dimanche, jour de la Pentecôte des Juifs, afin que la loi nouvelle fût publiée le même

[1] Daniel, c. 6, 10. L'impératrice Hélène fitbâtir une église magnifique dans le lieu même où le Saint-Esprit était descendu sur eux. *Quaresimus*, ib. 4. *Elucid. Terræ Sanctæ*, c. 5.

jour où l'ancienne, qui devait lui faire place, avait été donnée sur le mont Sinaï.

Mais voyez la différence ! L'ancienne loi avait été promulguée au milieu du tonnerre et des éclairs, et au son bruyant des trompettes. Elle menaçait de mort les infracteurs ; elle était écrite sur des tables de pierre, et fatiguait par la multiplicité des commandements et des pratiques auxquels elle assujétissait un peuple ignorant et grossier, qu'il fallait plier à l'obéissance plutôt par la crainte que par l'amour.

La nouvelle loi, au contraire, est une loi non de terreur, mais de grace, destinée à être écrite non sur la pierre, mais dans le cœur des hommes. Fille de l'Esprit-Saint, principe de consolation, de douceur et d'amour, elle ne pouvait être promulguée avec l'appareil effrayant et les menaces qui avaient accompagné la publication de la loi mosaïque : Assez long-temps Dieu avait eu des esclaves, il voulait des enfants.

Donc, le dimanche, jour de la Pentecôte, vers les neuf heures du matin, comme les Disciples étaient tous ensemble, ils entendent tout à coup un bruit semblable à celui d'un grand vent qui vient du Ciel et qui remplit toute la maison où ils sont renfermés[1]. Ce signal de l'arrivée du Saint-Esprit est destiné à réveiller leur attention : il est plein de mystères. Ce vent qui vient d'en haut, messager des saintes inspirations, est le souffle de la grace qui soutient dans nos ames la vie spirituelle, comme l'air atmosphérique soutient notre existence

[1] Act. c. II, 2, 3.

physique. Sa véhémence marque le pouvoir de la grace sur les cœurs pour les changer et les vivifier ; s'il remplit toute la maison, c'est que l'Esprit-Saint présente ses dons aux hommes de tous les pays, qu'il nous transforme en nouveaux êtres et qu'il pénètre toutes nos facultés.

A ce premier prodige en succède un autre. Voici venir des langues de feu qui se partagent et se reposent sur la tête de chacun d'eux. C'est l'Esprit-Saint lui-même qui aime à revêtir des formes extérieures, emblêmes des effets étonnants qu'il produit intérieurement dans les ames. Je le vois, au Baptême du Sauveur, apparaissant sous la forme d'une colombe, pour marquer l'innocence et l'abondance des œuvres saintes qui sont le fruit du Sacrement de la régénération. Aujourd'hui sa présence se manifeste sous la forme de langues de feu, emblême éloquent de l'unité de croyance et d'amour qui allait faire de tous les hommes un seul peuple de frères. Le feu éclaire, élève, transforme en lui tout ce qu'il embrase : semblables effets sont produits par le Saint-Esprit dans nos ames. Le feu se montre sous la forme de langues plutôt que sous la forme de cœurs, pour faire entendre que les dons du Saint-Esprit sont répandus sur les Apôtres, non-seulement afin qu'ils aiment Dieu, mais encore afin qu'ils le fassent aimer aux autres, en leur communiquant par la parole le feu de leur charité. Cette forme annonce aussi le don des langues, qui va mettre les Apôtres en état de communiquer avec les différentes nations, pour leur prêcher la doctrine du divin Maître.

Voyez ici le Sauveur réparant les dernières suites du péché. Les descendants de Noé ayant voulu construire la tour de Babel, furent dispersés par la confusion de leur langage. Châtiment de leur orgueil, cette confusion des langues amena la confusion des idées, l'oubli des traditions saintes, des haines, des divisions éternelles entre les peuples. Le don des langues à la publication de l'Evangile est l'heureux présage de la réunion prochaine de toutes les nations dans l'unité de croyance et d'amour, pour ne plus former qu'une grande famille *publiant la gloire du Seigneur* de l'orient au couchant.

La descente du Saint-Esprit opéra dans les Apôtres un double miracle : miracle intérieur et miracle extérieur.

Miracle intérieur; toutes leurs facultés furent enrichies des dons de Dieu. Leur intelligence, éclairée d'une lumière divine, pénétra sans peine le sens des anciennes prophéties et des livres sacrés, comme les mystères de la foi et toutes les vérités révélées. La magnifique économie du Christianisme, son but, ses moyens, sa fin, la douceur étonnante de leur Maître, l'excès de son amour pour les hommes, la profondeur des conseils de Dieu et son pouvoir sans bornes dans les différentes dispensations de sa grace, tous ces abîmes impénétrables aux créatures les plus parfaites, cessèrent d'être obscurs pour les Apôtres. Quant à leur cœur, l'amour divin le pénétra tellement qu'il en bannit tout ce qui pouvait y être resté d'impur, et le remplit des graces les plus abondantes et des vertus les plus sublimes. Pour tout

dire en un mot, le Saint-Esprit changea les Apôtres en des hommes nouveaux.

La preuve authentique de ce changement intérieur, c'est le miracle extérieur de leur conduite. Voyez ces douze Galiléens, ces pêcheurs sans culture et sans lettres, parlant, écrivant avec une éloquence, une dignité, une profondeur qui fait tomber le génie en admiration ; citant au besoin avec justesse, et appliquant avec une sagacité parfaite les passages les plus difficiles et les plus obscurs des livres saints. Tout cela montrait avec évidence aux plus incrédules qu'ils ne parlaient pas d'eux-mêmes. Ce qui ne le montrait pas moins clairement, c'est leur courage et leur zèle pour la gloire de Dieu. Singulier spectacle !

Voici douze pêcheurs, dont le plus hardi, il y a quelques jours, reniait trois fois son maître à la voix d'une servante, les voici, dis-je, qui affrontent les magistrats, les rois, la terre entière conjurée contre eux. « Voyez-vous, dit saint Chrysostôme, avec quelle intrépidité ils se conduisent ! Ils triomphent de tous les obstacles, comme le feu triomphe de la paille qu'il rencontre. Des villes entières s'élèvent contre eux; des nations se liguent pour les perdre ; des guerres, des bêtes féroces, le fer, le feu, les menacent. Vains efforts. Ils ne sont pas plus émus à la vue de tous ces dangers, que si c'étaient des songes ou des ennemis en peinture. Ils sont sans armes et font tête à des légions armées. Des hommes sans lettres osent se mesurer avec une multitude d'orateurs, de sophistes, de philosophes, et les confondent. Paul abaisse à lui seul l'orgueil de l'Aca-

démie, du Lycée et du Portique : les disciples de Platon, d'Aristote et de Zénon, restent muets devant lui[1].

Et pour rendre à la face de tous les siècles un témoignage authentique de ce double miracle accompli dans les Apôtres, voici le Judaïsme et le Paganisme qui tombent, et sur leurs ruines le Christianisme qui s'élève. Nous le répétons, c'est de la Pentecôte, sachez-le bien, que date cette révolution morale, la plus étonnante dont l'histoire puisse conserver le souvenir. Et ce fait est là toujours vivant, toujours parlant, consolant la foi des uns, désespérant l'incrédulité des autres, prêchant à tous l'amour d'une religion qui a changé la face du monde.

Ces merveilles, que le Saint-Esprit opéra au jour mémorable de sa venue, il les opère encore dans les ames bien disposées. Les dons extérieurs ont cessé, il est vrai, parce qu'ils ne sont plus nécessaires, mais les dons intérieurs, nous pouvons les obtenir. L'Église nous invite à les demander, surtout au jour de la Pentecôte. Et croyez-moi, l'Eglise a raison ; nous en avons, et la société aussi, en a plus besoin que jamais. C'est pour cela que dans l'office de ce grand jour, la tendre mère des Chrétiens, la protectrice de la société, l'Eglise catholique, met sur les lèvres de ses enfants et chante avec eux cette prose si propre à attirer le Saint-Esprit dans les cœurs :

Veni sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ radium.

[1] Homil. 4. *in act.*

Venez, Esprit-Saint, éclairez-nous toujours de plus en plus, et faites sans cesse briller à nos yeux les rayons de votre céleste lumière.

Veni Pater, Pater pauperum, veni dator munerum, veni lumen cordium.

Venez, vous êtes le père des pauvres. Hélas ! nous le sommes, et des biens de cette vie, et des biens de la vie future. A ce titre, nous sommes doublement dignes de votre compassion et de vos largesses. Répandez-les sur nous avec abondance, ô vous qui êtes la lumière des cœurs et le distributeur de tous les dons !

Consolator optime, dulcis hospes animæ dulce refrigerium.

Nous traînons une vie misérable dans les travaux, la tristesse et les amertumes. C'est en vain que nous chercherions notre consolation parmi les hommes. Nous n'y trouvons que des *consolateurs onéreux* qui aigrissent nos maux ou qui nous laissent dans l'accablement de la douleur. Esprit consolateur, vous êtes le meilleur ami, le seul qui offriez une douce retraite à l'ame affligée, le seul qui lui procuriez un rafraîchissement agréable.

In labore requies, in æstu tempories, in fletu solatium.

Nous trouvons en vous un repos tranquille après nos travaux, un ombre frais dans la chaleur de l'été, un tempérament dans les ardeurs de nos passions; vous essuierez les larmes dont nous arrosons ce triste passage de la vie à l'éternité.

O lux beatissima! reple cordis intima tuorum fidelium.

O lumière agréable et réjouissante ! venez répandre une douce sérénité dans les ames qui vous sont fidèles. Une triste obscurité les environne dans certains moments nébuleux, comblez-les de cette allégresse qui vous accompagne.

Sine tuo numine, nihil est in homine, nihil est innoxium.

Sans votre divin secours, nous n'avons rien, nous ne pouvons rien, nous ne sommes rien, tout en nous n'est que faiblesse, misère, infirmité.

Lava quod est sordidum, riga quod est aridum, sana quod est saucium.

Purifiez en nous tout ce que vous y trouvez de souillure et d'iniquité; arrosez ce cœur aride et desséché; guérissez les plaies de mon ame, en y appliquant des remèdes efficaces et salutaires.

Flecte quod est rigidum, fove quod est frigidum, rege quod est devium.

Fléchissez ce cœur rebelle et indocile; triomphez de mes résistances et de mon obstination ; rendez-le souple à vos inspirations persuasives ; fondez cette glace qui le rend si froid pour les objets qui devraient l'enflammer d'amour. Hélas! il s'égare dans les voies de l'iniquité; ramenez-le dans les sentiers de la justice.

Da tuis fidelibus in te confidentibus sacrum septenarium.

Nous avons mis en vous toute notre confiance. En qui la mettrions-nous ? Accordez à tous vos serviteurs

les dons précieux que vous apportez du Ciel : la sagesse, l'intelligence, le conseil, la force, la science, la piété, la crainte de Dieu, toutes les graces dont nous avons un si grand besoin.

Da virtutis meritum, da salutis exitum , da perenne gaudium.

Ornez notre ame de vertus solides et chrétiennes, qui seules sont méritoires à vos yeux ; conduisez-nous au terme heureux du salut · à cette gloire, à cette joie, à ces délices qui ne finiront jamais. *Amen,* qu'il soit ainsi, *Amen*[1].

Or, un désir ardent de recevoir le Saint-Esprit, et surtout le dégagement de toute affection déréglée, aux créatures, sont les deux moyens essentiels de l'attirer dans nos cœurs. Voyez jusqu'où ce divin Esprit porte la *jalousie!* Certes, aucun attachement sensible ne pouvait être plus légitime, plus saint que celui des Disciples pour la présence corporelle de leur divin Maître. Cependant, cet attachement dut être en quelque sorte banni de leur ame, pour que le Saint-Esprit, vînt en prendre possession et la remplir. *Si je ne vous quitte,* leur disait le Sauveur, *le Paraclet ne viendra point en vous.*

Si donc il est certain que le trop grand attachement des Apôtres à la présence sensible de l'humanité de Jésus-Christ, fut un obstacle à la descente du Saint-Esprit en eux,

[1] *Catéchisme de Couturier,* t. 1. — On croit généralement le pape Innocent III, mort en 1216, auteur de cette prose. D'autres en font honneur au B. Hermann Contractus, moine de Mezrow, mort en 1405. *Voyez* Benoît XIV, *de festis Christi. Catéch. de Couturier.* t. I.

qui sera assez présomptueux pour se flatter de recevoir la visite du divin Paraclet, tant qu'il restera esclave de son corps? Se persuader que cette douceur céleste peut s'enmalgamer avec les plaisirs des sens, que ce baume divin peut s'allier avec le poison, que les lumières du Saint-Esprit peuvent s'allier avec les ténèbres du siècle, serait une étrange erreur. Quel rapport peut-il y avoir entre la vérité et le mensonge, entre le feu de la charité et la glace des affections mondaines? Non, non, plus l'homme devient charnel, plus l'esprit de Dieu s'éloigne de lui.

Voilà pourquoi le Christianisme s'éloigne aujourd'hui des hommes et des peuples, et ils disent : Le Christianisme est usé! Aveugles, c'est vous qui êtes usés pour le Christianisme.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir envoyé le Saint-Esprit sur les Apôtres, et par eux sur toute la terre; ne permettez pas que je contriste jamais en moi ce divin Esprit.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je craindrai beaucoup de résister aux inspirations de la grace.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — PENTECÔTE.

Q. Qu'est-ce que la Pentecôte?

R. La Pentecôte est le jour où le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres. Le mot Pentecôte signifie *cinquante*, parce que la descente du Saint-Esprit eut lieu cinquante jours après la résurrection de Notre Seigneur. Ces cinquante jours composent le temps Pascal. C'est une joyeuse préparation à la fête de la Pentecôte.

Q. Comment l'Eglise nous prépare-t-elle à cette fête?

R. L'Eglise nous prépare encore à cette fête 1° en nous invitant à nous recueillir et à prier pendant les dix jours qui séparent l'Ascension de la Pentecôte, à l'exemple des Apôtres et de la sainte Vierge, qui se renfermèrent dans le Cénacle pour attendre la venue du Saint-Esprit; 2° en instituant une Vigile avec un jeûne d'obligation. La Vigile de la Pentecôte ressemble beaucoup à celle de Pâque. On y donnait solennellement le Baptême comme le Samedi Saint.

Q. Comment le Saint-Esprit descendit-il sur les Apôtres?

R. Le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres en forme de langues de feu. Cette forme extérieure marquait les effets qu'il venait opérer dans les cœurs. Le feu éclaire, élève, purifie, change en lui ce qu'il em-

brase. Voilà ce que le Saint-Esprit opéra dans les Apôtres, et ce qu'il opère encore dans ceux qui le reçoivent dignement. Il prit la forme de langues et non pas de cœurs, pour marquer que les Apôtres devaient prêcher partout l'Evangile, dont il venait leur donner la parfaite intelligence. Les Apôtres, changés en hommes nouveaux, remplis de lumière et de courage, peuplèrent la terre de Chrétiens. La conversion du monde fut l'effet du miraculeux changement opéré dans leurs ames par le Saint-Esprit. En se donnant aux Fidèles, le Saint-Esprit ne communique plus les dons extérieurs, tels que celui des langues et des prophéties, parce qu'ils ne sont plus nécessaires.

Q. Quelles sont les dispositions pour recevoir le Saint-Esprit et bien célébrer la fête de la Pentecôte ?

R. Les dispositions pour recevoir le Saint-Esprit et bien célébrer la fête de la Pentecôte, sont 1° un ardent désir de recevoir le Saint-Esprit; 2° un grand détachement de toutes les affections déréglées. L'Esprit de Dieu ne réside point dans une ame charnelle et esclave du vice. Nous avons un grand besoin du Saint-Esprit. C'est un devoir pour nous de le demander avec plus d'instance que jamais.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir envoyé le Saint-Esprit sur les Apôtres et par eux sur toute la terre; ne permettez pas que je contriste jamais en moi ce divin Esprit.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je craindrai beaucoup de résister aux inspirations de la grace.*



XLIVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Trinité. — Antiquité et universalité de cette fête. — Réhabilitation de toutes choses au nom de la Sainte-Trinité. — Objet final du culte catholique. — Institution de la fête particulière de la Trinité. — Dogme de la Sainte-Trinité, ses images sensibles. — Influence de ce mystère. — Modèle de nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

La Trinité ! de toutes les fêtes religieuses voici la plus ancienne, quoique dans un sens elle soit une des plus nouvelles. En créant le monde, Dieu s'est bâti un temple, et il s'est consacré une fête en formant le temps ; car *le Seigneur a fait toutes choses pour lui-même*. La créature ne peut pas ne point appartenir à son Créateur et n'être point consacrée à sa gloire. Or, c'est Dieu en trois personnes qui est le Créateur de tous les êtres et de tous les temps. Il est donc vrai que toutes les religions n'ont pu avoir au fond d'autre objet que le culte du Créateur de l'univers, et par conséquent du Dieu en trois personnes qui est ce Créateur.

La consécration du monde et du temps, à la gloire de l'auguste Trinité, avait été violée, profanée par le Paganisme. Restaurateur universel, Jésus-Christ vint

sur la terre pour réparer toutes les suites du mal, et rappeler toutes choses à leur institution primitive. Et voilà que par lui les créatures et le temps ont été consacrés de nouveau à la gloire de l'auguste Trinité.

1° Les créatures intelligentes. En effet, le Verbe fait chair ordonna que toutes les nations fussent régénérées au nom de la Trinité : *Allez, enseignez, baptisez toutes les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*

Dès ce moment, l'Eglise catholique n'a cessé de baptiser au nom des trois augustes Personnes. Et combien de fois, depuis le berceau jusqu'à la tombe, elle fait sur nous le signe adorable de la Trinité ! Sommes-nous régénérés dans les eaux du Baptême? c'est au nom de l'adorable Trinité ! Sommes-nous fortifiés par la grace de la Confirmation? c'est encore au nom de la Très-Sainte-Trinité. Nos péchés nous sont-ils remis dans le sacrement de Pénitence ? c'est également au nom de l'adorable Trinité. Le corps et le sang du Sauveur nous sont-ils présentés en nourriture? c'est avec le signe de la Sainte-Trinité. Le malade est-il fortifié par l'huile sainte, le Prêtre est-il consacré, les époux sont-ils unis, c'est toujours au nom de l'auguste Trinité. Si nous recevons les bénédictions des Pasteurs et des Pontifes, si nous commençons les offices saints, si l'Eglise adresse des prières au Très-Haut, c'est toujours en invoquant les trois personnes de l'adorable Trinité. Chante-t-elle des cantiques de joie, soupire-t-elle des hymnes de tristesse, elle les conclut toujours

en rendant gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit. Voilà pour les créatures intelligentes.

2° Les créatures privées de raison. C'est encore au nom de la Trinité sainte, que toutes les créatures privées de raison sont sanctifiées. D'un bout à l'autre de l'univers catholique, vous voyez le signe de la Croix consacrer l'eau, le feu, l'air, la terre, le sel, la pierre, le bois, le fer, le linge, tout ce que l'Église veut purifier et tirer de la masse commune ; c'est le signe de la Croix qui rappelle toutes ces choses à leur sainteté première et qui les dégage des malignes influences du démon, en leur imprimant de nouveau le cachet de leur origine, le sceau de l'auguste Trinité. Ah ! qu'il y a de profonds mystères dans le signe de la Croix dont l'Église catholique toute seule a retenu le fréquent usage ! Là est toute l'histoire du monde, sa création dans un état de sainteté, sa profanation par le mal, sa réhabilitation par Jésus-Christ et par la Sainte-Trinité. Voilà pour les créatures privées de raison.

3° Le Temps. Par le Baptême, les hommes deviennent les enfants ; leurs corps, le temple ; leur esprit, le Prêtre de la Trinité, et leur vie tout entière en est la fête. Or, la succession de toutes les vies individuelles formant la vie du genre humain, compose la durée ou le temps. Donc par le Baptême de l'homme, le temps se trouve déjà, dans un sens, consacré à la gloire de la Sainte-Trinité ; car toutes nos pensées, nos paroles, nos actions, doivent se rapporter à la gloire des trois augustes Personnes, et former un hymne continuel à

leur louange. Il lui appartient dans un sens plus direct encore, puisque c'est à la Sainte-Trinité que l'Église catholique consacre tous les instants de la durée. Il n'y a point de jours dans l'année, ni d'heures dans le jour, où elle ne rende témoignage dans toutes ses prières, à la Trinité. Elle a même prescrit une formule d'hommage appelée *Doxologie*, pour honorer à tout moment, et célébrer distinctement les adorables personnes du Père, du Fils et du Saint-Esprit : formule sacrée qui termine, de rigueur, ses psaumes, ses répons et ses hymnes.

Que dirons-nous de ses fêtes? Voyez avec quel éclat nos solennités, dont la succession compose la durée du temps, démontrent cette vérité sublime que la Trinité sainte est l'objet principal et la fin de tout le culte catholique. Peut-il avoir un plus noble objet? Ainsi les fêtes des Saints et de l'auguste Marie, se rapportent à Jésus-Christ dont tous les bienheureux sont les membres : c'est par rapport à Jésus-Christ que nous les honorons. De même c'est par rapport à la divine Trinité que nous adorons Jésus-Christ lui-même qui est essentiellement uni ou plutôt qui est un en substance avec le Père et le Saint-Esprit. Les personnes divines sont inséparables les unes des autres, même dans nos dévotions et dans notre culte [1].

Et pour éclaircir cette sublime doctrine par quelques exemples, si nous honorons Jésus-Christ s'incarnant dans le sein de Marie, nous voyons aussitôt le Père et le Saint-Esprit concourant à l'accomplissement

[1] Thomass. *fêtes*, *lib.* II, *c.* 18.

de ce mystère. Si nous honorons Jésus-Christ souffrant, nous voyons aussitôt le Père qui le livre à la mort, et le Saint-Esprit qui, comme un feu divin, consume cette victime innocente[1]. Si nous honorons Jésus-Christ ressuscitant, nous voyons le Père qui le ressuscite, et l'Esprit-Saint qui le fait entrer dans une vie nouvelle[2]. Si nous honorons Jésus-Christ montant au Ciel, nous voyons le Père dans la gloire duquel il se repose, et le Saint-Esprit qu'il envoie. Enfin, si nous honorons Jésus-Christ s'enfermant et se faisant adorer dans l'Eucharistie, nous ne voyons en lui qu'une victime qu'on ne peut honorer qu'en s'unissant à elle, et s'immolant avec elle au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

En faut-il davantage pour nous faire comprendre qu'il n'y a point de fête dans la Religion chrétienne qui ne soit véritablement fête de la Trinité, puisque toutes les autres ne sont que des moyens pour honorer la Sainte-Trinité, et des degrés pour nous élever à elle comme au véritable et unique terme de tout notre culte?

Aussi, lorsqu'il fut question d'établir une fête particulière de la Sainte-Trinité, pour satisfaire à la dévotion de ceux qui la sollicitaient, de grands Docteurs et de grands Saints firent entendre leurs réclamations. Toutes les fêtes de l'année, disaient-ils, n'étant que les parties de la fête générale et perpétuelle de la Trinité, n'est-il pas

[1] Proprio Filio suo non pepercit : per Spiritum Sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo. Heb. 9. 14.

[2] Quem suscitavit à mortuis, qui prædestinatus est Filius Dei in virtute sua secundum Spiritum sanctificationis ex resurrectione mortuorum Jesu Christi. Rom. 1. 4.

superflu d'en instituer une particulière et sujette à la révolution annuelle des autres? N'est-il pas à craindre qu'une fête particulière ne conduise à l'oubli de cette fête générale et perpétuelle qui doit occuper incessamment l'esprit et le cœur des Chrétiens? n'est-ce pas vouloir limiter ce qui ne doit point avoir de bornes et réduire Dieu même à la condition des Saints, c'est-à-dire de ses propres créatures, en lui établissant une fête à part? N'est-ce pas ignorer qu'il n'y a ni fêtes, ni temples, ni autels qui n'appartiennent uniquement à la Sainte-Trinité?

Par tous ces motifs, l'église romaine, agissant avec cette prudence consommée qui la distingue, fut longtemps sans admettre la fête particulière de la Sainte-Trinité. Le pape Alexandre III, qui occupait le Saint-Siége vers le milieu du douzième siècle, écrivait : « La fête de la Trinité est diversement observée dans différentes églises ; mais l'église romaine n'a point de fête particulière de la Trinité, parce qu'elle l'honore chaque jour et à chaque heure du jour, tous ses offices contenant les louanges et se terminant par la gloire de la Trinité [1]. »

Cependant l'église romaine, la Mère et la Maîtresse de toutes les autres, ne blâmant point la fête particulière de la Trinité, ses filles qui l'avaient adoptée continuèrent de la célébrer. On croit qu'elle fut établie au neuvième siècle par quelques Evêques, qui ne la proposèrent d'abord que pour donner un nouvel aliment à la piété de leurs

[1] Extravag. *de festis cap. quoniam.*

peuples. Ce fut dans cette pensée qu'Étienne, évêque de Liége, en fit composer un office vers l'an 920. Quelques églises voisines le reçurent, et la fête de la Sainte-Trinité se répandit de proche en proche; si bien que l'abbé Rupert, qui vivait au commencement du douzième siècle, en parle comme d'une fête adoptée de son temps, et emploie un livre entier pour en expliquer le mystère [1].

La célébration laissée jusque-là à la dévotion des églises particulières, fut fixée au dimanche dans l'octave de la Pentecôte. La chose était à peu près faite au treizième siècle [2]. On choisit volontiers ce dimanche pour deux raisons.

La première, parce qu'il était vacant, c'est-à-dire qu'il n'avait point d'office. En effet, l'ordination qui se faisait le samedi précédent ne commençait qu'après l'office des Vêpres et durait fort avant dans la nuit, surtout lorsqu'il y avait un grand nombre de Clercs à ordonner. Souvent même on prolongeait l'ordination jusqu'au point du jour, afin qu'elle parût être faite le dimanche même, et que le dimanche pût avoir quelque sorte d'office qui l'empêchât de demeurer vacant [3]. Mais comme les personnes pieuses demandaient un Sacrifice pour ce jour, on y plaça l'office et la fête de la Sainte-Trinité.

La seconde raison pour laquelle on la mit au jour octaval de la Pentecôte, c'est pour rappeler aux Fidèles

[1] *Lib.* II, *div. offic.*

[2] Durandus, *Rational. lib.* 6, *c.* 86.

[3] Mabil. *Mus. ital.* t. II, p. 403.

que la Trinité est la fin et la consommation de toutes les fêtes et des mystères mêmes de Jésus-Christ [1].

Enfin l'église romaine voyant que la fête particulière de la Sainte-Trinité ne nuisait point à la fête générale et perpétuelle des trois adorables Personnes, se décida elle-même à l'adopter ; mais ce ne fut qu'au quatorzième siècle, sous le pontificat de Jean XXII. Ce Pape l'attacha irrévocablement au dimanche d'après la Pentecôte, et en fit substituer l'office à celui de l'octave, que l'on termina dès-lors le samedi des Quatre-Temps, à None. L'Eglise n'assigne à la fête particulière de la Sainte-Trinité qu'un rang secondaire parmi les fêtes de l'année, sans doute afin de ne point nuire à la fête générale, et pour montrer l'impuissance où nous sommes de célébrer dignement cet auguste mystère.

En effet, il est tellement élevé au-dessus de nos pensées, que le chapitre général de Citeaux, de l'an 1230, tout en ordonnant que la fête de la Trinité serait générale dans toutes ses maisons, fit défense d'y prêcher, à cause de la difficulté de la matière [2].

Cependant, tout incompréhensible qu'il est, le mystère de la Sainte-Trinité n'est pas plus contestable qu'il n'est stérile pour la règle de nos mœurs. Semblable au soleil que notre œil ne peut fixer, mais dont la lumière nous éblouit, et dont l'existence est visible, le mystère de la Sainte-Trinité nous offre de toutes parts des témoignages évidents de son existence. Sans parler ici de

[1] Thomass. *lib.* II, *c.* 18.

[2] Sermonem in capitulo propter materiæ difficultatem fieri non oportet.

la mention qui en est faite si souvent dans l'Ecriture, ni des figures nombreuses sous lesquelles Dieu la fit entrevoir aux anciens [1], nous voyons autour de nous, nous portons en nous-même des images de ce mystère.

Le soleil, par exemple, vous offre la lumière, les rayons et la chaleur ; ces trois choses sont distinctes, et néanmoins sont de la même substance et aussi anciennes que le soleil. Créé à la ressemblance de Dieu, l'homme aussi porte gravée en lui-même l'image de la Sainte-Trinité. Notre ame possède trois facultés distinctes : la mémoire, l'entendement et la volonté ; ces trois facultés appartiennent néanmoins à la même substance et ont commencé avec elle [2].

Nous avons dit encore que le mystère de la Sainte-Trinité est loin d'être stérile pour le réglement de notre vie. O hommes! comprenez combien ce mystère vous ennoblit. Créés à la ressemblance de l'auguste Trinité, vous devez vous former sur son modèle, c'est un devoir sacré pour vous. Or, vous adorez une Trinité dont le caractère essentiel est la sainteté, et il n'y a point de sainteté si éminente à laquelle vous ne puissiez atteindre par la grace de l'esprit sanctificateur, amour substantiel du Père et du Fils. Pour adorer dignement l'auguste Trinité, vous devez donc, autant qu'il est donné à de faibles humains, être saints comme elle. Dieu est saint et il veut être adoré par des saints. *Soyez saints*, nous dit il,

1 Gen. 1, 26 ; 3, 22 ; 11, 7 ; 19, 24 ; ps. 2, 11 ; 109, 1 ; Heb. 15.

2 Voyez sur les images de la Sainte-Trinité dans les créatures, le magnifique traité de saint Augustin, *de Trinitate*.

parce que je suis saint[1]. Et ailleurs, *soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait; faites du bien à tous comme il en fait lui-même à tous, en faisant lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et en faisant tomber la pluie sur le champ du juste comme sur celui du pécheur*[2].

Modèle de sainteté, c'est-à-dire de nos devoirs envers Dieu, l'auguste Trinité est encore le modèle de notre charité, c'est-à-dire de nos devoirs envers nos frères. Nous devons nous aimer les uns les autres comme les trois divines Personnes s'aiment. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'ordonne, et cette admirable union fut l'objet des derniers vœux qu'il adressa à son Père après l'institution de la sainte Eucharistie. Il demande que nous soyons *un* entre nous, comme lui-même est *un* avec son Père. A cette union sainte, fruit de la grace, il veut qu'on reconnaisse que son Père l'a envoyé sur la terre, et qu'on distingue ceux qui sont à lui. *Qu'ils soient un*, dit-il, *afin que le monde sache que c'est vous qui m'avez envoyé. On reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres*[3]. « Que demandez-vous de nous, ô divin Maître, s'écrie saint Augustin? si ce n'est que nous soyons parfaitement unis de cœur et de volonté. Vous voulez que nous devenions par grace et par imitation ce que les trois Personnes divines sont par la nécessité de leur

1 Levit. XI, 44.
2 Matth. V, 48.
3 Joan. XVII, 21, 23.

être, et que, comme tout est commun entre elles, la charité du Christianisme nous dépouille de tout intérêt personnel. »

O efficacité toute-puissante du mystère de la Sainte-Trinité ! au milieu de la société payenne, société de haine et d'égoïsme, on vit les premiers Chrétiens, les yeux fixés sur les trois augustes Personnes, ne former qu'un cœur et qu'une ame ; et l'on entendit les Payens étonnés s'écrier : *Voyez les Chrétiens comme ils s'aiment, comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres!* S'il coule encore quelques gouttes de sang chrétien dans nos veines, imitons nos pères, soyons unis par la charité, ayons tous les mêmes sentiments, comme nous n'avons qu'une même Foi, un même Baptême, un même Père [1]. Que nos cœurs et nos biens soient communs par la charité ; c'est ainsi que la sainte société que nous avons avec Dieu et en Dieu avec nos frères, se perfectionnera sur la terre, en attendant qu'elle se consomme dans le Ciel.

Nous trouvons encore dans la Sainte-Trinité le modèle de nos devoirs envers nous-mêmes. Tous ces devoirs ont pour but de rétablir en nous l'ordre bouleversé par le péché, en soumettant la chair à l'esprit et l'esprit à Dieu ; en d'autres termes, de faire revivre en nous l'harmonie et la sainteté qui caractérise les trois augustes Personnes, et chacun de nous doit se dire : Je suis l'image d'un Dieu trois fois saint ; quoi de plus noble que moi ! Quel respect je dois avoir pour moi-même ! quelle crainte

1 Ephes. IV, 5.

de dégrader en moi ou dans les autres cette image auguste! quel empressement à la réparer, à la perfectionner de plus en plus ! Oui, ce seul mot : Je suis l'image de Dieu, a inspiré plus de vertus, empêché plus de basses actions, que toutes les belles maximes des Philosophes.

Voyez François Xavier. Rien de plus célèbre que cette parole qu'il répétait à chaque instant : *O sanctissima Trinitas! O Très-Sainte-Trinité!* Pendant plus de dix ans les échos de l'Orient retentirent de ce mot mystérieux qui était comme le cri de guerre du saint Paul des temps modernes. Pour s'exciter à la lutte gigantesque qu'il avait entreprise contre le Paganisme indien, François Xavier considérait l'image auguste de la Sainte-Trinité défigurée dans tant de millions d'hommes, et sa bouche prononçait cette exclamation : *O Sanctissima Trinitas!* Alors un feu divin s'emparait de lui, sa poitrine se soulevait, des larmes coulaient de ses yeux étincelants; et, avec la rapidité de l'éclair, il s'élançait vers des mondes inconnus, et il renversait les idoles, et il semait les prodiges ; et sur des milliers de fronts il faisait couler l'onde régénératrice et rétablissait l'image défigurée de la Très-Sainte-Trinité ; et ni la mort, ni la faim, ni la soif, ni les hommes, ni l'Enfer, ne pouvaient l'arrêter ni refroidir son zèle à réparer l'image altérée des trois augustes Personnes. *O Sanctissima Trinitas!*

Que dirons-nous des sentiments de reconnaissance que réveille dans le cœur la contemplation de ce grand mystère? le Père qui nous a créés, le Fils qui nous a rachetés, le Saint-Esprit qui nous a sanctifiés; con-

naissez-vous quelque chose de plus propre à élever nos affections, à les purifier, et à donner de la dignité à toute notre conduite? Nations modernes, c'est au mystère de l'auguste Trinité que vous devez de n'être plus courbées aux pieds des idoles ; si vous l'osez, dites que vous ne lui devez rien.

Pour nous, Chrétiens, honorons la Sainte-Trinité, par tous les hommages dont nous sommes capables ; récitons souvent la belle prière : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme il était au commencement, aujourd'hui et au siècle des siècles. Ainsi soit-il.* Se réunir trois personnes, et dire chaque jour, le matin, à midi et le soir, sept *Gloria Patri*, suivis d'un seul *Ave Maria*, en l'honneur de la Sainte-Trinité, est une dévotion autorisée par l'Eglise, et enrichie de grandes indulgences. C'est un bon moyen de réparer les blasphèmes des impies. Célébrons avec bonheur la fête particulière que l'Église a consacrée aux trois adorables Personnes ; mais souvenons-nous que notre vie tout entière doit être une fête continuelle à leur honneur. Adorons dans le silence de l'anéantissement cet incompréhensible mystère ; imitons par notre charité et par notre sainteté les trois Personnes divines, et soyons pénétrés de reconnaissance pour les biens dont nous leur sommes redevables. Ainsi nous entrerons dans l'esprit de l'Eglise; ainsi nous accomplirons le devoir d'une créature envers son créateur ; ainsi nous conserverons en nous l'image auguste de la Sainte-Trinité.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir révélé le mystère de la Sainte-Trinité; pénétrez-nous de reconnaissance pour le Père qui nous a créés, pour le Fils qui nous rachetés, et pour le Saint-Esprit qui nous a sanctifiés.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me demanderai souvent : De qui suis-je l'image?*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — TRINITÉ.

Q. Qu'est-ce que la fête de la Sainte-Trinité?

R. La fête de la Sainte-Trinité est le jour particulier où l'Eglise honore un seul Dieu en trois personnes. Toute la Religion tend à la gloire de Dieu, par conséquent, à la gloire de la Sainte-Trinité. Ainsi, on peut dire que la fête de la Sainte-Trinité est perpétuelle. Dans toutes ses prières, dans tous ses offices, dans toutes ses fêtes, l'Eglise honore les trois adorables Personnes. C'est l'objet principal de son culte, on ne peut en trouver un plus noble.

Q. Pourquoi a-t-on institué la fête particulière de la Sainte-Trinité?

R. On a institué la fête particulière de la Sainte-Trinité pour satisfaire à la dévotion des Chrétiens qui, non contents de la fête générale, voulaient encore consacrer un jour à honorer ce mystère. Cette institution eut lieu vers le neuvième siècle. Elle fut approuvée à Rome vers le quatorzième.

Q. Quels sont nos devoirs à l'égard de la Sainte-Trinité?

R. Nos devoirs à l'égard de la Sainte-Trinité, sont 1° de l'adorer sans chercher à la comprendre. Ce mystère est certain, quoiqu'au-dessus de notre faible raison. Il est comme le soleil, dont l'existence est certaine, quoiqu'on ne puisse le fixer. ; 2° nous devons imiter les trois augustes Personnes. Elles sont parfaitement saintes, nous devons nous efforcer de devenir saints et parfaits. Soyez parfaits, nous dit le Sauveur, comme votre Père céleste est parfait. Les trois Personnes de la Sainte-Trinité sont étroitement unies. Nous devons les imiter par notre tendre charité pour nos frères. Comme les premiers Chrétiens, ces fidèles imitateurs de la Sainte-Trinité, nous ne devons faire qu'un cœur et qu'une ame; 3° nous devons remercier chacune des trois Personnes de ce qu'elle a fait pour nous. Le Père nous a créés, le Fils nous a rachetés, le Saint-Esprit nous a sanctifiés. Tous ces bienfaits exigent de nous une vive reconnaissance.

Q. Comment pouvons-nous la leur témoigner ?

R. Nous pouvons la leur témoigner non-seulement par notre soumission, notre sainteté et notre charité

mais encore par des prières. Nous devons réciter souvent le *Gloria Patri*. Nous pouvons aussi pratiquer la dévotion en l'honneur de la Sainte-Trinité. Elle consiste à se réunir trois personnes et à réciter le matin, à midi et le soir, sept *Gloria Patri* avec un seul *Ave Maria*. De grandes indulgences y sont attachées. C'est un bon moyen pour réparer les blasphêmes des impies.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir révélé le mystère de la Sainte-Trinité, pénétrez-nous de reconnaissance pour le Père qui nous a créés, pour le Fils qui nous a rachetés, et pour le Saint-Esprit qui nous a sanctifiés.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me demanderai souvent : De qui suis-je l'image?*



XLVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Fête-Dieu. — Antiquité, universalité de cette fête. — Place qu'elle tient dans le culte catholique. — Institution de la fête particulière du Saint-Sacrement. — B. Julienne. — Objet de cette fête. — Office de ce jour. — Procession. — Dispositions avec lesquelles il faut y assister.

On peut dire de la fête du Saint-Sacrement qu'elle date de l'origine du monde, comme la fête de la Sainte-Trinité. Les Patriarches la célébrèrent en offrant leurs sacrifices figuratifs de la grande Victime; tous les peuples aussi en renouvelaient la mémoire sur leurs autels ensanglantés; car c'est de l'idée primitivement révélée d'une victime sans tache, capable d'expier les crimes, qu'est venue au genre humain l'idée du sacrifice. Comment, je vous prie, aurait pu tomber dans l'esprit de l'homme l'étrange pensée que Dieu pouvait être apaisé par le sang d'une bête? Ainsi, tous les sacrifices anciens étaient figuratifs du grand sacrifice du Calvaire; peu importe que la connaissance de ce profond mystère ait été altérée dans le Paganisme, le fait n'en est pas moins certain[1].

Mais c'est surtout depuis la publication de l'Evangile, que la fête de l'Eucharistie est devenue continuelle sur

[1] Voyez M. de Maistre, *Eclaircis. sur les sacrifices.*

la terre. Fidèles à l'ordre que le divin Maître leur avait donné de renouveler le sacrifice mystérieux de la Cène et de le célébrer en mémoire de lui, les Apôtres ont rendu la fête de l'Eucharistie aussi ancienne et aussi universelle que l'Eglise. A partir de cette époque, le sang divin n'a pas cessé un seul instant de couler sur la face de la terre.

Voyez ici l'admirable harmonie qui règne entre les deux fêtes de l'Eucharistie et de la Trinité ! L'adorable Trinité est l'objet essentiel et primitif de toute la Religion et de toutes les fêtes, et l'auguste Eucharistie est le sacrifice perpétuel et le culte le plus saint qui soit rendu à la Trinité dans toutes les fêtes ; en d'autres termes : toute l'année est la fête de la Trinité qu'on adore, et de l'Eucharistie par laquelle principalement on l'adore.

Faut-il s'étonner après cela qu'on ait tant tardé à établir des jours particuliers pour honorer ces deux grands mystères ? Si enfin l'Eglise l'a fait, son intention n'a pas été d'exclure l'Eucharistie ou la Trinité des autres fêtes ou de s'opposer à ces fêtes perpétuelles. Loin de là ; elle a voulu renouveler dans l'esprit des peuples ces deux vérités fondamentales : 1° que les trois divines Personnes sont le seul objet que nous honorons et que nous adorons pendant toute l'année, tout le reste n'étant honoré que par rapport à elles ; 2° que le plus essentiel honneur qu'on rende à la Trinité dans toutes les fêtes, est le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. Ainsi Dieu, terme du culte catholique ; Jésus-Christ, Médiateur entre Dieu et l'homme, et Pontife du culte catho-

lique : voilà toute la liturgie, toute la Religion. Connaissez-vous quelque chose de plus sublime à la fois et de plus simple ! Où trouver une source plus féconde de hautes pensées, de nobles sentiments, de résolutions généreuses ! Oh ! qu'ils sont à plaindre ceux qui ne connaissent ni les beautés ni les richesses du Christianisme !

Autrefois, le Jeudi Saint était la fête du Saint-Sacrement, et il l'est encore ; c'est pour cela que nos pères dans la foi, communiaient tous le Jeudi Saint ; c'est pour cela qu'aujourd'hui encore la Messe du Jeudi Saint est accompagnée de toutes les cérémonies et de toute la pompe d'une grande fête, bien que l'Eglise soit alors dans le deuil et les larmes. Enfin, c'est pour cela que, suivant le rit romain, on ne dit qu'une Messe, afin de retracer plus vivement le souvenir de la dernière Cène : tous les Prêtres se réservent à communier de la main du célébrant, comme les Apôtres communièrent de la main de Jésus-Christ.

Le temps était venu où une fête pompeuse devait être ajoutée au Jeudi Saint, pour honorer l'auguste Sacrement de nos Autels. Ici encore, voyez comme toutes les institutions de l'Eglise sont en harmonie avec les besoins de la Religion et de la société ! C'était au treizième siècle ; bientôt des hommes allaient se rencontrer, qui oseraient attaquer le plus aimable de nos mystères, celui qui est comme le cœur du Catholicisme et par conséquent la pierre fondamentale de la société. Aux blasphèmes et aux outrages des novateurs, il fallait opposer une éclatante manifestation de la foi à la pré-

sence réelle de Jésus-Christ parmi les hommes ; à leurs dérisions sacriléges, des témoignages authentiques de respect et d'amour ; à leurs profanations horribles, une expiation solennelle. Wiclef, Zuingle, Calvin, coupables ennemis du mystère d'amour, c'est contre vous et contre vos sectaires que sera établie la grande fête du Saint-Sacrement.

Dieu le veut ; mais à qui manifestera-t-il son dessein? Ici Arrêtons-nous un instant à considérer l'application de cette loi divine, formulée par le grand Apôtre, quand il dit : *Dieu choisit tout ce qu'il y a de plus faible dans le monde, pour opérer ses merveilles.* La gloire de tout appartient à Dieu ; Dieu est jaloux de l'avoir ; il ne la cède à personne, et voilà pourquoi il se sert des plus petits moyens pour opérer de grandes choses. La faiblesse de l'instrument prouve la puissance de l'ouvrier, et force l'homme à s'écrier : *A Dieu seul tout honneur et toute gloire.* Et cette loi s'accomplit, non-seulement dans l'ordre religieux, mais dans tous les autres. Il n'est pas inutile, puisque l'occasion s'en présente de le prouver par les faits.

Parcourez l'histoire du monde. Un peuple entier gémit sous la servitude de Pharaon ; quel instrument Dieu choisira-t-il pour le délivrer ? L'obscur berger de Madian, Moïse. Un géant épouvantable porte la consternation dans l'armée d'Israël ; qui va le terrasser ? Le jeune berger de Bethléem, David. Holopherne, Aman, menacent d'exterminer la nation sainte; qui brisera l'orgueil de ces hommes superbes ? Deux humbles femmes,

Judith, Esther. Il s'agit de faire tomber le monde payen à genoux, devant la Croix ; quels seront les instruments de ce prodige? Douze pêcheurs. Saint Grégoire VII, saint Ignace, sainte Thérèse, saint Vincent de Paule, viennent ensuite, comme autant de monuments placés de distance en distance sur la route des siècles, qui me disent que la loi divine est toujours en vigueur. *Dieu choisit ce qu'il y a de plus faible dans le monde, pour opérer ses merveilles.* Voilà pour l'ordre religieux.

La même loi s'accomplit avec non moins d'éclat dans les autres : dans l'ordre social, il s'agit d'unir les peuples séparés par de vastes mers, et de rendre possibles et certains les voyages au travers des Océans sans limite et sans route ; quel moyen Dieu va-t-il employer pour opérer ce nouveau prodige? Un peu d'aimant et de fer, la boussole. Il faut découvrir, ou plutôt deviner un monde perdu au milieu de l'Océan ; qui est appelé à cette gloire? Un pauvre pêcheur, des environs de Gènes, Christophe Colomb. Dans la guerre, pour opérer les plus redoutables effets, que veut le Dieu des armées? Un peu de salpêtre, la poudre. Dans le commerce, veut-il enrichir des provinces entières et faire vivre des millions d'hommes? un ver à soie lui suffit. Dans les arts et l'industrie, pour opérer d'incroyables merveilles, que prend-il? Un peu de fumée, la vapeur. Et vous vous étonnez qu'il garde la même conduite dans l'ordre surnaturel? Ah! c'est là surtout qu'il doit faire disparaître le moyen, afin que sa main toute puissante se montre à découvert. En un mot, dans l'ordre de la grace et dans l'ordre de la

nature, Dieu est tout, et il veut qu'on le sache ; et cette leçon nous dit à tous, rois et sujets, riches et pauvres, savants et ignorants : Si vous voulez être employés à quelque chose de grand, soyez humbles.

Cette loi reçut une éclatante application dans l'établissement de la fête de la sainte Eucharistie. Comme nous l'avons dit, c'était au treizième siècle. En ce temps-là vivait, à l'ombre d'un cloître ignoré, une Religieuse oubliée du monde et d'elle-même ; c'est sur elle que le Tout-Puissant jeta les yeux, pour l'accomplissement de son magnifique dessein.

Près de la ville de Liége était le couvent des Hospitalières du Mont-Cornillon. Parmi les chastes colombes qui l'habitaient, se trouvait une jeune novice, âgée de seize ans, humble fille née au village de Rétine, en 1193 ; elle s'appelait Julienne. Cet ange de la terre étant un jour en oraison, l'Epoux des ames pures, celui qui aime à se communiquer aux cœurs humbles, lui fit connaître qu'il voulait qu'on instituât une fête solennelle, pour l'honorer au Sacrement de son amour. Soit timidité, soit crainte d'illusion, la pieuse enfant conserva pendant près de vingt ans cette révélation au fond de son cœur ; seulement, elle s'efforçait de suppléer par le redoublement de sa dévotion envers Jésus au Saint-Sacrement, à ce que l'Eglise n'avait pas encore fait.

En 1230, ayant été élue prieure du monastère du Mont-Cornillon, elle se sentit plus vivement pressée et plus hardie à se déclarer. La première personne à qui elle s'ouvrit, fut un chanoine de Saint-Martin de Liége,

très-considéré des peuples, à cause de la sainteté de sa vie, et lui persuada de communiquer ce projet aux Théologiens et aux Pasteurs de l'Eglise. Le chanoine remplit cette mission avec beaucoup de zèle, et réussit auprès de la plupart de ceux à qui il s'adressa. Il intéressa particulièrement dans cette pieuse entreprise l'évêque de Cambrai et le chancelier de l'église de Paris ; mais surtout le provincial des Jacobins de Liége, qui fut depuis cardinal et archi-diacre de Liége, évêque de Verdun, patriarche de Jérusalem, et enfin pape sous le nom d'Urbain IV. La bienheureuse Julienne, assurée de l'approbation de tant de personnes éminentes par leur savoir et leur piété, fit composer un office du Saint-Sacrement, dont elle donna elle-même l'idée et le plan, et le fit approuver par les principaux Théologiens du pays.

En 1246, l'évêque de Liége déclara dans son synode l'établissement d'une fête particulière du Saint-Sacrement, dont il ordonna la célébration publique et solennelle dans tout son diocèse. Une maladie grave lui étant survenue, l'empêcha de mettre la dernière main à cette institution, par un mandement qu'il était sur le point de publier. Néanmoins, il ne mourut pas sans avoir la satisfaction de voir célébrer en sa présence l'office de la nouvelle fête. Les chanoines de Saint-Martin furent les premiers qui la solennisèrent dans la ville de Liége, en 1247. Mais les œuvres saintes doivent souffrir contradiction ; Dieu le permet, afin que les instruments qu'il emploie n'attribuent le

succès qu'à lui seul. Ce cachet précieux ne manqua pas à l'œuvre de la bienheureuse Julienne. La persécution dont elle fut l'objet, jointe à la mort de l'évêque de Liége, suspendirent la célébration de la nouvelle fête.

Sur ces entrefaites, Julienne mourut, et il semblait que son entreprise devait mourir avec elle. La chose était inévitable, si elle n'eût été que l'œuvre de l'homme; mais en 1258, deux ans après sa mort, une récluse de la ville de Liége, qui avait été sa confidente, pressa fortement le nouvel Evêque de s'employer auprès du Pape, pour faire établir par toute l'Eglise la fête du Saint-Sacrement, telle qu'elle s'observait à Saint-Martin de Liége. L'élévation d'Urbain IV au souverain pontificat, fut regardée comme une conjoncture très-favorable à cette entreprise dont il avait autrefois approuvé les vues et les moyens. On ne fut point trompé dans ce qu'on s'était promis de ses bonnes dispositions.

Ce Pape institua la fête du Saint-Sacrement, et ordonna qu'elle serait célébrée avec toutes les solennités des fêtes du premier ordre. Il lui assigna le jeudi d'après l'Octave de la Pentecôte, cela pour deux raisons: 1° c'était le premier jeudi qui fût libre des offices du temps Pascal; 2° il convenait de prendre le jour de semaine auquel Jésus-Christ avait institué l'Eucharistie. On ignore l'année et le lieu où fut donnée la bulle d'institution; on sait seulement que le bref que Urbain IV adressa à la bienheureuse Eve, récluse de Saint-Martin de Liége, est de l'an 1264.

Confondre la perfidie des Hérétiques, réparer les ou-

trages commis envers le Sauveur, témoigner hautement la foi catholique à sa présence réelle, tels sont les principaux motifs d'institution exprimés dans la bulle. « Sans doute, ajoute le Pape, le Jeudi Saint est la vraie fête du Saint-Sacrement, mais ce jour-là l'Eglise étant toute occupée à pleurer la mort de son Epoux, à réconcilier les pénitents, à consacrer le Saint-Chrême, il a été bon de prendre un autre jour pour que la sainte Eglise pût manifester toute sa joie et suppléer à ce qui n'a pu s'accomplir le Jeudi Saint. Du reste, continue le Pontife, toutes les solennités de l'année sont la solennité de l'Eucharistie ; et cette fête particulière n'a été instituée que pour suppléer aux défauts et à la négligence dont on a pu se rendre coupable dans la fête générale[1]. »

La fête du Saint-Sacrement une fois établie, il ne s'agissait plus que de trouver un chantre digne du mystère d'amour; la Providence l'avait formé. Thomas d'Aquin, la gloire de son siècle, surnommé le docteur angélique, et par la pureté de sa vie, et par la sublimité de sa doctrine, reçut l'ordre d'Urbain IV, de composer l'office du Saint-Sacrement. Le Saint se mit à l'œuvre, et se laissant aller aux inspirations de son cœur, de son génie et de sa foi, il composa l'office qui se chante encore aujourd'hui : immortel chef-d'œuvre, où la poésie, la piété, la foi, se disputent la palme. Aussi est-il regardé, à juste titre, comme le plus régulier et le plus beau de

[1] Rainald. c. 26.

tous les offices de l'Eglise, tant pour l'énergie et la grace des expressions qui rendent tour à tour les sentiments de la piété la plus tendre et la doctrine la plus exacte de tout le mystère eucharistique, que pour la juste proportion des parties et la précision des rapports entre les figures de l'Ancien Testament et la vérité du Nouveau.

Semblable au grain de sénevé, l'œuvre de la bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon, avait grandi successivement de l'humble cellule du monastère jusqu'au trône pontifical; elle devait croître encore, mais avec le temps et au milieu des orages.

En effet, Urbain IV étant mort le 2 octobre 1264, Dieu permit qu'aucun de ses successeurs immédiats ne pressât l'exécution de son décret. Pendant quarante ans il y eut peu d'églises, outre celle de Liége, où l'on célébrât la nouvelle fête; elle demeura ainsi négligée jusqu'au temps du Concile général de Vienne, assemblé en 1311. Ce fut là que le Pape Clément V, voulant enfin lui donner tout l'éclat et toute la stabilité qu'elle méritait, fit recevoir et confirmer la bulle d'institution donnée par Urbain IV. L'auguste solennité fut acceptée par tous les Pères du Concile qui représentaient l'Eglise universelle, et cela, en présence des rois de France, d'Angleterre et d'Aragon.

Ainsi fut établi cette espèce de triomphe que la Providence préparait d'avance et qui devait subsister toujours dans l'Eglise de Dieu, en réparation des outrages que le plus auguste et le plus aimable de nos mystères allait

essuyer de la part des sectaires et des impies des siècles suivants [1].

La partie la plus éclatante des offices du Saint-Sacrement et celle qui contribue le plus à distinguer cette fête de toutes les autres, est la procession solennelle où le Sauveur est porté en triomphe avec beaucoup d'appareil et une pompe magnifique, mais qui doit être toute religieuse. Cette procession, établie par le pape Jean XXII, a été solennellement approuvée et vivement recommandée par le saint Concile de Trente. Tout contribue à la rendre pompeuse ; il semble que la nature entière ait voulu y prendre part. C'est le moment des beaux jours, c'est la saison des roses et des lys ; c'est l'époque où des millions de jeunes oiseaux, encore couverts du duvet de leur enfance, essayent leur premier vol et leurs premiers chants. Rien de plus gracieux que la procession du Saint-Sacrement dans les campagnes ; rien de plus imposant dans les villes de guerre, où le bruit du canon se mêle aux hymnes sacrés ; rien de plus solennel dans les villes maritimes, où l'Océan semble lui imprimer quelque chose de l'infini.

Mais que dois-je faire pour répondre aux désirs du Dieu qu'on y porte en triomphe? D'abord, y aller. Oui, l'homme s'honore toujours en s'abaissant devant Dieu. Et puis la reconnaissance pour ce Dieu-Sauveur, qui

[1] Sur la fête du Saint-Sacrement. voyez l'*Histoire de la Fête-Dieu* par le P. Bertholet, et celle du P. Fisen ; saint Antonin, *la Somme* ; Thomassin, lib. II, c. 19.

daigne parcourir nos rues et nos places publiques, répandant comme autrefois des bienfaits sur son passage, ne doit-elle pas m'attacher à ses pas, et pour ainsi dire, m'enchaîner à son char de triomphe? Hommes superbes, qui dédaignez de marcher à la suite du grand Roi, qui croiriez vous abaisser en assistant à nos processions, vous n'êtes pas toujours si fiers. N'est-ce pas vous qu'on voit, vils esclaves, enchaînés tour à tour au char de l'ambition et de la volupté, suivre, les pieds dans la fange, l'ornière tortueuse qu'il imprime sur le chemin? Vraiment, il vous sied d'être fiers.

J'assisterai donc à la procession. La présence de mon Dieu me dit avec quel respect, quel recueillement je dois m'y comporter. Sa bonté parle à mon cœur et sollicite ma reconnaissance. Les fleurs effeuillées sur le chemin, l'encens qui s'élève en fumée vers le Ciel, les saints cantiques qui retentissent dans les airs, m'invitent à l'amour, à l'esprit de dévouement, d'actions de graces et de prières. Et ces reposoirs que je rencontrerai de distance en distance, en faisant admirer l'infinie condescendance du Maître des mondes qui veut bien s'y arrêter, m'avertiront que mon cœur aussi doit être un reposoir, où les pures vertus doivent exhaler leurs parfums. Je laisserai donc agir ma foi, il suffit.

Et puis cette foule bruyante, dissipée, qui se presse sur le passage de l'auguste cortége, sera pour moi un motif de plus de componction et de ferveur. Je dirai, non pas comme Jacques et Jean, les fils du tonnerre : *Maître, voulez-vous que nous appelions sur leurs têtes coupables*

le feu du Ciel; mais je soupirerai les tendres paroles du divin Agneau élevé en Croix : *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Et ainsi, fidèle enfant de la grande famille catholique, je n'aurai point comme tant d'autres, rougi d'honorer et de suivre mon Père; et il s'en souviendra lorsqu'il descendra Juge suprême des vivants et des morts; et si mon cœur lui reste attaché, je ferai partie de cette procession solennelle et dernière qui s'élèvera radieuse vers les Cieux, à la suite de Jésus triomphant, tandis que les orgueilleux contempteurs de Jésus humilié, descendront honteux et confus dans les abîmes enflammés.

Nous ne saurions mieux terminer cette leçon qu'en rapportant un des nombreux miracles par lesquels Notre Seigneur a daigné fortifier la foi de ses enfants, en leur prouvant la réalité de sa présence dans l'auguste Sacrement de l'autel.

L'an mil huit cent huit, dans ce temps malheureux où l'Eglise gémissait encore des attentats sacriléges que les Calvinistes, les armes à la main, avaient commis en France pendant de longues années, sur la personne même de Jésus-Christ, dont ils refusaient de connaître la présence réelle dans le Saint-Sacrement de l'autel, il plut à la bonté de Dieu, pour la consolation des Fidèles et la confusion des Hérétiques, de faire connaître la vérité de cet auguste mystère par le plus éclatant miracle.

A l'occasion de certaines indulgences accordées par notre Saint-Père le Pape, les religieux Bénédictins de

Faverney, petite ville du diocèse de Besançon, avaient la coutume, la veille de la Pentecôte, qui, cette année, était le vingt-cinq de mai, de préparer dans leur église abbatiale, une chapelle ornée de nappes et d'autres linges, sur la table de laquelle s'élevait un tabernacle où étaient deux hosties consacrées, renfermées dans un ostensoir d'argent. Ce jour vingt-cinq de mai, le Saint-Sacrement avait été exposé. La nuit étant venue, tout le monde retiré, on ferma les portes de l'église, et on laissa sur l'autel de la chapelle deux cierges allumés, dont les étincelles qui en tombèrent, comme on a lieu de le conjecturer, y mirent le feu.

Bientôt une épaisse fumée se répand de toute part; presque tous les ornements de la chapelle, nappes, gradins, tabernacle, sont consumés, et il ne reste que cendres et charbons ardents. Mais qui pourrait exprimer les sentiments qu'éprouvèrent ces Religieux, lorsque le lendemain ils se rendirent à l'église ! ô puissance de mon Dieu ! quel spectacle ! Saisis de frayeur, ils lèvent les yeux; et au-dessus de ce tas de cendres et de charbons ardents, ils aperçoivent l'ostensoir suspendu miraculeusement au milieu de l'église.

A l'instant, le bruit de ce miracle se répand; une multitude de personnes de Faverney et autres lieux circonvoisins accourt; la foule est immense; l'ostensoir dans lequel étaient les deux saintes hosties, restait suspendu en l'air. Le mardi, troisième fête de la Pentecôte, parmi plusieurs curés qui étaient venus avec leurs paroissiens, célébrer la sainte Messe dans

cette église, un d'eux la célébrait au grand autel. La Messe était déjà avancée, lorsque le cierge qui était allumé devant le Saint-Sacrement, s'éteignit tout-à-coup. On l'allume, il s'éteint ; on l'allume, il s'éteint encore, ainsi jusqu'à trois fois. Cet événement avertissait les assistants de jeter les yeux sur l'ostensoir, afin que tous vissent ce qui allait arriver. Après la première élévation, au moment où ce Prêtre déposait la sainte hostie sur l'autel, l'ostensoir qui était demeuré suspendu en l'air pendant trente-trois heures, descendit insensiblement et se fixa sur un corporal que l'on avait placé dessous.

Que votre providence est admirable, ô mon Dieu ! Par ce miracle, Dieu voulait préserver nos pères des erreurs des Calvinistes ; il voulait les confirmer de plus en plus dans la Religion catholique, en leur faisant connaître par un des prodiges les plus étonnants, la vérité de tout ce qu'elle nous enseigne sur la présence réelle de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement, sur la sainte Messe et les indulgences, autant d'articles de notre foi que les Calvinistes combattent et rejettent.

Dans l'information juridique que monseigneur de Rye, alors archevêque de Besançon, fit faire à ce sujet, il reçut la déposition et la signature de cinquante personnes parmi les plus respectables de celles qui avaient été témoins de cet événement miraculeux. Chaque année, l'office du trente d'octobre le rappelle au souvenir et à la reconnaissance des Fidèles du diocèse de Besançon.

Pour nous qui écrivons ces lignes, elle ne s'effacera jamais de notre mémoire cette procession solennelle du lendemain de la Pentecôte, dans laquelle la ville de Faverney célèbre annuellement la mémoire du miracle. En 1827, c'était nous qui avions le bonheur d'y porter dans nos mains l'Hostie miraculeuse et de l'offrir aux adorations d'un peuple immense.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir institué la fête du Saint-Sacrement ; faites-moi la grace de la célébrer avec toute la piété nécessaire pour vous remercier de vos bontés et vous dédommager des outrages dont vous êtes l'objet dans l'adorable Sacrement de nos autels.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai au Salut chaque jour de l'Octave de la Fête-Dieu.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — FÊTE-DIEU.

Q. Qu'est-ce que la Fête-Dieu ?

R. La Fête-Dieu est le jour consacré à honorer d'une

manière particulière Notre Seigneur Jésus-Christ au Sacrement de l'autel. Chaque jour on célèbre cette fête en célébrant le saint sacrifice de la Messe, en sorte que la fête de l'Eucharistie est perpétuelle comme celle de la Sainte-Trinité. Mais néanmoins, l'Eglise a établi une fête spéciale destinée à honorer Jésus-Christ au Saint-Sacrement.

Q. Cette fête est-elle bien ancienne?

R. La fête générale de l'Eucharistie est aussi ancienne que l'Eglise, mais la fête particulière ne remonte qu'au treizième siècle. Voici quelle en fut l'origine. Notre Seigneur fit connaître à une sainte Religieuse qu'il voulait qu'une fête fût établie pour honorer le Saint-Sacrement. La Sainte resta vingt ans sans communiquer cette révélation. Enfin, elle en fit parler aux Pasteurs de l'Eglise, et le pape Urbain IV établit la Fête-Dieu, en 1264. C'était afin de dédommager le Sauveur des outrages que les Hérétiques et les Impies devaient lui faire; c'était aussi pour ranimer la ferveur des Chrétiens et leur dévotion envers l'adorable Sacrement. L'office de la Fête-Dieu, le plus beau de tous, a été composé par saint Thomas d'Aquin.

Q. A quelle époque la Fête-Dieu devint-elle générale?

R. La Fête-Dieu devint générale dans l'Eglise, en 1311. Le Concile général de Vienne la prescrivit partout. La partie la plus solennelle de cette fête est la procession où l'on porte en triomphe Notre Seigneur Jésus-Christ.

Q. Que devons-nous faire pour l'honorer?

R. Nous devons 1° assister à la procession; 2° y assister avec recueillement et avec piété; 3° nous devons remercier le Sauveur de l'extrême bonté qu'il a de rester parmi nous et de visiter nos rues et nos places; 4° nous devons lui demander pardon de nos irrévérences et de nos ingratitudes envers lui; 5° nous devons aussi prier pour la conversion de ceux qui l'outragent même en ce jour, soit en n'assistant point à la procession, soit en y assistant sans respect ni piété.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir institué la fête du Saint-Sacrement; faites-moi la grace de la célébrer avec toute la piété nécessaire pour vous remercier de vos bontés et vous dédommager des outrages dont vous êtes l'objet dans l'auguste Sacrement de nos autels.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai au Salut chaque jour de l'Octave de la Fête-Dieu.*



XLVIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Fête du Sacré-Cœur. — Objet, motif. — Différence entre la dévotion au Sacré-Cœur et la dévotion au Saint-Sacrement. — Histoire de la fête du Sacré-Cœur. — Son harmonie avec les besoins de l'Église et de la société. — Confrérie du Sacré Cœur.

Voici une nouvelle fête plus touchante encore, s'il est possible, que celle dont nous venons de tracer l'histoire. La fête du Sacré-Cœur ! à ce nom, tout ce qu'il y a de tendresse dans les cœurs chrétiens se réveille. Qu'est-ce donc que la fête du Sacré-Cœur ? quel en est l'objet ? Quel en est le motif ?

1° Qu'est-ce que la fête du Sacré-Cœur ? et moi je demande : Qu'est-ce que la fête de la Nativité, de la Résurrection et de l'Ascension ? sinon des fêtes de Jésus-Christ même auxquelles ces mystères donnent occasion, et dans lesquelles on fait mémoire de ces grands événements de la vie du Rédempteur. Qu'est-ce encore que la fête du Saint-Sacrement ? sinon une des fêtes de Jésus-Christ, dont le motif est le souvenir de l'institution de l'Eucharistie. Que sera donc la fête du Sacré-Cœur de Jésus-Christ ? Rien autre qu'une des fêtes de Jésus-Christ même à laquelle donne occasion son im-

mense charité pour les hommes, symbolisée ou représentée par son cœur de chair. La réponse à cette première question résout aussi la seconde.

2° Quel est l'objet de cette fête? Il faut savoir que toutes les fêtes catholiques ont pour objet et matière particulière une personne intelligente, comme la divine Trinité, Jésus-Christ Dieu et homme, ou quelque Saint. Ce n'est pas un mystère, ce n'est pas le souvenir d'un bienfait, ce n'est pas la religion d'un Saint qui est l'objet matériel d'une fête quelconque, toutes ces choses n'en sont que les occasions et les motifs. Ainsi l'objet matériel de la fête du Sacré-Cœur est le même que dans toutes les fêtes de Jésus-Christ, c'est-à-dire Jésus-Christ lui-même.

3° Quel est le motif de cette fête? C'est tout à la fois l'immense charité de Jésus-Christ pour les hommes, et son Cœur sacré qui en est le symbole et la victime. Telle est la fin et l'intention de l'Eglise dans l'institution de cette fête. On le voit clairement dans le double office qu'elle en a donné, l'un pour le royaume de Pologne, l'autre pour le royaume de Portugal. Dans le premier, elle s'exprime ainsi : « Afin que les Fidèles » honorent avec plus de dévotion et de ferveur la cha- » rité de Jésus-Christ souffrant, sous le symbole de son » Sacré-Cœur, et qu'ils en recueillent des fruits plus » abondants, Clément XIII a permis à plusieurs églises » qui en ont fait la demande, de célébrer la fête de ce » Très-Saint-Cœur[1]. » La mémoire et la vénération de la

[1] Quam charitatem Christi patientis... ut fideles sub sanctissimi cordis

charité de Jésus-Christ, sous le symbole de son Sacré-Cœur, voilà donc un motif de la concession de cette fête.

Dans le second office approuvé pour le royaume de Portugal et autres lieux, l'Église propose un nouveau motif. Il est exprimé dans l'Invitatoire où l'on dit : *Le cœur de Jésus, victime de la charité, venez, adorons-le*[1]. Le cœur de Jésus-Christ, victime de la charité, voilà donc un autre motif de la concession de cette fête, et on ne peut douter qu'ici on ne parle du cœur véritable et réel de Jésus-Christ, car il n'y a que du cœur de chair de Jésus-Christ qu'on puisse dire qu'il a été victime de la charité.

Concluons donc en disant : la charité du Sauveur pour les hommes et son cœur physique et réel qui en a été la victime et qui la représente comme symbole, sont le motif de cette nouvelle fête de Jésus-Christ.

Si on demandait pourquoi cette fête ne s'appelle pas fête de Jésus-Christ, mais fête de son Sacré-Cœur? nous répondrions que pour distinguer entre elles les différentes fêtes de Jésus Christ, on en prend la dénomination, non dans l'objet, mais dans le motif. Ainsi nous disons la fête de la Nativité, de la Circoncision, de l'Epiphanie, parce que le motif c'est la naissance du Sauveur, sa circoncision, l'adoration des mages, quoique Jésus-Christ en soit toujours l'objet.

symbolo devotiùs et ferventiùs recolant ejusdemque fructus uberiùs percipiant, Clemens XIII P. M. ejusdem sanctissimi cordis festum quibusdam petentibus ecclesiis celebrare permisit. Lect. 3. secundi noct.

[1] Cor Jesu charitatis victimam venite, adoremus.

Si on demandait encore pourquoi on honore la charité de Jésus-Christ pour les hommes sous le symbole de son cœur, et non pas sous tout autre emblême, nous en donnerions une raison naturelle et de sens commun, à laquelle nul homme sensé ne peut se refuser. En effet, il est hors de doute que le cœur de chair est la partie du corps humain qui ressent plus vivement les effets des passions de l'ame. Cela peut venir de ce que le cœur est la cause motrice de tous nos fluides. Or, il semble naturel que les mouvements soient plus sensibles à l'endroit où agit la cause matérielle et la source du mouvement vital. Quoi qu'il en soit, les sensations, les impressions, les palpitations qu'éprouve le cœur de chair, par suite de l'amour qui réside dans l'ame, sont autant de témoins irréfragables de la correspondance mutuelle entre l'amour de l'ame et le cœur de chair [1]. De là est venu l'usage universel parmi les hommes de prendre le cœur pour l'amour. Et cet usage est fondé sur l'Écriture-Sainte elle-même, où l'on voit que l'amour infini de Dieu est quelquefois exprimé sous le symbole du cœur humain. Dieu dit à Héli, par la bouche d'un Prophète : *Je me susciterai un Pontife fidèle qui fera selon mon cœur* [2]; par où l'on voit que le cœur est mis à la place et comme symbole de la volonté ou de l'amour de Dieu. Les autres exemples de cette manière de parler ne sont pas rares dans les livres saints.

Enfin, si on nous demande quel culte l'Eglise catho-

[1] St Thom. *Opusc.* 36, *de motu cordis.*

[2] I. Reg. 2. 36.

lique rend au cœur de chair de Jésus-Christ, nous lui répondons qu'elle lui rend un culte de latrie ou d'adoration. En effet, le cœur de Jésus-Christ est adorable comme le fut son corps sacré à cause de l'union hypostatique avec la divinité ; car il est manifeste que le culte d'adoration, rendu au cœur de chair de Jésus-Christ, lui est dû précisément parce qu'il est le cœur de Jésus-Christ, Dieu et Homme, et que dans le cœur de chair on honore Jésus-Christ tout entier, sans séparation ni division. Je crois, continue le savant Muzarelli, qu'on peut exprimer en peu de mots la manière de ce culte, en disant : *Que le cœur de chair de Jésus-Christ est adoré d'un culte de latrie en Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et à cause de l'excellence de Jésus-Christ* [1].

C'est surtout dans la fête dont nous parlons qu'on honore ce cœur adorable, et cela nous conduit à répondre à une dernière question qu'on peut nous adresser : Quelle différence y a-t-il entre la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et la dévotion au Saint-Sacrement ?

1° Jésus-Christ est l'*objet* de l'une et l'autre dévotion; 2° dans la dévotion au Très-Saint-Sacrement, le *motif* est d'honorer la chair sacrée de Jésus-Christ unie, avec le Verbe, et vraiment digne par cette union de l'adoration des Anges et des hommes. Dans la dévotion au Sacré-Cœur, le motif essentiel est d'honorer le cœur de Jésus-Christ uni à la divinité, surtout de reconnaître

[1] Voyez *Dévotion et culte du Sacré-Cœur*, par Muzarelli. Nous avons suivi ce savant théologien dans les explications que nous venons de donner.

cet amour dont il est embrasé pour les hommes, et de lui faire amende honorable de ce qu'il a souffert et de ce qu'il veut bien souffrir encore chaque jour de ces mêmes hommes dans son sacrement d'amour, l'invention la plus merveilleuse qui soit sortie de son cœur divin [1].

Venons maintenant à l'origine de la fête du Sacré-Cœur et à son harmonie avec les besoins de l'Eglise et de la société.

Si la Belgique eut la gloire de doter le monde catholique de la fête du Saint-Sacrement, la France fut choisie pour lui donner celle du Sacré-Cœur. En Belgique, je vois une sainte enfant à qui Dieu daigne communiquer ses desseins. En France, il choisit une humble vierge pour en faire la confidente des secrets de son divin cœur. Ainsi, à quatre siècles de distance, je vois s'accomplir cette grande loi, en vertu de laquelle *Dieu choisit pour opérer ses merveilles ce qu'il y a de plus faible selon le monde.*

Au dix-septième siècle vivait au monastère de la Visitation de Paray-le-Monial, en Charolais, une sainte Religieuse nommée Marguerite-Marie Alacoque. Modèle de sagesse, de soumission et de patience, cet Ange de la terre était en adoration devant le saint autel, un jour de l'octave de la fête du Saint-Sacrement, lorsque le Dieu des cœurs purs se fit entendre à elle, et lui découvrant son cœur adorable, lui dit : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, mais qui est allé jusqu'à s'épuiser et à se consumer pour leur témoi-

[1] *Mois du Sacré-Cœur,* p. 51.

gner son amour. Pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart des hommes que des ingratitudes, par les mépris, les irrévérences, les sacriléges et la froideur qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore plus sensible, ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui me traitent ainsi : c'est pour cela que je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit consacré à célébrer une fête particulière pour honorer mon cœur, en lui faisant réparation par une amende honorable, communiant ce jour-là pour réparer les indignes traitements qu'il a reçus pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels[1]. »

Le Sauveur promit à son humble servante les trésors de grace les plus abondants en faveur de ceux qui se dévoueraient au culte de son Sacré-Cœur[2].

Le cachet des œuvres de Dieu, je veux dire la contradiction, fut bientôt imprimé à la dévotion nouvelle. A peine la vénérable Marguerite-Marie eut-elle parlé de la révélation qu'elle avait eue, qu'on la traita de visionnaire. Mépris, moqueries, pénitences même, rien ne lui fut épargné ; mais rien ne peut lui faire rétracter ses paroles. Comme les Apôtres elle pouvait dire : *Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu.*

Jusque-là tout s'était passé dans l'intérieur du mo-

[1] *Vie de la B. Marg.-Marie*, par M. Languet, archevêque de Sens. Liv. IV, n. 57.

[2] *Id. id.* liv. VI, n. 90; liv. VII, n. 93.

nastère. L'orage devint bien autrement violent lorsque la révélation eut transpiré dans le public. Les Jansénistes surtout se déchaînèrent avec une violence inouïe contre la dévotion proposée, et les Pasteurs de l'Eglise restaient en suspens, attendant que le Ciel se manifestât avec une évidence nouvelle. Ce moment n'était pas éloigné, mais l'humble servante de Dieu ne le vit pas. Le 17 octobre 1690, elle descendit dans la tombe, emportant avec elle la couronne d'épine dont le Sauveur favorise ses épouses chéries. Cette couronne fut changée dans le Ciel en couronne de gloire; et bientôt la terre aussi changea de sentiments et de langage, et sur la servante de Dieu, et sur la dévotion au Sacré-Cœur.

Le Ciel fit entendre sa grande voix, la voix du miracle. Depuis deux ans la Provence était ravagée par une peste furieuse. La ville de Marseille fut la première attaquée de ce fléau qui, en peu de mois, emporta la moitié des habitants de cette grande ville. Mgr. de Belzunce de Castelmoron, évêque de Marseille, voyant l'insuffisance des remèdes humains, résolut de recourir à celui qui tient dans sa main les clefs de la mort et de l'Enfer, et d'opposer, en faveur de ses diocésains, à la colère de Dieu, les mérites du cœur sacré de son divin Fils.

Héros de la charité, vous avez raison; cherchez dans le culte public du cœur de Jésus-Christ un remède contre un mal qui n'en a pas sur la terre; et votre espérance ne sera pas trompée. Le saint Évêque exhorta tous ses diocésains à entrer dans l'esprit dont il était lui-

même animé; il ordonna que la fête du cœur de Jésus fût solennisée désormais, le vendredi après l'Octave de la Fête-Dieu, et qu'elle fût célébrée comme une des plus grandes fêtes de l'année. Il alla plus loin, et fit une consécration solennelle et publique de tout son diocèse et de lui-même au Cœur Sacré de Jésus.

Sa prière fut exaucée sensiblement; dès ce jour, le mal, jusque-là si furieux, commença à diminuer considérablement, et en peu de temps il cessa tout à fait. C'est ce que les magistrats de cette ville ont reconnu et déclaré dans un acte authentique; mais Dieu réservait à la ferveur du Pontife et de son peuple une protection encore plus marquée.

En 1722, au mois de mai, la peste, qu'on croyait depuis long-temps éteinte, se ralluma de nouveau dans la ville, et la jeta dans une étrange consternation. La mort, ce roi des *épouvantements*, comme parle l'Écriture, plaça son trône au milieu de cette vaste cité, naguère si brillante et si rieuse. Abandonnée de ceux qui pouvaient fuir, Marseille présenta bientôt l'image d'un champ de carnage rempli de morts et de mourants. Alors reparurent les dévouements sublimes que nous verrons renaître dans toutes les calamités publiques, tant que le Catholicisme conservera son empire. M. de Belzunce renouvela tout ce qu'avait fait à Milan saint Charles Borromée. Là encore, une sublime lutte, digne des regards des Anges et des hommes, entre la fureur de la maladie et le zèle de la charité. Là

encore, des dangers affrontés, des mourants administrés, des pauvres secourus. Là encore, des Prêtres périssant par centaines auprès des pestiférés, et rendant leurs derniers soupirs en exhortant les autres à la mort. Là encore, d'horribles souffrances et de sublimes consolations. Là encore, le bois manquant pour les cercueils et les *porteurs* pour les cimetières, mais les Prêtres ne manquant nulle part pour secourir et consoler.

C'était de Marseille que Belzunce écrivait :

« Je suis encore, par la grace de Dieu, debout au milieu des morts et des mourants. Tout a été abattu à mes côtés, et de tous les Ministres du Seigneur qui m'ont accompagné, il ne reste plus que mon seul aumônier.

» J'ai vu et senti pendant huit jours deux cents morts pourrissant autour de ma maison et sous mes fenêtres. J'ai été obligé de marcher dans les rues, toutes, sans exception, bordées des deux côtés de cadavres à demi pourris et rongés par les chiens, et le milieu plein de hardes de pestiférés, et d'ordures, à ne savoir où mettre le pied.

» Une éponge trempé dans le vinaigre sous le nez, ma soutane retroussée sous le bras et bien haut, il me fallait traverser ces cadavres infects pour démêler parmi eux, confesser et consoler les moribonds jetés hors de leurs maisons.

» Je suis quasi sans Confesseurs. Les Prêtres ont fait des prodiges de zèle et de charité, et ont donné leur vie pour leurs frères.

» Tous les Jésuites sont morts, à l'exception de trois ou quatre. Il en est venu de bien loin se livrer à la mort.

» Trente-trois Capucins sont morts.

» Le Père de La Fare, malgré son grand âge, est échappé, afin qu'au moins un Père de Sainte-Croix pût survivre aux autres.

» Il y a eu vingts Récollets et autant d'Observantins morts au service des malades ; plusieurs Carmes déchaussés, Minimes, et quelques Grands-Carmes.

» Je ne parlerai pas de mes chers Ecclésiastiques qui se sont sacrifiés. Je me regarde comme un général qui a perdu l'élite de ses troupes. »

Deux cent cinquante Prêtres avaient en effet succombé, du diocèse de Marseille ou des diocèses voisins ; et après la maladie, il en arrivait tous les jours de nouveaux qui enviaient le sort des premiers.

Lorsque la contagion commença à cesser, M. de Belzunce fit dresser, le jour de la Toussaint, un autel au milieu du Cours ; puis il sortit de son palais épiscopal pieds nu, la corde au cou (comme saint Charles), et précédé des Prêtres et des Religieux qui étaient restés, il alla s'agenouiller devant le Dieu qui punit et qui pardonne, et là, il chanta : *Parce, Domine, parce populo tuo!* priant avec ardeur pour son troupeau.

Oh ! qui pourrait bien dire l'émotion du saint Evêque et l'attendrissement du peuple à pareille cérémonie !...

Les supplications continuèrent, et le 15 novembre, M. de Belzunce donna la bénédiction à toute la ville du haut d'un clocher, au bruit des cloches et du canon

qui avertissaient les habitants de se mettre en prière. Ce spectacle imposant répandit parmi le peuple une religieuse frayeur.

Malgré tant de charité de la part des Pasteurs, de larmes et de prières de la part des Fidèles, le Ciel demeurait insensible et le fléau continuait ses ravages : au cœur de Jésus était réservée la gloire de le faire disparaître. En effet, ce cœur sacré devint une seconde fois l'heureuse ressource du saint Prélat. A sa sollicitation, les magistrats en corps firent vœu d'aller tous les ans, au nom de la ville, à l'église de la Visitation, le jour de la fête du Sacré-Cœur, pour y honorer ce digne objet de notre amour, pour y recevoir la sainte Communion, offrir un flambeau de cire blanche, du poids de quatre livres, orné de l'écusson de la ville, et enfin assister à la procession générale que le Prélat se proposait d'établir à perpétuité en ce même jour. Ce vœu fut prononcé publiquement devant l'autel de l'église cathédrale, par le premier des magistrats municipaux, au nom de tous, le jour de la Fête-Dieu, avant la procession du Saint-Sacrement que Mgr. l'Evêque tenait entre ses mains, les magistrats étant à genoux devant lui. Tout le peuple s'unit à un vœu dont il espérait le succès avec une foi vive.

Il fut exaucé d'une manière qui fit l'admiration aussi bien que la consolation de toute la ville. Dès ce jour-là, tous les malades guérirent, et personne ne fut atteint de la peste. La défiance qui, dans ces funestes fléaux, cause souvent plus de mal que le fléau même, céda la place à

une confiance entière, les habitants de Marseille se croyant en sûreté sous la protection du cœur miséricordieux du Sauveur. Le mal disparut à tel point, que six semaines après, le vertueux Pontife, dans un mandement qu'il publia pour exciter ses diocésains à la reconnaissance, leur disait : « Nous jouissons actuellement d'une santé si parfaite que, ce qui est sans exemple dans une ville aussi vaste et aussi peuplée que l'est celle-ci, et ce qui tient du prodige, nous n'avons presque plus dans Marseille, depuis quelque temps, ni morts, ni malades d'aucune sorte de maladies que ce soit, non plus que dans le territoire. »

Plein de reconnaissance pour cette seconde grace, qui parut encore plus subite et plus miraculeuse que la première, Mgr. de Belzunce s'empressa d'accomplir sa promesse et il établit à perpétuité une procession générale pour la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Tous ces faits sont constatés par les mandements de ce Prélat, et par les actes de délibérations des magistrats municipaux de la ville de Marseille.

A la voix du Ciel, en faveur de la dévotion au Sacré-Cœur, se joignit bientôt la voix de l'Eglise catholique, son infaillible écho. Après les informations d'usage, et l'on sait combien sont longues et sévères les informations de la cour de Rome, le pape Clément XIII, approuva la fête et l'office du Sacré-Cœur pour le royaume de Pologne. Bientôt le royaume de Portugal sollicita et obtint la même faveur. Déjà les Evêques de France, d'après une délibération tenue à ce sujet dans

la fameuse assemblée du clergé de 1765, avaient presque généralement adopté la dévotion du Sacré-Cœur dans leur diocèse. Depuis cette époque, elle fut toujours croissant jusqu'au pontificat de Pie VI.

Ce grand Pape, de sainte et glorieuse mémoire, donna une nouvelle approbation à cette dévotion salutaire, et condamna ceux qui osaient la combattre [1].

La fête du Sacré-Cœur fut fixée, suivant la révélation faite à la vénérable Marguerite-Marie, au vendredi dans l'octave du Saint-Sacrement. Afin de lui donner plus de pompe, les églises de France en font la solennité au deuxième dimanche de juillet.

La dévotion du Sacré-Cœur s'est propagée dans toutes les parties du monde avec une étonnante rapidité. Des sociétés religieuses se sont formées dans le but spécial d'honorer le cœur sacré du Sauveur. Déjà une de ces congrégations évangélise les vastes archipels de l'Océanie; et, une autre, parmi les femmes, partageant le zèle dont Jésus-Christ enflamme ses Apôtres, a envoyé plusieurs colonies dans le vaste diocèse de la Louisiane, pour seconder, à l'égard des personnes de leur sexe, les travaux des Missionnaires qui vont éclairer des lumières de la foi le sauvage du Mississipi et du Missouri. Non loin des bords de ce dernier fleuve, on entend le jeune Indien chanter les louanges du divin cœur que l'on outrage sur les rives de la Seine.

Pourquoi cette étonnante propagation, pourquoi la révélation de la dévotion au Sacré-Cœur dans ces derniers

[1] Voyez sa lettre à l'Evêque de Pistoie.

temps ? Ah ! c'est ici qu'il faut admirer la Providence qui veille sur l'Eglise, et la sublime harmonie que Dieu maintient entre les développements de la Religion et les besoins du monde.

Attaqués, niés, altérés par des hérésies nombreuses, filles du Protestantisme, les dogmes de la foi allaient devenir l'objet des risées sacriléges de la philosophie du dernier siècle ; et bientôt Dieu, l'ame, le Ciel, la vertu, la Religion tout entière, ne devaient plus être pour la plupart qu'un objet de doute ou de mépris, que des abstractions sans réalité, sans influence sur la conduite ; en un mot, le monstre de l'indifférence allait surgir du milieu du sang et des ruines, et jeter l'homme au pied d'une idole, d'une seule idole : l'ARGENT !! Et le cœur de l'homme, fait pour aimer, allait être livré à d'inexprimables angoisses et la société à des convulsions sans cesse renaissantes.

C'est à ce moment suprême que Jésus-Christ montre son divin cœur à l'homme et à la société. Semblable à un père qui, après avoir épuisé tout ce que le langage peut fournir d'expressions de tendresse, et tout ce que l'amour paternel renferme de ressources pour retenir sur le bord du précipice un fils bien-aimé, appelle tout à coup cet enfant ingrat, et découvrant sa poitrine, lui dit : Regarde, voilà mon cœur, si tu en connais un qui t'aime d'un amour plus sincère, va, donne-lui le tien et déchire celui de ton père.

Ainsi fait Jésus-Christ, père des hommes et des sociétés modernes, au moment où ils allaient se pré-

cipiter dans le gouffre affreux de l'indifférence et de l'impiété. O hommes! semble-t-il leur dire, oubliez tout ce que j'ai fait pour vous, et ma crèche et mon exil, et mon sang et ma croix, mais puisque vous êtes faits pour aimer, il vous faut un cœur, voilà le mien; en échange, je vous demande le vôtre. Il est impossible que votre cœur ne se donne à quelqu'un, puisqu'il ne peut vivre sans aimer, ni aimer sans se vendre ou se donner. Or, si votre cœur est à vendre, qui le peut mieux acheter que celui qui est sa béatitude, sa fin et son éternelle récompense? S'il est à donner, qui mérite mieux de le posséder que celui qui le fait? Le monde, l'impiété, l'hérésie, l'indifférence, l'argent, demandent votre cœur pour le changer en un Enfer; moi, je vous le demande pour en faire un Paradis dès cette vie : choisissez [1].

Pendant que le Fils de Dieu parlait ainsi, le démon échauffait le zèle de ses suppôts, et des sociétés s'organisaient dans l'ombre pour arracher à l'Homme-Dieu le cœur de l'homme et de la société, ses enfants, sa noble conquête. L'heure des ténèbres était venue, et un esprit de vertige s'emparant d'un grand nombre, entraînait vers l'abîme les peuples coupables. Mais dans cette lutte à mort, Dieu ne sera pas vaincu. Voici que le cœur sacré rallie autour de lui tout ce qu'il y a de pur sur la terre; et des vœux et des prières montent vers le Ciel en nuages d'agréable odeur. La justice divine, il est vrai, aura son cours à l'égard des obstinés, mais le contre-poids sera mis dans la balance et la foi ne périra point.

1 Nouet. Voyez aussi les sermons de M. Legris-Duval.

En effet, sous le pontificat de Pie VII, il s'établit à Rome, centre de la catholicité, une association forte et nombreuse en l'honneur du Sacré-Cœur. D'autres s'établirent également dans les différents diocèses de la chrétienté ; mais celle de Rome est devenue le point central où toutes les autres vont aboutir, sinon de fait, au moins d'intention et par désir.

Cette admirable dévotion qui de Rome se répand dans tous les lieux, jusque dans les régions les plus reculées, et qui partout est pratiquée avec tous les exercices publics d'un culte qui ne redoute pas la lumière, se trouve opposée au système caché, ténébreux, sourdement actif des sociétés secrètes, anti-religieuses et anti-sociales.

Quoi de plus convenable que la ville privilégiée où réside le Vicaire du Fils de Dieu sur la terre, et d'où il envoie ses ouvriers dans tous les endroits différents de son champ et de sa vigne, fût aussi le dépôt central de tous les instruments nécessaires et la source toujours ouverte des moyens les plus efficaces pour travailler avec fruit à la grande œuvre du salut des ames? Il fallait donc que la première et la plus étendue des confréries du Sacré-Cœur, eût son siége dans la capitale de la chrétienté. C'est là que s'élève, comme sur le sommet d'une montagne, la grande Basilique autour de laquelle on doit se figurer comme autant de chapelles réunies toutes les églises grandes et petites qui se trouvent situées sur tous les points du globe. C'est donc là, comme de son foyer toujours ardent, que doivent partir les traits

de ce beau feu d'amour que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, qu'il puise dans son cœur, comme dans sa source naturelle, et dont il désire ardemment que tous les cœurs des hommes soient embrasés.

Ce grand tableau nous montre la dévotion au Sacré-Cœur en harmonie parfaite, non-seulement avec les besoins actuels de la Religion et de la société, mais encore avec les grandes lois du monde moral. Tous les êtres descendus de Dieu doivent y remonter par l'intermédiaire du cœur de l'homme, et le cœur de l'homme lui-même y remonte par l'intermédiaire du cœur sacré de Jésus. Aussi, la dévotion à ce Sacré-Cœur est le centre d'union où toutes les autres viennent aboutir et où elles se perdent en quelque sorte, comme les fleuves vont se jeter et se confondre dans le vaste Océan. Toutes les saintes institutions, tous les ordres religieux unis entre eux d'une affection pure dans le cœur de Jésus, reconnaissent que, sous différents noms, c'est de lui qu'ils sont sortis comme d'une source unique et commune dans laquelle ils doivent tous rentrer, ou plutôt qu'ils ne quittent jamais, quoiqu'ils en dérivent, comme la lumière ne quitte pas le soleil qui l'engendre et la répand [1].

Et maintenant, puisqu'il nous faut un cœur, qui de nous refusera de choisir, que dis-je? d'accepter celui de Jésus, car il nous l'offre. Que demande-t-il en retour? Une seule chose, notre cœur. Est-ce trop? cœur pour cœur, de quel côté est l'avantage? Empressons-nous

[1] Voyez *Dévotion pratique au Sacré-Cœur.*

donc d'entrer dans l'association du Sacré-Cœur de Jésus. Beaucoup de graces et peu d'obligations : voilà les conditions qu'on nous propose. Les associés, d'après un rescrit de Pie VII, du 20 mars 1802, doivent réciter dévotement chaque jour un *Pater*, *Ave*, *Credo*, et l'aspiration suivante, ou toute autre qui ait le même sens :

> Cœur de Jésus, qu'à tout instant du jour
> S'accroisse en moi le feu de votre amour.

On peut aussi, avec grande utilité, faire le mois du Sacré-Cœur, comme on fait le mois de Marie ; c'est le mois de juin que la piété a dédié à cette belle et touchante dévotion[1].

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir révélé au monde la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ; faites-nous la grace de répondre à l'amour immense dont ce cœur divin est embrasé pour nous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je m'associerai à la dévotion du Sacré-Cœur*.

[1] On peut se servir pour cela d'un excellent petit ouvrage intitulé *Mois du sacré cœur de Jésus*, in-32

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — SACRÉ-COEUR.

Q. Qu'est-ce que la fête du Sacré-Cœur?

R. La fête du Sacré-Cœur est une fête établie par l'Eglise pour honorer le cœur sacré du Sauveur brûlant d'amour pour nous, et pour réparer les outrages dont il est l'objet. L'objet de la fête du Sacré-Cœur, c'est Notre Seigneur lui-même, comme il est l'objet des fêtes de Noël, de l'Epiphanie, etc. C'est donc à Notre Seigneur que se rapporte le culte qu'on rend à son Sacré-Cœur. Le motif de cette fête est d'honorer l'amour immense de Jésus-Christ pour les hommes, et son cœur sacré qui en est le symbole et la victime.

Q. Quel culte devons-nous au Sacré-Cœur de Jésus?

R. Nous devons au Sacré-Cœur de Jésus le même culte d'adoration que nous devons à son humanité sainte, parce qu'il est personnellement uni à la divinité. Dans le Sacré-Cœur, c'est Jésus-Christ lui-même qu'on honore. Ainsi, le cœur sacré de Jésus-Christ est honoré d'un culte d'adoration en Jésus-Christ avec Jésus-Christ, et à cause de l'excellence de Jésus-Christ.

Q. Quelle est l'origine de la dévotion du Sacré-Cœur?

R. La dévotion du Sacré-Cœur fut révélée à la vénérable Marguerite-Marie, religieuse française de la Visitation. Dieu rendit témoignage à l'excellence de cette dévotion par d'éclatants miracles, entre autres par la

cessation de la peste horrible qui ravageait Marseille. L'Eglise l'a approuvée et a établi une fête en l'honneur du Sacré-Cœur.

Q. Pourquoi cette dévotion a-t-elle été révélée dans ces derniers temps?

R. Cette dévotion a été révélée dans ces derniers temps, afin de ranimer la ferveur des Chrétiens en présentant à leur amour le cœur le plus aimant et le plus aimable. L'esprit de cette dévotion touchante est donc 1° de reconnaître et d'honorer par une reconnaissance et un dévouement sans bornes l'amour infini du cœur de Jésus pour les hommes, surtout dans l'adorable Eucharistie, où il est si peu connu, ou du moins si peu aimé de ceux même dont il est connu. 2° De réparer par tous les moyens possibles les indignités et les outrages auxquels son amour l'a exposé durant le cours de sa vie mortelle, et l'expose encore tous les jours dans le Saint-Sacrement. Un amour très-ardent pour le Sauveur, et des graces sans nombre, seront le fruit et la récompense de cette dévotion.

Q. Qu'est-ce que la confrérie du Sacré-Cœur?

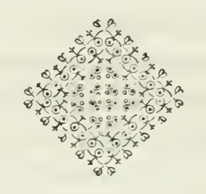
R. La confrérie du Sacré-Cœur est une association approuvée par l'Eglise pour honorer le Sacré-Cœur de Jésus. Beaucoup de graces et d'indulgences y sont attachées. Les obligations consistent à réciter chaque jour un *Pater*, *Ave*, *Credo*, avec l'aspiration suivante, ou telle autre qui aura le même sens :

> Cœur de Jésus, qu'à tout instant du jour
> S'accroisse en moi le feu de votre amour.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir révélé au monde la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus; faites-nous la grace de répondre à l'amour immense dont le cœur de Jésus est embrasé pour nous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je m'associerai à la dévotion du Sacré-Cœur.*



XLVII° LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Visitation. — Sagesse de l'Église dans la célébration des fêtes de la sainte Vierge. — Providence de Dieu qui tire le bien du mal. — Origine de la fête de la Visitation. — Leçons que nous donne la sainte Vierge. — Assomption. — Origine de cette fête. — Tradition. — Triomphe de Marie. — Sa bonté, sa puissance dans le Ciel. — Parole du B. Berchmans. — Histoire de saint Stanislas Kostka.

Les peuples conservent par des monuments les faits mémorables de leur histoire, et les enfants bien nés consacrent par de joyeuses fêtes les actions importantes de leurs parents, ou les circonstances remarquables de leur vie. Nous étonnerons-nous que la grande famille catholique ait perpétué par des monuments et des fêtes les événements principaux de la vie de ses père et mère, Jésus et Marie? On peut seulement demander pourquoi les fêtes de la sainte Vierge ne datent point des premiers siècles? Oh! gardez-vous de le croire, ce n'est point un oubli de la part de l'Eglise. La vive flamme de la piété la plus tendre et la plus filiale envers Marie, brûlait dans son cœur dès le jour de sa naissance, mais le temps ne lui permettait pas de la manifester. Le délai qu'elle a, malgré elle, apporté à la célébration publique

des fêtes de la Reine du Ciel, est une preuve nouvelle de la sagesse divine qui la caractérise.

L'Eglise naquit au milieu des Payens. Pendant que ses premiers disciples, réunis en petit nombre autour d'un autel solitaire, offraient leurs cœurs au seul et unique Dieu, des millions d'hommes se prosternaient devant des milliers d'autels élevés à des milliers de divinités bizarres. Pour les Payens d'alors, tout était Dieu, excepté Dieu même. Quelle était, dès-lors, dans ces tristes siècles la principale mission de l'Eglise? C'était de ramener les peuples à l'unité de Dieu. Et voilà pourquoi elle se ménageait sur les honneurs de la sainte Vierge, pour ne pas donner occasion de lui en rendre d'excessifs, ou de renouveler sous une autre forme l'idolâtrie qu'il fallait abattre. Les Payens avaient adoré et adoraient encore je ne sais combien de déesses, mères de faux dieux. N'était-il pas à craindre qu'on passât aisément à l'adoration de la mère du véritable Dieu? Tel était le mal dangereux contre lequel on prenait des précautions.

En cela l'Eglise secondait les vœux les plus ardents de Marie elle-même, qui désirait avant tout que son Fils fût seul adoré en esprit et en vérité par toute la terre. Que dis-je? Dieu même semblait autoriser cette conduite. Tandis qu'il couronnait de gloire la mort et le tombeau des Martyrs, il laissait dans une espèce d'oubli et la mort et le tombeau de Marie, et les circonstances glorieuses de sa vie divine. Toujours fidèle à lui-même, et plein de sollicitude pour le bien de ses enfants, il en avait usé de la sorte envers Moïse dont il

voulut que la mort et la sépulture fussent inconnus et sans témoins, de peur que les Israélites, toujours enclins à l'idolâtrie, ne s'en fissent une fausse divinité[1].

Mais le moment si désiré arriva où l'Eglise put faire éclater sans contrainte les transports de son amour envers Marie. Ici encore nous devons admirer la sagesse de Dieu qui tire le bien du mal et la gloire de la Religion des attaques de ses ennemis. D'une part, Nestorius avait osé disputer à Marie son auguste qualité de Mère de Dieu; d'autre part, le péril de l'idolâtrie s'était dissipé par l'affermissement de la Religion. La sage retenue dont on avait usé jusqu'alors pouvait devenir dangereuse; et l'Eglise s'empressa de publier les augustes prérogatives de Marie pour les opposer aux outrages que lui faisaient les Hérétiques. Et voilà que des temples furent bâtis sous son nom, et des fêtes instituées en son honneur; mais ici encore l'Eglise n'agit que par degrés, proportionnant toutes choses aux besoins des temps et des lieux.

C'est ainsi que dans les grandes circonstances où il s'agissait de ranimer la piété des peuples ou d'obtenir du Ciel quelque ferveur signalée, on vit s'établir ou une fête ou une dévotion nouvelle en l'honneur de la toute puissante et toute bonne Mère de Dieu. La fête de la Visitation, par exemple, dont nous avons à parler, fut instituée par le pape Urbain IV, et confirmée ou publiée par son successeur, Boniface IX, en 1389, pour obtenir de Dieu les secours nécessaires à l'extinction du grand schisme d'Occident. Enfin, le concile de Bâle,

[1] Voyez Thomassin, liv. II, c. 20.

en 1441, la rendit universelle pour toute l'Eglise[1].

L'objet de cette fête est d'honorer Marie, rendant visite à sa cousine Elisabeth, et de nous proposer cette auguste Vierge comme le modèle de notre charité envers le prochain. Dites si le souverain Pontife qui l'institua, pouvait trouver un exemple plus beau et plus propre à persuader les deux partis formés alors dans l'Eglise, de se donner le baiser de paix ? Or, cette fête n'a rien perdu de son efficacité ; elle est toujours également propre à nous inspirer la charité envers nos frères et à nous en tracer les règles saintes. Il suffit, pour nous en convaincre, de méditer le naïf récit que l'Evangile nous fait de la visite de la sainte Vierge à sa cousine.

Dans le mystère de l'Annonciation, l'archange Gabriel dit à Marie, qu'Elisabeth, sa cousine, avait conçu miraculeusement, et qu'elle était au sixième mois de sa grossesse. La sainte Vierge, par humilité, cacha la dignité surprenante à laquelle l'élevait l'incarnation du Verbe dans son sein ; mais transportée de joie et de reconnaissance, elle voulut aller féliciter la mère de Jean-Baptiste. Ce fut le Saint-Esprit qui lui inspira cette résolution, pour l'accomplissement de ses desseins sur le Précurseur du Messie, qui n'était pas encore né. « Marie partit donc, et s'en alla en pays des montagnes, en une ville de la tribu de Juda, et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. »

La distance de Nazareth où Marie habitait, à la ville

[1] Sess. 43. Voyez *Spond. an.* 1389, *n.* 1, *et anno* 1441, *n.* 3.

d'Hébron où se trouvait Elisabeth, n'était pas moindre de vingt à vingt-quatre lieues; néanmoins, la sainte Vierge n'hésita pas un instant à se mettre en route, et quoique faible et peu habituée à supporter de semblables fatigues, rien ne put l'arrêter. Qui la presse ainsi? C'est le brûlant désir d'être utile à cette sainte famille, et d'y répandre la grace qu'elle porte avec elle. Oh! le bel exemple d'une charité prompte et généreuse; enfants de Marie, imitons notre mère. Remarquons ici qu'en parlant du départ de Marie pour aller vers Elisabeth, l'Évangéliste dit qu'il fut prompt et qu'elle se hâta dans sa marche, tandis que pour son retour, il ne signale plus d'empressement et se contente de dire : *Marie demeura avec elle environ trois mois, et elle retourna dans sa maison* [1]. Quel autre motif, demande saint Bonaventure, aurait donc pu porter Marie à mettre tant d'empressement pour se rendre dans la famille de Jean-Baptiste, sinon celui d'y apporter la grace [2]?

Et ce désir d'être utile aux hommes n'a point abandonné Marie quand elle est entrée au Ciel; bien loin de là, il n'a fait que s'accroître; car maintenant elle connaît mieux nos besoins et compatit encore plus tendrement à nos misères. Elle désire plus vivement nous secourir que nous ne désirons nous-mêmes d'être secourus. Si bien, continue saint Bonaventure, qu'elle se croit offensée par ceux qui négligent de lui demander ses graces; car, tout le désir de Marie est de répandre

[1] Luc. I, 56.

[2] Spec. *cap.* 54.

sur tous les hommes les mêmes faveurs dont elle comble ceux qui la servent [1].

Éclairée du Saint-Esprit, Elisabeth connaissait l'ineffable mystère de l'Incarnation que Dieu avait opéré dans Marie, quoique celle-ci, par humilité, ne voulût pas le découvrir. Transportée de joie et d'admiration, la mère du Précurseur s'écria : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. » Puis, tournant les yeux sur elle-même, elle ajouta : « Eh ! d'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur vienne me visiter. » Exemple de la joie sainte et de la reconnaissance que nous devons éprouver lorsque nous recevons la visite de nos frères. Oh ! que la conduite d'Elisabeth condamne hautement les dédains, les froideurs, les mensongères politesses ; et en les condamnant, n'est-ce pas nous peut-être qu'elle condamne?

Elisabeth exprime le sujet de sa joie : « Et voilà qu'au moment où votre salutation a retenti à mes oreilles, l'enfant a tressailli dans mon sein. Oh ! que vous êtes heureuse d'avoir cru, parce que vous verrez l'accomplissement de tout ce que le Seigneur vous a dit. » Exemple de ce que nous devons louer dans nos frères : non point les avantages temporels, non point les graces du corps, non point les talents, mais les dons de Dieu, la vertu. Jean-Baptiste fut sanctifié dans le sein de sa mère. Il eut par anticipation l'usage de la raison, et connut, par une lumière surnaturelle, quel était celui qui venait le vi-

[1] In *Prolog.* Cant. B. V. c. 1.

siter. Cette connaissance le pénétra d'une joie si vive, qu'il en tressaillit dans le sein d'Elisabeth. Et qui fut la dispensatrice de cette faveur et l'instrument de ce premier miracle de Jésus, dans l'ordre surnaturel? Marie, oui, Marie qui obtint plus tard le premier miracle de son Fils dans l'ordre de la nature.

O Marie! que vous êtes puissante! mais surtout que vous êtes bonne! Puisque vous êtes la dispensatrice de toutes les faveurs du Ciel dans l'ordre de lá nature et dans l'ordre de la grace, donc vous êtes l'espérance de tous les hommes et la mienne en particulier. Graces soient rendues à Dieu mon Sauveur qui vous a fait connaître à moi, et qui a bien voulu m'enseigner en même temps le moyen de parvenir à la grace et au salut; et ce moyen c'est vous-même, ô grande Mère de Dieu! car, je le sais, c'est aux mérites de Jésus et à votre intercession puissante que je devrai mon salut. O ma Reine! vous qui avez mis tant d'ardeur à visiter l'habitation de sainte Élisabeth, venez aussi visiter l'habitation de ma pauvre ame. Hâtez-vous, vous savez mieux que moi combien elle souffre, et combien de maux l'assiégent; vous savez qu'elle est en proie à mille mouvements déréglés, à mille habitudes mauvaises, et que la peste du péché y a laissé des traces funestes qui doivent la conduire à la mort éternelle; vous pouvez la rendre riche, ô vous, la Trésorière de Dieu! vous pouvez la guérir de toutes ses infirmités. Venez donc me visiter, tandis que je suis encore sur cette terre; mais surtout à l'heure de la mort, car c'est alors que

j'aurai surtout besoin de votre assistance. Je ne prétends point à la faveur de vous voir face à face sur cette terre, comme vous l'avez accordée à plusieurs Saints et à des serviteurs moins indignes et moins souillés de péchés que je ne suis. Tout ce que je veux, c'est d'être admis à vous contempler un jour dans le Ciel, où je vous aimerai et où je vous rendrai grace pendant l'éternité de tout ce que vous aurez fait pour moi. Accordez-moi seulement la visite de votre miséricorde, priez pour moi, c'est assez.

Mais si nous désirons être favorisés des visites bienheureuses de la Reine du Ciel, allons nous-mêmes la visiter souvent, en lui adressant nos prières, soit aux pieds de ses images, soit dans une église qui lui soit consacrée. « Croyez-moi, dit saint Anselme, souvent nous aurons plutôt trouvé la grace en nous adressant à Marie qu'en nous adressant à Jésus lui-même; non pas que Jésus ne soit la source de toute grace ; mais c'est qu'en recourant à sa mère, elle priera pour nous, et ses prières auront toujours auprès de son Fils une influence bien plus grande que les nôtres [1].»

Ne quittons donc pas les pieds de cette divine Trésorière des graces, et répétons-lui toujours avec saint Jean Damascène : « O Mère de Dieu ! ouvrez-nous la porte de la miséricorde, en priant pour nous sans cesse ; car vos prières sont le salut des hommes ; et la seule chose que nous ayons à faire en nous tour-

[1] Velocior est nonnunquam salus nostra, invocato nomine Mariæ, quam invocato nomine Jesu. *De exc. Virg.*, c. 6.

nant vers vous, c'est de vous prier de demander pour nous, et de nous obtenir celles des graces dont vous savez que nous avons le plus besoin.» C'est ce que fit et ce que nous enseigne le frère Réginald de l'ordre des Dominicains, comme on peut le voir dans les chroniques [1]. Ce pieux serviteur de Marie était malade, et il implorait d'elle sa guérison : la Reine des Anges lui apparut alors, accompagnée de sainte Cécile et de sainte Catherine, et elle lui dit avec une douceur infinie : « Mon fils, que voulez-vous que je fasse pour vous? » Le Religieux, surpris de cette question, demeura embarrassé et ne sut que répondre. Alors une des saintes qui accompagnaient la Vierge lui dit : « Réginald, ne savez-vous point ce que vous devez faire? Ne demandez rien, abandonnez-vous seulement à Marie, et elle vous fera obtenir une grace plus avantageuse que celle que vous auriez choisie. » Le malade obéit, et il fut guéri.

Aux éloges qu'elle reçoit d'Elisabeth, comment répond l'humble Marie? Elle renvoie toute la gloire à celui qui a fait de si grandes choses. « Mon ame, dit-elle à sa cousine, glorifie le Seigneur, parce qu'il a daigné abaisser ses regards sur la bassesse de sa servante, etc. » Exemple de la manière dont nous devons recevoir les louanges. Après trois mois passés chez Elisabeth, Marie reprend la route de son humble cité. Les besoins et l'utilité de ses parents réglèrent la durée de son séjour. Exemple qui condamne les inutilités de nos conversations et les longueurs superflues de nos visites.

[1] *Lib.* I, *c.* V.

O Marie! je vous rends graces du beau modèle que vous m'offrez aujourd'hui. Vous m'apprenez à sanctifier une des choses les plus importantes dans la vie, les conversations et les visites qui sont la source de tant de péchés pour un si grand nombre de Chrétiens. Je veux, comme vous, éviter tout discours profane, vain et inutile; je bannirai de mes conversations toutes ces puérilités qui dégradent l'ame, rétrécissent l'esprit et dissipent le cœur.

La fête de la Visitation se célèbre le 2 de juillet; six semaines après, c'est-à-dire le 15 d'août, vient la solennité de l'Assomption. Voici le triomphe de Marie; mais avant de le décrire, disons l'origine de cette belle solennité. On ne peut préciser l'époque de son institution; on n'en trouve pas de vestige bien évident avant le Concile d'Ephèse; mais ce Concile ayant assuré la glorieuse qualité de Mère de Dieu à Marie, contre l'hérésie des Nestoriens, donna beaucoup d'autorité et d'étendue au culte que lui rendaient déjà les Fidèles. Dès le siècle suivant, qui était le sixième de l'Eglise, on commença à distinguer la fête de l'*Assomption* d'avec les autres fêtes instituées à sa gloire. Bientôt elle fut solennisée en Europe, dans le vaste empire de Charlemagne [1], et devint ainsi une fête catholique.

Dans cette solennité, l'Eglise honore la résurrection de Marie et son assomption en corps et en ame dans le Ciel : ce n'est point, il est vrai, un dogme de foi, mais une croyance catholique, évidemment manifestée

[1] Concile de Mayence en 813. *Can.* 3. 6.

dans l'hymne de la fête, où l'Eglise s'exprime ainsi :

« O Vierge sainte! lorsque les récompenses célestes qui vous étaient préparées vous appelèrent, l'amour brisa les liens qui retenaient votre ame captive dans la prison du corps mortel; mais la mort, vaincue par le fruit de votre sein, ne peut avoir d'empire sur vous, et n'ose retenir dans les chaînes celle qui a donné au monde l'auteur de la vie. »

Dans la collecte même qui est comme le sceau de sa croyance, l'Eglise réclame l'intercession de la sainte Mère de Dieu, qui subit la nécessité de la mort temporelle, mais sans que la mort ait pu retenir dans ses liens celle en qui Notre Seigneur s'est incarné[1].

Or, la croyance de l'Eglise est fondée entre mille témoignages sur une ancienne tradition fort répandue dans l'Orient. Quelques jours avant d'appeler à lui sa divine Mère, dit cette tradition[1], le Seigneur lui envoya l'archange Gabriel. Alors, dit saint Jérôme, on entendit dans l'endroit où elle reposait, une douce harmonie qui fut, pour les saints Apôtres, le signe que Marie les quittait. A ce moment suprême, redoublant de larmes et de prières, ils élevèrent les mains vers elle, et lui dirent d'une voix unanime : O vous, qui êtes notre mère! vous nous quittez pour monter au Ciel; répandez sur nous votre bénédiction, et ne nous abandonnez point, car nous sommes faibles et malheureux. Marie,

[1] God. 15 août,

[1] Cedreno *comp. Hist.*; Nicéphore, *liv.* 2, *c.* 21; Métaphraste, *de dormit. Mar.*

tournant sur eux ses regards mourants, leur dit, comme pour dernier adieu : Soyez bénis, mes fils, jamais je ne cesserai de penser à vous ! Et bientôt les Apôtres virent le Sauveur, accompagné de ses Anges, venir recevoir l'ame de sa divine mère.

Cependant un des Apôtres n'avait pu se trouver à la mort de Marie, et recevoir sa dernière bénédiction ; il n'arriva que trois jours après son bienheureux trépas. Pénétré de douleur et de regret d'avoir été privé de ce bonheur, il supplia le sacré Collége d'ouvrir le tombeau de Marie, afin qu'il pût la contempler une dernière fois. On l'ouvrit en effet, mais ô prodige ! le sépulcre était vide ; et des lys, symbole de pureté et de virginité, avaient poussé là où avait été couché son chaste corps, corps immaculé, corps trop saint, pour rester dans la tombe, et que les Anges et les Archanges, les Séraphins et les Chérubins, emportèrent sur leurs ailes, quand la voix de Dieu l'eut réveillé de son court sommeil[1].

Cette tradition a inspiré bien des peintres, et nos grands tableaux d'église nous montrent souvent le Ciel tout peuplé d'esprits célestes, portant des couronnes et des palmes à la fille de David qui va être couronnée Reine des Cieux. La pierre du tombeau est renversée à l'écart, et l'on aperçoit parmi les plis du linceul, les fleurs miraculeuses qui ont poussé dans le fond de la tombe[2].

Et maintenant, quelle plume pourrait décrire l'entrée

[1] Métaphraste et saint Grégoire de Tours.

[2] *Tableau poétique*, p. 339.

triomphante de Marie dans le Ciel? Quand Jésus, dit un Saint des derniers temps, eut accompli par sa mort l'œuvre de la Rédemption, les Anges soupiraient après son retour au Ciel, et lui répétaient sans cesse dans leurs concerts ces paroles de David : *Levez-vous, Seigneur, partez pour votre repos, vous et l'Arche de votre sanctification*[1]. L'Arche de votre sanctification, c'est-à-dire votre divine mère que vous avez sanctifiée en habitant en elle. Le Seigneur voulut enfin répondre aux désirs des habitants de la Jérusalem céleste, en appelant Marie parmi eux.

Mais s'il avait jugé convenable que l'Arche de l'antique alliance fût introduite avec tant de pompe dans la cité de David, quelle pompe ne dut-il pas déployer à l'entrée de sa mère dans la cité divine? Ce n'était point assez d'un groupe d'Anges pour former son escorte, le Roi des Anges lui-même descendit pour l'accompagner avec toute la cour céleste. Voici donc le Fils de l'Eternel qui descend du Ciel pour venir au-devant de sa mère et qui lui adresse ces douces paroles : Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle, car l'hiver est passé et ses rigueurs ont disparu. Venez du Liban, ô ma mère, venez prendre la couronne qui vous est destinée.

Marie quitte la terre; mais se rappelant à combien de dangers et de misères elle laisse ses enfants exposés, elle tourne vers eux des regards de compassion et d'amour. Jésus lui tend la main ; et Marie, traversant avec lui en

[1] Ps. 131.

s'élevant dans les airs les nues et les sphères célestes, arrive au seuil du bienheureux séjour : et les portes éternelles s'ouvrent, et la Vierge de Juda entre dans le Ciel dont elle est la Reine.

Les Saints et les Esprits célestes l'ont à peine contemplée que, surpris de son éclat et de sa beauté, ils s'écrient d'une voix unanime : Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, si brillante de graces et de vertus, et qui s'avance appuyée sur son bien-aimé? Quelle est-elle, celle qui a le Seigneur lui-même parmi son cortége? Et d'unanimes acclamations répondent : C'est la mère de notre Roi, c'est notre Reine, c'est la Sainte des Saintes, la bien-aimée de Dieu, la colombe immaculée, la plus belle d'entre les créatures. Et voilà que toutes les hiérarchies des Cieux, les Anges, les Archanges, les Vertus, les Puissances, les Principautés, les Dominations, les Trônes, les Chérubins, les Séraphins, tous les Ordres des Saints, les Patriarches, les Prophètes, les Martyrs, les Vierges, déposent à ses pieds leurs couronnes immortelles en proclamant ses louanges.

Mais ceux qui accoururent à elle avec le plus d'ardeur, furent nos premiers parents, Adam et Eve. Fille bien-aimée, lui dirent-ils, vous avez réparé le mal qu'avait causé notre faute au genre humain, vous avez reconquis au monde la grace qu'il avait perdue, vous avez écrasé la tête du serpent qui nous avait vaincus ; c'est vous qui nous avez sauvés, soyez-en bénie. En quels termes durent la saluer les auteurs de ses jours, sainte Anne et saint Joachim ! Et Joseph, son saint époux, quelle langue humaine pourrait

exprimer l'allégresse avec laquelle il vit l'entrée si glorieuse de son épouse dans le Ciel !

La parole manque pour dire avec quel amour, quelle complaisance, la Sainte-Trinité l'accueillit ; comment le Père reçut en elle sa fille bien-aimée ; le Fils, sa mère ; le Saint-Esprit, son épouse ? Le Père l'appelle à partager sa puissance, le Fils sa sagesse, et le Saint-Esprit son amour. Et les trois personnes divines couronnent son front radieux d'un diadème de douze étoiles plus brillantes que les rubis et les diamants, et la plaçant sur son trône, à la droite de Jésus, la proclament Reine du Ciel et de la terre, et commandent aux Anges et à toutes les créatures de la reconnaître pour telle, de la servir et de lui obéir en tout [1].

Et que fait Marie sur ce trône élevé ? Médiatrice du genre humain avec Jésus-Christ et après Jésus-Christ, elle intercède pour nous, elle plaide notre cause, elle puise à pleines mains dans les trésors célestes, et distribue largement les pardons, les bénédictions et les graces. Marie est reine, mais reine de clémence et de miséricorde ; sa bonté est sans bornes, et sa puissance égale sa bonté [2] ; et pour nous accorder sa protection, que demande-t-elle ? Ecoutez un de ses plus grands serviteurs : le B. Berchmans, comblé pendant toute sa vie des faveurs les plus signalées de cette auguste Reine, était au moment de mourir. La communauté s'assemble autour de son lit, et le supérieur lui ordonne, au nom de l'obéissance, de dire à ses frères ce qu'il a fait et ce qu'il

[1] Voyez B. Liguori, *Gloire de Marie, Assomption.*

[2] Omnipotentia supplex.

faut faire pour mériter les graces éclatantes dont Marie l'a favorisé. Ce que demande Marie, répond le saint mourant, c'est peu de chose : *Le plus léger hommage, pourvu qu'il soit persévérant*[1].

En faut-il davantage pour exciter dans nos cœurs une confiance enfantine à cette bonne mère? Adressons-nous donc à elle dans tous nos besoins du corps et de l'ame ; prions-la surtout, par les mérites de sa bienheureuse mort, de nous obtenir une bonne fin et de faire que nous sortions de la vie, soit un samedi, jour qui lui est consacré, soit dans l'octave d'une de ses fêtes, faveur qu'elle a obtenue à plusieurs de ses serviteurs, et surtout à saint Stanislas de Kostka, qui mourut le jour même de l'Assomption.

Ce saint jeune homme, qui avait toujours professé pour Marie un attachement et une dévotion sincère, assistait, vers le commencement d'août, à un sermon que prêchait le Père Canisius devant les novices de la Compagnie de Jésus, dans lequel il les exhortait à vivre toujours comme s'ils touchaient à leur dernier jour, et comme s'ils étaient sur le point de paraître devant le divin tribunal. Le sermon fini, Stanislas dit à l'un de ses frères qu'il sentait comme un avertissement de Dieu, qui lui disait que ce mois serait le dernier pour lui. Soit qu'en effet Dieu le lui eût révélé, soit que ce ne fût chez lui qu'un simple pressentiment, l'événement le justifia. Quatre jours après, comme il se rendait à Sainte-Marie-Majeure, il dit à un père de la Société, avec qui

[1] Quidquid minimum dummodo sit constans.

il s'entretenait de la fête de l'Assomption qui approchait, qu'il lui semblait qu'en ce jour il devait y avoir, dans la céleste patrie, comme un nouveau Paradis, à cause de la gloire de la mère de Dieu, couronnée Reine du Ciel et des Anges. « Et s'il est vrai, ajouta-t-il, comme je le crois fermement, que la même solennité se renouvelle tous les ans, j'espère assister à la première qui s'y célébrera. »

Or, le sort avait donné à Stanislas, pour protecteur du mois (selon l'usage), le bienheureux saint Laurent, martyr, et l'on dit qu'il avait écrit une lettre à Marie, sa mère, pour obtenir d'elle la faveur d'assister à sa fête dans le Paradis. Le jour de Saint-Laurent il communia, puis il supplia le Saint de présenter sa demande à la Reine des Anges, et d'obtenir d'elle qu'elle fût exaucée. Le soir même, il fut pris de la fièvre, et bien qu'elle fût peu violente, il ne commença pas moins à être persuadé que sa prière avait été entendue, et que l'heure de sa mort approchait; et comme il se mettait au lit, on l'entendit répéter avec un contentement visible : « Je ne me lèverai plus. » Il se tourna ensuite vers le père Aquaviva, qui était là : « Mon père, lui dit-il, je crois bien que saint Laurent m'a obtenu de la Vierge Marie la grace d'assister dans le Ciel à la fête de son Assomption. » Mais le Père ne tint nul compte de ces paroles.

La veille de la fête arriva; et quoique la maladie continuât à se montrer assez peu grave, le Saint dit à l'un des Religieux que la nuit suivante il n'existerait

plus. « Ah ! mon frère, répondit celui-ci, il y aurait plus de miracle à vous voir succomber d'ici là, qu'à vous trouver parfaitement rétabli. » Mais vers midi l'état du malade changea soudain ; il commença à éprouver des sueurs froides, et les forces l'abandonnèrent entièrement : le supérieur accourut. Stanislas le pria d'ordonner qu'on l'étendît sur la terre nue, afin de mourir en pénitent. Pour le contenter, on l'enveloppa dans une couverture et on l'étendit en effet par terre. Là, il se confessa et reçut le saint Viatique au milieu des larmes de tous ceux qui l'entouraient. On vit, quand le Saint-Sacrement entra dans l'appartement, son visage rayonner d'une joie céleste, et devenir semblable à celui d'un Séraphin. Il reçut aussi l'Extrême-Onction, et pendant tout ce temps-là il ne fit rien autre chose que de prier, que d'élever les yeux au Ciel, que de baiser et de presser contre son cœur une image de Marie qu'il avait entre les mains.

Un Père lui ayant demandé à quoi lui servait le chapelet qu'il tenait à la main, puisqu'il était hors d'état de le réciter : « Il sert, répondit-il, à me consoler, car il appartient à ma mère. — Vous vous consolerez bientôt, reprit le Père, en voyant, en baisant humblement les mains de Marie elle-même dans le séjour des bienheureux.» A ces mots, le visage du Saint s'enflamma de nouveau, il leva les mains en haut, comme pour témoigner de son allégresse de se voir bientôt réuni à Marie. La divine Mère lui apparut ensuite, comme les assistants purent s'en apercevoir, et

peu d'instants après, au lever du jour, le 15 août, il passa sans douleur à la paix des bienheureux ; il ne cessa de presser contre son cœur l'image de Marie, que pour aller baiser au Ciel les pieds de sa Patrone chérie.

Et nous aussi, au jour de l'Assomption, faisons éclater notre joie d'avoir au Ciel une mère si puissante, si bonne et si facile à contenter. Mais pour notre utilité, demandons-nous par quels moyens elle est parvenue à un tel degré d'honneur et de félicité. La dignité de mère de Dieu fut sans doute quelque chose de bien grand, pourtant ce ne fut point là ce que Dieu couronna dans Marie ; sa fidélité à répondre aux graces qu'elle avait reçues, telle fut la mesure de sa gloire. Enfants de Marie, imitons notre mère, et prenons aujourd'hui cette devise : *Faire grandement les petites choses*.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir donné en Marie une mère si puissante et si bonne ; faites-moi la grace de mériter sa tendresse par la fidélité constante à imiter ses vertus, son humilité, sa pureté et son amour pour son divin Fils.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prendrai la sainte Vierge pour ma confidente*.

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — VISITATION. — ASSOMPTION.

Q. Quelle fête l'Eglise célèbre-t-elle le deux de juillet?

R. Le deux de juillet l'Eglise célèbre la fête de la Visitation de la sainte Vierge. Nous honorons Marie rendant visite à sainte Elisabeth, sa cousine, pour la féliciter des graces dont Dieu l'avait favorisée; c'est par un mouvement du Saint-Esprit que Marie entreprit ce voyage. Dieu voulait sanctifier Jean-Baptiste, encore dans le sein de sa mère.

Q. Par qui fut établie la fête de la Visitation?

R. La fête de la Visitation fut établie par le pape Urbain IV, et rendue publique, au quatorzième siècle, par le pape Boniface IX, pour obtenir la fin du grand schisme d'Occident qui désolait l'Eglise. On ne pouvait présenter aux deux partis un modèle plus beau et plus propre à les engager à se donner le baiser de paix.

Q. Quelles vertus pratiqua la sainte Vierge dans la Visitation?

R. Dans la Visitation, la sainte Vierge pratiqua plusieurs vertus que nous devons imiter dans nos conversations et nos visites, la charité, l'humilité, la modestie, le zèle pour la gloire de Dieu.

Q. Quelle fête célèbre-t-on le quinze août?

R. Le quinze août, on célèbre la fête de l'Assomption. Marie mourut par un effort d'amour, et son corps saint fut enlevé dans le Ciel, sans avoir éprouvé les atteintes de la corruption; tel est le consolant mystère que l'Eglise propose aujourd'hui aux méditations de ses enfants. L'Assomption de la sainte Vierge n'est pas un dogme de foi, mais c'est une vérité que nul ne doit révoquer en doute.

Q. Quand fut établie la fête de l'Assomption?

R. La fête de l'Assomption remonte au-delà du sixième siècle; elle a toujours été célébrée avec beaucoup de pompe, et, autrefois surtout, avec beaucoup de ferveur. L'Eglise de la terre a voulu en quelque sorte imiter l'Eglise du Ciel, en déployant toute sa magnificence pour célébrer l'entrée triomphante de Marie dans la Jérusalem éternelle.

Q. Quel est l'office de Marie dans le Ciel?

R. L'office de Marie dans le Ciel est semblable à celui de Notre Seigneur. Elle intercède pour nous, elle plaide notre cause, elle nous dispense avec libéralité les graces de Dieu, car elle est la trésorière du Ciel; elle nous aime comme la plus tendre mère n'aima jamais son enfant. Pour nous secourir, rien ne lui manque, ni le pouvoir, ni la volonté. Nous avons toutes sortes de motifs de recourir à elle avec confiance.

Q. Que devons-nous faire pour mériter sa protection?

R. Pour mériter sa protection, nous devons 1° être fidèles à la grace; c'est ainsi que Marie est parvenue au

comble de la gloire ; 2° lui adresser chaque jour le plus léger hommage, pourvu qu'il soit persévérant. Ainsi nous pouvons prendre pour devise cette maxime précieuse : *Faire grandement les petites choses.*

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir donné en Marie une mère si puissante et si bonne ; faites-moi la grace de mériter sa tendresse par la fidélité constante à imiter ses vertus, son humilité, sa pureté et son amour pour son divin Fils.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prendrai la sainte Vierge pour ma confidente.*



XLVIII[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Nativité de la sainte Vierge. — Origine de cette fête.— Confiance qu'inspire Marie au berceau. — Paroles de saint Ambroise. — *Memorare*, trait historique. — Présentation, objet de cette fête. — Son origine.— Marie, vierge, épouse, mère, veuve, type de la femme chrétienne. — Influence du culte de la sainte Vierge.— Journée de Lépante.

Si l'Eglise catholique célèbre avec tant de pompe et d'allégresse l'Assomption de Marie, comment n'aurait-elle pas consacré par une fête solennelle sa bienheureuse naissance? Toutefois, pour les raisons rapportées à la leçon précédente, et pour d'autres encore tirées de la sagesse de l'Eglise, qui développe avec les siècles les moyens de ranimer la piété de ses enfants, la fête de la Nativité ne remonte pas au-delà du moyen-âge. Le premier et le plus ancien monument que nous en ayons, est le témoignage de saint Fulbert, évêque de Chartres, qui vivait environ l'an 1000[1]. Il paraît, d'après les plus habiles critiques, que c'est dans le pays Chartrain, ou plutôt dans l'Anjou, que cette fête prit naissance vers l'époque dont nous venons de parler. On le conjecture

[1] Serm. 1. *de Nativ.* D'autres lui donnent une antiquité beaucoup plus haute. *Voyez* Godescard, 8 novembre. Nous avons suivi l'opinion du savant Thomassin.

avec assez de probabilité, de ce que les provinces voisines appellent cette fête l'*Angevine*, comme tirant son origine de l'Anjou[1].

Le nom seul de Nativité indique l'objet de notre dévotion. Si des enfants bien nés voient revenir avec impatience, s'ils célèbrent avec bonheur le jour de la naissance d'une mère chérie, s'ils s'empressent à l'envi de lui offrir des vœux et des *bouquets*, je laisse à penser de quels sentiments doivent battre les cœurs des enfants de Marie, au jour qui leur donne une telle mère? Et les parents aussi célèbrent par des réjouissances la naissance et le jour anniversaire de la naissance de leurs enfants. Cet usage si propre à conserver l'esprit de famille est touchant et louable. Néanmoins ne semble-t-il pas plus raisonnable de pleurer sur les enfants lorsqu'ils arrivent dans la vallée des misères, en pensant qu'ils naissent non-seulement sans raison et sans mérite, mais encore enfants de colère, souillés du péché, et destinés aux douleurs et à la mort?

Aussi, l'Eglise catholique, s'élevant de toute la hauteur de la foi, au-dessus de l'ordre et des sentiments de la nature, célèbre non la naissance, mais la mort de ses enfants. Et voyez la profonde justesse de son langage! Elle appelle *nativité* ou naissance la *mort* de ses Saints. En effet, c'est le jour de leur trépas que les élus quittent cette vie mourante pour naître à une vie véritable, immortelle et glorieuse. A cette grande règle, la liturgie

[1] Encore aujourd'hui on appelle, en Bretagne, la foire de la Nativité *la foire de l'Angevine*.

catholique ne connaît que deux exceptions : saint Jean-Baptiste et la sainte Vierge. Elle célèbre la fête du premier le jour où il est venu au monde, parce qu'il y est venu sanctifié et confirmé en grace. A plus forte raison devait-elle célébrer la nativité de Marie, elle qui a paru sur la terre pleine de grace et enrichie de tous les dons de Dieu.

Exceptée de la loi du péché originel, et prédestinée à la maternité divine, il est hors de doute que Marie fut l'ame la plus belle qui sortit des mains du Créateur, comme après l'Incarnation elle fut l'œuvre la plus parfaite et la plus digne du Tout-Puissant en ce monde. Car, dit saint Thomas, Dieu proportionne les graces qu'il accorde aux hommes, au degré de dignité qu'il leur destine. De telle sorte qu'avant d'être mère de Dieu, Marie reçut d'en haut toutes les graces qui devaient la rendre digne de cette éminente prérogative[1]. Et voilà pourquoi l'archange Gabriel la salue par ces paroles : *Vous êtes pleine de grace.*

Nous aussi, nous devons la saluer pleine de grace. Enfants de Marie, réunissons-nous aujourd'hui autour de son berceau, adressons à notre aimable mère et nos prières et nos hommages. Toute jeune qu'elle est, elle nous voit et nous entend. Quelle confiance doit nous animer ! au jour de sa fête, une mère sait-elle rien refuser à ses enfants ? Si nous sommes coupables, elle demandera grace pour nous. Si nous sommes justes, elle nous prodiguera les marques d'une tendresse toute particulière.

[1] *Q.* 27. *a.* 5, ad 2.

Voulons-nous ravir son cœur? imitons ses vertus. Petits enfants surtout, venez voir cette sainte enfant, votre modèle et votre mère. Elle aime, elle demande avant tout les lys et les roses de la pudeur. Et vous, jeunes personnes, qui devez tout à Marie, elle vous convoque autour de son berceau, elle vous convoque au spectacle de ses premiers ans.

« Venez, dit saint Ambroise, et mettez-vous devant » les yeux la vie et la virginité de Marie ; ce sera comme » un miroir dans lequel vous verrez le modèle de la » chasteté et de la vertu. Le premier motif d'imitation, » c'est la noblesse du maître. Or, quoi de plus noble » que la mère de Dieu !.... Elle était vierge de corps » et d'esprit, et d'une pureté incapable de tout dégui- » sement ; elle était humble de cœur, grave dans ses » discours, sage dans ses résolutions. Elle parlait ra- » rement, et ne disait que ce qui était nécessaire. Elle » lisait avec assiduité les livres de la loi, et mettait sa » confiance, non dans des richesses périssables, mais » dans les prières des pauvres. Toujours fervente, elle » ne voulait que Dieu pour témoin de ce qui se passait » dans son cœur ; c'était à lui qu'elle rapportait tout » ce qu'elle faisait ou possédait.

» Loin de faire le moindre tort à qui que ce fût, tous » se ressentaient de son caractère bienfaisant ; elle hono- » rait ses supérieurs, et ne portait point envie à ses » égaux ; elle évitait la vaine gloire, suivait la raison, et » aimait la vertu avec ardeur. Ses regards étaient pleins » de douceur, ses paroles remplies d'affabilité ; toute

» sa conduite portait l'empreinte de la modestie. On
» ne remarquait rien dans ses actions qui ne fût
» convenable ; sa gaieté n'avait rien de léger ; sa voix
» n'annonçait rien qui vînt d'un fonds d'amour-propre.
» Son extérieur était si bien réglé, que le maintien
» de son corps était la peinture de son ame et un
» modèle accompli de toutes les vertus. Sa charité
» pour le prochain ne connaissait point de bornes.
» Elle pratiquait de longs jeûnes, et choisissait pour
» nourriture, non ce qui pouvait flatter la sensualité,
» mais ce qui suffisait pour soutenir la nature. Elle
» consacrait aux exercices de la piété les moments des-
» tinés au sommeil. Si elle sortait, ce n'était que pour
» aller au Temple, et toujours en la compagnie de ses
» parents, etc. »

Et nous tous Chrétiens, quel que soit notre âge ou notre condition, réjouissons-nous avec Marie enfant de ce qu'elle naquit si sainte, si chère à Dieu et pleine de tant de graces. Réjouissons-nous non-seulement à cause d'elle, mais aussi pour nous-mêmes ; car la grace qu'elle apporta en venant au monde, n'est pas moins pour nous que pour elle. Craignons de perdre la confiance et la dévotion en Marie, car elle est le canal de toutes les graces. Quand Holopherne voulut s'emparer de Béthulie, il commença par en intercepter les aqueducs. Quand le démon veut entrer dans une ame, il cherche d'abord à lui enlever la dévotion à Marie, bien persuadé que le canal de la grace intercepté, cette ame perdra bientôt la lumière, la crainte de Dieu, et enfin le salut éternel.

Aussi, quel que soit l'état de notre ame, quel que soit le nombre ou l'énormité de nos offenses, ayons recours à Marie; refuge des pécheurs les plus abandonnés, elle nous tendra une main secourable, elle nous sauvera. Du fond de nos misères, faisons monter vers elle cette prière à laquelle son cœur ne sait pas résister : *Souvenez-vous, Vierge très-pieuse*, etc. *Memorare o piissima Virgo Maria*, etc.

Faut-il rappeler ce trait devenu si célèbre, et qui seul suffirait, quand nous n'aurions pas le témoignage de tous les siècles, pour fixer notre confiance en Marie dans nos plus grands besoins; comme l'ancre fixe le navire au milieu des orages.

Sous Louis XIII vivait, à Paris, un saint Prêtre nommé Bernard ou le *Pauvre Prêtre*. Sa fortune, il l'avait consacrée aux pauvres, et sa vie et la tendresse de son cœur aux malheureux que la justice humaine frappe de son glaive. Or, il arriva qu'un criminel, condamné à être rompu vif, ne voulait point entendre parler de confession. On porta cette nouvelle au père Bernard, dit le *Pauvre Prêtre*, qui, sur-le-champ, accourut aux prisons. Il se fait conduire au cachot, il salue le prisonnier, il l'embrasse, il l'exhorte, il lui suggère des sentiments de confiance, il le menace de la colère de Dieu; mais rien ne fait impression. Le criminel ne daignait pas seulement le regarder, et paraissait sourd à ce qu'on lui disait. Le confesseur le prie de vouloir au moins réciter avec lui une prière fort courte à la sainte Vierge, qu'il protestait n'avoir jamais récitée sans obtenir ce

qu'il demandait. Le prisonnier, par un geste de mépris, refuse de le dire ; le P. Bernard ne laisse pas de la réciter d'un bout à l'autre ; mais voyant que le pécheur obstiné n'avait pas seulement voulu desserrer les dents, sa charité l'emporte, son zèle l'inspire, et portant à la bouche de l'endurci un exemplaire de cette oraison qu'il avait toujours avec lui, il s'efforce de l'y faire entrer, en disant : *Puisque tu ne veux pas la dire, tu la mangeras*. Le criminel, gêné par ses fers, et ne pouvant guère se défendre de cette importunité, promit du moins pour s'en délivrer, de réciter la prière. Bernard se met à genoux avec lui, recommence l'oraison (*Memorare*), et le prisonnier eut à peine prononcé les premières paroles, qu'il se sentit entièrement changé. Un torrent de larmes coulait de ses yeux ; il pria le saint Prêtre de lui donner le temps de se disposer à la confession ; et, comme il se rappelait les égarements de sa vie dans l'amertume de son cœur, il fut si touché de la vue de ses crimes, et de la grandeur des miséricordes divines, qu'à l'heure même il expira de douleur, apprenant par son exemple combien la protection de celle que l'Eglise appelle le *refuge des pécheurs* peut être utile à ceux qui la réclament avec confiance.

Souvenons-nous seulement que c'est l'imitation des vertus de Marie qui nous rendra dignes de ses faveurs.

Enfants de Marie, quittez maintenant son berceau ; la voici jeune, bien jeune encore, qui s'avance vers le temple de Jérusalem, où la voix de Dieu l'appelle. Volons sur ses pas, et célébrons la fête de sa Présentation.

La Présentation est la fête établie par l'Eglise pour consacrer la mémoire d'une démarche solennelle que fit Marie encore enfant.

Une tradition constante, dont l'origine remonte aux premiers jours du Christianisme[1], nous apprend qu'à l'âge de trois ans Marie se présenta au temple de Jérusalem, et se consacra tout entière au Seigneur. Douée de la plénitude de ses facultés, elle fit à Dieu le vœu de virginité, et leva la première cet étendard sacré, qui depuis a rallié des légions de vierges. C'était un usage parmi les Juifs de consacrer les enfants au service du Temple, et de les faire élever à l'ombre tutélaire du saint édifice. Marie ayant su que ses père et mère, fidèles à cet usage sacré, avaient promis au Seigneur en lui demandant un enfant de le lui consacrer, alla au-devant de leur vœu; et à l'âge de trois ans[2], à l'âge où les enfants ont le plus besoin de l'appui de ceux qui leur ont donné le jour, elle voulut elle-même aller se consacrer à Dieu; et elle fut la première à les prier de venir accomplir leur promesse. Anne n'hésita point, dit saint Grégoire de Nice, à se rendre à son désir, elle la conduisit au Temple, et l'offrit au Seigneur.

Mais voyons de quelle manière Anne et Joachim firent à Dieu le sacrifice de ce qu'ils avaient de plus cher au monde. Ils partirent de Nazareth pour Jérusalem, portant tour à tour dans leurs bras leur fille chérie, trop jeune

[1] St. Greg. Nyss. *de Nativ. Christi ;* St. Grég. Nicom., *de oblat. Virg. deip.*; St. Hieron., *de Hist. Vit. Mar.*, etc., etc.

[2] Tertio anno oblata est in Templo. *St. Epiph.*

encore pour supporter les fatigues d'un voyage de trente lieues. Avec eux marchaient un petit nombre de parents ; mais les Anges, dit saint Grégoire de Nicomédie, leurs servaient de cortége, et accompagnaient en foule la jeune et pure Vierge, qui s'en allait s'offrir sur l'autel du Seigneur. Quand la sainte compagnie fut arrivée au Temple, la douce enfant se tourna vers ses père et mère, leur baisa les mains, demanda leur bénédiction : et, sans hésiter davantage, elle franchit les degrés du sanctuaire, et courut s'offrir au Grand-Prêtre. Qu'il fut beau, qu'il fut solennel, le moment où la divine enfant mit le pied dans le sacré Parvis ! Dieu lui-même célébra ce jour mémorable où il vit entrer au Temple sa chaste épouse ; car jamais créature aussi pure et aussi sainte ne s'était offerte à lui [1]. Et quand Marie eut consacré à son Dieu et son ame et son corps, sans réserve et sans retour, avec quel amour elle dut s'écrier : *Mon Bien-Aimé est à moi, et moi, je suis à lui !*

Qui dira la vie angélique de Marie dans le temple ? La sainte enfant, dit saint Jérôme, réglait ainsi ses moments : « Depuis le matin jusqu'à la troisième heure du jour, elle se tenait en prières ; de la troisième à la neuvième, elle travaillait, puis elle recommençait à prier jusqu'au moment de prendre ses repas. Elle mettait tout son zèle à être la première aux veilles saintes, la plus exacte à observer la loi, la plus humble et la plus parfaite en vertu parmi toutes ses compagnes. Jamais on ne surprit en elle un sentiment de colère, et toutes les pa-

[1] Bernardin. de Busto *Marian. p. 4. Serm. 1.*

roles de sa bouche étaient si pleines de douceur qu'il était facile d'y reconnaître l'esprit de Dieu[1].»

L'acte que Marie venait d'accomplir en se présentant au Temple, était trop important et trop instructif pour que l'Eglise catholique ne s'empressât pas de le consacrer par une fête solennelle. L'Orient, le premier, fit célébrer la Présentation.

En 1345, après les Croisades, cette fête passa en Occident, sous le règne de Charles V, roi de France. Voici en quels termes ce religieux monarque en écrivit aux Docteurs et aux étudiants du collége de Navarre, à Paris.

« J'ai appris du chancelier de Chypre, que la Présentation de la Vierge au temple, lorsqu'elle n'était encore âgée que de trois ans, se célèbre fort solennellement dans l'Orient, le vingt-unième de novembre. Ce même chancelier étant ambassadeur du roi de Chypre et de Jérusalem à Rome, entretint le Pape de cette fête religieusement observée par les Grecs et lui en présenta l'office. Le Pape examina lui-même cet office et le fit examiner par les Cardinaux et des Théologiens. Il l'approuva et permit la célébration de cette fête qu'il solennisa lui-même avec un grand concours de peuple. Le même chancelier étant venu en France, et m'ayant présenté cet office, j'en ai fait célébrer la fête dans la Sainte-Chapelle ; plusieurs Prélats et autres seigneurs s'y sont trouvés, et le Nonce du Pape y a fait une prédication fort éloquente[2]. »

[1] De Hist. Vit. Mar.

[2] Thomass. *liv.* II. *c.* XX.

Voilà de quelle manière la fête de la Présentation passa de l'Orient en Italie et de Rome en France où elle fut observée par le commandement du pieux monarque dont nous venons d'entendre les paroles.

Dans toutes ses fêtes, Marie se présente comme le modèle et le type de la femme chrétienne. Fille, épouse, mère, veuve, Marie passa par tous les états de la femme, afin d'être un modèle universel ; mais en Marie une grande qualité domine toutes les autres, et dure depuis le berceau jusqu'à la tombe, c'est la virginité. En effet, à la virginité ou du moins à la pureté conjugale est attachée, pour la femme, l'honneur, le respect, la réhabilitation. Puisse-t-elle ne pas l'oublier ! Une seule chose rend la femme constamment respectable et en fait l'objet d'une espèce de culte et de vénération, c'est la pudeur. Telle est, nous le répétons, la première condition de salut et de réhabilitation pour la femme.

Fille, Marie apprend à la femme le moyen de conserver sa plus belle parure, le lys embaumé de l'innocence, c'est de se cacher à l'ombre du sanctuaire. Piété tendre et fuite du monde, telle est la seconde condition de salut et de réhabilitation pour la femme.

Epouse, Marie apprend à la femme le moyen d'exercer sur son maître cet ascendant irrésistible qui, levant pour elle l'anathême prononcé contre Eve, lui fait retrouver tout l'empire qu'elle doit avoir pour le bonheur de la famille, pour son propre bonheur et celui de la société. La douce Marie obéit, prie et se tait. Joseph parle et Marie part pour Bethléem, pour l'Egypte, pour

Nazareth, pour Jérusalem. Douceur, obéissance, prière, silence, telle est la troisième condition de salut et de réhabilitation pour la femme.

Mère, Marie ne paraît dans le monde, pour la première fois, que pour exercer une œuvre de charité. Il s'agit de porter la bénédiction dans la famille de sa cousine : elle y vole. La charité, les bonnes œuvres, oh ! oui, voilà le département de la femme dans le Christianisme. C'est sa vocation, Dieu lui a donné en abondance tout ce qu'il faut pour la remplir avec bonheur. Sensibilité, douceur, insinuation, activité, courage, rien ne lui manque. La charité, telle est donc la quatrième condition de salut et de réhabilitation pour la femme.

Mère, Marie apprend à la femme le moyen de remplir le plus sacré de ses devoirs. Depuis la crèche à la Croix, vous la voyez inséparable de son Fils. Peut-on dire avec plus d'éloquence aux mères chrétiennes : Sur vos genoux repose l'avenir du monde, c'est là qu'il se prépare, qu'il se décide, que vos soins, que vos yeux, pas plus que votre cœur, ne quittent un instant l'homme dont la vie doit faire votre bonheur ou votre malheur et celui de bien d'autres. L'éducation, l'éducation qui se fait sur les genoux, au coin du foyer, telle est donc la cinquième condition de salut et de réhabilitation pour la femme.

Mère, Marie apprend à la femme à souffrir. Fuir en Egypte en tremblant pour son Fils, l'offrir à Dieu bien jeune encore et consentir d'avance aux tortures du Calvaire, enfin assister debout au pied de la Croix, voilà la vie de Marie, mère de Dieu. La souffrance sous toutes

les formes, la souffrance depuis la naissance de son premier enfant jusqu'à la mort, telle est la vie de la mère. Supporter la souffrance comme Marie, avec douceur, en silence, avec courage et persévérance, telle est la sixième condition de salut et de réhabilitation pour la femme.

Veuve, Marie apprend à la femme le grand secret de la vie cachée. Les vertus domestiques, de salutaires conseils, des prières plus longues, des bonnes œuvres d'autant plus méritoires devant Dieu qu'elles sont plus cachées aux regards des hommes, telle est la septième condition de salut et de réhabilitation pour la femme.

Fille, épouse, mère, veuve et toujours vierge, telle Marie nous apparaît dans ses rapports avec le monde inférieur. Ces rapports touchants et si parfaitement réalisés par Marie, n'étaient que l'expression des rapports plus sublimes de Marie avec le monde supérieur. Elle est Fille du Père, Mère du Fils, et Epouse du Saint-Esprit, et tout cela d'une manière ineffable.

Et la femme aussi, pour être ce qu'elle doit à l'égard de l'homme et de la société, doit être comme Marie en rapport avec le monde supérieur. Comme elle, quoique d'une manière différente, elle doit être fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit. A cette condition, elle aura sur le monde inférieur le salutaire empire dont Marie fut revêtue pour le salut du genre humain. En effet, si vous lisez l'histoire, elle vous présentera de nouvelles Marie qui, d'âge en âge, exercent sur

l'homme et sur les peuples une influence incalculable. Monique, Clotilde, Blanche, Adélaïde, Mathilde, Elisabeth et tant d'autres, sont des monuments authentiques de la vérité que nous signalons. Le culte de Marie est donc le salut et la gloire de la femme, et, par la femme, de la société tout entière.

Ce culte de la plus douce, de la plus aimable et de la plus pure des Vierges, répand sur le Catholicisme je ne sais quels charmes, quelle grace indéfinissable qui épanouit le cœur et le porte à la confiance. Nous aimons à penser qu'auprès de Dieu nous avons une Médiatrice qui est notre sœur, dont le sang est le même qui coule dans nos veines, dont la nature purement humaine se rapproche entièrement de notre faiblesse et dont la maternité divine lui donne une espèce d'empire sur le Tout-Puissant lui-même. En un mot, nous aimons à voir Marie pressant sur son cœur de mère Dieu et l'Homme, et les appelant tous les deux : MES FILS!

Aussi, voyez comme cette consolante pensée s'est reproduite dans le monde chrétien. L'homme sentait le besoin de ne pas la perdre de vue un seul instant, et il a voulu la rencontrer sur tous ses pas et sous toutes les formes. Sans parler des Hymnes, des Cantiques et des *Litanies* où il prodigue à Marie les titres les plus doux, contemplez ces milliers de chefs-d'œuvre inspirés par le culte de la Reine des Anges, de la Mère de Dieu et des hommes.

Parcourez l'Europe entière, arrêtez-vous devant les antiques monuments, interrogez-les, demandez ce qui

les a fait sortir de terre avec toutes leurs merveilles ; et une voix s'élèvera, et des pierres, et de la tradition, et des annales des peuples, pour vous répondre :

Le culte de Marie.

Oui, c'est ce culte touchant qui a paré le monde catholique de tant de magnifiques églises, de tant de riches abbayes, de tant d'hôpitaux, de tant de poétiques souvenirs.

Sans sortir de notre France, autrefois si chrétienne, voyez que de basiliques, que de chapelles, que d'hospices sous l'invocation de Notre-Dame, et quelles douces appellations à la Vierge divine. Ici, c'est *Notre-Dame-de-Bon-Secours ;* là, *Notre-Dame-de-Pitié;* plus loin, *Notre-Dame-de-Toutes-Joies*; dans un autre lieu, c'est *Notre-Dame-de-Toutes-Aides ;* près des hôpitaux, *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs ;* là, où l'on s'est battu, *Notre-Dame-des-Victoires*; au fond d'un vallon, *Notre-Dame-de-la-Paix ;* sur la montagne, *Notre-Dame-de-Grace ;* près des flots, *Notre-Dame-de-Bon-Port ;* et puis *Notre-Dame-de-la-Délivrance*, *Notre-Dame-des-Neiges*, *Notre-Dame-des-Rochers*, *Notre-Dame-des-Lys*, *Notre-Dame-des-Anges*, *Notre-Dame-de-Consolation* , etc.

On nous accuserait de chercher à surprendre l'oreille par de doux sons, si nous redisions ici tous les gracieux, tous les touchants titres de la patrone que s'étaient choisie nos pères ; aussi nous nous arrêtons.

Les fils des Francs et des Gaulois, ces hommes de mouvement, de batailles et de conquêtes ; nos ancêtres qui, pendant tant de siècles, s'en allèrent par le monde

plaçant des rois sur tous les trônes, avaient mis leur bouillante valeur sous la protection d'une femme céleste.

Toute couverte de la poussière et du sang des combats, la vieille France s'agenouillait devant les statues de Marie, et plaçait souvent l'image de la Vierge sur ses blancs étendards..... En vérité, c'était noble spectacle que de voir ainsi la force et la vaillance honorer une mère et un enfant, et opposer ainsi ce que la terre a de plus terrible à ce que le Ciel a de plus doux[1].

Et Dieu lui-même a pris soin de justifier, d'autoriser, d'encourager l'aimable culte de Marie, par d'éclatants miracles. Il serait long de les rapporter tous : il faudrait écrire les annales de chaque peuple, de chaque cité, et même de chaque famille ; un seul suffira.

La journée de Lépante sera une éclatante preuve de la protection de la mère de Dieu, en faveur de ceux qui l'invoquent avec confiance. Il y avait près d'un siècle que les Turcs jetaient la terreur dans toute la chrétienté par une continuité de victoires que Dieu permettait pour punir les péchés des Chrétiens, et pour réveiller leur foi à demi-éteinte. Sélim, fils et successeur de Soliman, empereur de Constantinople, s'étant rendu maître de l'île de Chypre, venait avec une puissante armée fondre sur les Vénitiens, et ne se promettait rien moins que la conquête de l'univers. Le saint pape Pie V, alarmé du danger que courait la chrétienté, s'unit aux Vénitiens et aux Espagnols pour repousser les efforts de cet en-

[1] *Tableau poétique des fetes.*

nemi commun. Quoique la partie ne fût pas égale, les Chrétiens, s'appuyant sur la protection de la sainte Vierge, ne doutèrent pas du succès de leur entreprise.

Dès le commencement de cette expédition, le Pape ordonna des jeûnes et des prières publiques pour fléchir la justice divine. Toute l'Europe était en prières, les Fidèles couraient en foule à Notre-Dame-de-Lorette, pour y implorer l'assistance du Ciel, par l'intercession de la mère de Dieu. Le saint Pontife, en envoyant sa bénédiction au général don Juan d'Autriche, l'assura positivement de la victoire. Il lui ordonna en même temps de renvoyer tous les soldats qui ne semblaient animés que par l'espoir du pillage, ainsi que toutes les personnes dont les mœurs étaient déréglées, de peur que leurs crimes n'attirassent la colère divine sur l'armée. Pour lui, comme un autre Moïse, il ne cessait de lever les mains au Ciel et d'adresser à Dieu de ferventes prières pour attirer ses bénédictions sur les armes des Chrétiens. Enfin, le 7 octobre 1571, les deux armées en vinrent aux mains dans le golfe de Lépante. Les Turcs chargèrent l'armée chrétienne avec fureur et semblèrent d'abord remporter quelques avantages. Mais celui qui tient la victoire entre ses mains, se déclara bientôt pour les Chrétiens. Les infidèles furent complètement défaits, et perdirent plus de trente mille hommes et presque tout le matériel de leur armée. Les Chrétiens firent un butin immense, et mirent en liberté quinze mille captifs qui étaient sur les vaisseaux des Mahométans.

Le saint Pape eut révélation de la victoire au mo-

ment même. Il était alors occupé à travailler avec les Cardinaux; tout à coup il les quitte, ouvre la fenêtre, et, après avoir regardé le Ciel quelques instants, il leur dit : « Il ne s'agit plus de parler d'affaires; nous ne de-» vons plus penser qu'à rendre grace à Dieu pour la vic-» toire qu'il vient d'accorder à l'armée chrétienne. » Ce fait, tout extraordinaire qu'il est, a été attesté de la manière la plus authentique, et il est rapporté comme incontestable dans le procès de la canonisation du saint Pape. Pie V était si persuadé que cette victoire était l'effet de la protection particulière de la sainte Vierge, qu'il institua, à cette occasion, la fête de Notre-Dame-de-la-Victoire, qui fut ensuite transportée au premier dimanche d'octobre, par Grégoire XIII son successeur, sous le titre de fête du Saint-Rosaire. Ce fut aussi à cette occasion que Pie V inséra dans les Litanies de la sainte Vierge, ces mots : *Auxilium christianorum, ora pro nobis;* secours des Chrétiens, priez pour nous.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné dans Marie une mère toute puissante et toute bonne ; faites-nous la grace de l'aimer et de l'imiter.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'invoquerai Marie dans toutes mes peines et mes tentations.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — NATIVITÉ. — PRÉSENTATION.

Q. Quelle fête célébrons-nous le huit septembre?

R. Le huit septembre, nous célébrons la fête de la Nativité, c'est-à-dire de la naissance de la sainte Vierge. Si les peuples et les familles consacrent par des fêtes la naissance de leurs princes ou de leurs pères et mères, il était bien plus juste de consacrer, par une fête, la naissance de Marie, la Reine des hommes et des Anges, et notre mère.

Q. Cette fête est-elle bien ancienne?

R. Cette fête remonte au-delà du onzième siècle; il paraît qu'elle prit naissance en France, d'où elle passa dans les autres parties de l'Eglise catholique.

Q. Que devons-nous faire pour la bien célébrer?

R. Pour la bien célébrer nous devons, 1° remercier Dieu de nous avoir donné une si bonne mère; 2° féliciter la sainte Vierge de la plénitude de graces qu'elle apporte en naissant; 3° former la résolution d'imiter les vertus de Marie enfant.

Q. Qu'est-ce que la fête de la Présentation?

R. La fête de la Présentation de la sainte Vierge est le jour où Marie, âgée de trois ans, se présenta au temple de Jérusalem pour s'offrir au Seigneur. Cet exemple apprend aux enfants à se donner à Dieu dès le premier usage de leur raison. Marie fut portée au Temple par ses

parents et y grandit dans la pratique de toutes les vertus. Elle prêche ainsi à la jeunesse la fuite du monde si funeste à l'innocence.

Q. Par qui cette fête fut-elle établie ?

R. Cette fête fut établie par les églises d'Orient, et célébrée avec grande pompe depuis une haute antiquité. Elle passa en France après les Croisades, vers le milieu du quatorzième siècle.

Q. Comment devons-nous considérer la sainte Vierge ?

R. Nous devons considérer la sainte Vierge comme le modèle de tous les Chrétiens, mais surtout des Chrétiennes. Fille, épouse, mère, veuve et toujours vierge, Marie offre aux personnes du sexe un modèle accompli dans les différentes positions où elles peuvent se trouver. C'est en imitant la sainte Vierge qu'elles jouiront du respect et du bonheur que la Religion veut leur procurer. Le culte de la sainte Vierge remplit l'ame de douceur et de confiance. Aussi tout nous rappelle à la dévotion envers cette tendre mère : les prières qui sont dans toutes les bouches, les chapelles, les églises bâties en son honneur, enfin la protection spéciale dont elle environne ses serviteurs ; Dieu a justifié notre dévotion envers Marie par des graces signalées et d'éclatants miracles.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné dans Marie une mère toute puis-

sante et toute bonne ; faites-nous la grace de l'aimer et de l'imiter.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'invoquerai Marie dans toutes mes peines et mes tentations.*



XLIXe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Fêtes de la Croix. — Qu'est-ce qu'une Croix ? — Fête de l'Invention de la sainte Croix. — Son histoire. — Fête de l'Exaltation. — Son histoire. — Avantages du culte de la Croix.

Qu'est-ce qu'une Croix? Une Croix c'est un livre qui contient toute l'histoire de Dieu, de l'homme et du monde. Qu'un Idolâtre, à qui la Croix est inconnue, demande à un Missionnaire : Qu'est-ce qu'une Croix? Pour répondre à cette question, le prédicateur de l'Evangile est obligé de lui faire l'histoire de la création de l'homme, de sa chute et de sa rédemption; de la bonté de Dieu qui a bien voulu envoyer son Fils pour racheter le genre humain et mourir sur une Croix pour expier les iniquités du monde; des longues préparations par lesquelles Dieu a disposé l'univers à l'accomplissement de ce grand mystère et des effets qui en sont résultés.

Qu'est-ce encore qu'une Croix? C'est un livre où nous lisons le prix de l'ame humaine; *anima, tanti vales!* ô mon ame, voilà ce que tu vaux! la miséricorde de Dieu, la sévérité de sa justice et l'énormité du péché mortel. En un mot, la Croix est le dernier mot de la science de Dieu et de la science de l'homme.

Qu'est-ce encore qu'une Croix? C'est tout le Christianisme rendu sensible dans ses moyens de succès et dans son esprit ; c'est le monument toujours subsistant de la divinité de notre Religion. Reportez-vous au-delà de dix-huit siècles ; interrogez les nations d'alors, demandez-leur ce que c'est qu'une Croix? Juifs et Payens vous répondront : La Croix, c'est l'instrument de supplice des esclaves, c'est un objet de malédiction, de honte et d'horreur. Aujourd'hui, interrogez les nations, demandez-leur : Qu'est-ce que la Croix? elles vous répondront : La Croix est un objet d'amour et de vénération. Et si vous levez les yeux, vous la verrez au faîte des édifices, au sommet des montagnes, le long des chemins, dans la solitude et dans les lieux habités, dans les villes et dans les campagnes ; au cou des princesses comme un ornement et à celui des simples villageoises comme un objet de consolation ; sur le front des monarques et sur la tombe du pauvre ; dans les palais et dans les chaumières, dans les temples et dans les tribunaux de la justice.

D'où vient cet étrange changement de sentiments et d'idées? Pourquoi et quand a-t-on commencé à honorer la Croix? quelle Croix fut honorée la première? Si vous adressez toutes ces questions au plus simple enfant chrétien, il vous parlera de cette grande Croix qui fut élevée il y a dix-huit cents ans, au sommet du Calvaire, et sur laquelle expira le Sauveur Jésus. Telle fut la première Croix honorée dans l'univers, la seule qui mérite de l'être ; car toutes les autres ne sont honorées que par

rapport à elle, comme elle-même n'est honorée que par rapport au Dieu dont le sang empourpra et ses bras et sa tige.

Ah ! je ne m'étonne plus si le Chrétien révère la Croix ; tout homme, quel qu'il soit, doit aussi tomber à genoux devant elle ; car, voyez-vous, la Croix, c'est l'étendard de la civilisation ; c'est elle qui a vaincu le Paganisme homicide, despote, infame ; c'est elle qui a dissipé et qui dissipe encore toutes les ténèbres de l'intelligence. Les pays où elle rayonne sont éclairés comme la terre lorsque le soleil brille à l'horizon ; la Croix, c'est le dévouement, c'est l'esprit de sacrifice, c'est tout ce qui assure l'existence des familles et des sociétés. Honte et malheur aux hommes qui passent devant la Croix sans daigner la saluer ! honte et malheur à ceux qui la bannissent du foyer domestique ! l'enfant ne rougit d'un père vertueux que lorsque lui-même a cessé de l'être.

Tendre épouse du Dieu du Calvaire, l'Eglise catholique a toujours regardé la Croix comme son joyau le plus précieux et le plus cher. Qui dira les honneurs dont elle l'environne ! Pas une cérémonie de son culte où vous ne trouviez l'image et le souvenir de la Croix ; et comme si ces hommages de tous les jours et de tous les instants n'eussent pas suffi à son amour, elle a établi deux fêtes particulières pour honorer la Croix, celle de l'Invention et celle de l'Exaltation. En voici l'intéressante histoire.

Le grand Constantin, qui avait triomphé de ses ennemis par le pouvoir miraculeux de la Croix, conservait

pour Jésus-Christ la plus vive reconnaissance. Sainte Hélène, sa mère, partageait les nobles sentiments de son fils. De là leur vénération commune pour les lieux que le Fils de Dieu avait honorés de sa présence, de ses instructions et de ses miracles. Ce fut pour satisfaire sa dévotion que la pieuse impératrice, quoique âgée de près de quatre-vingts ans, passa dans la Palestine, en 326.

Arrivée à Jérusalem, elle se sentit animée d'un ardent désir de trouver la Croix sur laquelle Jésus-Christ avait souffert pour nos péchés; mais rien ne désignait où elle pouvait être; la tradition même ne donnait aucune lumière sur ce sujet.

Les Payens, en haine du Christianisme, avaient mis tout en œuvre pour dérober la connaissance du lieu où le corps du Sauveur avait été enseveli. Non contents d'y avoir amassé une grande quantité de pierres et de décombres, ils y avaient encore bâti un temple à Vénus, afin qu'il parût que les Fidèles venaient honorer cette fausse divinité lorsqu'ils allaient rendre leurs adorations à Jésus-Christ. Ils avaient aussi profané le lieu où s'était accompli le mystère de la Résurrection, en y élevant une statue de Jupiter, qui subsista depuis le règne d'Adrien jusqu'à celui de Constantin.

Hélène, résolue de ne rien épargner pour réussir dans son pieux dessein, consulta les habitants de Jérusalem, et tous ceux dont elle pouvait tirer quelque lumière. On lui répondit que si elle pouvait découvrir le sépulcre du Sauveur, elle ne manquerait pas de trouver

les instruments de son supplice. En effet, c'était la coutume, chez les Juifs, de creuser une fosse auprès du lieu où le corps des personnes condamnées à mort était enterré, et d'y jeter tout ce qui avait servi à leur exécution. Ces sortes de choses étaient devenues un objet d'horreur, et l'on se hâtait d'en dérober la vue pour toujours.

La pieuse impératrice fit aussitôt démolir le temple et abattre la statue de Vénus, ainsi que celle de Jupiter. On nettoya la place, et l'on se mit à creuser. Enfin, l'on trouva le Saint-Sépulcre. Il y avait auprès trois Croix, avec les clous qui avaient percé le corps du Sauveur, et le *titre* qui avait été attaché au haut de la croix. Il fut aisé de connaître que l'une de ces croix était celle que l'on cherchait, et que les autres étaient celles des malfaiteurs au milieu desquels Jésus-Christ avait expiré; mais on ne savait pas comment les distinguer, d'autant plus que le *titre* était séparé, et ne tenait à aucune des trois.

Dans cet embarras, voici le parti que crut devoir prendre saint Macaire, évêque de Jérusalem. Il dit de porter les trois croix chez une dame de qualité qui venait de mourir, ce qui fut fait; s'étant ensuite adressé à Dieu par une prière fervente, il appliqua séparément les croix sur la défunte. Au contact des deux premières, la mort refusa de lâcher sa proie; mais la troisième l'obligea de fuir et la dame revint pleine de vie.

Sainte Hélène témoigna la joie la plus vive, à l'occasion du miracle qui faisait connaître la vraie Croix. Elle

fonda une église à l'endroit où ce précieux trésor avait été trouvé, et l'y déposa avec une grande vénération, après l'avoir fait renfermer dans un étui extrêmement riche. Elle en donna une partie à l'empereur son fils, qui la reçut à Constantinople avec beaucoup de respect · elle en envoya une autre partie à l'église qu'elle fonda à Rome, et qui est connue sous le nom de *la Sainte Croix de Jérusalem*. Elle fit présent à la même église du *titre* de la Croix du Sauveur. On le mit sur le haut d'une arcade, où il fut trouvé, en 1492, renfermé dans une boîte de plomb. L'inscription qui est en HÉBREU, en GREC et en LATIN, est en lettres rouges, et sur du bois blanchi. Ces couleurs se sont beaucoup ternies depuis l'an 1492. Les mots *Jésus Judœorum* sont effacés. La planche a neuf pouces de long ; mais elle doit en avoir eu douze.

Sainte Hélène fit enfermer, dans un étui d'argent, la plus considérable portion de la Croix, et la laissa à Jérusalem sous la garde du saint évêque Macaire, pour la conserver à la postérité. On la déposa dans la magnifique église que l'impératrice et son fils avaient fait bâtir. On y accourait de toutes parts pour la vénérer, comme nous l'apprenons par les vies de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Porphyre de Gaze, etc. On en coupait souvent des morceaux que l'on donnait à des personnes pieuses, sans qu'il y eût pour cela aucune diminution dans le bois sacré. Ce fait est rapporté par saint Paulin, dans sa lettre à Sévère. Vingt-cinq ans après la découverte de la Croix, saint Cyrille de Jérusalem

disait que ce bois coupé en petits morceaux était répandu par toute la terre, et il comparait ce prodige à celui qu'opéra Jésus-Christ, lorsqu'il nourrit miraculeusement cinq mille hommes dans le désert.

L'église, bâtie par sainte Hélène, était appelée *la Basilique de la sainte Croix*, à cause du précieux trésor dont elle était en possession. Celui qui en avait la garde était toujours un Prêtre vénérable. La basilique de la sainte Croix s'appelait encore *Église du sépulcre* ou *de la résurrection*. C'est parce qu'il y avait une chapelle bâtie sur le sépulcre, ou la caverne dans laquelle le corps du Sauveur avait été renfermé, et qui était dans le jardin attenant au mont Calvaire. On doit juger par là de la grandeur de la basilique; elle couvrait le sépulcre, s'étendait jusqu'au mont Calvaire, et renfermait le roc de Golgotha, ainsi que le lieu même où la Croix de Jésus-Christ avait été plantée, lors de son crucifiement. Cet édifice fut renfermé dans l'enceinte de Jérusalem, lorsqu'on rebâtit cette ville.

Nous avons parlé du *titre* qui fut placé sur la Croix du Sauveur. Il faut savoir que c'était la coutume chez les Romains de faire porter devant les malfaiteurs que l'on menait au supplice, un écriteau où était le nom du crime pour lequel on les condamnait à mort. Suétone dit en parlant d'un criminel : « On portait devant lui un » écriteau où le public lisait la cause de son supplice. » Dion assure la même chose. Voici ce qu'Eusèbe rapporte de saint Attale, martyr à Lyon : « On le condui- » sait autour de l'amphithéâtre, en portant devant lui

» une table sur laquelle étaient écrits les mots suivants :
» ATTALE CHRÉTIEN. »

Conformément à ce qui se pratiquait chez les Romains, Pilate fit porter au Calvaire devant le Sauveur, et fit attacher à sa Croix un *titre* ou un écriteau qui marquait la cause de son supplice. Il voulait, par ce titre, donner à entendre que Jésus-Christ n'était mis à mort que pour avoir aspiré à la souveraine puissance. Mais ici tout était conduit par la Providence. Dans le fait, Jésus-Christ était le vrai roi des Juifs, des Grecs et des Romains ; on l'avait écrit dans la langue de ces trois peuples, afin qu'ils pussent le lire, et rendre leurs hommages à celui qui avait droit de les exiger [1].

En mémoire de l'apparition miraculeuse de la Croix à Constantin, on établit dès le quatrième siècle une fête qui fut célébrée le 14 septembre avec une grande pompe par les églises d'Orient et d'Occident. Cette fête fut encore plus solennelle depuis la découverte de la vraie Croix par sainte Hélène ; car ces deux événements devinrent l'objet de la même solennité. Le recouvrement de la Croix donna lieu, dans le huitième siècle, à l'établissement d'une nouvelle fête que l'Eglise latine célèbre le 14 septembre. Depuis cette institution, elle a fixé au 3 du mois de mai la fête de l'Invention de la Croix, c'est-à-dire de sa découverte par sainte Hélène.

Nous allons rapporter en peu de mots comment cette relique précieuse fut reprise sur les Perses. En 614, Chosroès, roi de Perse, s'empara de Jérusalem et em-

[1] *Voyez* Godescard.

porta la vraie Croix. Par une permission du Ciel, l'étui qui la contenait ne fut point ouvert; le cachet de l'évêque de Jérusalem qui en fermait l'ouverture ne fut point brisé. Quatorze ans plus tard, les Perses ayant été vaincus par l'empereur Héraclius, la première condition qu'on leur imposa fut qu'ils rendraient la Croix. La condition fut acceptée et la Croix rendue.

L'empereur emporta cette précieuse relique avec lui à Constantinople, où il fit son entrée avec la plus grande magnificence. Au commencement du printemps de l'année suivante, 629, il s'embarqua pour la Palestine, dans le dessein de déposer la même relique à Jérusalem, et d'y rendre grace à Dieu de ses victoires.

Il voulut porter la vraie Croix sur ses épaules en entrant dans la ville, et accompagner cette cérémonie de la pompe la plus éclatante; mais il se sentit arrêté tout à coup et dans l'impossibilité d'avancer. Le patriarche Zacharie, qui marchait à ses côtés, lui représenta que cette pompe ne s'accordait point avec l'état d'humiliation où était le Fils de Dieu, lorsqu'il porta sa Croix dans les rues de Jérusalem. « Vous portez, lui dit-il, » vos ornements impériaux, et Jésus-Christ était pau- » vrement vêtu; votre tête est ceinte d'un riche diadème, » et il était couronné d'épines; vous êtes chaussé, et il » marchait nu-pieds. » Aussitôt l'empereur quitta ses vêtements précieux, sa couronne, sa chaussure, et suivit la procession avec un extérieur qui annonçait la pauvreté. On remit la Croix dans le lieu où elle avait été précédemment.

Les Perses n'avaient point ouvert l'étui d'argent dans lequel elle avait été renfermée, comme on s'en assura par l'inspection des sceaux qui étaient entiers. On l'ouvrit alors, on vénéra la sainte relique, et on la fit voir au peuple assemblé. Nous apprenons des anciens auteurs que cette portion de la vraie Croix était composée de différents morceaux ; et c'est pour cela qu'ils n'en parlent qu'au nombre pluriel. La cérémonie dont nous parlons se fit avec la plus grande piété, et il s'y opéra plusieurs guérisons miraculeuses. L'usage d'exposer cette sainte relique à la vénération des Fidèles, long-temps avant qu'on l'eût retirée des mains des Perses, s'observait avec beaucoup de dévotion. On exposait de la même manière la portion de la vraie Croix qui se gardait à Constantinople.

Et nous aussi, enfants de l'Eglise catholique, honorons la Croix comme le fils bien né honore le portrait de son père, que dis-je? le gage le plus touchant de son amour ; laissons les mondains accuser la Religion de nous attrister en mettant sans cesse sous nos yeux un objet lugubre. Ils ne savent donc pas que la Croix est pour le Chrétien fidèle la joie, la gloire, la sagesse de Dieu.

C'est du haut de la Croix que Jésus-Christ a donné la paix aux gens de bien, et une paix que le monde entier des méchants ne saurait arracher de leur cœur. C'est du haut de cette Croix que le Fils de Dieu, sacrificateur et victime, attirant tous les justes à soi, rapprochant la terre des Cieux et les Cieux de la terre, nous

a appris à souffrir et à mourir. Et cette Croix par laquelle Jésus-Christ a triomphé de la mort, cette Croix qui donne un prix à la vertu et lui assure son immortelle récompense ; cette Croix, signe de ralliement pour tous ceux qui sont baptisés en Jésus-Christ, c'est-à-dire pour la très-grande majorité des hommes, vous voudriez en détruire le culte dans l'univers !!! Ah ! si vous aimez le genre humain, et si vous avez une patrie, laissez-la, cette Croix, sur le faîte des palais, pour rappeler à la voie de la pénitence les riches et les grands ; laissez-la sur l'humble toit du pauvre, pour l'instruire à la patience et à la résignation ; laissez-la à tous les hommes, parce que tous les hommes ont un orgueil à réprimer, des passions à combattre, et que pour leur enseigner à s'estimer tout ce qu'ils valent et à fouler aux pieds les vains préjugés de l'opinion, il n'y a pas de meilleur maître que Jésus-Christ mourant sur une croix.

Mais si nous voulons que la Croix nous serve, si nous voulons en approcher avec amour et confiance nos lèvres mourantes ; si nous voulons qu'elle protége notre tombe et nous soit un gage de résurrection glorieuse [1], lisons souvent dans ce livre divin ; imprimons fortement dans notre cœur les leçons qu'il nous donne. Que celui qui veut acquérir la science des Saints, s'approche de la Croix ; là, il puisera la doctrine la plus sublime et les leçons les plus pathétiques qui aient jamais été données aux hommes. Jésus crucifié est par excellence le modèle

[1] *Voyez* St. Ephrem, *Serm. in Pretios. et vivif. Crucem Domini*, circa medium.

de toute vertu, et le livre de vie. Saint Paul l'étudia exclusivement, parce qu'il trouvait dans la Croix seule toutes les vérités qu'il lui importait de connaître. Tous les Chrétiens dignes de ce glorieux titre imitent l'Apôtre et confirment le même principe.

Où saint Bernard, demande un auteur célèbre, avait-il puisé cet ardent amour de Dieu et une piété si fervente? n'est-ce pas dans les souffrances de son Rédempteur mourant sur une croix? Où saint Augustin avait-il recueilli les lumières qui ont fait de lui un des flambeaux de l'Église, si ce n'est dans les plaies de Jésus, comme il le dit lui-même? C'est le livre de la Croix qui inspira un amour séraphique à saint François. Saint Thomas, qui en toute occasion se jetait aux pieds du Crucifix, lui devait ses admirables connaissances. « Saint Bonaventure, dit » saint Francois de Sales, paraît, en écrivant, n'avoir » d'autre papier que la Croix, d'autre plume que la » lance, ni d'autre encre que le précieux sang de Jésus-» Christ. Avec quelle effusion de sensibilité ne s'écrie-» t-il pas : Il est bon pour nous d'être avec la Croix! » Faisons ici trois tabernacles, un pour ses pieds, un » pour ses mains, et le troisième pour son côté sacré. » C'est ici que je m'arrête, c'est ici que je veillerai, » que je lirai, que je méditerai, ayant constamment ce » livre divin devant les yeux, pour étudier la science du » salut durant toute la journée, et même pendant la » nuit, aussi souvent que je m'éveillerai. »

Le prophète Jonas se reposa avec délices à l'ombre du buisson de lierre que le Seigneur avait préparé pour lui.

Quelle doit donc être la joie d'un Chrétien, lorsqu'il se repose à l'ombre de l'arbre de la Croix ! Protégés par ce bois sacré, nous pouvons dire : Que Jonas se réjouisse sous un buisson de lierre ; qu'Abraham prépare un repas pour les Anges, sous un ombrage au vallon de Mambré ; qu'Ismaël soit exaucé sous un arbre dans le désert ; qu'Elie soit nourri sous un genevrier ; pour nous, notre consolation et notre joie seront de demeurer en esprit sous l'ombre de la Croix.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir rachetés par votre Croix ; faites-nous la grace de ne savoir comme l'apôtre saint Paul que Jésus et Jésus crucifié.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je demanderai souvent la science de la Croix.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — INVENTION, EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

Q. Qu'est-ce que la Croix ?

R. La Croix est l'instrument de supplice sur lequel est mort le Fils de Dieu pour expier les péchés du monde.

La Croix est un livre où nous lisons quatre grandes vérités : la rigueur de la justice de Dieu, l'énormité du péché mortel, l'infinie bonté du Sauveur et le prix de notre ame. La Croix est un témoin toujours vivant de la divinité de Jésus-Christ. Car un Dieu pouvait seul faire honorer par tout l'univers l'instrument de son supplice.

Q. L'Eglise a-t-elle toujours honoré la Croix?

R. Oui, l'Eglise a toujours honoré la Croix ; pas une de ses cérémonies où elle n'en rappelle le souvenir et n'en retrace le signe. Mais elle a encore institué deux fêtes particulières pour lui rendre un culte solennel Le culte se rapporte à Jésus-Christ mort sur la Croix, comme les honneurs qu'un enfant rend au portrait de son père, se rapportent à son père lui-même.

Q. Quelles sont les fêtes établies en l'honneur de la Croix?

R. Les fêtes établies en l'honneur de la Croix, sont la fête de l'Exaltation et la fête de l'Invention de la Croix. Une Croix miraculeuse apparut à Constantin au moment où il allait combattre le tyran Maxime, et Notre Seigneur lui dit qu'il vaincrait par ce signe. En reconnaissance de la victoire qu'il remporta, Constantin, devenu Chrétien, fit établir une fête en l'honneur de la Croix. Cette fête devint encore plus solennelle, lorsqu'en 326 sainte Hélène, sa mère, eut découvert la Croix du Sauveur. C'est ce que nous appelons la fête de l'Invention de sainte Croix. Elle se célèbre le 3 du mois de mai.

Q. Qu'est-ce que la fête de l'Exaltation de la sainte Croix ?

R. La fête de l'Exaltation de la sainte Croix a été établie au huitième siècle pour remercier Dieu de la reddition de la vraie Croix aux Chrétiens. Les Perses s'étant emparés de Jérusalem, avaient enlevé la vraie Croix, elle resta quatorze ans en leur pouvoir. Ils furent vaincus par l'empereur Héraclius qui leur imposa pour première condition de rendre la vraie Croix. Ils le firent.

Q. Comment devons-nous honorer la Croix ?

R. Nous devons honorer la Croix en méditant souvent sur les leçons qu'elle nous donne ; en la plaçant honorablement dans nos maisons ; en la portant sur nous ; en la saluant quand nous passons et en faisant avec dévotion le signe de la Croix.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir rachetés par votre Croix ; faites-nous la grace de ne savoir comme l'apôtre saint Paul que Jésus et Jésus crucifié.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je demanderai souvent la science de la Croix.*

Lᵉ LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Fête de saint Michel. — Son origine. — Culte que nous rendons aux Anges. — Esprit de ce culte. — Fête des Anges gardiens. — Réflexions sur l'Ange gardien. — Origine de la fête des Anges gardiens. — Nos devoirs à l'égard de l'Ange gardien.

Le culte des Anges est aussi ancien que le monde. Nous voyons qu'on les invoquait dans l'Ancien Testament. Les Payens eux-mêmes leur rendaient des hommages superstitieux. L'Eglise catholique, héritière de toutes les traditions véritables, ennoblit, purifia et consacra dès son origine le culte des saints Anges. Les Pères de l'Orient et de l'Occident sont unanimes sur ce point[1]. Néanmoins, des Hérétiques étant venus, qui rendaient aux Anges un culte idolâtrique, l'Eglise d'Orient crut devoir user de réserve dans les honneurs qu'elle adressa aux Anges, de peur que les sectaires n'en prissent occasion de s'affermir dans leurs erreurs. Mais l'Eglise d'Occident n'ayant rien de semblable à craindre, s'expliqua plus librement sur l'invocation des Anges[2].

Il est certain qu'on invoquait ces esprits bienheureux,

[1] On peut voir leurs témoignages dans le premier volume du *Catéchisme*.

[2] St. Hilar. *in ps.* 129 et 137.

long-temps avant qu'on leur eût destiné des fêtes et des temples. Aucun jour particulier ne leur était affecté, parce que leur culte était comme incorporé à toutes les prières publiques, à tous les sacrifices publics, par conséquent à toutes les fêtes de l'Eglise. Il est fait mention des Anges dans la préface et dans le canon de la Messe. Dans le Psautier, qui compose presque tout l'office canonial, nous réitérons très-souvent la mémoire des Anges. Les Litanies, qui remontent à la plus haute antiquité et qui sont comme un abrégé des prières générales de l'Eglise, commencent par les Anges après Marie leur auguste Reine. De même donc qu'on faisait une fête générale de la Trinité, du Saint-Sacrement et de tous les Saints, avant qu'il y eût des solennités particulières établies en leur honneur, ainsi on faisait la fête générale de tous les Anges dont le culte se lie à toute la liturgie catholique, avant qu'on leur eût affecté des fêtes ou des temples particuliers.

Néanmoins l'Eglise, pénétrée de reconnaissance pour les esprits administrateurs qui veillent à sa défense et travaillent au salut de ses enfants, établit deux fêtes spéciales pour acquitter le tribut de sa piété. La première est celle de saint Michel, premier prince de la milice céleste, la seconde celle de tous les saints Anges et en particulier de l'Ange gardien. Disons en peu de mots l'origine de cette double solennité.

Dans le temps que le Créateur avait marqué pour éprouver la fidélité des Anges, un grand nombre, énorgueillis de leur propre excellence, s'élevèrent contre

l'auteur de tant de dons sublimes. L'archange saint Michel précipita dans l'abîme les rebelles, par l'impression irrésistible du nom de Dieu, victoire exprimée par le nom même de cet Archange : *quis ut Deus, qui est comme Dieu* ? Saint Michel a toujours été regardé comme l'Ange défenseur des nations fidèles. Ancien protecteur de la France, il fut pris pour patron de l'ordre militaire établi sous son nom, en 1469, par le roi Louis XI.

En 493, le glorieux Archange apparut sur le mont Gargan, en Italie[1]. Rien ne fut plus consolant et plus célèbre que cette apparition. En reconnaissance des bienfaits que l'envoyé du Tout-Puissant procura à l'Eglise, on établit une fête en mémoire de cet événement et en l'honneur de saint Michel. Depuis le cinquième siècle elle se célèbre le 29 septembre. Cette fête était autrefois très-solennelle en plusieurs pays de l'Occident.

Voici ce qu'on lit dans les lois ecclésiastiques, publiées en 1014, par Ethelred, roi d'Angleterre. « Que » tout Chrétien qui a l'âge prescrit jeûne trois jours » au pain et à l'eau, ne mangeant que des racines crues, » avant la fête de saint Michel, et que tout homme aille » à confesse et à l'église nu-pieds... Que chaque Prêtre » aille trois jours nu-pieds, en procession avec son » peuple ; que chacun prépare ce qu'il lui faudrait de » vivres pour trois jours, observant toutefois qu'il n'y » ait rien de gras, et que le tout soit distribué aux

[1] Baron., an 493.

» pauvres. Que tout serviteur soit dispensé du travail
» pendant ces trois jours, pour mieux célébrer la fête,
» ou qu'il ne fasse que ce qui est nécessaire pour son
» usage. Ces trois jours sont le lundi, le mardi et le
» mercredi d'avant la fête de saint Michel [1].»

Quoique saint Michel soit nommé seul dans le titre de cette fête, il paraît, par les prières de l'Église, que tous les saints Anges en sont l'objet. Nous devons, pour la bien célébrer, 1° remercier Dieu de la gloire dont il comble les Anges, et nous réjouir du bonheur dont ils jouissent; 2° témoigner notre reconnaissance au Seigneur de ce que, par sa miséricorde, il a confié le soin de notre salut à ces esprits célestes qui nous font ressentir continuellement les effets de leur zèle et de leur tendresse; 3° nous joindre à eux pour louer et adorer Dieu, pour lui demander la grace de faire sa volonté sur la terre, comme les Anges la font dans le Ciel, et de travailler à notre sanctification en imitant la pureté de ces esprits bienheureux auxquels nous sommes unis d'une manière si intime; 4° les honorer non-seulement avec ferveur, mais implorer encore le secours de leur intercession.

Le culte suprême, dit *de Latrie*, n'appartient qu'à Dieu, et l'on ne pourrait le rendre à la créature, sans tomber dans la plus monstrueuse idolâtrie, et sans devenir coupable du crime de haute trahison contre la majesté divine. On est idolâtre, lorsqu'on offre le sacrifice à un être qui n'est pas Dieu, et qu'on lui attribue,

[1] *Voyez* Godescard.

d'une manière directe ou indirecte, quelque attribut de la Divinité ; mais il est un honneur d'un ordre inférieur, que l'on doit à certaines créatures, à cause de leur supériorité ou de leur excellence. Tel est celui que la loi même de Dieu nous ordonne de rendre à nos parents, aux princes, aux magistrats, et à toutes les personnes constituées en dignité ; tel est encore cet honneur mêlé de sentiments de religion qui, selon les livres saints et la loi naturelle, est dû aux Prêtres ou aux ministres du Très-Haut, et que les rois, même les plus méchants, rendaient souvent aux Prophètes, quoiqu'ils fussent des hommes obscurs et méprisables aux yeux du monde.

Cet honneur, comme on le voit, diffère infiniment de celui qui n'appartient qu'à Dieu : il ne peut lui être injurieux ; il se rapporte aux créatures, en tant que leurs perfections sont des dons de la bonté divine. Lorsque nous témoignons du respect à un ambassadeur, nous honorons le maître qui l'a fait dépositaire d'une partie de son autorité, et c'est le maître qui est la fin ultérieure des sentiments que nous manifestons. L'Écriture vient en ce point à l'appui de la loi naturelle. *Rendez à tous les hommes ce qui leur est dû... L'honneur, à qui l'honneur appartient.* « Honorez, dit saint » Bernard, à cette occasion, honorez chacun selon sa » dignité. »

De ce que saint Michel est nommé seul dans la fête qui porte son nom, quoique nous devions en ce jour honorer tous les membres de la milice céleste, il faut en conclure une vérité magnifique et bien propre à resserrer

les liens de charité qui nous unissent. L'Eglise veut évidemment que nous honorions les Anges et les Saints, et que nous fassions leur fête en esprit d'unité et d'universalité, les considérant tous comme un seul corps, et un seul Saint, qui est le corps de Jésus-Christ, le Saint des Saints. Il est difficile d'honorer un membre, sans que cet honneur se communique à tous les autres membres du même corps. La gloire et la joie de chacun d'eux leur est commune à tous; et celle qui leur est commune à tous est propre à chacun d'eux en particulier. *Si gaudet unum membrum, congaudent omnia membra :* Si un membre est dans la joie, tous les autres y participent, dit saint Paul. Ainsi la fête de chaque Saint est la fête de tous les autres Saints. C'est pour cela qu'on faisait autrefois la fête de tous les Apôtres en un seul jour; parce qu'on ne peut faire la fête de l'un d'eux sans qu'ils en soient tous participants[1].

Ces réflexions sont encore plus nécessaires au sujet des Anges, que nous honorons tous généralement le jour de la fête de saint Michel. L'Eglise ne souffre pas qu'on nomme plus de trois Anges, dont les noms nous ont été marqués dans l'Ecriture, et néanmoins elle désire que nous en honorions plusieurs millions. Ce

[1] Voici ce que dit saint Pierre Damien sur ce même sujet : « Ita est omnis Apostolici culminis beatitudo conjuncta; et tot gratiarum compage, vel glutino probatur unita, ut cum unius festivitas colitur, protinus omnium Apostolorum non diversa sublimitas interioribus obtutibus ingeratur. Una scilicet inter eos excellentia judiciariæ potestatis, eadem dignitas ordinis, nec diversa in ligando, sive solvendo virtutis habeatur authoritas. *Serm.* II, *de sanct. Barthol.*

n'est donc pas par des fêtes particulières que nous devons leur rendre nos devoirs ; mais en demeurant bien persuadés que lorsque nous nommons, ou révérons l'un d'eux, nous les comprenons et nous les révérons tous, comme ne composant tous qu'une sainte Cité, dont chacun d'eux représente la Majesté et les prééminences.

Il nous reste à parler de l'Ange gardien. Et d'abord, dites-moi, hommes, qui que vous soyez, connaissez-vous quelque chose de plus propre à donner au fils d'Adam à cet enfant qui rampe dans la poussière, qui arrose de ses pleurs la carrière de la vie, qui la parcourt, on dirait comme le rebut des êtres, qui se sent entraîné par le poids d'une nature corrompue, vers tout ce qu'il y a de vil et d'abject ; connaissez-vous quelque chose de plus propre à l'ennoblir à ses yeux et à le rendre respectable et sacré aux yeux des autres, que cette fête de l'Ange gardien? Fils de la poussière, souviens-toi, lui dit l'Eglise en ce jour, que tu es le fils de l'Eternel. Le Monarque des mondes a député vers toi un Prince de sa cour et lui a dit : Va, prend mon fils par la main, veille sur tous ses pas, fais-moi connaître ses besoins, ses vœux, ses soupirs ; le jour, sois à côté de lui dans son chemin, et la nuit, debout au chevet de son lit. Prends-le sur tes bras de peur qu'il n'offense son pied contre la pierre. Il est confié à tes soins, tu le rapporteras dans tes bras au pied de mon trône, au jour que j'aurai marqué pour l'introduire dans mon royaume, son immortel héritage. Et voilà tout ce que nous dit et bien d'autres choses encore la fête de l'Ange gardien.

Réparatrice universelle, tendre mère, l'Eglise catholique pouvait-elle oublier de la célébrer? Oh! non, elle n'a rien négligé pour rendre sensible et, s'il se peut, toujours présente, la croyance de l'Ange gardien. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, elle nous parle du Prince, de la cour céleste qui veille à la défense de notre corps et de notre ame, qui voit toutes nos actions et qui en rend compte au Dieu du Ciel, père et juge de tous les hommes.

Tout cela néanmoins n'a pas suffi à sa sollicitude, elle a établi une fête particulière pour honorer les Anges gardiens de ses enfants.

Ce fut Ferdinand d'Autriche, depuis empereur, qui obtint au commencement du dix-septième siècle, du pape Paul V, qu'on pût faire l'office de l'Ange gardien et que la fête en fût célébrée[1]. Répandue bientôt dans toute l'Eglise, cette touchante solennité n'a pas été interrompue depuis cette époque. Et de fait, les motifs que nous avons de la célébrer ne sont-ils pas toujours les mêmes, c'est-à-dire toujours puissants, toujours nombreux, toujours chers aux cœurs bien nés! Il semble même que plus nous avançons dans la vie et plus le monde avance vers sa fin, et plus aussi les raisons d'honorer les bons Anges deviennent impérieuses. Chaque jour de notre existence et de l'existence du monde, n'est-il pas témoin de quelque nouveau bienfait des Anges gardiens? Et, dites-moi, ces bienfaits nouveaux

1 Heterot, Spirit. *pag.* 4.

ne sont-ils pas de nouveaux titres à notre reconnaissance et à notre piété ?

Pour remplir les devoirs qui nous sont imposés à l'égard de notre Ange gardien, il faut, dit saint Bernard, lui rendre un triple hommage : celui du respect, celui de la dévotion, celui de la confiance. Nous lui devons le respect pour sa présence, la dévotion pour sa charité, la confiance pour sa vigilance. Pénétré de respect, marchez toujours avec circonspection, vous rappelant sans cesse que vous êtes en la présence des Anges chargés de vous conduire dans toutes vos voies. Dans quelque lieu que vous soyez, quelque secret qu'il puisse être, respectez votre Ange gardien. Oseriez-vous faire devant lui ce que vous ne voudriez pas faire en ma présence [1] ?

Non-seulement nous devons respecter notre Ange tutélaire, nous devons l'aimer. C'est un gardien fidèle, un véritable ami, un protecteur puissant. Malgré l'excellence de sa nature, sa charité le porte à se charger du soin de nous défendre et de nous protéger. Il veille à la conservation de nos corps, auxquels les démons ont quelquefois le pouvoir de nuire ; mais que ne fait-il pas pour nos ames ! Il nous instruit, il nous encourage, il nous exhorte intérieurement, il nous avertit de nos devoirs par des reproches secrets. Il exerce à notre égard l'office qu'exerçait à l'égard des Juifs, cet Ange qui les conduisait dans la terre promise ; il fait pour nous ce que fit Raphaël pour le jeune Tobie ; il nous sert de guide au milieu des dangers de cette vie. De quels sen-

1 Serm. 12, in Ps. xc.

timents de reconnaissance, de respect, de docilité et de confiance ne devons-nous pas être pénétrés pour notre Ange gardien? Pourrions-nous assez remercier la divine miséricorde du don inestimable qu'elle nous a fait?

Tobie, réfléchissant sur les faveurs signalées qu'il avait reçues de l'ange Raphaël, dit à son père : « Quelle récompense pourrons-nous lui donner, qui ait quelque proportion avec les biens dont il nous a comblés? Il m'a mené et ramené dans une parfaite santé ; il a été lui-même recevoir l'argent de Gabelus; il m'a fait avoir la femme que j'ai épousée ; il a éloigné d'elle le démon ; il a rempli de joie son père et sa mère; il m'a délivré du poisson qui m'allait dévorer; il vous a fait voir à vous-même la lumière du Ciel, et c'est par lui que nous nous trouvons remplis de toutes sortes de biens. Que pouvons-nous donc lui donner qui égale tout ce qu'il a fait pour nous? » Tobie et ses parents, touchés de la plus vive reconnaissance, se prosternèrent le visage contre terre, pendant trois heures, et bénirent Dieu. Tâchons d'entrer dans les mêmes sentiments. « Aimons, dit saint » Bernard, aimons tendrement en Dieu les Anges, ces » esprits bienheureux qui seront un jour nos compa» gnons et nos cohéritiers dans la gloire, et qui sont » présentement nos tuteurs et nos gardiens. Soyons dé» vots et reconnaissants envers de semblables protec» teurs, aimons-les, honorons-les autant que nous en » sommes capables, »

Nous devons aussi avoir une tendre confiance en la protection de notre Ange gardien. « Quelque faibles

» que nous soyons, dit encore saint Bernard, quelque » misérable que soit notre condition, quelque grands » que soient les dangers qui nous environnent, nous ne » devons rien craindre sous la protection de tels gar- » diens.... Toutes les fois que quelque tribulation ou » quelque violente tentation viendra vous assaillir, im- » plorez le secours de celui qui vous garde, qui vous » guide, qui vous assiste dans toutes vos peines. »

Mais pour mériter sa protection, nous devons avant tout éviter le péché. Les fautes, même vénielles, l'affligent. « Comme la fumée, dit saint Basile, met en fuite » les abeilles, et la mauvaise odeur les colombes, de même » l'infection du péché fait fuir l'Ange chargé du soin » de nous garder. » L'impureté surtout est un vice que les esprits célestes ont souverainement en horreur ; les Anges des petits que nous scandalisons, crient vengeance contre nous. « Je vais, dit le Seigneur, envoyer mon Ange, afin qu'il marche devant vous, qu'il vous garde pendant le chemin, et qu'il vous fasse entrer dans la terre que je vous ai préparée. Respectez-le, écoutez sa voix, et gardez-vous bien de le mépriser, parce qu'il ne vous pardonnera point quand vous pécherez, et que mon nom est en lui ; mais si vous entendez sa voix, et que vous fassiez tout ce que je vous dis par sa bouche, je serai l'ennemi de vos ennemis, et j'affligerai ceux qui vous affligent. Mon Ange marchera devant vous, et il vous introduira dans la terre que je vous ai préparée [1].

[1] *Voyez* Thomassin, *des Fêtes* ; Godescard, 2 octobre.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir envoyé vos Anges pour me garder ; faites-moi la grace d'être moi-même un Ange devant vous par la pureté de mon cœur et par ma promptitude à accomplir votre sainte volonté.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je réciterai chaque jour, avec ferveur, la prière à mon Ange gardien.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — FÊTE DE SAINT MICHEL ET DES ANGES GARDIENS.

Q. L'Eglise a-t-elle toujours invoqué les saints Anges ?

R. L'Eglise a toujours invoqué les saints Anges ; on le voit par la Préface, le Canon de la Messe, les Litanies et autres prières qui sont de la plus haute antiquité. Le culte des Anges se mêle ainsi à toutes les pratiques saintes de l'Eglise catholique.

Q. Quelles fêtes l'Eglise a-t-elle établies pour honorer les saints Anges ?

R. L'Eglise a établi deux fêtes particulières pour

honorer les saints Anges : la fête de saint Michel et la fête des Anges gardiens.

Q. A quelle occasion fut établie la fête de saint Michel?

R. Saint Michel, chef de la milice céleste, apparut sur le mont Gargan, en Italie, en 493 ; c'est à cette occasion qu'on établit une fête particulière pour l'honorer lui et tous les bons Anges. Saint Michel a toujours été regardé comme le défenseur des nations fidèles ; il était en particulier le patron de la France. Quoiqu'il soit seul nommé dans la fête qui porte son nom, nous honorons cependant tous les Anges, parce que l'honneur qu'on rend à l'un est commun aux autres : de même qu'en vertu de la communion des Saints, les biens spirituels d'un seul Chrétien profitent à tous les autres.

Q. Quel culte rendons-nous aux Anges?

R. Le culte que nous rendons aux Anges est un culte inférieur qui se rapporte à Dieu. Nous les honorons comme les ministres de Dieu, nos intercesseurs et nos amis.

Q. Quelle autre fête l'Eglise a-t-elle établie en l'honneur des saints Anges?

R. L'autre fête que l'Eglise a établie en l'honneur des saints Anges, est la fête des Anges gardiens. Elle remonte au dix-septième siècle.

Q. Quel sentiment doit-elle nous inspirer?

R. Elle doit nous inspirer un profond sentiment de notre dignité et de l'excellence de notre ame ; puisque Dieu nous a donné un Prince de sa cour pour veiller sur

nous, il faut que nous soyons bien grands devant lui. Ainsi nous devons bien nous respecter nous-mêmes et respecter les autres, et ne jamais les scandaliser.

Q. Que devons-nous à notre Ange gardien?

R. Nous devons trois choses à notre Ange gardien, 1° le respect à cause de sa présence; ainsi nous ne devons jamais rien faire qui puisse blesser la sainteté de ses regards; 2° l'amour, à cause de sa bonté pour nous; 3° la confiance, à cause de la puissante protection dont il nous environne.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir envoyé vos Anges pour me garder; faites-moi la grace d'être moi-même un Ange devant vous par la pureté de mon cœur et par ma promptitude à accomplir votre sainte volonté.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je réciterai chaque jour, avec ferveur, la prière à mon Ange gardien.*



LIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Toussaint. — Sagesse de l'Église dans la division de son année. — Office de la Toussaint.—Origine de cette fête.—Raisons de son établissement. — Sentiments qu'elle doit nous inspirer. — Histoire de la béatification et de la canonisation des Saints. — Procédures et cérémonies.

L'Eglise a eu le talent de retracer dans la division de son année toute l'histoire du genre humain. Les quatre semaines de l'Avent qui aboutissent à la naissance du Sauveur, nous rappellent les quatre mille ans pendant lesquels ce divin Messie fut attendu. Le temps qui s'écoule depuis la Nativité jusqu'à la Pentecôte nous redit toute la vie cachée, publique et glorieuse du Rédempteur, et cette partie de l'année se termine par l'Ascension de Jésus-Christ dans le Ciel et la fondation de l'Eglise. L'intervalle qui s'étend depuis la Pentecôte jusqu'à la Toussaint, nous représente le pélerinage de l'Eglise sur la terre ; et cette nouvelle partie de l'année se termine encore par la fête du Ciel.

Pendant ce long espace, nous voyons la céleste voyageuse marchant vers le Ciel, recueillant sur son passage les élus dispersés aux quatre vents, célébrant tour à tour pour se consoler de son exil et s'encourager

dans ses combats, la fête de ses Martyrs, de ses Confesseurs, de ses Vierges et des Anges qui veillent à sa garde. Tous les Evangiles de ce temps respirent la charité, le zèle, les vertus, les espérances de cette mère pleine de sollicitude. C'est ainsi qu'elle arrive au terme de sa course annuelle, semant sur son passage les salutaires leçons, les encouragements et les grands exemples.

Lors donc que l'automne est venu et que le vigneron remplit ses celliers, que le laboureur serre dans ses greniers ses gerbes abondantes, que les hommes recueillent dans la joie leurs biens de toute espèce, fruits de leurs sueurs et de leurs travaux, l'Eglise crie à tous ses enfants de la terre : En haut les yeux et les cœurs ! Puis, entr'ouvrant les portes de la Jérusalem céleste, et laissant arriver jusqu'à eux quelques rayons de la gloire ineffable que Dieu réserve à ses Saints, de sa douce voix de mère, elle dit à tous, aux riches et aux pauvres, aux savants et aux ignorants : Ces biens que vous amassez, cette récolte précieuse dont vous célébrez la fête, ne sont que l'image des biens et des joies qui vous attendent au-delà du tombeau. Semez des vertus et vous moissonnerez des mérites ; ennoblissez vos vues, le Ciel, le Ciel avec ses palmes et ses couronnes, le Ciel avec son éternité de gloire et ses torrents de délices, le Ciel est seul digne de vos soins.

Et voyez comme, dans son langage éloquent, elle nous parle des joies de la patrie ! L'épître du jour de la Toussaint encourage notre faiblesse : elle nous dit que le Ciel est

peuplé d'hommes de toutes les tribus, de toutes les langues et de toutes les nations ; que les Saints furent tout ce que nous sommes, faibles, tentés, pécheurs même, en un mot enfants d'Adam comme nous ; qu'ainsi il ne tient qu'à nous d'être un jour ce qu'ils sont.

L'Evangile nous marque les conditions auxquelles le Ciel nous sera donné. Il nous console en nous apprenant que les plus humbles vertus, depuis l'humilité qui se cache, jusqu'à la patience que la calomnie met aux plus rudes épreuves, sont autant de routes royales qui conduisent à la cité du bonheur.

« En ce temps-là, Jésus étant monté au sommet d'une montagne, s'assit au milieu de ses Disciples, et les enseigna en ces termes :

» Bienheureux les pauvres *en esprit :* (c'est-à-dire ceux qui sont humbles et détachés), parce que le royaume des Cieux leur appartient.

» Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.

» Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

» Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

» Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils recevront miséricorde.

» Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

» Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.

» Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des Cieux leur appartient.

» Bienheureux êtes-vous lorsque les hommes vous maudiront et vous persécuteront, et feront toutes sortes de calomnies contre vous, à cause de moi [1]. »

Et par une sagesse de langage qu'on n'admirera jamais assez, l'Eglise appelle ces vertus auxquelles le Ciel est promis, ces vertus accessibles à tous, les huit *béatitudes*. Oui, béatitudes de l'homme même sur la terre, où elles mettent son cœur à l'abri des orages des trois grandes passions qui tyrannisent le genre humain et bouleversent le monde, l'amour déréglé des honneurs, l'amour déréglé des richesses, l'amour déréglé des plaisirs. Ainsi, pour rendre l'homme heureux pendant toute l'éternité, la Religion ne lui demande que la permission de le rendre heureux sur la terre.

Voici maintenant la préface qui, nous transportant au milieu de la sainte Jérusalem, nous montre une nuée de témoins qui, du haut des trônes brillants où ils sont assis, nous contemplent et nous encouragent, en sorte que, nous rappelant un des souvenirs les plus imposants de l'antiquité, l'Eglise nous fait envisager la vie comme une lutte. Enfants de la terre, nous sommes les combattants, les Saints sont les spectateurs de la lutte, la couronne, c'est le Ciel. Mais les Saints ne sont pas des spectateurs indifférents, ce sont nos frères, nos amis; ils nous encouragent du geste et du regard, ils nous soutiennent

[1] Matth. IV. 1, 10.

par leurs puissantes prières ; ils nous relèvent si nous tombons, ils nous reçoivent dans leurs bras si nous avons vaincu et applaudissent au grand Roi qui nous met sur la tête la couronne des vainqueurs.

Ainsi, dans ce magnifique office de la Toussaint, toutes les prières de l'Eglise tendent à nous encourager, tandis que la pompe de ses ornements et la magnificence de ses cérémonies nous donnent une faible idée des beautés ravissantes de la fête éternelle.

Faire dominer dans notre cœur un sentiment profond, actif d'espérance et de joie, tel est le but de l'Eglise dans ses offices du matin. Mais les fêtes de la terre sont des fêtes incomplètes, les joies de l'exil sont nécessairement des joies souffrantes, et voici que pour compléter l'impression, l'office du soir nous porte à la plus indicible mélancolie. Il est plein de soupirs ; il y a des larmes dans la voix du chœur, il y en a dans les cantiques sacrés.

Dans la préface, l'Eglise nous avait rappelé l'antiquité profane et les jeux olympiques ; maintenant elle nous transporte au milieu de l'antiquité sacrée, sur les bords des fleuves de Babylone, et nous fait redire les chants du peuple captif : *Super flumina Babylonis, etc. Nous étions assez pleurants sur les bords des fleuves de Babylone, etc*. Puis tout à coup, après avoir dit les malheurs de l'exil, le peuple saint (et ce jour-là ce peuple, c'est nous), se souvient de sa chère patrie : *Jérusalem, Jérusalem, si jamais je t'oublie, que ma langue desséchée s'attache à mon palais !* En vain chercherait-on quelque

chose de plus touchant que ce psaume et de plus approprié à la circonstance où il est chanté. L'hymne et le reste de l'office sont aussi en harmonie parfaite avec les sentiments et les dispositions des Chrétiens dans cette mémorable journée. Tel est, en peu de mots, l'esprit de liturgie catholique dans la fête de la Toussaint. Il est temps de rapporter l'origine de cette solennité.

Dès les premiers siècles, l'Eglise célébra la fête annuelle de chaque Martyr. Ce jour-là, on s'assemblait au lieu où le héros chrétien avait remporté la victoire ; on environnait son tombeau dont la pierre servait d'autel, et on offrait l'auguste sacrifice en action de graces[1]. Mais bientôt le nombre des Martyrs augmentant, il ne fut plus possible d'assigner à chacun un jour de fête particulier. La difficulté devint bien plus grande lorsque l'Église eut envoyé dans le Ciel une multitude innombrable de Solitaires, de Vierges et de Confesseurs, dont Dieu se plaisait à constater la sainteté par d'éclatants miracles. Ces raisons amenèrent l'établissement d'une fête qui fut consacrée à honorer d'abord tous les Martyrs et ensuite tous les Saints en commun : donnons là-dessus quelques détails.

Marcus Agrippa, favori d'Auguste, avait fait bâtir un temple magnifique dédié à *Jupiter vengeur*[2]. Il voulait par là faire sa cour à l'empereur qui venait de rempor-

[1] Sacrificia pro eis, ut meministis, semper offerimus, quoties martyrum passiones et dies, anniversaria commemoratione celebramus. St. Cypr., *epist.* 34.

[2] *Jovi ultori.*

ter la fameuse bataille d'Actium sur Antoine et Cléopâtre. Ce temple fut appelé *Panthéon*, soit parce qu'on y révérait toutes les fausses divinités, soit parce que la figure de l'édifice représentait le Ciel, appelé par les Payens la *résidence de tous les Dieux*.

Ce chef-d'œuvre d'architecture est un demi-globe, sa hauteur est presque égale à sa largeur, il a cent cinquante-huit pieds de diamètre. On n'y voit ni piliers, ni fenêtres; le jour n'y descend que par une large ouverture de forme ronde qui est en haut et au milieu. La plupart des temples payens furent détruits, mais l'empereur Honorius voulut qu'on laissât subsister le Panthéon comme un monument de l'ancienne magnificence de l'empire.

En 607, le pape Boniface IV le fit ouvrir et purifier. Il le dédia sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les Martyrs, ce qui lui a fait donner le nom de *sainte Marie aux Martyrs*[1]. Il fut aussi appelé la *Rotonde* à cause de sa forme.

Le jour de la Dédicace chrétienne de ce temple fameux, fut un des plus solennels dont Rome ait été témoin. Le souverain Pontife, paré de tous les ornements de sa dignité, parut suivi d'un clergé nombreux et d'une foule immense. Dès la veille, on avait retiré des catacombes un grand nombre d'ossements et de reliques de Martyrs; on les vit arriver vers la basilique, portés sur vingt-huit chariots magnifiquement ornés. Combien ce triomphe des héros de la foi

[1] *S. Maria ad martyres.*

fut plus beau que celui des consuls et des empereurs payens! Les précieuses dépouilles arrivées dans le saint temple, le Pape le dédia en l'honneur de la sainte Vierge et de tous les Martyrs.

Vers l'an 731, le pape Grégoire III consacra aussi une chapelle dans l'église de Saint-Pierre, en l'honneur de tous les Saints. Depuis ces deux époques, on a toujours célébré à Rome la fête de tous les bienheureux habitants de la Jérusalem céleste. Elle ne semblait être que pour Rome aussi bien que le Panthéon et cette quantité surprenante de reliques qu'on y transféra. Mais le pape Grégoire IV étant venu en France en 836, engagea Louis-le-Débonnaire à la faire célébrer dans ses états. Le prince y consentit volontiers et bientôt la fête de tous les Saints fut universellement adoptée. Sixte IV lui donna une octave en 1480.

La solennité de la Toussaint a donc été établie 1° pour honorer tous les Saints dont il était impossible de faire la fête en particulier, soit parce que leurs noms ne sont écrits que dans le livre de vie, soit parce que leur fête n'a point de jour fixe pour les Fidèles; 2° pour rendre à Dieu des actions de grace des bienfaits dont il a comblé ses élus; 3° pour nous exciter à imiter leurs vertus; 4° pour encourager notre faiblesse et confondre notre lâcheté, en nous mettant sous les yeux cette multitude de Saints de tout âge, de tout sexe, de toute condition, et nous faisant contempler le bonheur ineffable dont ils jouissent et auquel nous sommes appelés; 5° pour solliciter la bonté de Dieu en faveur de ses enfants, par

les mérites de ces puissants intercesseurs ; 6° pour nous donner occasion de réparer les fautes qui ont pu nous échapper dans la célébration de chaque fête en particulier.

Pour célébrer dignement la solennité de la Toussaint, songeons que c'est une fête de famille ; la fête de nos parents, de nos amis, et qu'elle doit être un jour la nôtre. Se pourrait-il que nous ne prissions pas la terre à dégoût lorsque nous pensons que, par la miséricorde divine, nous sommes capables de parvenir à un bonheur immense qui ne finira jamais ? Comment alors ne pas renoncer à tout ce qui serait capable d'empêcher notre félicité, et ne pas saisir tous les moyens de nous en assurer la possession ? Comment n'être pas enflammés d'un désir ardent de nous voir admis dans la société des amis de Dieu, pour être couronnés avec eux d'une gloire éternelle ?

Un général qui, de simple soldat, était parvenu aux premiers grades de la milice par sa valeur et sa conduite, aimait à s'entretenir familièrement avec les soldats qu'il commandait. Et moi aussi, leur disait-il, j'ai porté le mousquet et fait sentinelle comme vous ; j'ai mené un genre de vie tout semblable au vôtre, et j'ai essuyé les mêmes fatigues. Il leur racontait que dans les siéges il avait creusé des tranchées, porté des fascines, qu'il avait toujours été le premier à monter à l'assaut, à forcer un poste dangereux. Il entrait dans le détail des divers moyens qui l'avaient fait passer successivement par les grades de sergent, de lieutenant, de capi-

taine, de colonel et d'officier général. Il est difficile de concevoir combien les soldats étaient animés par de pareils discours, et quelle impression faisait sur eux l'exemple qu'ils avaient devant les yeux. Ils ne se plaignaient plus des fatigues ni des dangers ; ils en faisaient un sujet de joie et d'ambition ; chacun d'eux les regardaient comme un moyen de s'avancer et de parvenir aux mêmes grades que leur général. Ils n'ignoraient cependant pas que rien n'était plus incertain que l'objet de leurs espérances, que la plus petite promotion s'achète par les plus grands dangers, et que, quand ils auraient de leur côté les succès les plus heureux, les exploits les plus brillants, la récompense et la distinction qu'ils avaient en vue était quelque chose de si extraordinaire, qui dépendait de tant de circonstances, et qui était si sujette aux caprices de la fortune, qu'ils ne devaient pas raisonnablement se la promettre.

Le cas est tout différent dans l'affaire du salut ; le succès dépend de notre propre cœur. Quelque immense que soit la gloire à laquelle nous aspirons, c'est Dieu lui-même qui nous invite à y prétendre et qui veut bien être notre lumière et notre force. Nous sommes sûrs, avec le secours de sa grace, laquelle ne nous manque jamais que par notre faute, de parvenir à ce bonheur qui n'aura point de fin, et qui surpasse toutes les pensées de notre esprit. Combien de Saints le possèdent déjà ! Ils nous ont tracé par leurs exemples la route que nous devons suivre ; ils étaient ce que nous sommes, voyageurs sur la

terre ; ils avaient la même nature. Elie, dit l'apôtre saint Jacques, était sujet aux mêmes infirmités que nous[1]. Ils se sont cependant tous sanctifiés. En vain voudrions-nous alléguer les obstacles que nous avons à surmonter, les Saints se trouvaient dans les mêmes circonstances, et peut-être dans des circonstances plus délicates. Combien eurent-ils à lutter contre les attraits de la volupté, contre les piéges de la grandeur, contre la séduction de la flatterie, contre l'injustice de leurs ennemis, contre les horreurs de la prison, contre la rage des persécuteurs, contre la cruauté des bourreaux ? Non-seulement ils triomphèrent de toutes ces difficultés, mais ils en firent encore des moyens de salut ; ils en devinrent plus attentifs à veiller sur eux-mêmes, plus fervents dans la prière, plus mortifiés, plus pénitents, plus appliqués à la pratique des bonnes œuvres[2].

Tels sont les vestiges que les Saints nous ont laissés en retournant dans la patrie[3] : pour arriver au même terme, il n'y a pas d'autre route. Si nous avons besoin de motifs, souvenons-nous de cette vérité : *il nous en coûtera plus pour nous damner que pour nous sauver*.

Nous venons dans ce grand jour de la Toussaint de rendre aux bienheureux habitants du Ciel le culte que tous les âges chrétiens leur ont rendu avant nous, et que les générations futures leur rendront quand

[1] *C.* v, *v.* 17.

[2] Godescard, *Toussaint.*

[3] Hæc sunt vestigia quæ sancti quique in patriam revertentes nobis reliquerunt. V. Bed. *Ser.* 18 *de Sanctis.*

nous ne serons plus : fondé sur la parole de Dieu et sur la tradition universelle, le culte des Saints est impérissable. Ce n'est pas ici le lieu d'en développer la nature ; on sait que les Catholiques honorent les Saints comme les amis de Dieu, comme des protecteurs puissants et fidèles, dont les prières obtiennent plus sûrement que les nôtres, les graces qui nous sont nécessaires. Mais ce qu'on connaît moins généralement, c'est l'histoire de la canonisation des Saints, c'est-à-dire la manière dont on s'y prend pour constater leur sainteté. Nous serons heureux si ce que nous allons en dire, tout en instruisant les Fidèles, contribue à leur faire admirer de plus en plus et la prudence divine, et la sagesse profonde de l'Eglise catholique. Intéressantes par elles-mêmes, les notions suivantes nous semblent avoir ici une utilité particulière, en ce qu'elles complètent l'histoire de la Toussaint.

Expliquons d'abord quelques mots que nous avons peut-être entendus et prononcés bien des fois sans y attacher un sens précis : *Serviteur de Dieu*, *Vénérable*, *Bienheureux*, *Saint*, *Béatification*, *Canonisation*.

Serviteur de Dieu. On appelle ainsi dans la langue de l'Eglise catholique, le Chrétien mort en odeur de sainteté [1].

Vénérable. Celui dont la réputation de sainteté est prouvée par un jugement légitime [2], c'est-à-dire, stric-

[1] Qui moritur cum fama sanctitatis. Bened. XIV. de *Beatif.* et *Canonis. SS.*, *liv.* I, *c.* 37.

[2] Cujus sanctitatis fama judiciali jure probata est, *id.*

tement parlant, celui dont le procès de béatification est commencé [1].

Bienheureux. Celui qui est béatifié, c'est-à-dire celui dont la sainteté est constatée par un jugement solennel, et à qui le souverain Pontife permet de rendre un culte dans certains pays, dans certains ordres religieux, jusqu'à la canonisation solennelle [2].

Saint. Celui qui est canonisé ; c'est-à-dire, dont le culte est permis dans toute l'Eglise catholique [3].

Béatification. D'après ce qui précède, il est facile de voir que la béatification est un acte par lequel le souverain Pontife déclare qu'une personne est bienheureuse après sa mort. En conséquence de la béatification, le Pape accorde à certaines personnes, à certains pays, le privilége d'honorer d'un culte déterminé celui qui est béatifié, sans encourir les peines portées contre ceux qui rendent un culte superstitieux. Les Saints qui ne

1 In quorum Beatificationis et Canonisationis causis commissio introductionis signata est ; non signatur enim commissio, nisi judiciali more constiterit, ex processu auctoritate ordinaria confecto, de fama sanctitatis et miraculorum, *id.*

2 Beatificatio est alicujus in beatos relatio; *ou, comme dit Benoît XIV :* Beatificationem esse actum quo S. R. Pontifex indulgendo permittit aliquem Dei servorum coli posse in aliqua provincia, diœcesi, civitate, aut religiosa familia, cultu quodam determinato, ac beatorum proprio, usquequo ad solemnem canonisationem deveniatur, *id.*, *c.* 39.

3 Canonisatio est alicujus beati in numerum sanctorum relatio; *ou, comme dit Benoît XIV :* Canonisationem esse S. Pontificis sententiam definitivam, qua decernit aliquem antea inter Beatos recensitum in Sanctorum catalogum esse referendum, et coli debere in toto orbe catholico, atque in universa ecclesia, cultu illo qui cæteris canonisatis præstatur, *id.*

sont que béatifiés, sont honorés d'un culte moins solennel que ceux qui sont canonisés. On ne peut les prendre pour patrons; leur office n'a point d'octave; le jour qu'on en fait l'office, ne peut être une fête de commandement; on n'en peut dire une Messe votive[1].

La béatification a été introduite depuis qu'on n'a procédé à la canonisation que par de longues procédures. Jusqu'au pape Alexandre VII, qui occupait le Saint-Siége au milieu du dix-septième siècle, on ne faisait la solennité de la béatification des Saints que dans l'église de leur ordre, s'ils étaient Religieux; ou dans celle de leur nation, s'il y en avait une à Rome. Ce fut le même Pape qui ordonna le premier que la béatification des Saints se ferait solennellement dans la basilique de Saint-Pierre, et la première qui se fit de la sorte fut celle de saint François de Sales, le 8 janvier 1662[2].

Canonisation. Suivant l'étymologie du mot, canonisation veut dire l'action par laquelle on met quelqu'un dans le *canon* ou catalogue des Saints. En effet, dans les premiers siècles de l'Eglise, les cérémonies de la canonisation consistaient à inscrire le nom du Saint dans les sacrés dyptiques, c'est-à-dire dans les tablettes qu'on lisait à la Messe, et qui contenaient le nom de la sainte Vierge, des Apôtres et d'autres Saints : noms sacrés que nous récitons encore chaque jour pendant les augustes mystères, en mémoire de cet antique usage. Le nom du Saint inséré dans les dyptiques, on érigeait sous son

[1] *Voyez* Castellinus, Lezana, Duranti.

[2] Bened. XIV, *t*. v, *liv*. I *c*. 24 et 39.

invocation des églises ou des oratoires, pour y offrir le saint sacrifice, remercier Dieu de son triomphe et implorer sa médiation.

Si maintenant nous voulons définir le mot canonisation suivant son acception actuelle, nous dirons que la canonisation est une déclaration légitime, solennelle et définitive, par laquelle le souverain Pontife met au canon, ou catalogue des Saints, une personne béatifiée. Le terme de canonisation n'est pas aussi ancien que la chose même, puisqu'on ne le trouve point avant le douzième siècle, et que le premier qui s'en soit servi est Uldaric, évêque de Constance, dans sa lettre au pape Calixte II, pour la canonisation de l'évêque Conrad[1].

La canonisation elle-même est aussi ancienne que l'Église. Le droit de canoniser lui appartient essentiellement. En effet, puisque Dieu permet et veut que nous honorions les Saints, il a dû donner à son Eglise le droit et le moyen de constater leur sainteté. Sans cela, le monde serait bientôt retombé dans la superstition et l'idolâtrie, d'où le Christianisme venait de le tirer. De là ce raisonnement péremptoire des Théologiens catholiques : c'est une hérésie de nier l'autorité de l'Église et du souverain Pontife pour la canonisation des Saints ; en effet, c'est une hérésie de nier que les Saints doivent être invoqués. Donc, l'Église a le droit de canoniser les Saints, c'est-à-dire de déterminer ceux dont la sainteté mérite le culte et l'invocation de leurs frères[2].

[1] Acta *SS. Bened.*, *n.* 88.

[2] Ab utilitate sanctos in nostris necessitatibus invocandi, potesta

Aussi, voyons-nous qu'elle en a fait usage dès sa première origine, dans ces beaux siècles où les Protestants eux-mêmes conviennent que l'Eglise romaine était la seule véritable et fidèle Epouse de Jésus-Christ. Les premiers Saints canonisés furent des Martyrs.

Admirons avec quelle maturité et quelle prudence l'Eglise constatait leur sainteté et autorisait leur culte. Lorsqu'un de leurs frères était jeté dans les fers et traduit devant les tribunaux pour la cause de la foi, les Chrétiens s'efforçaient d'obtenir tous les détails de la procédure. Pour atteindre ce but, deux moyens étaient employés; ou ils se mêlaient sans être connus, parmi les Payens, assistaient aux interrogatoires, et recueillaient avec un soin religieux les questions et les réponses qu'ils écrivaient en rentrant dans leurs demeures. Le jour de l'exécution, ils se trouvaient au lieu du supplice, entendaient les dernières paroles, voyaient les derniers actes du Martyr, et devenaient ainsi les témoins compétents de son sacrifice. Pour n'en citer qu'un seul exemple, c'est à ce premier moyen que nous devons en partie la relation du martyre de saint Taraque et de ses compagnons. A défaut de ces témoignages, nos Pères dans la foi avaient recours aux greffiers des tribunaux, dont ils achetaient, quelquefois pour de

canonisandi causam habet et fundamentum. Unde *Banes.*, in 2, 2, D. Th. *q.* 1, *a.* 10, sic ait : Hæreticum est negare authoritatem in Ecclesia et Pontifice ad sanctos canonisandos, hæreticum enim est dicere Sanctos non esse invocandos; ergo authoritas est in Ecclesia ad Sanctos canonisandos. Bened. XIV, *liv.* 1, *c.* 3.

grandes sommes, la permission de prendre copie de la procédure. Les trois premières parties des actes de saint Taraque dont nous avons parlé, furent payés deux cents deniers au greffe des registres proconsulaires d'Asie.

Mais de quelque manière qu'on se fût procuré les actes des Martyrs, la relation en était préalablement envoyée à l'Evêque dans le diocèse duquel le Saint avait souffert la mort. Après l'avoir mûrement examinée, l'Evêque l'envoyait au Métropolitain : c'est à lui qu'était réservé le jugement ecclésiastique par lequel on décernait un culte public au Martyr. Ce jugement ecclésiastique fut *toujours* de rigueur. Et suivant Saussay, cité par Benoît XIV, le Métropolitain ne le portait qu'après avoir consulté les Evêques, ses suffragants [1].

La même marche et les mêmes formalités furent appliquées à la canonisation des confesseurs, c'est-à-dire des serviteurs de Dieu qui avaient confessé la foi, non par leur sang, mais par l'héroïsme de toutes les vertus qu'elle enseigne [2]. Ce n'est qu'après le prononcé du jugement ecclésiastique, constatant la sainteté du serviteur de Dieu, qu'on procédait à la canonisation. Elle consistait simplement, comme nous l'avons déjà dit, à mettre son nom dans les dyptiques des Saints, qu'on lisait à la Messe.

Telle fut, jusqu'au douzième siècle, la manière de canoniser. Mais depuis le pape Alexandre III, qui occu-

[1] *Lib.* 1, *c.* III.
[2] *Id.*, *c.* VI.

pait le Saint-Siége en 1161, la discipline changea pour des raisons graves qu'il serait trop long de rapporter ici[1]; et le droit de béatifier et de canoniser, fut réservé au souverain Pontife, privativement à tout autre.

A partir de cette époque, et suivant la discipline actuelle, voici de quelle manière on procède à la béatification et à la canonisation des Saints. Lorsqu'une personne est morte en odeur de sainteté, et que le bruit se répand qu'elle opère des miracles, l'Évêque du lieu, sur le témoignage de témoins dignes de foi, dresse un procès-verbal constatant la réputation de sainteté et le bruit des miracles[2]. On l'envoie à Rome à la Sacrée Congrégation des Rites. Là il est ouvert, étudié et examiné avec grand soin. S'il semble qu'il y ait lieu à suivre, on en fait part au souverain Pontife, qui nomme un Cardinal de la Congrégation des Rites, *rapporteur de la cause*. Celui-ci est chargé de procurer toutes les pièces nécessaires à l'instruction du procès, dont il donne communication à la Congrégation. On nomme *postulateurs de la cause* ceux qui sont nommés pour procurer la mise en jugement de la béatification et de la canonisation.

La Congrégation des Rites forme alors un véritable jury : voici les membres qui le composent, et la manière dont ils procèdent.

1° Un président, c'est le Cardinal rapporteur de la cause.

[1] *Voyez* Benoît XIV, *lib.* 1, *c.* III.

[2] De fama sanctitatis et miraculorum.

2° Des avocats *pour*, ce sont les Cardinaux postulateurs de la cause.

3° Deux avocats *contre*, qu'on appelle le promoteur et le sous-promoteur de la foi. L'office du promoteur de la foi consiste à élever toutes les difficultés imaginables sur le fait et sur le droit, afin que la vérité se découvre et que la cause soit mise au néant, s'il y a lieu. Le sous-promoteur est le conseiller du promoteur. Il fait serment de garder le secret, et c'est avec lui que le promoteur confère de toutes les objections qui peuvent se proposer contre la cause en question. Le sous-promoteur assiste aux débats, reçoit communication de toutes les pièces, afin qu'il puisse les juger par lui-même et y trouver des difficultés.

4° Plusieurs notaires ou greffiers qui prêtent serment de transcrire les pièces, dépositions, etc., avec la plus scrupuleuse fidélité.

5° Un archiviste qui conserve sous clefs les pièces du procès, dont on tire quatre exemplaires : un pour le notaire, un pour le secrétaire, un pour le promoteur de la foi, le quatrième reste aux archives.

6° Un interprète. Il arrive dans certains procès que des pièces sont en langues étrangères. Pour les traduire, le Cardinal rapporteur de la cause choisit, avec le consentement du promoteur de la foi, un interprète qui fait serment de traduire avec fidélité. En même temps on nomme en secret une personne digne de confiance et qui prête serment d'examiner l'exactitude de la traduction.

7° Des jurisconsultes habiles, afin d'étudier toutes les questions relatives aux droits qui peuvent se présenter dans le cours des débats.

9° Des médecins, des physiciens, des chirurgiens, des mathématiciens, qu'on consulte lorsqu'il est questions des miracles et qui sont obligés de donner leurs réponses par écrit.

Telle est la composition de ce tribunal appelé à juger dans la cause la plus solennelle où un homme puisse paraître.

Voici maintenant de quelle manière on procède. Et d'abord, on ne s'occupe de la béatification d'un serviteur de Dieu que cinquante ans après sa mort. Cette règle ne souffre d'exception que dans certains cas très-rares d'une sainteté tout à fait extraordinaire. Il est bien glorieux pour le B. Alphonse de Liguori d'avoir été, de notre temps, l'objet d'une semblable exception.

La Sacrée Congrégation des Rites commence par examiner les ouvrages du serviteur de Dieu, s'il en a composé. La moindre proposition contraire aux bonnes mœurs ou à la foi catholique, suffit pour faire mettre à tout jamais sa cause au néant. L'examen des ouvrages fini, on suspend le cours de la procédure pendant dix ans, afin de laisser à l'opinion le temps de se manifester, et à la Congrégation celui de découvrir les ouvrages du serviteur de Dieu qui auraient pu échapper à sa connaissance.

Au bout de dix ans, les postulateurs de la cause sol-

licitent les lettres *remissoriales*. Ce sont des lettres ou bulles par lesquelles le Saint-Père nomme des commissaires pour examiner sur les lieux où le serviteur de Dieu a vécu, l'héroïsme de ses vertus et la certitude de ses miracles. Ces vertus sont les trois vertus théologales : la foi, l'espérance et la charité ; et les quatre vertus cardinales : la force, la prudence, la tempérance et la justice.

L'examen fini, la Sacrée Congrégation examine les rapports des commissaires, les dépositions des témoins, les pièces justificatives, etc. etc. Epluché dans le sein de la Congrégation, le procès avec toutes ses pièces est ensuite soumis à l'examen du Consistoire, ou assemblée générale de tous les Cardinaux, Archevêques et Evêques de la cour de Rome[1]. Les réunions se succèdent ; le souverain Pontife en personne préside à plusieurs, demande l'avis de tous les Cardinaux, de tous les Consultants, sans donner lui-même le sien, se recommande à leurs prières, en ordonne de publiques ; en un mot, n'omet rien de tout ce qui peut l'éclairer. Si après toutes ces précautions, le Vicaire de Jésus-Christ est convaincu, il publie la bulle qui autorise à procéder à la cérémonie de la béatification.

Dites, maintenant, hommes qui que vous soyez, connaissez-vous sur la terre un tribunal qui agisse avec plus de sagesse et de prudence? Ou la vérité touchant des faits et des faits palpables est impossible à constater, ou bien il faut convenir qu'avec tant de pré-

[1] Benoît XIV, *liv.* 1, *c.*, *t.* VII.

cautions et d'infatigables recherches elle doit nécessairement se faire jour. Aussi n'est-il pas un homme de bonne foi qui doute de la *validité* des canonisations catholiques.

A ce propos, nous rapporterons l'anecdote si connue, qui arriva dans le dernier siècle. Un des plus grands hommes de cette époque, le pape Benoît XIV, n'étant encore que le cardinal Lambertini, fut nommé rapporteur dans une cause de béatification. Comme il était un jour occupé dans son cabinet à compulser un énorme dossier, deux Protestants anglais vinrent lui rendre visite. La conversation était à peine commencée, qu'un envoyé du Saint-Père apporta au Cardinal l'ordre de se rendre sur-le-champ auprès de Sa Sainteté. Le Cardinal pria ses nobles visiteurs de l'excuser, et les engageant à l'attendre : Si vous voulez, leur dit-il, examiner ce dossier, vous trouverez le temps moins long. La proposition fut acceptée.

Procédures, dépositions de témoins, relations de miracles, tout fut compulsé, visité, examiné pendant l'absence du Cardinal, qui se prolongea beaucoup plus qu'il ne s'y attendait.

Eh bien ! dit-il en rentrant, que pensez-vous de nos procédures ? Si le personnage dont il est question dans les pièces que nous avons parcourues, répondirent les deux Anglais, n'est pas canonisé, vous ne canoniserez jamais personne. — Les preuves vous semblent donc suffisantes ? — Et au-delà. — Nous sommes plus difficiles que vous ; s'il n'arrive pas d'autres témoignages,

la cause sera mise au néant. Et les deux Anglais, à qui le Cardinal donna une idée des précautions employées par la Congrégation des Rites dans les affaires de béatification, se retirèrent avec un préjugé de moins, en disant tout haut que les Saints de l'Eglise romaine étaient de *bon aloi ;* et qu'eux-mêmes, tout honnêtes gens qu'ils se croyaient, ne voudraient pas que leur probité fût *passée à de pareilles étamines.*

Il nous reste à parler de la cérémonie solennelle de la béatification et de la canonisation.

Oh ! c'est vraiment un beau jour que celui où, convaincue par le double témoignage du Ciel et de la terre, c'est-à-dire par les miracles et par un long détail des preuves juridiques de la sainteté et du bonheur éternel de l'un de ses enfants, l'Eglise le place sur ses autels et l'offre à la vénération de l'univers. Du haut de son trône, immortel comme la vérité qui y est assise, le souverain Pontife publie une bulle pour annoncer ce grand jour ; la ville éternelle s'émeut, le monde catholique tressaille de bonheur et d'espérance, et des contrées lointaines partent de nombreux pélerins pour assister à la fête. Une indulgence plénière est accordée à tous les Fidèles qui, après avoir reçu les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, se trouveront à la Messe solennelle qui sera célébrée pour la béatification dans la basilique du Vatican, c'est-à-dire dans l'église de Saint-Pierre.

Ce temple auguste, digne de Rome et du monde, est orné avec un goût et une magnificence dont on ne trouve d'exemple à Rome même que ce jour-là. Sur le frontispice

paraît, à une grande hauteur, au milieu des plus vives lumières, l'image du Saint qui s'envole au Ciel, porté par les Anges ; au-dessous brillent encadrées dans l'or les armes du Pontife régnant, celles du roi dans les états duquel le bienheureux a pris naissance, celles de la ville où il a vu le jour, enfin, si c'est un Religieux, les insignes de l'ordre auquel il appartient.

Si vous franchissez le seuil sacré, vous vous croyez transporté au Ciel. Vos pieds marchent sur de riches tapis ; depuis la voûte à la base des piliers, tout le contour du temple immense est tendu de velours cramoisi, qui retombe de distance en distance en larges festons, pleins de magnificence et de grace. Des tableaux aux cadres dorés, des emblêmes où l'or et la soie mêlent leurs vives couleurs, des sentences en lettres d'or, placés à droite et à gauche, vous redisent les vertus, les actes sublimes, les paroles et la vie du Saint. Au fond du temple, devant vos yeux, à une grande élévation au-dessus de l'autel ou confession de Saint-Pierre, est suspendu le portrait du Saint, montant au Ciel, la tête environnée de l'auréole : mais ce portrait est encore voilé. Bientôt il sera mis à découvert.

De chaque côté de l'autel sont rangés en fer à cheval des trônes brillants d'or et de pourpre, destinés aux Cardinaux, aux Prélats de la cour romaine, aux Consultants de la Sacrée Congrégation. Au-dessus du Sacré Collége apparaissent des tribunes magnifiquement décorées où se placeront les rois et les reines, les princes et les princesses, tous les nobles étrangers que l'auguste cé-

rémonie attire des diverses parties du monde catholique.

Pour éclairer ce magnifique spectacle, brillent dans toutes les parties du Temple, des lustres, des candelabres, des girandoles étincelants d'innombrables lumières. A cette vive clarté qui réjouit la vue, se mêle, pour le plaisir de l'odorat, l'encens des parfums ; de distance en distance, sont de superbes vases de fleurs, d'où s'exhalent de suaves odeurs, et sur tous les autels des cassolettes d'or et d'argent, où brûlent les aromates les plus exquis.

Si dans cette fête auguste les sens sont satisfaits, l'imagination, l'esprit et le cœur sont inondés des plus pures jouissances. Pour animer la solennité, plusieurs grands chœurs de musiciens, placés aux différents points de la vaste Basilique, accompagnent du son de leurs instruments les accents mélodieux de ces voix si étendues, si fraîches et si pures, qu'on n'entend que dans cette Rome, maîtresse de la foi et centre des beaux-arts.

Lorsque l'heure de la cérémonie approche, la garde pontificale vient se ranger autour du sanctuaire, afin d'ajouter à la pompe de la fête et de maintenir un ordre parfait. Cependant, tous les Cardinaux, tous les Prélats des différentes congrégations, tous les généraux d'ordre ont pris place. Aux tribunes réservées paraissent les nobles personnages qui doivent les occuper. Et plus d'un roi, je vous assure, s'estime bien heureux d'assister au triomphe du plus humble peut-être de ses nombreux sujets. Enfin, les vastes portes de l'immense Basilique

ont roulé sur leurs gonds d'airain, et les flots pressés d'un peuple innombrable, se sont précipités dans son enceinte. Et tous ces hommes étrangers ou nationaux, Catholiques ou dissidents, sont là dans un religieux silence, attendant ce qui va se passer.

Tout à coup paraît le Cardinal, Grand-Maître des cérémonies, revêtu de la chappe d'or et la mitre en tête ; il s'avance accompagné de deux Chanoines de Saint-Pierre, monte avec eux sur une estrade élevée, et lit à haute voix le bref du Saint-Père pour la béatification du serviteur de Dieu.

La lecture finie, le Cardinal célébrant vient au pied de l'autel, accompagné des Diacres et Sous-Diacres de l'Église romaine, et entonne l'hymne du triomphe, le *Te Deum*. La dernière note est encore sur ses lèvres, qu'une main invisible tire le voile qui cachait le tableau du Bienheureux, suspendu au-dessus de l'autel. A ce moment sublime, Cardinaux, Pontifes, Rois, Princes, Magistrats, toute la foule immense du peuple, tombent à genoux et se prosternent le front contre terre pour vénérer la sainte image. Et l'orgue fait entendre sa grande voix, et les mille instruments de musique éclatant à la fois, font retentir les voûtes du Temple, et toute l'artillerie du château Saint-Ange y ajoute son imposante harmonie, mêlée aux décharges de mousqueterie et au son de toutes les cloches de la ville éternelle.

O moment solennel ! heureux ceux qui ont éprouvé une fois dans leur vie les indéfinissables sentiments que vous imprimez ! Triomphe auguste, oh ! que vous laissez

loin derrière vous tous les triomphes de l'ancienne Rome avec leurs éléphants et leurs chars d'ivoire, et leurs peuples d'esclaves enchaînés ! Ici du moins il n'y a point de larmes, ou ce sont des larmes de bonheur.

La prostration finie, les chœurs de musique continuent et achèvent le *Te Deum*. Alors le premier Diacre chante le verset : *Priez pour nous, bienheureux N.* Et les chœurs répondent : *Afin que nous devenions nous-mêmes dignes des promesses de Jésus-Christ*. Le Cardinal célébrant ajoute l'oraison composée en l'honneur du Bienheureux, dont il encense l'image. Puis, se revêtant des habits pontificaux, il offre les saints mystères en l'honneur du nouvel habitant des Cieux. La Messe finie, le Procureur de la cause distribue à tous les assistants l'image du Bienheureux, peinte ou imprimée, encadrée ou dorée avec plus ou moins de richesse, suivant la qualité des personnes[1]. Telles sont, en abrégé, les cérémonies de la béatification.

Elles datent, comme nous l'avons dit, de l'époque où l'Eglise jugea convenable de ne procéder à la canonisation que par des procédures longues et nombreuses. La béatification est, en effet, une canonisation commencée. Pour passer de l'une à l'autre, il faut qu'à partir de sa béatification, le Bienheureux ait opéré des miracles[2]. Lorsqu'ils ont lieu, la Congrégation des Rites recommence sur ces nouveaux miracles les informations, les examens, les procédures, qui avaient eu lieu

[1] Benoît XIV, liv. I, c. 24. et Appendix ad *c.* 24

[2] Benoît XIV, *liv.* I, *c.* 39.

pour la béatification. Ce n'est qu'après les avoir constatés, que l'on procède à la canonisation.

Les cérémonies de la canonisation diffèrent peu de celles de la béatification[1]. Le jour de la fête, Rome présente le même enthousiasme; Saint-Pierre est décoré avec la même richesse. Dès le matin a lieu une procession magnifique, dans laquelle on porte en triomphe l'image du Bienheureux qui va recevoir les derniers honneurs que l'Eglise de la terre puisse rendre à ses enfants.

Au retour de la procession, à laquelle il assiste en personne, le souverain Pontife monte sur son trône, dressé dans la Basilique de Saint-Pierre. L'avocat consistorial, au nom du Cardinal, procureur de la cause, s'avance et supplie Sa Sainteté d'admettre au nombre des Saints le Bienheureux dont le procès a été jugé. A cette demande, le Prélat secrétaire des brefs pour les princes, répond au nom du Pontife : *Il faut prier instamment dans cette grande affaire, afin que le Seigneur nous donne ses lumières.*

Tout le monde se met à genoux, et on invoque tous les Saints du Ciel en chantant leurs litanies. L'avocat consistorial s'avance de nouveau et demande la canonisation. A cette seconde prière, le Prélat secrétaire répond : *Il faut encore redoubler d'instances et de prières.* Et on s'adresse à l'Esprit de lumière, à cet Esprit qui dirige l'Eglise, et qui est avec elle tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. On se met à genoux et on chante le *Veni Creator*.

[1] Benoît XIV, *liv.* I, *c.* 39.

L'avocat se présente une troisième fois devant le trône pontifical et sollicite la canonisation. Alors le souverain Pontife prononce la sentence solennelle par laquelle il déclare et définit que tel Bienheureux doit être mis au rang des Saints. A ce décret succède le chant du *Te Deum*, après lequel le Vicaire de Jésus-Christ célèbre la Messe en l'honneur du Saint.

Le soir, après Vêpres, le souverain Pontife se rend de nouveau à l'église de Saint-Pierre, accompagné de tout le Sacré Collége. Là, au milieu d'un peuple immense, il adore le Saint-Sacrement, puis vient à l'autel où reposent les reliques du nouveau Saint, lui adresse de ferventes prières, prend son image, la baise avec respect et la présente aux hommages de la foule empressée[1]. Et de douces larmes coulent avec des prières; et des regards d'amour, et des sentiments de confiance, et des transports de bonheur montant vers le Saint, commencent pour lui, sur la terre, ce délicieux triomphe qui durera désormais autant que les siècles. Enfin, lorsque la nuit, descendant du haut des sept collines, est venue étendre ses sombres voiles sur la ville éternelle, un nouveau spectacle commence. Des feux de joie et une illumination magnifique comblent la joie d'un peuple destiné à tous les grands spectacles, et rendent Rome plus belle et mille fois plus heureuse qu'aux jours du triomphe de ses antiques Césars.

Mais le bonheur des Romains s'étend bien au-delà des limites de leur cité. La canonisation d'un Saint est

[1] Benoît XIV, *liv.* I, *c.* 39.

un événement immense dont le retentissement se fait sentir jusqu'aux extrémités du monde catholique. Des millions de cœur se dilatent à cette heureuse nouvelle. Le riche et le pauvre s'en réjouissent également. Elle dit à l'un et à l'autre : La porte du Ciel est encore ouverte, ses tabernacles sont accessibles à tous, et chacun aime à entendre cette voix qui sort du fond de sa conscience et qui dit : Et moi aussi je peux être un Saint. Et qui pourrait compter combien de courages abattus cette voix consolante a relevés ; combien d'actions héroïques elle a fait pratiquer ?

Oh ! oui, laissez-moi le dire, elle est bien morale cette cérémonie solennelle de la béatification et de la canonisation. Il est donc sur la terre un tribunal où la vertu, persécutée, méconnue, calomniée, trouve enfin une éclatante justice. Ici nulle acception de personnes ; soyez riche ou pauvre, savant ou ignorant, maître ou esclave, soyez né dans les glaces du pôle ou dans les brûlantes régions du midi, en Europe, en Asie, dans la hutte du nègre de l'Afrique centrale ou dans le hamac du sauvage américain, à Rome ou aux extrémités les plus reculées de l'Inde et du Japon, il n'importe. Avez-vous pratiqué, dans un degré héroïque, toutes les vertus qui sont la base de la société et de la Religion ; avez-vous été, en d'autres termes, l'enfant docile du Père céleste et le bienfaiteur de vos semblables par vos exemples, par vos prières, sinon par vos libéralités et vos institutions ? Il suffit ; c'est tout ce qu'on examine, c'est tout ce qu'on demande pour vous placer

sur les autels du monde catholique, rendre votre nom immortel et vous faire offrir de générations en générations, à vous pauvre berger, humble laboureur, des honneurs que les monarques, avec toute leur puissance, n'obtiendront jamais

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir destinés au bonheur du Ciel, faites-nous la grace de le mériter.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me dirai souvent : Je veux être un grand Saint*[1].

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — FÊTE DE LA TOUSSAINT.

Q. Quelle fête célébrons-nous le premier novembre ?

R. Le premier novembre nous célébrons la fête de tous les Saints, vulgairement la Toussaint. Dans l'office de ce jour, l'Eglise nous porte à un sentiment de joie et à un sentiment de mélancolie. Dans l'Epître, elle

[1] Le jour de la Toussaint, on lira avec un plaisir infini le 48e chap. du 3. liv. de l'*Imit.* ou le ch. 35 des *Soliloques* de saint Augustin *de desiderio et siti animæ ad Deum.*

nous encourage en nous disant qu'il y a des Saints de tous les pays et de tous les âges. Dans l'Evangile, elle nous marque les vertus que nous devons pratiquer pour y arriver. Dans la Préface, elle nous dit que les Saints sont nos frères, qu'ils nous regardent avec amour et qu'ils nous aident de leurs puissantes prières. A Vêpres, elle nous rappelle que nous sommes en exil et nous fait soupirer avec les Israélites captifs à Babylone, pour la Jérusalem céleste notre véritable patrie.

Q. La fête de la Toussaint est-elle bien ancienne?

R. La fête de la Toussaint remonte au septième siècle. Elle fut établie à Rome, par le pape Boniface IV, elle passa ensuite dans toute la chrétienté.

Q. Pourquoi fut-elle établie?

R. Elle fut établie : 1° pour honorer tous les Saints, surtout ceux que nous ne connaissons pas ou dont la fête n'a pas de jour fixe dans l'année; 2° pour remercier Dieu des graces dont il a comblé ses élus; 3° pour nous exciter à imiter les vertus des Saints; 4° pour nous donner occasion de réparer les fautes que nous avons pu commettre dans la célébration de chaque fête en particulier.

Q. Que faut-il faire pour célébrer dignement la Toussaint?

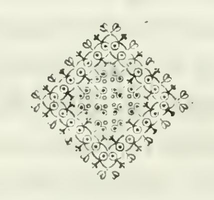
R. Pour célébrer dignement la Toussaint, il faut exciter dans notre cœur un grand désir du Ciel et un grand dégoût pour la terre; prendre la résolution généreuse d'imiter les Saints de notre âge, de notre état, de notre condition, en nous demandant, avec saint Augus-

tin : Pourquoi ne pourrais-je pas faire ce que tant d'autres ont pu ? Enfin, nous approcher avec ferveur des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir destinés au bonheur du Ciel ; faites-nous la grace de le mériter.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me dirai souvent : Je veux être un grand Saint.*



LIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Jour des Morts.—Ses harmonies. — Son origine. — Ses fondements dans la tradition.— Son établissement. — Tendresse de l'Église. — Plaintes des Trépassés. — Funérailles chrétiennes.

Le jour de la Toussaint, l'Eglise prend à tâche d'ébranler toutes les fibres de notre cœur. On voit qu'elle veut frapper un grand coup et produire un grand effet : le dégoût de la terre, le désir du Ciel, la tendre compassion, la charité universelle entre tous ses enfants. Si le matin de cette mémorable journée, la pompe de ses cérémonies, l'allégresse de ses hymnes, offrent l'expression d'une joie sans mélange, le soir, à ses cantiques, viennent se mêler de longs soupirs ; il y a des larmes dans sa voix. Bientôt la scène déjà modifiée change tout à fait. Aux chants de joie, aux soupirs de l'exil, succèdent des sons lugubres; des ornements de deuil remplacent les chappes aux ramages d'or, et voilà que nous n'apercevons plus dans le temple saint qu'un monument funèbre, couvert de larmes et d'ossements.

Qu'est-ce que tout cela? C'est une nouvelle fête, la fête des Morts. Tendre mère, l'Eglise veut qu'aujourd'hui soit une fête de famille; et elle se présente à nos

yeux dans ses trois états différents : triomphante dans le Ciel, exilée sur la terre et gémissante au milieu des flammes expiatoires. Et les cantiques du Ciel, et les soupirs de la terre, et les gémissements du Purgatoire qui, dans ce jour, se succèdent, se mêlent, se répondent, nous font souvenir que des liens mystérieux unissent en un seul corps tous les enfants du Christ; que les trois Eglises, comme trois sœurs, se donnent la main, s'encouragent, se consolent, se soulagent jusqu'au jour où, s'embrassant dans les Cieux, elles ne formeront plus qu'une Eglise éternellement triomphante.

Voyez quelle magnifique harmonie ! Il en est une autre qu'il est impossible de ne pas remarquer. Oh ! que le jour est bien choisi pour célébrer la fête des Morts ! Ces oiseaux qui émigrent, ces jours qui diminuent, ces feuilles qui tombent et qui roulent à nos pieds sur les chemins, chassées par l'Aquilon, ce Ciel qui s'assombrit, ces nuages grisâtres, précurseurs des frimats, tout ce spectacle de décadence et de mort n'est-il pas merveilleusement propre à remplir notre ame des graves pensées que l'Eglise veut nous inspirer ?

Ce n'est pas tout encore. Comme toutes les autres et peut-être plus que les autres, la fête des Trépassés resserre les liens de famille. On voyait autrefois et on voit encore aujourd'hui dans les campagnes, les frères, les sœurs, les parents, les voisins, se réunir sur le cimetière, prier et pleurer sur les tombes des aïeux, offrir des aumônes pour obtenir la paix à leurs chers défunts. Et, croyez-moi, si dans le cours de l'année il

s'est élevé quelques nuages de division entre ces hommes, ils disparaissaient ce jour-là : on est si près de s'aimer quand on prie et qu'on pleure ensemble !

Dans certaines villes[1], l'homme du guet parcourait toute la nuit les rues de la cité ; il s'arrêtait à tous les vingt pas, faisait retentir sa sonnette et criait ces paroles : *Réveillez-vous, gens qui dormez, priez pour les trépassés.* Pourquoi faut-il que ces touchants usages aient disparu ? Depuis que nous avons oublié nos morts, nous sommes devenus froids à l'égard des vivants : l'égoïsme a desséché tous les cœurs, l'égoïsme qui dégrade l'homme, tue la famille et bouleverse la société.

Mais il est temps de parler de l'établissement de la fête des Morts. Dès le principe, l'Eglise a prié pour tous ses enfants quand ils mouraient. Ses prières étaient des supplications pour ceux qui en avaient besoin, et des actions de graces pour les Martyrs. On renouvelait le sacrifice et les supplications au jour anniversaire de leur mort. Tertullien le dit expressément : *Nous célébrons l'anniversaire de la Nativité des Martyrs*[2]. Et plus loin : *Suivant la tradition des ancêtres, nous offrons le sacrifice pour les défunts au jour anniversaire de leur mort*[3]. Les autres Pères nous offrent les mêmes témoignages[4]. Bien plus, l'Eglise qui s'est toujours montrée si bonne et si tendre pour ses enfants, avait, dès

[1] A Nevers, en particulier.

[2] Pro natalitiis annua die facimus. *de Cor. milit.*

[3] Ex majorum traditione pro defunctis annua die facimus. *Id.*

[4] St. Cyp. *lib.* 1. *epist.* 9 ; St. Greg. Naz., *orat.* 10.

le commencement, deux manières de prier et d'offrir le sacrifice pour les morts. L'une pour chacun d'eux ou pour quelques-uns en particulier[1]; l'autre pour tous les morts en général, afin que sa charité embrassât ceux qui n'avaient ni proches, ni amis qui pussent s'acquitter de ce devoir de piété à leur égard[2].

L'Eglise avait donc des recommandations et des sacrifices pour tous les morts en général, décédés dans sa communion. Elle en usait ainsi avant le temps de saint Augustin. Il est fort ancien, dit ce Père, et universellement reçu dans toute l'Eglise, l'usage de prier pour tous ceux qui sont morts dans la Communion du corps et du sang de Jésus-Christ[3].

Cependant nous ne voyons pas qu'il y eut une fête particulière pour recommander à Dieu tous les morts; nous voyons bien les fondements sur lesquels on a pu l'établir, car si dès sa naissance l'Eglise, suivant le témoignage des Pères, a prié et sacrifié pour les morts en particulier et pour tous les morts en général, si dans toutes les liturgies et dans toutes les Messes de l'année on a prié pour tous les morts en commun, n'est-il pas évident qu'on a pu, sur ces fondements, établir une fête parti-

[1] Tertul., *Exorth. ad Cast.;* St. Aug., *Conf. lib.* 9. *c.* ultim.

[2] Non sunt prætermittendæ supplicationes pro spiritibus mortuorum; quas faciendas pro omnibus in christiana et catholica societate defunctis, etiam tacitis nominibus quorum cumque sub generali commemoratione suscepit ecclesia; ut quibus ad ista desunt parentes, aut filii, aut qui cumque cognati, vel amici, ab una eis exhibeantur pia matre communi. *De cura pro mort.* c. 4.

[3] Serm. 32. *de Verb. Apost.*

culière pour remplir ce devoir envers les morts avec plus de soin et d'application[1]?

La chose eut lieu en effet, et la gloire éternelle de la Franche-Comté, alors connue sous le nom de Bourgogne, sera d'avoir donné naissance à cette pieuse institution. C'était au dixième siècle. Issu d'une des plus illustres familles de Bourgogne, le bienheureux Bernon, abbé de Beaume-les-Messieurs, près de Lons-le-Saulnier, venait de fonder l'abbaye de Cluni. L'illustre fille avait hérité de la piété de sa mère envers les morts. Les saintes pratiques de Baume passèrent à Cluni ; la commémoration générale des trépassés y fut rendue stable et perpétuelle par un décret de l'an 998. En voici la teneur. C'est le chapitre général de Cluni qui parle :

« Il a été ordonné par notre bienheureux père dom Odilon, du consentement et à la prière de tous les Frères de Cluni, que, comme dans toutes les églises on célèbre la fête de tous les Saints le premier jour de novembre, de même chez nous on célébrera solennellement, en cette manière, la commémoration de tous les Fidèles qui sont morts. Le jour de la fête de tous les Saints, après le chapitre, le doyen et les Céleriers feront l'aumône de pain et de vin à tous ceux qui se présenteront. Après Vêpres on sonnera toutes les cloches et on chantera les Vêpres des morts. La Messe sera solennelle, les Frères chanteront le Trait, tous offriront en particulier, et on nourrira douze pauvres. Nous voulons que ce décret s'observe à perpé-

[1] Thomassin, *des fêtes.*

tuité, tant en ce lieu qu'en tous ceux qui en dépendent; et si quelqu'un observe comme nous cette institution, il participera à nos bonnes intentions. » Tel est le décret de Cluni.

Cette pieuse pratique passa bientôt à d'autres églises. Celle de Besançon fut la première à l'adopter. C'était en quelque sorte son bien et son patrimoine qui lui revenait, consacré par le suffrage des saints amis de Dieu. Peu après, la commémoration générale des morts, le lendemain de la Toussaint, était commune à toute l'Eglise catholique.

Terminons ce que nous avons à dire sur l'origine de cette fête, par une remarque bien propre à faire ressortir l'immense charité de l'Eglise notre mère. La commémoraison générale des trépassés, n'est qu'un supplément à toutes les autres fêtes, offices et sacrifices de l'année. Elle a cela de commun non-seulement avec la fête de la Toussaint, mais encore avec celle de la Trinité et du Saint-Sacrement. En effet, dans toutes les fêtes, dans tous les offices ou sacrifices de l'année, on rend un honneur suprême à la Trinité, par l'adorable sacrifice de l'Eucharistie où Jésus-Christ est immolant et immolé avec tous ses Saints qui y sont nommés, au moins en général. Aussi les fêtes particulières de la Trinité, du Saint-Sacrement et de tous les Saints, n'ont été établies que comme supplément de la fête générale, pour renouveler l'attention et la ferveur avec laquelle nous devons la célébrer pendant toute l'année. Il en est de même de la commémoration générale des

morts. L'Eglise l'a instituée pour suppléer aux prières et aux sacrifices qui se font pour eux tous les jours, et nous avertir que nous devons nous acquitter de nos devoirs à leur égard, avec une attention et une piété toute nouvelle.

Nous ne répéterons pas ici l'explication des motifs que nous avons tous de prier pour les morts[1] ; nous nous contenterons d'offrir aux réflexions des Chrétiens la pensée suivante.

La gloire de Dieu, la charité, la justice, votre intérêt, tels sont les puissants motifs que vous avez de prier pour les défunts. Puissiez-vous accomplir la tâche que la nature et la Religion vous imposent de concert, de manière à faire cesser cette voix plaintive, cette voix accusatrice qui s'élève du Purgatoire et frappe incessamment l'oreille du Chrétien attentif : *Hominem non habeo, hominem non habeo* : je n'ai personne ! je n'ai personne ! Le premier qui fit entendre ces pénibles paroles, fut le paralytique dont il est parlé dans l'Evangile. Perclus de tous ses membres, ce malheureux était depuis trente-huit ans enchaîné sur les bords de la piscine probatique. Toujours exposé aux regards de la foule immense que la curiosité ou le désir de la guérison amenait en ce lieu célèbre, son mal était connu de toute la Judée. Et dans cette foule il y avait à n'en pas douter, des parents, des connaissances, des amis de cet infortuné, si les infortunés avaient des amis. Que demandait-il pour être délivré? Le simple effort d'une main charitable qui

[1] Deuxième partie du *Catéch.*, leçon xx.

le poussât dans la piscine au moment où l'Ange du Seigneur venait agiter l'onde salutaire. Et toutefois il attendait ce faible service, il l'implorait en vain depuis trente-huit ans.

N'est-ce pas là, dites-moi, la vive image des ames du Purgatoire? Retenues par la justice divine dans d'horribles souffrances, elles attendent avec impatience, elles implorent à grands cris le secours de la main charitable qui brisera leurs chaînes et les fera entrer dans cette cité où la douleur n'est pas connue. Ces Justes souffrants sont nos frères ; tout nous rappelle leur souvenir, et les lieux que nous parcourons, et les maisons que nous habitons, et les biens dont nous jouissons, et le nom même que nous portons, et ces lugubres cérémonies auxquelles nous assistons, et ces tombeaux que nous pouvons voir tous les jours ; et cependant ces chers défunts ne sont point soulagés.

Demandez-leur pourquoi ils souffrent, les uns depuis vingt ans, les autres depuis trente ou quarante ans peut-être? Leur réponse sera celle du paralytique : Hélas ! je n'ai personne, *hominem non habeo*. J'ai bien laissé sur la terre des parents ; mais, je le vois, je n'y ai point laissé d'amis. J'ai bien laissé sur la terre une épouse ; mais, je le vois, elle a bien vite séché ses larmes, mon nom n'est plus sur ses lèvres, ma mémoire ne vit plus dans son cœur, *hominem non habeo*. J'ai bien laissé sur la terre des enfants que j'ai comblés des plus tendres caresses, que j'ai nourris, que j'ai élevés au prix de mes sueurs ; mais, je le vois, leur père n'est plus rien pour eux, *hominem*

non habeo, je n'ai personne. Et cependant ce que je demande est bien peu : quelques prières, quelques aumônes, voilà tout, et je le demande en vain ! Je n'ai personne, esclaves de leurs plaisirs et de leurs affaires, tous ont oublié leurs morts, leurs morts les plus chers ! *Hominem non habeo*, je n'ai personne ; voix accusatrice, plainte déchirante, puisse-t-elle toucher nos cœurs et procurer la gloire à Dieu, la paix aux morts et à nous la récompense de la miséricorde : bienheureux les miséricordieux car ils recevront miséricorde.

C'est ici le lieu de dire un mot des funérailles chrétiennes. L'Eglise qui consacre notre berceau et qui environne d'une protection si auguste et si respectable le petit enfant qui arrive dans la vallée des misères, ne néglige rien pour rendre l'homme respectable alors que, parvenu au terme de sa carrière, il descend dans la tombe pour y subir l'arrêt qui le condamne à retourner en poussière.

Et d'abord, une chose me frappe dans nos cérémonies funèbres. D'un côté je vois des parents, des amis, des enfants en pleurs, j'entends le glas funèbre, je n'aperçois dans le temple saint que des images lugubres ; d'un autre côté, voici l'Eglise qui chante, qui chante toujours. Quel contraste ! Une mère peut-elle chanter à la mort de son fils ? et l'Eglise n'est-elle pas la plus tendre des mères ? Ah ! sans doute, l'Eglise nous aime d'un amour d'autant plus vif qu'il est plus noble ; essayons de comprendre son cœur. Dépositaire des promesses d'immortalité, elle les proclame hautement en

présence de la mort ; s'il y a des larmes dans sa voix, il y a aussi de la joie. Elle pleure, mais plus heureuse que la tendre Rachel, elle se console et nous console aussi, parce qu'elle sait que ses fils lui seront rendus. Ainsi, dans les larmes des parents, je vois la nature, dans les chants de l'Eglise, je vois la foi. L'une s'attriste en disant : *Je dois mourir ;* l'autre la console en répondant : *Vous ressusciterez.*

Lors donc que l'ame du Chrétien s'est séparée de son corps, la cloche avertit les Fidèles de prier pour leur frère. Pour exciter leur ferveur, le glas lugubre est renouvelé à certains intervalles, jusqu'au moment où l'on confie à la terre ce qui appartient à la terre.

Avant d'enlever le corps, le Prêtre dit, en jetant de l'eau bénite sur la bière : *Requiem æternam*, etc. « Seigneur, donnez-lui un repos éternel, et que la lumière qui ne s'éteint jamais luise toujours à ses yeux. »

Puis on récite le *De Profundis* à deux chœurs. En effet, il y a deux voix dans ces lugubres cantiques : voix de l'ame inquiète et troublée qui craint les jugements de Dieu, et voix de l'ame qui sent renaître son espérance à la vue de la Rédemption du Seigneur qui efface toutes les iniquités d'Israël.

La levée du corps se fait processionnellement ; la Croix, gage d'espérance et signe de résurrection, précède le cortége. Le défunt arrive à l'église, à l'église où commence et où finit sa carrière chrétienne. Quel rapprochement entre le berceau et la tombe, entre le Baptême et l'enterrement ! Au milieu de l'appareil lu-

gubre qui environne le corps, on voit briller des flambeaux. C'est le signe de la foi et de la charité du défunt; c'est le joyeux emblême de son retour futur à une vie meilleure; c'est le gage que la tristesse du Chrétien sera changée en joie. Ainsi, la vie présente et la vie à venir, le temps et l'éternité, se donnent rendez-vous autour du cercueil. L'un avec ses larmes et ses espérances trompées, l'autre avec ses joies et ses promesses immortelles.

La Messe commence et bientôt la voix grave des chantres fait retentir les voûtes sacrées de la prose *Dies iræ*. Rien de plus imposant et de plus propre à glacer d'épouvante que ce poème de la mort et du jugement dernier; c'est plus encore pour l'instruction des vivants que pour le soulagement des morts, que l'Eglise le fait chanter. La mort avec ses tombeaux et sa froide poussière, le jugement avec ses signes formidables et ses rigueurs, apparaissent tour à tour. Puis, pour relever un peu l'ame consternée, une dernière parole, parole d'espérance, vient frapper l'oreille et vous reste dans le cœur comme le sentiment qui doit le dominer :

« Pour me racheter, vous avez souffert la Croix.

» Ah! qu'une si grande peine ne reste pas sans fruit.

» Juste Juge, vengeur du crime, pardonnez-moi avant de me citer à votre tribunal.

» Je gémis comme un coupable, je rougis au souvenir de mes fautes : ô Dieu! épargnez un coupable qui vous supplie.

» Miséricordieux Jésus, donnez le repos aux trépassés. »

L'auteur de ce chef-d'œuvre est inconnu.

Après la Messe, le clergé vient se ranger *pour l'absoute* autour du cercueil, et l'on chante le répons *Libera me*, etc. *Délivrez-moi, Seigneur*, etc. Dans cette lugubre et touchante prière, c'est le mort qui parle; et l'on croit entendre Jonas criant vers Dieu du fond de l'abîme et des entrailles du monstre où il était enseveli tout vivant : *Délivrez-moi, Seigneur, délivrez-moi; et que le gouffre ténébreux ne se referme pas sur moi.* Puis tout à coup le cri de l'espérance se fait entendre : *Je sais*, continue le mort par l'organe de sa Mère immortelle, *je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je sortirai de cette terre.*

L'*officiant* dit : Seigneur, ayez pitié de nous.

Le *chœur* : Christ, ayez pitié de nous.

Le *Prêtre* : Seigneur, ayez pitié de nous. Puis il entonne le *Pater* qu'il récite à voix basse. Pendant ce temps, il fait le tour du cercueil et l'arrose d'eau bénite; c'est une dernière purification pour le mort; puis il l'encense, et cet encens rappelle et la prière de l'Eglise pour son fils défunt, et la bonne odeur des vertus que ce Chrétien a pratiquées et qui le font monter au Ciel ainsi que la fumée des parfums. En sera-t-il ainsi de nous? Que répond notre vie?

Le moment du départ pour le cimetière est arrivé. Adieu, église sainte où je reçus le Baptême; adieu, chaire sacrée d'où découlèrent sur moi, comme une bienfaisante rosée, les paroles du salut; adieu, tribunal de miséricorde où je reçus tant de fois, avec le pardon

de mes fautes, de paternels avis et d'ineffables consolations ; adieu, table sainte où mon Dieu me nourrit de sa chair immortelle; adieu, mes parents, mes amis, mes enfants, adieu jusqu'à la résurrection générale. Voilà tout ce que dit ce dernier départ de l'église pour le cimetière. Aussi, les larmes, les cris même des proches redoublent en ce moment solennel. Que fait alors la Religion? D'une voix douce, et j'allais dire joyeuse, elle donne le signal du mouvement en chantant ces délicieuses paroles : *Deducant te Angeli*, etc. « Que les Anges vous conduisent en Paradis ; que les Martyrs viennent à votre rencontre et vous introduisent en la sainte cité de Jérusalem ; que le chœur des Anges vous reçoive et vous fasse partager avec Lazare, autrefois pauvre, le repos et le bonheur éternel[1].»

Ainsi, tandis que la nature éplorée ne voit qu'un cimetière au terme du voyage, un cimetière avec ses tristes mystères de décomposition et de pourriture, la Religion, radieuse d'immortalité, nous montre le Paradis avec ses joies et son bonheur, et une nouvelle parole de consolation sera prononcée sur la fosse. Le Prêtre dit en jetant un peu de terre sur le cercueil : *Que la poussière rentre dans la terre d'où elle est sortie, et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. Qu'il repose en paix, ainsi soit-il.*

Après une dernière aspersion d'eau bénite, la tombe est refermée, et la Croix qui la surmonte annonce que là est le corps d'un Chrétien qui a vécu plein d'espérance

[1] Rituel Romain.

et qui attend avec confiance le jour de la résurrection générale[1]. Consolante pensée! Religion sainte, soyez bénie! Dans cette fosse surmontée de la Croix, le Chrétien ressemble au voyageur fatigué qui se repose doucement à l'ombre d'un arbre, en attendant que l'heure soit venue de reprendre sa route.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de la tendresse que vous avez inspirée à votre Eglise pour les trépassés; faites-nous la grace de faire pour eux tout ce que nous voudrons un jour qu'on fasse pour nous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je consacrerai tous les lundis à prier pour les morts.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — LES MORTS.

Q. Quelle fête célèbre-t-on le lendemain de la Toussaint?

R. Le lendemain de la Toussaint on célèbre la fête ou la commémoraison des morts. En réunissant la fête des morts à celle des Saints, l'Eglise a voulu nous faire

[1] *Voyez* M. Thirat, *Esprit des Cérém.*, *p.* 125.

célébrer une fête de famille et nous rappeler que nous sommes tous frères.

Q. L'Eglise a-t-elle toujours prié pour les morts?

R. L'Eglise a toujours prié pour les morts. Dès les premiers siècles on offrait le saint sacrifice pour chaque mort le jour de son trépas et aux anniversaires. De plus on priait généralement pour tous les morts. On prie encore pour eux dans toutes les Messes. Mais cela ne suffisait pas à la tendresse de l'Eglise, elle a institué une fête particulière pour le soulagement de tous les trépassés.

Q. Cette fête est-elle bien ancienne?

R. Cette fête remonte au dixième siècle ; elle a pris naissance en Franche-Comté, et saint Odilon, abbé de Cluni, en fit une obligation pour tous les monastères de son ordre. Elle s'est ensuite répandue dans toute l'Eglise catholique.

Q. Quels motifs avons-nous de prier pour les morts?

R. Nous avons quatre puissants motifs de prier pour les morts : la gloire de Dieu, la charité, la justice, notre intérêt personnel.

Q. Que remarquez-vous sur les cérémonies des funérailles?

R. Je remarque sur les cérémonies des funérailles, 1° que l'Eglise nous y donne une grande idée du Chrétien ; 2° qu'elle nous y console par l'espérance de la résurrection qu'elle proclame hautement dans ses chants de deuil. Nous devons conclure de là que tout notre soin doit être de vivre chrétiennement pour mériter de ressusciter au jour glorieux avec les élus.

Q. Que signifie la Croix plantée sur la fosse ?

R. La Croix que l'on plante sur la fosse signifie que là repose le corps d'un Chrétien qui a vécu dans l'espérance et qui attend avec confiance le jour de la résurrection générale. Le Chrétien, dans le tombeau, est comme un voyageur fatigué qui se repose à l'ombre d'un arbre, en attendant que l'heure soit venue de reprendre sa route.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de la tendresse que vous avez inspirée à votre Eglise pour les trépassés ; faites-nous la grace de faire pour eux tout ce que nous voudrons un jour qu'on fasse pour nous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je consacrerai tous les lundis à prier pour les morts.*



LIII[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Dédicace. — Ce qu'elle représente. — Cérémonies qui l'accompagnent. — Raisons qui nous pressent de venir à l'église.

Si, comme nous l'avons prouvé, la Religion a raison de bénir les moindres choses qui servent à son culte, elle ne pouvait manquer de consacrer les lieux destinés à l'offrande de son sacrifice et à l'accomplissement de ses augustes mystères. Aussi voyons-nous que la consécration des temples était en usage sous l'ancienne loi. On sait avec quelle magnificence et quelle pompe royale Salomon fit la dédicace du premier temple élevé dans l'univers à la gloire du Très-Haut. Et ce temple ne devait renfermer que des ombres vaines! les tables de la Loi, la manne du désert et la verge miraculeuse d'Aaron. Dans ses parvis de marbre ne devait s'agenouiller qu'un peuple charnel; sur ses autels d'airain ne devait couler que le sang des animaux, et ses voûtes d'or et de cèdre ne devaient retentir que des accents des Prophètes.

Dans le temple catholique habite le Dieu qui dicta la Loi; ici repose le pain vivant descendu du Ciel; un peuple d'adorateurs, en esprit et en vérité, remplit l'en-

ceinte sacrée ; l'autel est teint du sang rédempteur de l'univers, et les échos retentissent de la voix du Maître des Prophètes. Et vous croyez que l'Eglise catholique ne devait pas consacrer ses temples par des cérémonies dont la sainteté répondît à la sainteté même de l'édifice? Oh! non, il n'en peut être ainsi.

Et voilà que cette divine Epouse de l'Homme-Dieu est à peine sortie des catacombes, où pendant trois siècles elle cache ses augustes mystères, qu'elle s'empresse de bâtir et de consacrer des temples au Dieu, vainqueur des Césars. « La persécution des empereurs précédents, dit Eusèbe, avait abattu toutes nos églises ; mais sous Constantin, nous réparâmes cette perte avec avantage. Ce fut un beau spectacle et le comble de la joie pour l'Eglise, de voir bâtir et rebâtir de tous côtés une infinité de temples. Toute la puissance, toutes les richesses du nouvel empereur furent déployées en cette occasion ; on ne voyait par toutes les villes de l'empire que des temples superbes qui s'élevaient et que les Évêques dédiaient à la gloire de Jésus-Christ[1]. »

Mais d'où pensez-vous que venait à l'Eglise la joie que lui causait la solennité des dédicaces ? Etait-ce de ces temples matériels qu'on offrait à son divin Epoux ? Non. Ce qui la faisait tressaillir de bonheur, c'était l'union, la concorde et la charité qui, unissant tous les hommes, comme elles unissaient alors nos pères dans la foi, en font un temple vivant et éternel dans ces temples matériels et périssables. Les temples visibles, nous dit

[1] *Lib.* 10, *c.* 3.

l'Epouse de Jésus-Christ, ne sont qu'une image; le temple réel, c'est la réunion des empereurs, des Evêques, des peuples, des provinces et des royaumes, de tous les Chrétiens entre eux, s'offrant tous ensemble au Seigneur avec la victime divine et immortelle, qui est mon divin Epoux. C'est pour rendre cette vérité sensible qu'un grand nombre de mes Evêques s'assemblent pour la dédicace des temples matériels, afin de figurer mon temple spirituel et de représenter ce qu'on fait dans le temple céleste, c'est-à-dire pour y psalmodier, pour y louer Dieu, pour y entendre la parole divine, pour y sacrifier et pour y faire adorer ce que j'ai de plus auguste dans mes cérémonies.

Suivez le détail de ces prières sublimes et de cette pompe imposante, et dites si l'Eglise de la terre pouvait mieux représenter le temple du Ciel, ce temple véritable dont les Anges et les hommes doivent être les pierres vivantes? Dites si elle pouvait mieux enseigner à ses enfants qu'ils ne doivent faire en Jésus-Christ qu'un corps, une ame, un cœur, un temple, un autel, une hostie vivante et immortelle par la charité? Et maintenant, connaissez-vous une vertu plus sociale, plus indispensable que la charité et l'esprit de sacrifice? Si vous n'en connaissez pas, convenez donc aussi que nos cérémonies, dont la légèreté se moque, sont admirablement propres à la prêcher au monde.

En effet, voici le magnifique langage que l'Eglise vous adresse dans la dédicace de ses temples : Le Verbe éternel s'étant uni hypostatiquement au corps de

l'homme, qui est une portion de la terre, s'est comme engagé à consacrer tout le reste de la terre et à en faire un temple et un sacrifice, aussi étendu que le monde, aussi durable que les siècles. Le Verbe seul a pu faire ce chef-d'œuvre, et il ne l'a fait qu'en se faisant homme et en se bâtissant un temple sur la terre, et changeant toute la terre en ce même temple. C'est dans cette pensée que j'emploie tant de cérémonies saintes et tant de magnificence dans la dédicace de mes temples, qui ne sont que l'image de ce temple divin et miraculeux [1].

Dociles à la voix de l'Eglise, étudions avec un esprit de foi et de piété les cérémonies augustes de la consécration de nos sanctuaires.

Le pouvoir de les consacrer appartient à l'Evêque seul. On s'y prépare par le jeûne, pour montrer combien est sainte et importante l'action qu'on va faire.

Les portes de l'église sont fermées; personne ne doit y rester, excepté le Diacre revêtu de l'amict, de l'aube, du cordon et de l'étole blanche.

Cependant, les reliques des saints, renfermées dans un vase fortement scellé, et qu'on doit placer dans le principal autel, sont déposées, entre des flambeaux, sur une table décorée avec soin en dehors de l'église.

L'Evêque, revêtu d'une chappe blanche et accompagné de son clergé, vient auprès de ces reliques implorer la miséricorde de Dieu et solliciter sa grace; il récite, à cet effet, les sept Psaumes de la Pénitence. Lorsqu'il les a achevés, il se rend processionnellement

[1] Eusèbe, *lib.* 10, *c.* 4.

devant la porte principale de l'édifice, et dit : « Dieu » tout-puissant, Père, et Fils, et Saint-Esprit, soyez » au milieu de nous. »

Aussitôt le Pontife, le clergé et les fidèles se prosternent pour implorer l'assistance des Bienheureux qui triomphent dans le Ciel. On récite, à cette intention, les Litanies des Saints. Lorsqu'elles sont terminées, l'Evêque bénit le sel et l'eau avec les oraisons, les exorcismes et les signes de Croix ordinaires. Puis le chœur chante cette antienne : *Vous m'aspergerez, Seigneur, avec l'hysope, et je deviendrai pur; vous me laverez, et je serai blanc comme la neige.*

Avec l'eau qu'il vient de bénir, l'Evêque fait une aspersion sur lui-même, sur le clergé et sur le peuple; et cela pour se purifier, afin d'être plus digne de consacrer la maison du Seigneur, et pour sanctifier le clergé et le peuple, afin que leurs prières soient plus ferventes et plus agréables à Dieu.

Précédé de deux acolytes, il fait le tour de l'église en répandant de l'eau bénite sur ses murs extérieurs; il répète continuellement ces mots : *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*. Pendant cette cérémonie, le chœur chante cette antienne :

« La maison du Seigneur a été fondée sur le sommet » de la montagne, et elle s'est élevée au-dessus de toutes » les collines; toutes les nations viendront à elle et » diront : Gloire à vous, Seigneur; ils viendront avec » joie, portant des gerbes dans leurs mains, et ils » diront : Gloire à vous, Seigneur. »

L'Evêque, revenu devant l'église, récite une oraison dans laquelle il conjure le Seigneur de prendre ce temple sous sa protection et d'en faire une maison de sainteté et de prières; puis. avec son bâton pastoral, il frappe une fois la porte en disant :

« Ouvrez vos portes principales, exhaussez-vous, » portes éternelles, et le Roi de gloire entrera. »

Le Diacre, qui est resté dans l'église, demande :

« Quel est ce Roi de gloire? »

L'Evêque répond :

« C'est le Dieu fort et puissant, c'est le Dieu des » armées. »

Le Diacre n'ouvre point la porte. Alors l'Evêque asperge une seconde fois les murs extérieurs de l'église, tandis que le chœur chante cette antienne :

« Seigneur, bénissez ce temple que vous avez élevé à » la gloire de votre nom. Du haut de votre trône exaucez » les prières de ceux qui viendront vous y adorer. » Seigneur, si votre peuple se convertit, fait pénitence » et vient vous prier en ce lieu, écoutez ses vœux du » haut de votre trône. »

Après avoir fait une deuxième fois le tour extérieur de l'église, l'Evêque récite une oraison pour demander à Dieu que tous ceux qui s'assembleront dans cette église jouissent des douceurs de la paix et de l'union. Il frappe une seconde fois la porte avec sa crosse, en disant :

« Ouvrez vos portes principales, exhaussez-vous, » portes éternelles, et le Roi de gloire entrera. »

Le Diacre demande de nouveau :

« Quel est ce Roi de gloire ? »

L'Evêque réplique :

« C'est le Dieu fort et puissant, le Dieu des armées. »

La porte de l'église ne s'ouvre point encore, pour rappeler que ce n'est point sans résistance que Jésus-Christ a renversé le démon et détruit l'empire qu'il exerçait depuis si long-temps sur la terre.

L'Evêque fait une troisième fois le tour de l'église en jetant, *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*, de l'eau bénite sur les murs extérieurs Pendant ce temps-là, le chœur chante cette nouvelle antienne :

« Maître de l'univers, ô vous ! qui avez tout en abon-
» dance ; vous, qui avez voulu que votre temple fût
» élevé au milieu de nous, Seigneur, préservez à jamais
» votre maison de toute souillure. Vous l'avez choisie,
» ô mon Dieu ! pour qu'on y invoque votre nom ; pour
» qu'elle devînt un lieu de supplications et de prières ;
» conservez-la toujours sans souillure. »

L'Evêque, de retour sur le parvis, demande à Dieu, dans une oraison, qu'il bénisse et sanctifie ce qu'il va sanctifier et bénir ; que les démons sortent de ce temple et que les Anges de paix y entrent pour ne jamais le quitter.

Alors il frappe une troisième fois la porte de l'église en prononçant les mêmes paroles : *Ouvrez vos portes*, etc. Le Diacre, après sa réponse, ouvre l'église. L'Evêque, avant d'y entrer, fait avec sa crosse, sur le seuil de la porte, le signe de la Croix, pour montrer que ce n'est

que par sa mort que Jésus-Christ a fermé l'Enfer et ouvert le Ciel; il dit, en faisant cette cérémonie : « Voici le signe de la Croix, que tous les vains fantômes » s'évanouissent. »

Le clergé suit l'Evêque dans l'église, les Fidèles demeurent en dehors.

Si le peuple entrait en foule dans le temple, la cérémonie ne pourrait plus se faire avec décence ; voilà sans doute la raison pour laquelle les assistants ne sont point introduits. Des hommes sages et instruits y ont attaché un sens mystérieux. L'Eglise représente le Ciel, disent-ils ; lorsqu'après sa résurrection, Jésus-Christ y est entré, il n'était suivi que des Justes qu'il avait délivrés des limbes ; mais quand il aura consommé à la fin des temps la dédicace de l'éternelle Jérusalem, il y rentrera plein de gloire à la tête de tous les élus.

« Que la paix soit dans cette maison, » dit l'Evêque, mettant le pied dans l'église. Le clergé, dans une antienne, la demande à Dieu cette paix si nécessaire au bonheur et au salut de l'homme.

Au milieu de la nef, tous se mettent à genoux et l'Evêque entonne l'hymne *Veni, Creator*, pour demander à l'Esprit Saint son secours et ses lumières.

On récite de nouveau les Litanies des Saints pour implorer leur assistance. Avant de les finir, l'Evêque se lève et tenant le bâton pastoral, symbole de son autorité et de son pouvoir, il dit :

« Daignez visiter ce lieu. »

Les Fidèles répondent :

« Nous vous en prions, écoutez-nous. »

L'Evêque reprend :

« Daignez envoyer vos Anges pour le garder. »

Les fidèles unissent leurs prières à sa prière en disant :

« Nous vous en conjurons, écoutez-nous. »

Enfin l'Evêque étendant la main fait tout autour de l'église plusieurs signes de Croix en répétant trois fois ces paroles :

« Daignez, Seigneur, bénir †, sanctifier † et consa-
» crer † cette église et cet autel élevés à votre gloire et
» à l'honneur de vos saints N. »

Les assistants répondent trois fois : « Nous vous en
» conjurons, écoutez-nous, Seigneur. »

Aussitôt on commence le *Benedictus Dominus, Deus Israël; Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël.* Inspiré par le Saint-Esprit, Zacharie, père de Jean-Baptiste, le prononça pour louer le Seigneur qui venait sauver le monde : l'Eglise, dans cette circonstance, le répète afin de remercier le Tout-Puissant qui daigne venir habiter parmi nous.

Pendant ce cantique, l'Evêque trace sur deux traînées de cendres qui sont faites en forme de croix de saint André, X, d'un bout de l'église à l'autre, les lettres de l'alphabet grec et latin. Sur l'une sont les lettres grecques, sur l'autre les lettres latines ; elles sont écrites de telle manière que la première et la dernière lettre de chaque alphabet se trouvent placées aux quatre coins de l'église.

Cette cérémonie marque la réunion dans le sein de l'église, par la vertu de la Croix, du grec et du barbare, quoique divisés par le langage et par les mœurs.

L'Evêque va bénir les autels et les murs intérieurs de l'église ; il ne se servira pas de l'eau qu'il a employée pour sanctifier le dehors du temple ; il en bénit une nouvelle dans laquelle il mêle du sel, de la cendre et du vin. Avant de faire le mélange, il bénit par une oraison et des signes de Croix chacune de ces substances en particulier.

C'est Jésus-Christ qui donne la sainteté à nos églises où il daigne faire sa demeure. L'eau, le sel, la cendre et le vin, symboles de sa divinité et de son humanité, de ses ignominies et de sa gloire, de sa mort et de sa résurrection, rappellent cette importante vérité.

On peut dire encore que l'eau, le sel, la cendre et le vin sont la figure des dispositions que doit désirer le Chrétien qui vient à l'église, une grande pureté, une sagesse solide, une humilité profonde et un courage à toute épreuve pour s'opposer à l'ennemi de son salut.

Après une magnifique prière dans laquelle l'Evêque énumère toutes les qualités de l'eau qu'il vient de bénir, et les merveilleux effets qu'il en attend, il s'approche de l'autel, s'il doit le consacrer, et pendant qu'on chante le psaume *Judica me*, etc., *Jugez-moi*, etc., il prend de l'eau bénite et en forme cinq Croix sur la table de l'autel, une au milieu, les autres aux quatre coins, en disant : « Que cet autel soit sanctifié en l'honneur de Dieu tout-» puissant, de la glorieuse vierge Marie et de tous les

» Bienheureux, sous le nom et la mémoire de saint N.,
» au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

Aussitôt il en fait sept fois le tour, l'asperge avec de l'eau bénite en récitant le psaume *Miserere meî, Deus*, etc., *O Dieu, ayez pitié de moi*, etc.

Ce ne fut qu'au septième tour de Jéricho que le Seigneur exauça la prière d'Israël et renversa les murs de cette ville. L'Evêque désire que Dieu entende sa prière et comble ses vœux en répandant ses bénédictions sur la pierre où doit s'offrir la sublime victime. Nouveau Josué, il crie sept fois vers le Ciel, et prononce ces paroles, demandant d'être saint afin de conférer la sainteté : « Aspergez-moi, Seigneur, avec l'hysope, et » je deviendrai pur ; vous me laverez, et je serai blanc » comme la neige. »

L'Évêque, avec la même eau bénite, asperge trois fois les murs intérieurs de l'église, d'abord le bas, puis le milieu, enfin le sommet, et en revenant à l'autel il bénit le pavé. Le clergé, pendant ce temps-là, chante plusieurs psaumes qui rappellent la céleste Jérusalem et les biens que le Seigneur réserve à ses élus.

Après cette cérémonie, l'Evêque récite plusieurs oraisons touchantes, mais surtout une préface qu'une traduction ne saurait qu'affaiblir, et où il expose toutes les faveurs, toutes les graces et tous les bienfaits qu'il conjure le Seigneur d'accorder aux Fidèles qui viendront l'adorer dans ce temple.

Cette prière étant achevée, il fait avec la dernière eau bénite, de la chaux et du sable, un ciment qu'il bénit

et qu'il emploiera bientôt à sceller les reliques des Saints dans l'autel.

Le moment est venu d'introduire dans l'église ces précieux restes ; on va les chercher processionnellement et en chantant des psaumes et des antiennes en leur honneur. Des Prêtres les portent sur leurs épaules ; ils font avec l'Evêque le tour extérieur de l'église, et, pendant cette marche triomphale, les Fidèles répètent avec enthousiasme ces paroles : *Kyrie eleison*, *Seigneur, ayez pitié de nous.*

Alors l'Evêque adresse aux Fidèles une pieuse exhortation sur la dédicace ou consécration des églises, et fait lire par l'archidiacre un décret du concile de Trente qui y a rapport ; puis il conjure le Seigneur de prendre possession de son temple ; il en marque la porte d'un triple signe de Croix fait avec du saint Chrême, en disant : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, » porte, soyez bénite, sanctifiée, consacrée et dévouée » au Seigneur ; porte, soyez l'entrée du salut et de la » paix, au nom de Jésus-Christ qui a dit qu'il était la » porte, et qui vit avec le Père et le Saint-Esprit dans » les siècles des siècles. »

Cependant la procession entre dans l'église ; les Fidèles suivent le clergé et, tous ensemble, marchent sur les traces des reliques qu'on va déposer dans le tombeau de l'autel. On chante des antiennes et des psaumes qui expriment le bonheur des Bienheureux et la joie que nous ressentons de leur félicité. L'Evêque récite une oraison, après laquelle il consacre avec du

saint Chrême le tombeau où il dépose aussitôt les saintes reliques.

Cette cérémonie rappelle que, dans la primitive Eglise, on célébrait préférablement le saint sacrifice sur le tombeau des Martyrs, et si l'on a toujours mis les restes des Saints dans chaque autel où l'on devait célébrer la Messe, ça été pour se conformer à ce pieux usage établi sans doute d'après cette vision de l'apôtre saint Jean dans l'Apocalypse : *J'ai vu sous l'autel, dit-il, les ames de ceux qui avaient été mis à mort pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils lui avaient rendu, et ils criaient d'une voix forte en disant : Seigneur, qui êtes saint et véritable, jusqu'à quand différerez-vous de nous faire justice?*

L'Evêque consacre la pierre qui doit former le tombeau des saintes reliques ; il la fixe sur le sépulcre avec le ciment qu'il a fait et bénit, puis, l'oignant de nouveau avec du saint Chrême, il dit : « Que cet autel soit » scellé et sanctifié au nom du Père, et du Fils, et du » Saint-Esprit : que la paix l'environne toujours. »

L'encens est l'image de la prière qui doit monter vers le Ciel comme le parfum ; on le brûle aussi en signe d'honneur. L'Evêque, par respect pour l'autel, pour honorer les Saints dont il renferme les reliques, et pour rappeler qu'il sera toujours environné de nos prières, bénit l'encens, encense l'autel de tous les côtés en forme de croix, puis il récite cette belle oraison : « Nous vous » en conjurons, Seigneur, dirigez notre prière comme » un encens qui vous est agréable, et le peuple fidèle

» en retirera d'abondantes faveurs ; que tous ceux qui
» viendront au pied de cet autel offrir ou participer
» au sacrifice, obtiennent des secours pour la vie pré-
» sente, la rémission de leurs péchés et la grace de la
» rédemption éternelle.»

Un Prêtre qui a reçu l'encensoir de la main de l'Évêque, ne cesse plus, jusqu'à la fin de la consécration de l'autel, d'en répandre tout autour le parfum. L'Eglise a institué cette cérémonie pour nous apprendre que nous ne devons point nous lasser pendant toute notre vie de prier et d'édifier nos frères par nos vertus.

Le chœur entonne des psaumes, et pendant qu'il les chante, l'Evêque consacre avec l'huile des cathécu-mènes la table de l'autel. Les onctions, les signes de Croix, l'encensement et différentes prières, concourent à cette importante bénédiction. Enfin, répandant ensemble sur l'autel le saint Chrême et l'huile des catéchumènes, il le frotte avec la main droite, et invite le peuple à demander au Seigneur qu'il daigne, du haut du Ciel, consacrer et bénir cet autel sur lequel il vient de verser l'huile sainte, et de recevoir avec bonté les vœux et les oblations que les Fidèles viendront y faire.

Douze Croix ont été imprimées sur douze piliers de l'église. Ce nombre rappelle-t-il les Apôtres que Jésus-Christ est venu établir, les colonnes et les fondements de la vérité ? Quelques pieux auteurs l'ont cru, et ce sentiment n'a rien que de raisonnable. Depuis le commencement de la cérémonie, des cierges allumés brillent

devant ces Croix pour nous avertir que Jésus-Christ est la lumière du monde. Les piliers qui les portent ont été bénits, mais ils ne sont pas encore consacrés. L'Evêque s'approche et, faisant avec du saint Chrême une onction sur chacune de ces Croix, il dit : « Que ce temple soit » sanctifié ✝ et consacré ✝ au nom du Père, et du Fils, » et du Saint-Esprit, en l'honneur de Dieu, de la glo- » rieuse vierge Marie et de tous les Bienheureux, sous » le nom et la mémoire de saint N. » Il donne trois coups d'encens à chaque Croix et vient au pied de l'autel, adresser à Dieu une fervente prière accompagnée de bénédiction.

On lui présente vingt-cinq grains d'encens à bénir, ce qu'il fait en récitant l'oraison suivante :

« Seigneur, Dieu tout-puissant, vous que l'armée » des Anges environne avec un saint tremblement, et » qu'elle sert cependant avec zèle et avec un ardent » amour, daignez regarder, bénir ✝ et sanctifier ✝ cet » encens, afin que sa bonne odeur dissipe et éloigne de » l'homme, votre ouvrage, et que votre Fils a racheté » par son sang, toute langueur, toute infirmité, et les » piéges de l'ennemi, et qu'il ne soit jamais blessé par » la morsure de l'inique serpent. Par le même Jésus- » Christ. »

Avec ces grains d'encens, il en forme lui-même cinq Croix ; une au milieu de l'autel, et les autres aux quatre coins. Il en place sur chacune des bougies, formées aussi en Croix et qui doivent brûler par les quatre bouts.

Ces grains d'encens et ces bougies sont le symbole des vertus qui doivent embellir et consumer le cœur des Chrétiens. C'est la première offrande que l'Evêque présente au Seigneur sur l'autel qu'il vient de consacrer ; les Fidèles présents à cette mystérieuse cérémonie entreront dans l'esprit de l'Eglise en disant à Dieu : Oui, je vous offre mon cœur, faites que la foi, l'espérance, la charité et la dévotion, le consument comme le feu consume la cire, et que la bonne odeur de mes vertus édifie la terre et s'élève jusqu'au Ciel.

Pendant que les cierges et les grains d'encens brûlent sur l'autel, l'Evêque et le clergé prosternés chantent l'antienne suivante qui exprime parfaitement l'esprit de cette cérémonie :

« Dieu soit loué : venez Esprit saint, remplissez les » cœurs de vos Fidèles, et embrasez-les du feu de votre » amour. »

Cependant un des Prêtres assistants recueille avec respect les cendres de l'encens et des bougies, afin de les jeter dans la piscine, tandis que l'Evêque récite une oraison et une préface pour demander à Dieu qu'il confirme dans le Ciel ce qu'il vient d'opérer sur la terre, et qu'il ait toujours pour agréable le sacrifice qu'on offrira dans ce temple et sur cet autel.

Enfin l'Evêque, pour compléter cette solennelle consécration, fait avec du saint Chrême une Croix au milieu du devant de l'autel et aux jointures des quatre angles qui en supportent la table ; cette onction est accompagnée de deux oraisons qui semblent résumer

toutes les prières employées pendant cette auguste cérémonie.

Aussitôt on revêt l'autel de ses ornements que l'Evêque bénit, s'ils ne l'ont pas été ; on allume les cierges qui le décorent et ceux qui sont placés dans le sanctuaire et dans toute l'église. Il n'y avait eu jusque-là d'allumés que les cierges suspendus devant les Croix, faites sur les piliers, et ceux des acolytes. Cette maison n'est plus la maison des ténèbres, mais de la lumière; ces flambeaux apprennent à ceux qui y viendront prier qu'ils *ne sont point les enfants des ténèbres et de la nuit, mais de la lumière et du jour, et, par conséquent, qu'ils ne doivent point dormir comme les autres, mais toujours être sobres et veiller.*

Cette importante cérémonie est terminée par le saint sacrifice de la Messe. C'est sur le nouvel autel que l'Evêque prononce les paroles mystérieuses de la consécration, qui ouvrent le Ciel et font descendre dans ce temple le Dieu qui y vient habiter.

Les Fidèles doivent assister à la consécration d'une église avec la plus sincère piété. S'ils veulent en tirer des fruits abondants, qu'ils entrent dans l'esprit de ces touchantes prières et de ces actions merveilleuses, accommodées à leur position et à leurs besoins. La première partie de cette cérémonie leur rappellera qu'ils sont exilés sur cette terre et qu'ils doivent faire tous leurs efforts pour arriver à la céleste patrie ; la seconde, qui se passe en leur présence dans le temple, sera pour eux une figure et un avant-goût des joies et de la

félicité de la cité bienheureuse dont ils jouiront dans le Ciel[1].

Oh! oui, justes et pécheurs, hommes qui que vous soyez, venez maintenant dans le temple saint : je vous plains si vous n'y venez plus ; l'enfant qui abandonne la maison paternelle n'est pas un bon fils, et il ne sera jamais un bon frère, un bon époux, un bon père, un bon citoyen.

Justes, vous n'avez point d'asile plus sûr, plus sacré que le temple du Très-Haut ; si vous vous éloignez de ce lieu saint, si vos regards se détournent des objets du Ciel pour se porter vers les vanités du monde, votre ame sera bientôt entraînée par le torrent de la coutume ; faibles tiges, vous vous briserez ; colonnes détachées de l'édifice du sanctuaire, vous ne pourrez vous tenir seules, et vous tomberez en pièces, écrasées par votre chute ; oui, Justes, si vous vous éloignez de l'Église vous serez tentés, et l'ennemi prévaudra. L'onde la plus pure a bientôt perdu sa limpidité, la marche d'un insecte la trouble, l'haleine du vent l'agite et ride sa surface : votre cœur est l'image de cette onde.

Au contraire, occupé dans les divins tabernacles à prier, à méditer la sagesse éternelle, le Juste n'entend ni les cris, ni les frémissements de l'Enfer ; retiré dans cette arche nouvelle, il voit de loin les horreurs du déluge ; à l'abri des naufrages, il contemple les écueils où viennent échouer les passions des hommes ; le temple du Seigneur est son refuge, sa maison de consolation, le

1 Voyez *Pontifical Romain* ; et *Esprit des Cérémonies.*

lieu de sa gloire et de son bonheur. C'est là qu'il vient se détacher des affections de la terre, des vanités du monde, du néant des grandeurs, des folies de l'amour-propre, des extravagances du luxe et des intrigues de l'ambition; c'est là qu'il se console de la perte des dons de la fortune et de la méchanceté des hommes, c'est là qu'il vient pleurer sur les malheurs de son siècle. Il trouve dans cet asile des ressources contre toutes les afflictions de la vie; aucun accident n'y altère la paix de son ame; ses peines, ses chagrins domestiques, il les porte au pied de la Croix; ses passions, il les subjugue; ses talents, il les consacre à la Religion et à l'utilité de sa patrie; s'il est riche, il répand ses trésors sur les membres souffrants de Jésus-Christ, il est leur protecteur; s'il est pauvre, il devient leur modèle.

Tel est le sort de celui qui aime le temple du Seigneur, et qui médite continuellement sa sainte loi; il ressemble, dit l'Ecriture, à un arbre placé par la main de la nature sur les bords d'un ruisseau; la verdure la plus riante embellit ses feuilles; le soleil ne l'éclaire que pour le faire prospérer; jamais ses fleurs ne se flétrissent; jamais les fruits qu'il donne ne se corrompent; la rosée ne semble tomber que pour nourrir la vigueur de ses racines, que pour entretenir la fraîcheur de sa tige et la beauté de ses rameaux : ainsi prospère le Juste sur la terre; il fleurit comme le palmier dans la maison de Dieu.

Si le temple du Seigneur est pour le juste un lieu de prière et de consolation, il est pour le pécheur repentant

un lieu de lumière et de paix. Après avoir été, pendant le printemps de la vie, le jouet de mille erreurs, l'homme sort enfin de son assoupissement, sa conscience se réveille, la lumière pénètre dans l'obscurité, et les ténèbres du cœur se dissipent. Ce réveil n'est pas toujours aussitôt suivi d'une véritable conversion, mais rarement est-il inefficace quand il s'opère dans la maison du Seigneur. C'est là où la grace le ménage pour le rendre durable; car malgré son endurcissement, tout dans nos temples doit frapper et ébranler l'homme coupable; tout doit faire impression sur son cœur, pour peu qu'il lui reste de Religion; chaque objet éclaire les ténèbres de son ame, et y produit la honte et les remords; il ne peut faire un pas dans la demeure de son divin Père, sans avoir à rougir de son infidélité.

Ici il a été régénéré à la vie; ici il a été déclaré fils de Dieu, frère de Jésus-Christ, et héritier du Ciel par la grace du Baptême; ici il a renoncé au siècle et à ses pompes; il ne peut se dissimuler qu'il viole sans cesse ses engagements, et que le Saint-Esprit n'habite plus en lui.

Là, il aperçoit ces tribunaux sacrés, où, touché des exhortations pathétiques d'un directeur zélé, il a cent fois promis à Dieu de changer de vie, de mortifier ses penchants.

Là, ses yeux se portent sur cet autel où il nourrissait autrefois son ame du corps et du sang adorable de Jésus-Christ, qui expira sur une Croix pour le délivrer de la servitude du péché et de la tyrannie de l'Ange rebelle.

Là est cette chaire où l'on ne cesse de rompre le pain de la parole évangélique, et de le distribuer aux ames fidèles; où des Pasteurs, pleins de la loi de Dieu et de la science du salut, combattent les désordres de sa vie et de ses passions, en détruisent les vains prétextes par des raisonnements victorieux, lui en découvrent les redoutables conséquences, le menacent de l'impénitence finale, lui annoncent la vengeance du Tout-Puissant, lui peignent la rage et les horribles tourments des damnés.

Là, c'est un Juste, un homme vertueux, un vrai Chrétien, dont la piété le condamne, dont les exemples le confondent.

Là, en marchant sur la cendre de ses ancêtres, il sent qu'il les déshonore par l'opprobre de sa vie; du fond de leurs tombeaux qui semblent s'entr'ouvrir, ses pères lui reprochent son impiété et ses égarements.

Là, c'est la mort elle-même qui s'élance à grand bruit des entrailles de la terre, traînant après elle des cercueils, des ossements, des lambeaux souillés de sang et de poussière; elle s'offre à ses yeux sous la figure d'un spectre effroyable, creusant devant lui la fosse qui doit bientôt le recevoir.

Tout le temple enfin l'accuse et lui parle de son ingratitude et des bienfaits de Dieu. La réunion de ces divers objets et la crainte d'une mort soudaine, excitent dans son cœur de nouveaux déchirements; un jour affreux pénètre dans les abîmes de son ame; une voix

foudroyante lui prédit une sentence irrévocable et des flammes éternelles, s'il persiste dans son endurcissement. Mais il est déjà changé, il est vaincu. Déjà des torrents de larmes coulent de ses yeux. Frappé du nombre et de l'énormité de ses iniquités, il ne peut plus résister aux ébranlements de sa conscience, il tombe devant l'autel, il se prosterne au pied de la Croix, la grace n'est plus donnée en vain, elle n'est plus rejetée, elle reprend tout son empire; la contrition n'a plus de bornes. La crainte des peines, jointe à la douleur d'avoir outragé Dieu et d'avoir été si long-temps son ennemi, produit dans l'ame du pécheur un commencement d'amour, lequel, ne cessant de croître, apaise les remords, ramène la paix, et devient le principe de la justification.

Que les pécheurs viennent donc dans les temples chercher leur pardon aux pieds de celui qui est la résurrection et la vie. Le mal est grand, les habitudes sont invétérées, le puits est profond ; mais Jésus-Christ comblera l'abîme, et la justice règnera où l'iniquité a abondé. Qu'ils se plongent dans la piscine sacrée, qu'ils y ensevelissent leurs remords; leur ame, tourmentée par la grandeur de ses crimes, s'y purifiera, et y prendra l'éclatante blancheur de la neige[1].

Souvenons-nous, tous tant que nous sommes, qu'un temple est la porte du Ciel, et le tabernacle où Dieu habite avec les hommes, et que si nous sommes son peuple, il sera notre Dieu ; mais il faut pour cela que sa

[1] Butler, *Dédicace.*

paix, son amour et sa crainte, règnent toujours dans nos ames, et que nous fassions nos plus chères délices de sa divine loi.

Chaque église est dédiée sous l'invocation d'un Saint. C'est un protecteur et un modèle que l'Eglise donne aux habitants d'une paroisse ; c'est un lien de plus entre l'Eglise de la terre et l'Eglise du Ciel. Les Fidèles doivent célébrer la fête de leur patron avec une joie sainte, et avec une volonté sincère de marcher sur ses traces. Dans la vie de chaque Saint il y a pour nous, quelle que soit notre position, des vertus à imiter.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de vous être choisi une demeure parmi nous ; je vous demande pardon de l'oubli et des irrévérences dont vous êtes l'objet dans nos églises.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'imiterai dans nos églises le respect des Anges*.

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE. — DÉDICACE.

Q. Qu'est-ce que la fête de la Dédicace ?

R. La fête de la Dédicace est la fête par laquelle nous

célébrons la consécration de nos églises. Tout ce qui sert à la Religion doit être saint. Voilà pourquoi l'Eglise consacre ses temples. Cette consécration extérieure n'est que l'image de notre consécration à Dieu. Nous devons être plus saints que les temples et que les autels.

Q. A qui appartient la consécration des églises?

R. La consécration des églises appartient à l'Evêque seul. Elle est précédée du jeûne et de longues prières, accompagnées de nombreuses et belles cérémonies qui nous apprennent combien Dieu est saint et avec quel respect nous devons venir à l'église.

Q. Quels sentiments devons-nous éprouver en venant à l'église?

R. En venant à l'église, nous devons éprouver un grand sentiment de joie et de respect : car l'église, c'est la maison de Dieu, notre père. Tout ce que nous voyons nous parle au cœur et nous porte à la vertu. Les fonts baptismaux, la chaire, le tribunal de la Pénitence, les tableaux des Saints, l'autel, la Croix, la table sainte.

Q. Pourquoi dédie-t-on l'église sous l'invocation d'un Saint?

R. On dédie l'église sous l'invocation d'un Saint, afin de donner aux Fidèles un modèle et un protecteur. C'est un devoir pour eux de célébrer la fête de leur patron avec beaucoup de piété et une volonté sincère de marcher sur ses traces.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de vous être choisi une demeure parmi nous ; je vous demande pardon de l'oubli et des irrévérences dont vous êtes l'objet dans nos églises.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'imiterai dans nos églises le respect des Anges.*



RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

LA RELIGION DANS LE TEMPS ET DANS L'ÉTERNITÉ.

Résumé général. — Ce que c'est que la Religion. — Sa nécessité. — Ses bienfaits. — L'homme lui doit tout. — Quelle est la vraie Religion. — Tout ce que la Religion demande à l'homme pour le conduire au bonheur de l'éternité, c'est la permission de le rendre heureux sur la terre. — Ce que c'est que le ciel. — Protestation de l'auteur.

Nous touchons à la fin de cette magnifique histoire de la Religion. Après avoir descendu les soixante siècles qui nous séparent de la naissance de l'homme ; après avoir, par la pensée, traversé tous les âges futurs, nous arrivons au seuil de l'éternité. Là s'arrête le temps, là finit tout ce qui est du temps. En sera-t-il de même de la Religion ? Non ; elle subsistera quand les siècles ne seront plus ; car les rapports dont elle est l'expression sont immuables comme la nature de Dieu et de l'homme sur laquelle ils sont fondés. Qu'est-ce en effet que la Religion ? sinon le lien qui unit l'homme à Dieu. Or, dites-moi, entre le père et le fils, entre la mère et la fille, existe-t-il un lien sacré, nécessaire, immuable ? Qui oserait le nier ? Donc entre Dieu, créateur et père, et l'homme, créature et fils, il existe un lien et ce lien subsistera, immuable et sacré, tant qu'il sera vrai que Dieu est créateur et père de l'homme,

et l'homme, créature et fils de Dieu. Or, cela, voyez-vous, sera vrai pendant toute l'éternité. Donc la Religion subsistera aux siècles des siècles et au-delà : *in æternum et ultrà*.

Avant de dire ou plutôt afin de dire ce qu'elle sera dans l'éternité, il faut nous rappeler ce que la Religion a été, ce qu'elle est dans le temps. Recueillons-nous : l'histoire que nous allons relire est moins la sienne que la nôtre.

Au commencement Dieu créa le monde et l'homme. Le monde pour l'homme et l'homme pour Dieu. Essentiellement bon, Dieu fit un ouvrage bon, il ne pouvait le faire autrement. Aussi le Livre des livres nous dit que, promenant ses regards sur le magnifique ensemble de ses œuvres, *Dieu vit que toutes les choses qu'il avait créées étaient très-bonnes* [1]. L'homme surtout, le chef-d'œuvre de ses mains, était très-bon. Lumière, amour, innocence, immortalité, bonheur complet, tel était son partage. Bonheur dans son intelligence. Il connaissait clairement tout ce qu'il devait connaître : Dieu, lui et les créatures, depuis le globe de feu suspendu au-dessus de sa tête, jusqu'à l'humble hysope qui rampait à ses pieds. Il connaissait tous les êtres ses sujets, toutes les richesses de son vaste domaine, et sur tout cela il exercait un empire aussi doux qu'absolu. Et cet enseignement que la Religion nous donne sur notre premier état, est tellement la vérité, qu'on le retrouve en tête de la théologie de tous les peuples.

[1] Vidit Deus cuncta quæ fecerat et erant valdè bona. *Gen. c.* 1.

Bonheur dans son cœur. Il aimait d'un amour vif, pur, tranquille, tout ce qu'il devait aimer : Dieu, lui et les créatures. Et son cœur était le médiateur sublime par lequel remontait vers Dieu le monde entier soumis à ses lois.

Bonheur dans ses sens. Autour de lui une nature pleine de vigueur et de vie, des productions gigantesques en harmonie avec sa puissance; un ciel sans nuage, une terre sans épine, des plantes sans venin, des fleurs dont les parfums et la beauté étaient sans mélange d'imperfection et de défaut; des fruits dont la saveur délicieuse entretenait en lui une jeunesse éternelle. Là, ni maladie, ni infirmité, ni crainte, ni soupir, ni rien de tout ce qui peut affliger l'esprit, tourmenter le cœur ou affaiblir les sens.

Et tant de bonheur, l'homme le devait à la Religion, c'est-à-dire au lien sacré qui l'unissait, lui, créature et fils, à Dieu créateur et père, Vérité, Bien, Vie, Immortalité, Bonheur parfait.

Cependant le jour du crime arriva. Le péché entra dans le monde et le bonheur s'enfuit. Un voile épais s'étendit sur l'intelligence de l'homme. Comme une fièvre dévorante, la concupiscence tyrannique s'infiltra jusque dans la moëlle de ses os, les rayons de son visage s'obscurcirent, la force de ses sens fut brisée et la mort parut à ses pieds attendant sa victime. Adieu la lumière de l'esprit, adieu l'amour pur d'un cœur innocent, adieu la beauté du corps, adieu la puissance des organes, adieu l'immortalité, adieu le bonheur.

Comme Lucifer, ce grand dragon, chassé des Cieux,

entraîna avec lui une multitude de brillants Séraphins dans le puits de l'abîme, ainsi l'homme en tombant entraîna dans sa chute toute la création qui lui était soumise. Et tous les êtres furent affaiblis, et les animaux virent disparaître leurs plus gigantesques espèces[1], et les fleurs perdirent leurs parfums, et les plantes leurs vertus, et des épines crûrent à la place des roses, et l'homme et le monde ne furent plus qu'une grande ruine.

Cependant la Religion qui avait fait tout le bonheur de l'homme innocent, vint encore réparer le malheur de l'homme coupable. Tendre mère, elle sort avec lui du jardin de délices, l'accompagne dans son exil, essuie les pleurs qui coulent de ses yeux, lui parle d'espérance au milieu de ses peines, et, assise au chevet de son lit de mort, adoucit les dernières douleurs de son agonie.

Philosophes, incrédules, matérialistes, indifférents, Juifs, Payens, Chrétiens, Catholiques, hommes qui que vous soyez, qui vous croyez doués de la faculté de penser, je vous adjure de dire, la main sur la conscience, à qui l'homme déchu, car il l'est, et vous en convenez tous, et quand vous n'en conviendriez pas, vous êtes tous des monuments vivants d'une dégra-

1 Cette malédiction, conséquemment cette dégradation de la nature après le péché originel, nous semble expliquer pourquoi on n'a trouvé jusqu'ici aucun débris humain dans les couches inférieures de la terre où se rencontrent les ossements monstrueux des mastodontes, par exemple. Ces gigantesques animaux ont dû disparaître dès que l'homme, affaibli par le péché, s'est trouvé hors d'état de se mettre à l'abri de leur redoutable puissance. Ici encore on voit la bonté de Dieu pour son fils désobéissant.

dation primitive, et il ne vous appartient pas d'effacer les traces de la foudre qui a sillonné votre front ; vous n'êtes tous que des ruines, ruines intellectuelles, ruines morales, ruines physiques ; je vous adjure de dire à qui l'homme déchu est redevable du peu qu'il a conservé ou recouvré de lumières, de vertus, de noblesse, d'espérance, par conséquent de bonheur ?

Prenez le genre humain à toutes les époques de sa durée, suivez-le dans tous les lieux, interrogez-le sous les divers climats qu'il a successivement habités ou qu'il habite encore de nos jours : quelle réponse? des faits, mais des faits évidents comme le soleil à son midi, parleront à vos yeux.

Et d'abord, d'où partait, je vous prie, le rayon lumineux qui éclaira le genre humain durant la longue nuit du Paganisme? D'où lui vint originairement la faible connaissance de la Divinité, de la distinction du bien et du mal, des peines et des récompenses d'une vie future, en un mot la connaissance de toutes ces vérités fondamentales qui distinguent l'homme de la brute? — De la raison, dites-vous. — Vraiment, et dites-nous donc quel jour la raison inventa Dieu ! Qui entretint parmi les hommes un reste de justice, d'équité, de mœurs et de subordination ? — La philosophie, dites-vous ? — Ah ! ne me forcez pas à dévoiler de nouveau ses torts et son ignominie. Où sont-elles ces lumières que le monde ancien dut à la philosophie? Que lui apprit-elle que la tradition religieuse ne lui eût enseigné la première ? Que dis-je? quelles notions encore un peu justes sur Dieu, sur l'ame,

sur la création de la matière, sur le souverain bien, sur la fin de l'homme, conservées aux peuples idolâtres par la Religion comme le faible héritage qu'un père conserve à son fils dissipateur et rebelle, que la philosophie n'ait pas altérées, niées, décréditées dans l'opinion, à force d'y mêler des absurdités et des sophismes?

Donnez-moi la main et venez aux écoles de ces philosophes conservateurs, selon vous, de la vérité dans le monde antique. Interrogeons-les sur la vérité qui vous intéresse, vous et moi, au plus haut degré : Nous voici à l'école de Démocrite, demandez-lui : qu'est-ce que l'ame? Le vieux patriarche vous répond : c'est un feu; les stoïciens, une substance aérienne; d'autres, une intelligence; Héraclite, le mouvement. Tantôt on vous dira que c'est un souffle, une émanation des astres; avec Pythagore, un nombre moteur, une monade; avec Dinarque, une harmonie. Ceux-ci l'appellent du sang; ceux-là un esprit : vingt autres définitions semblables. O ciel! que de contradictions, que de rêveries! Et tous ces sophistes, tous ces philosophes, vous les voyez bien plus ardents à disputer entre eux, qu'à travailler à la découverte de la vérité.

Passe encore qu'ils ne s'entendent pas sur la nature de l'ame; sont-ils plus d'accord sur le reste? par exemple, sur ses propriétés. Les uns font consister son plaisir dans le bien; d'autres dans le mal; un troisième parti à n'être ni bien ni mal. Quant à sa nature : elle est immortelle, dit l'un. Non, dit l'autre, elle est condamnée à mourir. Selon celui-ci, elle subsistera pendant

quelque temps ; selon celui-là , elle passe dans le corps d'une bête. Oui, dit un autre, mais non pour y rester ; ce sera pour y subir trois transmigrations diverses. Il en est qui fixent sa durée à mille ans. Bonnes gens, qui ne sauraient prolonger leur propre existence par delà cent ans, et qui promettent à d'autres des milliers d'années ! Quel nom donner à ces opinions ? Est-ce chimère, démence, absurdité ? ou plutôt tout cela à la fois. Si ce qu'ils nous débitent est la vérité, qu'ils tiennent donc le même langage ; que l'un approuve ce que l'autre avance ; et dans ce cas, messieurs, je serai volontiers de votre avis. Mais quand on les voit se partager sur la nature de l'ame, la mettre en pièces ; le moyen de supporter une dissidence aussi révoltante ?

Que suis-je donc, au dire de ces docteurs ? Celui-ci me fait immortel ; quel bonheur ! Celui-là, mortel ; quel sujet d'affliction ! Un autre me fait résoudre en atomes indivisibles ; me voilà eau, me voilà air, me voilà feu ; bientôt après je ne suis plus ni eau, ni air, ni feu ; mais je deviens bête fauve ou poisson ; je suis de la famille des thons et des dauphins. Que je vienne à m'examiner, j'ai peur de moi-même ; je ne sais plus de quel nom m'appeler, homme ou chien, loup, taureau, oiseau, serpent, dragon ou chimère ; tant il plaît à messieurs les philosophes de me faire subir de métamorphoses diverses. Transformé dans toutes les bêtes du monde, bêtes de terre, d'eau, d'air, bêtes de formes différentes, bêtes sauvages ou domestiques, muettes ou bruyantes, intelligentes ou brutes ; je nage, je vole, je

m'enlève dans les airs, je rampe, je cours, je repose; et puis, voici encore Empédocle qui vient me faire plante[1].

Interrogez tous ces maîtres fameux sur les autres vérités, bases de la société, ils ne s'entendent pas mieux. Et la seule parole qui vous viendra sur les lèvres, en sortant de leur fatigante école, est cet oracle d'un homme qui les connaissait bien, car il en était : *Il n'est pas*, disait Cicéron, *d'absurdité si folle qui ne soit avancée par quelque philosophe*.

Et maintenant, croyez-vous de bonne foi que ces philosophes qu'on prendrait pour des charlatans qui se disputent sur une place publique[2], ont conservé dans le monde antique les principes de justice et d'équité qui maintenaient un reste d'harmonie, brisaient de loin en loin quelques fers d'esclaves et séchaient quelques larmes?

Est-ce à la philosophie que le patriarche de la douleur, Job, né et vivant au sein de la gentilité, demandait des consolations? Où est le pauvre abandonné à la faim, où est l'esclave battu par son maître, qui ait dit : Consolatrice des malheureux, sainte philosophie, viens à mon secours ! Si le philosophe par excellence, Socrate, au moment de prendre la ciguë, veut adoucir l'amertume de son sort, est-ce la philosophie qu'il invoque? Non, c'est la Religion ! la Religion qui a conservé et qui lui apporte le dogme consolateur de l'immortalité de l'ame.

[1] Hermias *irrisio philosoph. pag.* 115-6.

[2] Expression de J.-J. Rousseau.

Concluez donc avec moi, que tout ce qu'il y eut dans le monde antique, de vérités et de principes, et par conséquent de vertus et de consolations, venait de la Religion et non de la philosophie.

Mais voici le jour où cette vérité, que l'homme doit tout à la Religion, va briller d'un plus vif éclat. Vous rappelez-vous de ce qu'était le monde, il y a dix-huit siècles? La nuit de l'erreur était-elle assez profonde et assez universelle? l'esclavage assez dur et assez abject? l'homme assez corrompu et assez misérable? la femme, l'enfant, l'esclave, le pauvre, le prisonnier assez dégradé, assez foulé, assez néant?

Eh! bien, dites-moi, est-ce des écoles de la philosophie, ou bien du Cénacle, qu'est descendue la lumière qui a dissipé les ténèbres de l'erreur, et fait rentrer dans l'ombre, comme des oiseaux lugubres, ces millions de dieux aux pieds desquels le genre humain se prosternait tremblant, et dont il baignait les autels de sang, et de sang humain? Qui a rappris à l'homme l'origine des choses? qui lui a enseigné l'unité de Dieu? qui lui a dit avec certitude : Tu as une ame; elle est immortelle, spirituelle, libre; descendue de Dieu, elle doit remonter à Dieu? qui a proclamé les devoirs sacrés qui ont fondé la société universelle? qui a substitué au droit brutal du plus fort la douce loi de charité? qui a dit aux rois : Vous êtes faits pour les peuples et non les peuples pour vous; le pouvoir est une *charge*, votre dévouement doit aller jusque-là, et on leur a montré une Croix, car le Roi des rois est mort ainsi pour son peuple? Et qui a

dit aux peuples : Vous devez respecter les rois, ils sont les ministres de Dieu pour le bien ; qui leur résiste, résiste à Dieu même : Sujets, vous devez, s'il le faut, verser votre sang sur le champ de bataille, librement et par obéissance, et on leur a montré une Croix, car le premier Sujet du Roi des rois est mort ainsi pour obéir?

Et puis encore, qui a brisé les fers de l'esclavage d'un bout du monde à l'autre? qui a aboli les combats de gladiateurs? qui a appris à l'homme à respecter l'homme? qui a sauvé l'enfant du meurtre, de l'exposition et de la vente autorisés par les lois antiques? qui a relevé la femme de son abjection profonde, et d'esclave dégradée, avilie, en a fait la noble compagne de l'homme? qui a changé le droit des gens, et rendu la guerre aussi humaine qu'elle puisse l'être, de féroce qu'elle était? qui a substitué en faveur du prisonnier cette maxime : *Grace pour le prisonnier*, à la devise sanglante du monde antique : *Vœ victis*, malheur aux vaincus ? Oui, malheur ; car les fers de l'esclavage ou la mort sur le tombeau des vainqueurs, ou le meurtre au milieu de l'amphitéâtre, tel était leur inévitable partage.

Que dirai-je encore? Qui a ennobli le pauvre au point d'en faire un être sacré? qui a préparé des palais à sa misère et à sa vieillesse? qui a fait descendre au chevet du malade inconnu et dégoûtant de jeunes princes et de jeunes princesses, nés sur les marches du trône, et les a rendus fiers de porter le nom de serviteurs et de servantes des pauvres?

Mais c'est assez ; parmi toutes ces œuvres, philosophes, laquelle revendiquez-vous? laquelle avez-vous inspirée, laquelle accomplissez-vous? dites à qui en est la gloire? Il est temps, prosternez-vous devant l'aimable Fille du Ciel qui a fait le monde actuel ce qu'il est, qui a veillé sur votre berceau comme sur le mien, qui a éclairé votre esprit comme le mien, ennobli votre cœur comme le mien, et qui, si vous le voulez, viendra encore vous consoler alors que tous auront fui loin de vous. Il est temps de cesser de la poursuivre de vos blasphèmes et de votre haine. Dites, quel mal vous a-t-elle fait ? quel mal a-t-elle fait au monde? Si donc de funestes passions viennent encore tenter votre cœur et vous appeler sous les bannières des ennemis du Christianisme, répondez-leur, et vous avez bien des raisons pour le faire, ce que le genre humain lui répond depuis six mille ans : Il y a six mille ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal. Comment pourrais-je dire des injures à mon Père et à mon Roi à qui je dois tout, la lumière, la vertu, la liberté, la vie ?

Cet hommage de la piété filiale, laissez-moi le croire, est dans votre cœur, et bientôt, n'est-ce pas ? bientôt, il sera sur vos lèvres ; mais à qui l'adresserez-vous? Je vous entends quelque fois me parler de différentes religions, on dirait que vous ne savez à quel autel offrir votre encens. Il est vrai, plusieurs sociétés se disputent l'honneur d'être les dépositaires de cette Religion à qui le monde doit tout. Eh ! bien, voulez-vous fixer vos incertitudes ? suivez-moi, le travail ne sera ni long ni diffi-

cile. Voyez laquelle de ces sociétés a répandu sur le genre humain les bienfaits dont j'ai déroulé devant vous le tableau. Concluez sans hésiter que celle à qui le monde en est redevable est la véritable société, la seule dépositaire de la bonne doctrine : car une doctrine qui, seule, civilise les hommes, qui, seule, les rend meilleurs, c'est-à-dire pieux envers Dieu, justes et charitables envers leurs frères, chastes et humbles à l'égard d'eux-mêmes, est une doctrine bonne ; mais elle n'est bonne que parce qu'elle est vraie, elle n'est vraie que parce qu'elle est divine, et vous avez trouvé la véritable société ou la véritable Eglise.

Et maintenant quelles sont-elles ces sociétés qui depuis dix-huit siècles se sont présentées comme les véritables dépositaires de la doctrine vivifiante, je vois l'Eglise romaine, je vois l'Arianisme, je vois le Mahométisme, je vois le Protestantisme, enfin, après tous les autres, je vois revenir la Philosophie.

Allons, la main sur la conscience, et répondez-moi : étaient-ce des Ariens, des Mahométants, des Protestants, des Philosophes qui descendaient dans les amphithéâtres de Rome payenne, pour cimenter avec leur sang les fondements de la société moderne, et créer l'ère nouvelle de civilisation qui a fait la gloire et le bonheur du monde ? Non, c'étaient des enfants de l'Eglise catholique romaine.

Etaient-ce des Ariens, des Mahométants, des Protestants. des Philosophes qui peuplèrent les immenses déserts de la Thébaïde, pour donner au monde ces mi-

raculeux exemples de toutes les vertus, et lui apprendre à appliquer à la société, à la famille, et à tout le détail de la conduite, les grandes leçons du Christianisme? Non, c'étaient des enfants de l'Eglise catholique romaine.

Etaient-ce des Ariens, des Mahométants, des Protestants, des Philosophes qui, au prix de tous les genres de fatigues et de privations, s'en allaient arborer chez les nations d'alors, l'étendard de la civilisation et de la Religion, la Croix? Non, c'étaient des enfants de l'Eglise catholique romaine.

Ariens, Mahométants, Protestants, Philosophes, comment auriez-vous opéré ces merveilles? Vous n'étiez pas nés. Tout était fait quand vous êtes venus; le monde déjà reposait en paix à l'ombre tutélaire de l'Arbre chrétien, plusieurs générations déjà s'étaient nourries, en passant sur la terre, de ses fruits vivifiants.

Quand enfin vous êtes arrivés, qu'avez-vous fait? Quelle vérité l'Arianisme a-t-il conservée? quel principe social a-t-il proclamé, lui qui niait Jésus-Christ, principe de toute vérité, de tout devoir, par conséquent de toute société? quel peuple a-t-il tiré de la barbarie? quelle partie du globe a-t-il rendue plus morale, plus florissante et plus heureuse? quel est le chiffre de ses bienfaits? Zéro. Quel est le chiffre des maux qu'il a causés? Je vois le monde divisé, je vois la haine, les disputes, les violences, reparaître partout où il passe. Voilà les œuvres de l'Arianisme; sa doctrine n'est donc pas bonne, elle n'est pas bonne parce qu'elle n'est pas

vraie, elle n'est pas vraie parce qu'elle n'est pas divine : l'Arianisme n'est donc pas la véritable société, la société conservatrice de la *bonne* Religion.

Et le Mahométisme, quelles sont ses œuvres ? Fils d'un Arabe brigand et libertin, il s'avance le sabre d'une main et la coupe de la volupté de l'autre, disant : Crois ou meurs. Et je vois au loin l'incendie des villes depuis les extrémités de l'Asie jusqu'au centre de l'Afrique. Je vois l'esclavage des peuples conquis, l'opprobre de la femme, le mépris des arts et des sciences. Je vois la barbarie avec son ténébreux cahos, et la terre soumise à la doctrine musulmane subitement arrêtée dans sa marche progressive, devenue comme une pétrification vivante de l'humanité. Voilà les œuvres du Mahométisme ; sa doctrine n'est donc pas bonne, elle n'est pas bonne parce qu'elle n'est pas vraie, elle n'est pas vraie parce qu'elle n'est pas divine : le Mahométisme n'est donc pas la véritable société, la société conservatrice de la *bonne* Religion.

Réformateurs prétendus du seizième siècle, à votre tour ; voyons quels sont vos titres à la foi et à la reconnaissance du monde ? Luther, Zuingle, Calvin, Henri VIII, ne craignez rien, je ne parlerai pas de votre vie : toute ame honnête sait pourquoi. Il s'agit de votre œuvre religieuse. Vous vous donniez pour réformer l'Eglise romaine qui, elle-même avait réformé et civilisé le monde, qui depuis quinze siècles lui conservait sa supériorité intellectuelle et morale ; eh ! bien, dites-nous : quels abus avez-vous réformés ? de quelle vertu nouvelle

avez-vous doté le terre? quelles consolations avez-vous apportées aux misères humaines? où sont les Sœurs de Charité que vous avez envoyées au chevet du moribond, au berceau de l'enfant abandonné, au pauvre couché sur la paille? quels nouveaux dogmes avez-vous enseignés? quels principes conservateurs avez-vous proclamés? quelle sanction sacrée avez-vous donnée à la foi? à la foi, base de l'ordre religieux, politique, civil et domestique? Que dis-je sanctionner la foi, vous l'avez anéantie en déïfiant l'orgueil humain et en proclamant l'infaillibilité individuelle?

Et l'on a vu, conséquents à vos principes, des peuples entiers marcher le glaive d'une main et la torche de l'autre, au meurtre, à l'incendie, au pillage; et l'Europe a été bouleversée jusque dans ses fondements; et l'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse, la France ont été, durant un demi-siècle, abreuvées du sang de leurs citoyens; et des scandales de tout genre ont eu lieu; les adultères, les vols, l'audacieuse violation de toutes les lois, sauve-gardes de la morale, de la propriété de l'homme et de sa vie, sont venus inonder la terre. Et pendant que le torrent continuait ses ravages, vous descendiez dans la tombe, et vos disciples, divisés en mille sectes ennemies, s'anathématisaient, s'égorgeaient, faisaient succéder les professions de foi comme les feuilles sur les arbres, et imprimaient à l'esprit humain une activité sans frein qui le poussait à toutes les rêveries, à toutes les théories les plus coupables; si bien qu'il en est venu, grace à eux, à nier

Jésus-Christ, principe de toute vérité, de toute morale, par conséquent de toute civilisation. Et de là, un chaos qui réalisait sur la terre l'image de l'abîme éternel où n'habite ni ordre ni paix, mais la nuit et l'horreur.

Et puis, quel peuple avez-vous civilisé? quels sauvages avez-vous retirés du milieu de leurs forêts? Depuis un siècle, des millions d'Indiens sont courbés sous le joug du Protestantisme. Allez voir s'ils ont fait un pas, un seul pas, dans la route de la civilisation ? Dites, zélés méthodistes anglicans, si toutes les superstitions atroces que vous trouvâtes dans l'Inde n'y règnent pas encore dans toute leur force ? Ah ! pour civiliser les peuples il ne suffit pas d'avoir des comptoirs pour y recueillir le prix de leurs sueurs, et des magasins de bibles pour leur donner, il faut avoir les deux choses qui seules civilisent : sur les lèvres *la vérité*, et dans les veines *du sang à répandre*. Et de ce sang *de martyr*. vous n'en n'eûtes jamais, et vous n'en n'avez point encore.

Ainsi, à l'égard des peuples civilisés, division, doute, scepticisme, meurtre, pillage, révolutions ; à l'égard des peuples sauvages et barbares, impuissance absolue. Point de bien et beaucoup de mal : voilà les effets de la doctrine protestante. Cette doctrine n'est donc pas bonne, elle n'est pas bonne parce qu'elle n'est pas vraie, elle n'est pas vraie parce qu'elle n'est pas divine : le Protestantisme n'est donc pas la société véritable, la société dépositaire de la *bonne* Religion.

Parlerons-nous maintenant de la Philosophie ? Nous pourrions nous en dispenser. Ce que nous avons dit de

la philosophie ancienne s'applique de tout point à la philosophie moderne. Même chaos d'opinions, mêmes variations, mêmes contradictions, mêmes absurdités; et, comme conséquences, mêmes désordres moraux, mêmes bouleversements politiques, mêmes mépris de toutes les vérités et de tous les principes qui ont civilisé le monde. Au reste, les philosophes modernes se sont condamnés par leur propre bouche. *La vérité*, disent-ils, *n'est jamais nuisible; c'est,* répond l'un d'entre eux, *la meilleure preuve que ce que vous dites n'est pas la vérité* [1].

Frappée de stérilité pour toute espèce de bien, qu'a fait la Philosophie? où sont les hôpitaux qu'elle a fondés, les établissements vraiment utiles qu'elle a créés? où est le peuple qu'elle a tiré de la barbarie? où est la nation civilisée qu'elle a rendue plus morale, plus tranquille, par conséquent plus heureuse? où est le jeune homme dont elle a purifié les mœurs, corrigé les désordres? où est le père qu'elle a rendu plus vigilant, plus équitable, l'épouse plus fidèle, le citoyen plus dévoué, le magistrat plus intègre, le négociant plus loyal? Que dirai-je, où est la vertu si petite, si humble qu'elle soit, qu'elle a enseignée, sanctionnée, pratiquée? Mais si la Philosophie fut impuissante pour le bien, elle est toute-puissante pour le mal. *C'est elle*, oui, c'est bien elle, disent ses adeptes, *qui a fait tout ce que nous voyons* [2]. Et que voyons-nous? Le monde ébranlé jusque dans ses

[1] J.-J. Rousseau.

[2] Condorcet.

fondements, tous les liens de la société politique, civile et domestique, brisés, méprisés; des ruisseaux de sang, des débris et des ruines; des forfaits qui font pâlir; l'homme devenu chair, boue, brute à face humaine, sans autre vie que celle des sensations animales, voilà les œuvres de la philosophie; car qui dit philosophe dit un homme qui se croit le droit de ne rien croire et la liberté de faire tout ce qu'il veut. Cette doctrine, grosse d'erreurs, de crimes et de bouleversements; cette doctrine qui livre la société comme une proie aux plus ambitieux, aux plus forts, aux plus filoux, aux plus adroits, n'est donc pas bonne; elle n'est pas bonne parce qu'elle n'est pas vraie, elle n'est pas vraie parce qu'elle n'est pas divine : la Philosophie n'est donc pas la véritable société, la société dépositaire de la *bonne* Religion.

Il est donc vrai, l'Eglise catholique romaine seule avait civilisé le monde avant la naissance de l'Arianisme, du Mahométisme, du Protestantisme et de la Philosophie; elle était donc, avant leur naissance, la seule véritable société, la seule dépositaire de la bonne doctrine, par conséquent de la vraie Religion.

Et depuis que ces nouvelles venues ont paru sur la terre, a-t-elle cessé sa mission bienfaisante? Bulgares, Russes, Prussiens, Tartares, Hongrois, Normands, vous tous formidables peuples du Nord, long fléau de l'Europe, dites : qui alla au-devant de vous pour adoucir votre férocité? qui vous dota du bienfait des lumières? qui fit de vous des hommes et ensuite des Chrétiens? Et plus

tard, Iroquois, Illinois, sauvages des deux Amériques, qui donc planta au milieu de vos vastes forêts l'étendard civilisateur? qui vous apprit à cesser vos horribles festins de chair humaine et vos sacrifices sanglants? qui vous réunit en corps de nation et vous fit asseoir au vaste banquet de la civilisation?

Et de nos jours qui encore civilise les peuplades inconnues de l'Océanie et les restes des sauvages américains, et les Indiens courbés sous le joug d'horribles superstitions? qui envoie ses enfants arroser de leur sang ces terres lointaines et préparer une riche moisson pour un prochain avenir? Ariens, Mahométans, Protestants, Philosophes : est-ce vous?

Et sans sortir de notre Europe : qui couvre nos royaumes du nord au midi, de toutes ces institutions dans lesquelles on ne sait ce qu'il faut admirer davantage ou le bien immense qu'elles opèrent à l'égard de tous les âges, de tous les sexes, et des malheureux de tout genre ; ou le dévouement héroïque et la gaieté céleste des Anges visibles qui jour et nuit veillent sur ce ramas dégoûtant de toutes les misères humaines, avec une sollicitude plus tendre que la jeune mère sur le berceau de son nouveau-né? Et puis dans les fléaux qui sont venus naguère décimer l'ancien et le nouveau monde : qui a volé au chevet des malades? qui a collé son oreille sur leur bouche empestée pour recueillir leur dernier soupir? Ariens, Mahométans, Protestants, Philosophes : est-ce vous?

Il est donc vrai, depuis l'apparition des prétendues

sociétés dépositaires de la vraie Religion, la seule Eglise romaine a continué et continue magnifiquement la mission civilisatrice qu'elle avait commencée avant leur naissance. Sa doctrine n'a donc pas cessé d'être bonne *privativement à toute autre;* mais elle n'est bonne que parce qu'elle est vraie, elle n'est vraie que parcequ'elle est divine. L'Eglise catholique n'a donc pas cessé d'être la véritable société, la société dépositaire de la vraie Religion.

Connaissez-vous maintenant la société dépositaire de la vraie Religion? Et cependant pour vous la faire distinguer de toutes les sectes menteuses, nous n'avons employé que cette preuve la plus palpable, il est vrai, et par conséquent la plus *populaire*, savoir : que l'*arbre se reconnaît à ses fruits*. Que serait-ce si nous avions voulu user de tous nos moyens et vous développer les marques intrinsèques de vérité qui conviennent toutes à l'Eglise romaine et dont aucune ne convient ni à l'Arianisme, ni au Mahométisme, ni au Protestantisme, ni à la Philosophie? Ces marques, pour vous le dire en deux mots, sont l'unité, la sainteté, l'apostolicité, la catholicité. Oui; car l'incommunicable cachet de la vérité, c'est d'être une, sainte, de tous les temps et de tous les lieux. Or, essayez, je vous prie, de trouver une ombre d'unité, de sainteté et d'universalité dans l'Arianisme, dans le Mahométisme, dans le Protestantisme et dans la Philosophie!

Sainte Eglise romaine! seule conservatrice de la vérité, de la vertu et de la civilisation parmi les hommes :

qui refusera maintenant d'associer sa voix à celle du grand Augustin pour vous dire : « Eglise catholique, véritable Mère des Chrétiens, c'est vous qui enseignez aux hommes non-seulement à adorer un seul vrai Dieu, et qui bannissez ainsi l'idolâtrie de la face de la terre ; mais encore qui leur apprenez la charité pour leurs frères d'une manière si parfaite, que toutes les misères humaines, quelques variées qu'elles soient, y trouvent un remède efficace.

» C'est vous qui tour à tour, enfant avec l'enfant, forte avec le jeune homme, calme avec le vieillard, enseignez la vérité et exercez à la vertu suivant la force de l'âge et la portée de l'intelligence.

» C'est vous qui soumettez par une obéissance chaste et fidèle la femme à l'homme, non pour satisfaire des passions brutales ; mais pour conserver le genre humain, la société et la famille.

» C'est vous qui établissez l'homme au-dessus de la femme, non pour se jouer du sexe le plus faible, mais pour être son appui et le diriger suivant les lois de l'amour le plus cordial.

» C'est vous qui soumettez par une libre servitude les enfants aux parents, et qui donnez aux parents un saint empire sur leurs enfants.

» C'est vous qui unissez les frères aux frères par le lien de la Religion, lien plus sacré et plus solide que celui du sang.

» C'est vous qui, tout en respectant les lois de la nature et les inclinations de la volonté, resserrez par une charité mutuelle les alliances et les amitiés.

» C'est vous qui apprenez aux serviteurs à servir leurs maîtres, moins par crainte que par amour.

» C'est vous qui rendez les maîtres bons et miséricordieux aux serviteurs, par la pensée d'un Dieu suprême, leur Maître commun.

» C'est vous qui unissez non-seulement par des liens de société, mais par des liens de fraternité, les citoyens aux citoyens, les nations aux nations, et tous les hommes, quels qu'ils soient, par le souvenir de leur commun berceau.

» C'est vous qui apprenez aux rois à se dévouer pour les peuples; et les peuples à obéir aux rois.

» C'est vous qui enseignez avec une précision parfaite à qui est dû l'honneur, à qui l'affection, à qui le respect, à qui la crainte, à qui la consolation, à qui l'avertissement, à qui l'exhortation, à qui la réprimande, à qui la correction, à qui le châtiment; montrant que toutes ces choses ne sont pas dues à tous, mais qu'à tous est due la charité, et l'injure, à personne[1].»

Et que veut la Religion, que veut l'Eglise romaine, en nous instruisant, en nous formant à la vertu, en nous soulageant dans nos besoins? Elle veut réparer peu à peu à l'égard de toutes les générations qui viennent sur la terre, les suites funestes du péché originel et de tous les autres. Elle veut rendre à notre esprit une partie des lumières dont il jouissait dans l'état d'innocence; à notre cœur la sainteté et l'empire sur les sens; aux

[1] De *Morib.*, *Eccl. Cath.* c. xxx.

sens eux-mêmes une partie de leur puissance et de leur intégrité première. Depuis la sortie du Paradis terrestre, la Religion a conduit l'homme de clarté en clarté, comme la mère conduit son enfant des premières ténèbres du jeune âge jusqu'au développement de sa raison.

Mais cette réhabilitation si bien soutenue, et dont nous avons exposé le tableau dans les huit volumes de cet ouvrage, n'est que commencée sur la terre : sa perfection est réservée pour l'éternité, et la Religion nous y conduit. C'est là que toutes choses seront parfaites; c'est là que nous verrons bien mieux que cet âge d'or, dont le souvenir confus s'était conservé au sein même du Paganisme, le Ciel. Il est temps de dire ce qu'il sera. Le tableau si imparfait que nous allons en faire est cependant, ce nous semble, bien suffisant pour exciter nos désirs, soutenir notre courage et nous faire répéter avec l'Apôtre : *Non, toutes les peines, tous les sacrifices qu'impose la Religion sur la terre, ne méritent pas d'entrer en comparaison avec la gloire et la félicité qui nous attend dans les Cieux.*

Ce qu'est la lumière à l'aveugle qui l'a vue et qui brûle de la revoir; la santé au malade qui souffre de cruelles douleurs; la paix au malheureux qui, toute sa vie exposé à des embûches, a dû rester nuit et jour les armes à la main; ce qu'est à un roi déchu le retour sur son trône; ce qu'est au voyageur, brûlé par la soif, une source fraîche et limpide; à l'exilé le retour dans sa patrie, au sein d'une famille bien-aimée; enfin, à

l'homme dévoré de désirs insatiables et toujours renaissants, à l'homme brisé de travaux et de douleurs, à l'homme condamné aux pleurs, aux infirmités et à la mort, la jouissance pleine et parfaite de tous les biens, le repos et l'immortalité du bonheur et de la gloire; le Ciel, l'est pour le genre humain, et bien plus encore.

Car le Ciel, *c'est le complément de tous les désirs de Dieu, des créatures et de l'homme; c'est la restauration de toutes choses dans l'état de perfection absolue; c'est le repos éternel dans l'ordre.*

1° A l'égard de Dieu; le Ciel, c'est l'accomplissement de ce vœu exprimé par le Fils de l'Eternel, instruisant le genre humain : Père, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel. Le Ciel, c'est pour Dieu la jouissance pleine et entière de ses œuvres, c'est la complète manifestation de sa gloire, de sa puissance, de sa bonté, de sa sagesse, de ses ineffables perfections; c'est le règne d'un Père chéri sur des enfants dociles; c'est l'épanchement immense, éternel, de son amour en eux, et l'épanchement également éternel de leur amour en lui; c'est l'unité de l'homme avec Dieu, et de Dieu avec l'homme; unité sans confusion de nature; en sorte qu'éternellement, Dieu et l'homme, s'unissant sans se confondre, jouiront éternellement de la plénitude de leur Être. En un mot, le Ciel sera pour Dieu *être tout en toutes choses*.

2° A l'égard des créatures; le Ciel sera l'accomplissement de ce vœu exprimé en leur nom par le grand Apôtre: Toutes les créatures gémissent, souffrent les douleurs de

l'enfantement, attendant leur délivrance de la corruption et leur participation à la gloire des élus, à qui seules elles seront désormais soumises, et qui ne les feront plus malgré elles servir à l'iniquité[1].

Les créatures souhaitent donc, concluent les docteurs catholiques, leur renouvellement et leur affranchissement, non leur anéantissement ni leur destruction quant à la substance. Elles ne seront donc pas détruites, mais simplement purifiées par le feu du dernier jour; comme l'or n'est pas détruit en passant dans le creuset, mais purifié et rendu plus éblouissant et plus durable[2].

[1] Rom. VIII. 19 et suiv.

[2] Le sentiment qui soutient que le monde ne sera pas anéanti, mais seulement perfectionné et changé en mieux, est le plus autorisé dans les Pères et dans les Théologiens. L'Ecriture elle-même lui est très-favorable. Elle dit, par exemple, dans l'Ancien et le Nouveau Testament[1], que *le Seigneur fera de nouveaux cieux et une nouvelle terre.* Elle ne dit pas *d'autres cieux et d'autres terres, mais de nouveaux cieux et une nouvelle terre*, pour marquer leur renouvellement [2]. Lorsqu'un enfant devient jeune homme, que de jeune homme il devient homme fait, et que d'homme fait il devient vieillard, on ne dit point qu'il périt à chaque fois que son âge change: c'est toujours le même homme, mais accru et passé d'un état à un autre. Il en est de même lorsqu'un architecte, d'une ancienne maison en fait une nouvelle; ou lorsque le laboureur défriche un terrain inculte et abandonné, et le rend fertile et riant.

Quand le Psalmiste[3] parle de la destruction des cieux, il la marque sous l'idée d'un vêtement qui s'use et qui se change; mais cela est fort différent de ce qui est réduit au néant[4]. Isaïe décrivant l'état du monde après la résurrection, dit que le soleil et la lune s'y verront comme au-

1 Isai. 65-17, 66, 22; *Apoc.* 21. 1.

2 Non dixit: alios cœlos et aliam terram videbimus, *dit saint Jérôme*, sed veteres et antiquos in melius commutatos. *In Isai.* 51 *et* 56.

3 Ps. 101.

4 Ipsi peribunt, et omnes sicut vestimentum veterascent, et sicut opertorium mutabis eos.

Qui dira la beauté et la perfection de cette terre et de ces cieux renouvelés ? L'aigle des Docteurs, celui dont l'*angélique* pureté lui mérita d'entrevoir des choses cachées aux profanes, saint Thomas, parlant des éléments

paravant, mais dans un éclat infiniment plus grand : *La lune*, dit-il, *brillera comme le soleil ; et le soleil aura sept fois plus de clarté qu'il n'en a aujourd'hui* [1].

Le Sauveur nous dit dans l'Evangile *que le ciel et la terre passeront* [2] ; et l'Apôtre, *que la figure* ou l'apparence *de ce monde passe* [3]. Ils ne disent pas que le monde périra quant à la substance, ni que les cieux et la terre retourneront dans le néant ; mais simplement qu'ils passeront de l'état où nous les voyons dans un autre plus parfait et plus beau. Saint Pierre, dans l'endroit le plus formel que nous ayons sur ce sujet, dit simplement que *le jour du Seigneur viendra comme un voleur ; qu'alors les cieux passeront avec beaucoup de bruit et* d'impétuosité ; que *les éléments seront dissous par la chaleur ;* que *la terre sera brûlée avec tout ce qui est en elle* [4]. Or, rien de tout cela ne prouve l'anéantissement.

Dieu nous a révélé la création de l'univers ; mais il ne nous a déclaré en aucun endroit qu'il dût réduire son ouvrage au néant. Nous avouons qu'il peut l'un comme il a pu l'autre ; mais nous ne voyons point dans ses Ecritures que ce soit là son dessein. L'anéantissement même est une chose que nous ne comprenons pas.

Salomon nous assure qu'il a appris que tout ce que le Seigneur a fait doit demeurer éternellement [5]. C'est ce que saint Grégoire-le-Grand explique fort bien, en conciliant l'Ecriture avec elle-même, lorsqu'elle dit d'un côté que la terre demeurera éternellement, et de l'autre que les cieux et la terre passeront : ils passeront quant à leur figure, mais non quant à leur essence [6]. Et quand l'Ecriture parle de nouveaux cieux et de terre nouvelle, elle n'entend pas que Dieu en créera de nouveaux, mais

1 Isai. 30, 26

2 Matth. 24, 35 et 5, 18.

3 Præterit figura hujus mundi. 1, *Cor.* 7, 31.

4 2 Petr. 3. 10.

5 Didici quod omnia opera quæ fecit Deus, perseverent in perpetuum.

6 Per eam quam nunc habent imaginem transeunt, sed tamen per essentiam sine fine subsistunt. *Moral.* lib. 17, in Job, c. 5.

après la résurrection générale, nous dit : Que l'eau sera comme le cristal, l'air aussi pur que le Ciel, et le feu aussi brillant que les astres et que le soleil; que la terre sera dans sa superficie aussi claire et aussi transparente

qu'il renouvellera les anciens [1]. Le même saint Grégoire compare ce changement à celui que nous voyons arriver tous les ans dans la révolution des saisons : l'hiver succède à l'été, et le printemps à l'hiver; la terre change de face dans ces différentes saisons, mais elle est toujours la même quant à la substance.

Mais personne ne s'est expliqué sur cette matière en termes plus expèrs et plus clairs que saint Augustin ; le feu qui brûlera le monde au dernier jour, dit ce grand Docteur, changera les qualités des éléments corruptibles, et ce qui convenait à nos corps sujets à la co.ruption sera changé en d'autres qualités qui conviendront à nos corps incorruptibles ; en sorte que le monde ainsi renouvelé sera proportionné à la nature des hommes ressuscités [2]. Il dit dans un autre endroit que le ciel et la terre seront renouvelés après le jugement; qu'ils passeront, mais qu'ils ne périront pas [3]. Comparant ensuite le feu qui doit embraser le monde à la fin des siècles, aux eaux du déluge, il fait le parallèle des expressions dont se sert l'Ecriture pour exprimer l'un et l'autre de ces deux grands événements. Dans le premier, il est dit que le *monde périt*, de même que l'on dit qu'il périra dans le second. Mais comme on sait que par ce mot *périr* l'Ecriture n'a voulu marquer qu'un changement extraordinaire, ainsi dans la consommation des siècles, lorsqu'elle dit que le monde périra, cela veut dire qu'il sera seulement changé quant à ses qualités, mais qu'il subsistera quant à sa substance.

Saint Epiphane [4], Proclus, Methodius et Œcuménius [5], soutiennent et prouvent le même sentiment. « La terre et les éléments, dit ce dernier, ne seront pas détruits. De même nous faisons passer les métaux par le feu, il n'a nulle envie de l'anéantir. Il détruira simplement les choses qui ne

1 Non alia condenda sunt, sed hæc ipsa renovantur. *id., id.*

2 Ut scilicet mundus in melius innovatus, apte accommodetur hominibus etiam carne in melius innovatis. *de Civit. Dei,* lib. 20, 16.

3 Mutatione namque rerum, non omnimodo interitu, transibit hic mundus.... Figura ergo præterit, non natura. id., id., *cap.* 14.

4 *Hæres.* 64.

5 *In* 2. *Petr.* 3.

que le verre[1]. Toujours également éclairée, la terre sera dans une température toujours égale ; les astres et les éléments toujours semblables en eux-mêmes et à notre égard, n'auront aucune des imperfections que nous y remarquons à présent[2].

La terre, il est vrai, sera dépouillée de certains corps mixtes, mais elle n'en sera pas moins parfaite. Elle aura tout ce qui peut contribuer à la perfection dans l'état de stabilité et d'incorruption où elle sera, quoique privée de certaines beautés qui lui convenaient dans son premier état d'imperfection. Les ornements qui convenaient à la maison d'un simple particulier, ne lui conviennent plus dès qu'on en fait le palais d'un grand prince[3].

3° *A l'égard de l'homme.* Le Ciel est, comme nous

servent qu'à l'usage de cette vie mortelle et périssable, et tout ce qui n'a aucun rapport à l'état d'immortalité et d'incorruption où nous serons après la résurrection des corps ; mais il conservera tout le reste dans un état plus parfait et plus heureux, pour l'ornement et la beauté de ce ciel nouveau et de cette terre nouvelle qui nous sont promis, et pour contribuer à la béatitude des Justes qui vivront alors. » De même que celui qui bâtit une maison neuve ne la bâtit pas de rien ; ainsi Dieu formera les cieux nouveaux et la terre nouvelle après le jugement, de la matière des cieux et de la terre qui subsistent aujourd'hui, mais qu'il changera en un état plus parfait[1].

[1] St. Cyril. *lib.* 4 in Isai. c. 51.

[1] In 4. dist. 48. *q.* 2. *a.* 4.

[2] St. Hier. *in Habacuc.* III.

[3] Ce qu'on vient de lire sur l'état du monde après la résurrection, n'est point un dogme de foi : c'est le sentiment le plus favorisé par l'Écriture-Sainte, le plus accrédité parmi les Pères et les Théologiens. *Bible de Vence*, t. 23.

l'avons dit, l'accomplissement de tous ses désirs légitimes et analogues à son état futur. Et, chose trop peu remarquée quoique fort remarquable! l'homme désire le Ciel de toute l'étendue de sa puissance. Cet être dégradé et malheureux cherche sa réhabilitation et la délivrance du mal ; ce roi détrôné cherche son trône ; ce *Dieu tombé se souvient des Cieux*, et il les cherche partout, partout il s'en va poussé par une force irrésistible, demandant le Ciel, c'est-à-dire le bonheur à tout ce qu'il rencontre. Mais il le désire mal, ou plutôt il place le Ciel là où il n'est pas. Et c'est là une terrible suite de sa dégradation. On dirait un grand enfant qui, placé sur le bord d'un lac tranquille, aperçoit tout à coup dans le miroir des eaux l'image de la lune. Il la prend pour l'astre lui-même. Et dans son erreur, il se précipite dans le lac, et l'image se brise ; et plus il s'agite pour la saisir, moins il l'atteint. Et tout ce qu'il retire de ses pénibles efforts, c'est la fatigue, le désespoir, la mort au milieu des flots.

Grand enfant, levez donc la tête et ne cherchez pas à vos pieds ce qui est au-dessus de vous. Ce que vous poursuivez, n'est que l'image du bonheur. Hélas! il en est ainsi; mais il n'en est pas moins vrai que le bonheur qu'il rencontre dans la jouissance de ces objets divers, est une image, une parcelle, une altération même du bonheur du Ciel.

En effet, qu'est-ce que l'homme désire pour son corps et ses sens, pour son ame, sa mémoire et son esprit et son cœur?

Plaisirs du corps. D'abord l'homme désire pour son

séjour des sites enchanteurs, une terre féconde, parée de toutes les beautés de la nature, un Ciel pur, serein, sans nuage, sans froid excessif, sans soleil brûlant. Et voyez combien les voyages, les recherches, les dépenses, coûtent peu aux riches pour se procurer cet avantage; et quand ils en jouissent, ils sont au comble de leurs vœux. Ils célèbrent leur bonheur, ils en écrivent à leurs parents, à leurs amis, les invitant à se réjouir avec eux. Eh bien! qu'est-ce que le Ciel? C'est le complément, c'est la satisfaction pleine, entière, éternelle de ce désir. Car après le temps fini, il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre; purifiés par le feu, ils seront revêtus des qualités analogues à la nature de nos corps devenus impassibles et immortels. Oh que leur beauté sera ravissante! Et puis, voyez-vous, sous ces nouveaux cieux et sur cette nouvelle terre, il n'y aura rien de ce qui trouble votre séjour actuel, quelque heureux qu'il vous paraisse; plus de voleurs pour menacer vos propriétés, votre sûreté ou celle de ce qui vous est cher; plus de famine, d'inondation, d'incendie, de tremblement de terre, plus de fléau, plus de mal à craindre.

Qu'est-ce que l'homme demande encore pour son corps? Une habitation commode, des appartements magnifiques, de riches ameublements. Et voyez-vous quelle étonnante activité il emploie pour se les procurer? Dites combien d'arts, de métiers, sont employés à cette fin? Maçons, tailleurs de pierre, charpentiers, menuisiers, doreurs, ébénistes, artisans de toute espèce, cons-

pirent à embellir sa demeure. Tous les métaux servent au même usage : le fer, l'argent, le cuivre, le plomb, que sais-je ? le marbre, l'ardoise, les fleurs, les étoffes les plus précieuses. Et quand il est parvenu à se loger et à dormir dans cette somptueuse demeure, il se croit heureux. Eh ! bien, le Ciel n'est que le complément, la satisfaction pleine, entière, éternelle de ce désir. Écoutez la description que vous fait de la demeure des élus le disciple Bien-Aimé, dont l'œil avait eu le bonheur de la contempler : « Et l'Ange me transporta en esprit sur une haute montagne ; et il me montra la ville, la sainte Jérusalem, qui descendait du Ciel, venant de Dieu ; elle était illuminée de la clarté de Dieu même ; et sa lumière était semblable à une pierre précieuse, à une pierre de jaspe, transparente comme du cristal. Elle avait une grande et haute muraille où il y avait douze portes et douze Anges, un à chaque porte. La muraille était bâtie de jaspe, et la ville était d'un or pur semblable à du verre très-clair, et les fondements de la muraille étaient des pierres précieuses. Les douze portes étaient douze perles, et chaque porte était faite de l'une de ces perles ; et la place de la ville était d'un or pur comme du verre transparent [1]. »

Hommes, que désirez-vous encore pour votre corps ? Des vêtements somptueux et brillants. Et nous savons combien vous y attachez de prix. combien ils vous inspirent de fierté, j'allais dire de vanité. Et voilà que

[1] Apoc. I, 10-21. Pour nous donner une idée de la réalité, saint Jean se sert de tout ce que nous connaissons de plus précieux.

dans le Ciel ces ignobles dépouilles d'animaux que vous portez pour cacher votre honte et protéger votre infirmité, toutes ces livrées de la dégradation primitive auront disparu; votre corps, brillant de toutes les graces d'une jeunesse éternelle, sera lui-même son propre vêtement.

Quels sont encore les autres biens que vous désirez pour votre corps. La beauté, la santé, l'agilité, la vie.

Et que ne fait pas l'homme pour conserver le premier de ses biens ou pour le recouvrer lorsqu'il l'a perdu? Les dépenses, les voyages, les privations de tout genre ne lui coûtent rien; et si, au prix de tous les sacrifices, il retrouve cette santé qui se dérangera bientôt, il se croit, fût-il le dernier des hommes, plus heureux que le plus grand des monarques.

Or, dans le Ciel, l'homme jouira d'une santé parfaite, tous ses organes, aujourd'hui corruptibles et grossiers, seront si parfaits et si incorruptibles que rien ne les altérera jamais et qu'ils serviront avec une merveilleuse facilité aux opérations de l'ame.

Pour son corps, l'homme désire aussi la beauté, les difformités naturelles lui sont quelquefois aussi insupportables que la mort. Il porte envie à ceux qui ont la beauté en partage, il aime à croire, pour se consoler, qu'il en a quelque portion; et si cette beauté imparfaite et fragile se trouve menacée, oh! que de soins et de précautions pour la réparer, pour suspendre, s'il le pouvait, les ravages du temps!

Or, dans le Ciel, l'homme délivré du mal et de

toutes les suites du mal, reparaîtra avec une beauté dont rien ne pourrait nous fournir l'idée. Dans le travail de la tombe, tous les corps des Saints, dit saint Augustin, perdront leurs défauts ; l'homme ressuscitera dans la vigueur de l'âge, alors que la beauté brille de tout son éclat, et il jouira d'une jeunesse éternelle.

Pour son corps, il est un autre bien que l'homme désire, aujourd'hui surtout, avec une inconcevable ardeur, c'est l'agilité. Il ne veut plus de distance. Le poids de la matière le gêne; à tout prix il veut s'en affranchir. Et son génie est mis à contribution, et d'étonnantes merveilles couronnent ses efforts ; et la vapeur lui prête sa force toute-puissante, et le fer sa solidité , et les montagnes s'abaissent devant lui, et plus rapide que l'oiseau, il franchit en un clin-d'œil des espaces immenses. Il aspire à faire le tour du monde avec la promptitude de la pensée, et les succès qu'il a obtenus et ceux qu'il rêve encore lui procurent une incroyable jouissance. Eh ! bien, le Ciel est le complément de ce désir d'agilité qui nous tourmente. Devenus *spirituels*, nos corps ne seront plus un obstacle à l'activité de l'ame qui les transportera partout où elle voudra avec une facilité et une promptitude merveilleuses.

Enfin, pour son corps, l'homme désire aussi la vie. Oh ! s'il pouvait espérer l'immortalité qui n'est que la vie sans fin, que ne ferait- il pas pour se la procurer? Jugez-en par l'empressement extrême qu'il apporte à prolonger ses jours et par la crainte excessive qu'il a de mourir. Voyez comme il lutte contre la maladie, comme

il se débat contre la mort. La mesure des efforts qu'il fait pour s'y soustraire, est la mesure de son amour pour la vie.

Eh bien ! le Ciel est le complément de ce désir le plus indestructible et le plus impérieux du cœur humain. Là, une vie immortelle et une vie accompagnée de toutes les jouissances sans aucun mélange d'amertume, voilà ce qui nous est promis. La beauté, la santé, l'agilité, la vie, tels sont les grands biens que l'homme désire pour son corps, qu'il poursuit, qu'il recherche, qu'il achète à tout prix. La Religion le conduit à leur possession, elle les lui donne dans le Ciel.

Pour chacun de ses sens l'homme éprouve aussi des désirs que rien ici-bas ne peut satisfaire, et qui font son tourment. L'œil désire voir, l'oreille entendre, le goût savourer, l'odorat recevoir et le tact toucher tout ce qu'il y a de beau, d'harmonieux, de délicieux, d'agréable et de doux. Il faudrait faire l'histoire du genre humain si l'on voulait raconter tout ce que l'homme fait pour contenter ses sens. Que de vies consumées, que de fleuves de sang répandu, que de montagnes d'or et d'argent sacrifiées pour acheter le plaisir des sens ! Le Ciel donne tout cela, ou plutôt le Ciel est tout cela perfectionné, sans mélange d'imperfection et de vicissitude.

Et d'abord *plaisir de la vue*. Les Saints verront les nouveaux Cieux et la nouvelle terre, sans comparaison plus beaux qu'ils n'auront jamais été. Ils verront cette sainte cité que Tobie, et après lui l'apôtre saint Jean,

faute de termes qui en expriment la magnificence, nous dépeignent comme une ville toute bâtie d'or et ornée de toutes sortes de pierres précieuses. Ils se verront eux-mêmes, et comme *leurs corps seront reformés sur le modèle de celui de Jésus-Christ*, ainsi que parle saint Paul, ils seront si beaux et si lumineux, qu'ils ne céderont pas au soleil en beauté et en éclat. Et il n'y a point ici d'exagération, puisque le corps du Sauveur auquel tous les autres seront semblables, parut un jour à saint Paul plus brillant que le soleil en plein midi : le Sauveur même ne dit-il pas que *les Justes luiront comme le soleil dans le royaume de leur Père*? Quel contentement auront-ils donc lorsqu'ils verront leurs pieds, leurs mains et tous les membres de leurs corps si resplendissants, que dans quelque endroit qu'ils soient, ils n'auront besoin ni de flambeau, ni d'astre pour s'éclairer?

Mais ils n'auront pas seulement la satisfaction de voir leurs corps ainsi rayonnants de gloire ; ils verront encore avec un extrême plaisir ceux des autres Saints, et surtout celui de Notre Seigneur et de sa sainte Mère. Si donc le soleil à son lever réjouit toute la nature, quelle joie ne causera pas à chacun des Bienheureux la vue de tous ces Soleils vivants, je veux dire, de tous ces corps qui attireront et qui charmeront les yeux, tant par l'admirable disposition et la juste proportion de leurs membres, que par leur éclat extraordinaire? Au reste, on n'aura que faire alors de baisser la vue pour se défendre de la trop grande lumière ; parce que les yeux seront impassibles, et que celui qui fortifie tellement

les yeux de l'ame, qu'ils peuvent regarder fixement la Divinité, fortifiera aussi de telle sorte ceux du corps, que des millions de soleils ne les pourront éblouir.

On peut ajouter pour le plaisir de la vue ce que dit saint Augustin, que les saints Martyrs auront quelque marque de gloire dans la partie de leurs corps qui aura le plus souffert. Ainsi l'on verra sur la tête de saint Etienne une couronne composée d'autant de diamants qu'on lui a jeté de pierres : saint Jean-Baptiste, saint Jacques, saint Paul, qui ont eu la tête coupée, auront un collier d'une merveilleuse beauté et d'un prix inestimable. Saint Barthélemy, dépouillé de sa peau, sera revêtu d'une pourpre infiniment plus éclatante que celle des rois et des empereurs. Enfin, pour ne rien dire des autres, on verra les glorieuses plaies de saint Pierre et de saint André, qui sont morts par le supplice de la Croix ; on les verra aussi lumineuses que des astres. Mais celui qui les surpassera tous en clarté, sans toutefois les effacer, sera le Roi des Martyrs, qui brillera au milieu d'eux, comme le soleil parmi les étoiles.

En second lieu, *plaisir de l'ouïe*. Il est certain que dans le Ciel les corps glorieux auront les organes nécessaires pour entendre et pour parler ; car tous les Apôtres, avec un grand nombre de Disciples et de femmes, virent le Sauveur et lui parlèrent après sa Résurrection ; et il répondit à plusieurs questions qu'ils lui firent. On apprend aussi par le Livre de Tobie, et par l'Apocalypse de saint Jean, que dans le Ciel on chantera des Cantiques à la louange du Seigneur. Ces

Cantiques si agréables et toujours nouveaux réjouiront merveilleusement les Saints ; et ils leur plairont d'autant plus, que les voix seront plus belles ; que celui dont on chantera les louanges en sera plus digne ; que le lieu où se feront les concerts, résonnera mieux ; que ceux enfin qui les entendront, auront l'oreille plus délicate, et seront en plus grand nombre.

Qui pourrait donc concevoir quel sera l'excès de leur joie, lorsque jouissant d'une paix stable, et brûlant d'amour pour Dieu, leur souverain Bienfaiteur, ils s'exciteront les uns les autres à le louer éternellement? Au rapport de saint Bonaventure, saint François ayant entendu quelque peu de temps la douce harmonie d'un luth touché par un Ange, en fut tellement ravi, qu'il croyait être dans un autre monde, quel plaisir sera-ce donc que d'entendre des millions de voix, jointes à autant d'instruments, qui, séparées en deux chœurs, et se répondant continuellement les unes aux autres, chanteront dans tous les siècles les louanges de Dieu?

En troisième lieu, *plaisir de l'odorat*. Le Ciel sera une cité embaumée des plus délicieux parfums. Nous savons avec certitude que les corps de plusieurs Saints ont rendu après leur mort une odeur si agréable, que jamais personne n'en avait senti de pareille. C'est ce qui est arrivé à saint Hilarion, suivant le rapport de saint Jérôme. Car dix mois après qu'on l'eut mis en terre, son corps fut trouvé aussi entier que s'il eût été en vie, et il en sortait une odeur miraculeuse, qui fit croire à quelques-uns qu'il avait été embaumé. On ra-

conte la même chose de saint Servule, ce pauvre paralytique, dont saint Grégoire fait un grand éloge. En mourant il répandit une odeur céleste, dont tous ceux qui assistèrent à sa mort furent pénétrés. Il y a une infinité d'autres exemples de cette merveille : d'où l'on peut tirer cette conséquence, que si les corps dont les ames jouissent de la gloire, exhalent jusqu'au tombeau une odeur divine, ce sera encore toute autre chose dans le Ciel, lorsqu'ils y seront vivants et glorieux.

Ajoutez ce que le même saint Grégoire écrit de sa tante, sainte Tharsille, qu'un jour ayant levé les yeux au Ciel, elle vit Notre Seigneur qui venait à elle, et qu'en ce moment elle sentit une odeur si douce, qu'il parut bien que l'Auteur de toute douceur était là présent. Que ceux donc qui aiment les bonnes odeurs, commencent à sentir de loin le plaisir qu'ils auront dans le Paradis, lorsqu'ils seront dans ce jardin délicieux parmi les lys et les roses.

En quatrième et en cinquième lieu, *plaisir du goût et du toucher*. Il est vrai, dans le Ciel on n'usera point de viandes matérielles et corruptibles, néanmoins le sens du goût, élevé, purifié comme tous les sens de l'homme, aura son action et ses plaisirs convenables au lieu et à la condition des Bienheureux. Le Ciel nous est annoncé comme un festin de noces ; il y aura des torrents de voluptés. Et puis quelle jouissance pour le toucher que la bonne disposition où seront les corps des Justes ressuscités? jugeons-en par comparaisons. Quand ici-bas le corps se trouve accablé de maladies ou couvert

d'ulcères, le sens qui souffre le plus, ou le seul qui souffre, c'est le toucher : de même, quand le corps est sain et vigoureux, c'est encore le toucher qui en a toute la commodité et tout le plaisir. Il aura donc sa béatitude, et il l'aura éternellement quand les corps des Saints, après la Résurrection, étant devenus immortels et impassibles, jouiront d'une très-parfaite santé. Que ne donneraient pas les grands du monde, pour être toujours exempts de la goutte, de la pierre, des maux de tête, de reins, d'estomac ? Que ne doivent-ils donc pas donner, que ne faut-il pas qu'ils fassent pour gagner le Ciel, d'où est bannie pour jamais avec la mort toute maladie et toute douleur ?

Bien plus, quoique les corps ressuscités doivent rester composés de chair et d'os, ils seront néanmoins *spirituels*, c'est-à-dire qu'ils seront tellement soumis à l'esprit, qu'ils se remueront à son gré, qu'ils monteront, et qu'ils descendront, qu'ils iront partout avec une prodigieuse vîtesse ; qu'ils passeront au travers des murailles les plus épaisses, aussi aisément que si c'étaient des esprits, et non pas des corps. Comme donc ce sens est le seul qui souffre, quand des corps pesants et terrestres sont contraints de descendre ou de monter à la cime d'une montagne, ou de courir d'un lieu à un autre : lui seul aussi jouira du plaisir que pourra causer aux corps glorieux la facilité d'aller partout, sans se fatiguer.

Voilà de quelle manière les Bienheureux seront délivrés de la servitude de cette chair corruptible. Jamais ils n'auront besoin pour aller plus vite, ou pour mar-

cher avec plus de sûreté, ni de chevaux, ni de chariots, ni d'armes, ni d'autre chose, parce qu'ils iront presqu'en un moment d'un pôle à l'autre, et que quelque part qu'ils aillent, ils seront en assurance au milieu même de leurs ennemis. Plût à Dieu que ceux même qui ne sont pas encore capables de goûter les douceurs spirituelles, pensassent du moins à ces biens sensibles, et qu'à force d'y penser, ils les estimassent et les recherchassent! Ils pourraient enfin s'élever plus haut, et ce leur serait un degré pour arriver avec le secours divin à la béatitude éternelle.

Si des plaisirs des sens qui, tels que nous venons de les décrire, combleraient déjà le bonheur de l'homme le plus ambitieux, nous passons aux plaisirs spirituels infiniment plus nobles et plus vifs, il faudra bien nous écrier avec l'Apôtre : « Non, non, l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur même, tout vaste qu'il est, n'a jamais pu désirer rien de semblable à ce que Dieu prépare aux élus. » Essayons de nous en former une idée imparfaite.

Pour sa *mémoire*, l'homme désire des souvenirs complets et agréables. Et l'une de nos plus grandes misères et de nos plus amers regrets, est d'oublier en tout ou en partie ce que nous avons vu, entendu ou appris d'utile et d'agréable. Eh bien ! dans le Ciel, quelle satisfaction pour les Saints, alors que leur mémoire, devenue pleine et parfaite, leur rappellera d'un côté les biens infinis que Dieu leur a faits pour le corps et pour l'ame, pour le temps et pour l'éternité; et de l'autre les dangers presque

continuels dont il les a délivrés, dans tous les temps, dans tous les états, dans tous les emplois de leur vie? Pourront-ils penser à la bonté qu'il a eue de les garantir du péché mortel et des peines de l'Enfer, en tant d'occasions où ils étaient près d'y tomber, pourront-ils jamais y penser, sans lui en rendre mille actions de graces? Mais n'y penseront-ils pas éternellement, et ne s'en feront-ils pas dans tous les siècles un sujet de réjouissance ? S'ils étaient capables de l'oublier, le Prophète s'écrierait-il : *Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur*. Et saint Augustin pourrait-il dire, que dans la cité de Dieu il n'y aura rien de plus charmant que ce cantique, rien qui relève davantage la grace de Jésus-Christ notre Rédempteur?

Mais que dirons-nous des vicissitudes des temps qu'ils auront toujours présentes à l'imagination et à l'esprit? Ne sera-ce pas une chóse bien agréable, quand ils verront Dieu, que de voir dans Dieu tout ce qui se sera passé jusqu'alors dans le monde; tant d'événements divers, que la Providence aura opérés ou permis, et qu'elle aura su diriger immanquablement à ses fins? N'est-ce point là ce *fleuve impétueux* dont parle David, ce fleuve qui coule toujours et *qui réjouit la Cité de Dieu*? Peut-on mieux représenter les révolutions des siècles que par ce fleuve dont le cours est très-rapide, et qui ne s'arrêtera point, jusqu'à ce qu'il se décharge et se perde dans la grande mer qui n'est autre chose que l'éternité [1]?

[1] La description du Ciel qu'on vient de lire est l'analyse d'un ouvrage du pieux et savant cardinal Bellarmin.

Pour son *esprit*, l'homme désire de connaître. Et le voyez-vous, entreprenant de longs voyages, traversant les mers, gravissant au sommet des montagnes dont la cime se perd dans les nues, descendant jusque dans les profondes entrailles de la terre; se consumant dans des veilles prolongées, continuelles, s'usant avant le temps. Pourquoi? Pour connaître quelque vérité de plus; et puis, s'estimant heureux lorsqu'il a entrevu à travers un voile épais quelqu'une des beautés du monde spirituel.

Et cependant, qu'est-ce que cette vérité? qu'est-ce que cette beauté? que sont toutes les vérités que nous pouvons découvrir ici-bas, toutes les créatures où nous pensons voir des beautés si ravissantes? Des vestiges du Créateur, dit saint Thomas : *vestigia Creatoris*. Si une dame, d'une excellente beauté, se promenant sur le bord de la mer et imprimant ses pieds sur le sable, y avait laissé des vestiges d'une beauté si admirable, que les rois de la terre levassent des armées et donnassent des batailles pour s'en mettre en possession, que les plus avares donnassent volontiers leurs trésors pour les acheter, et qu'enfin tous les hommes quittassent toute autre occupation pour n'avoir que cette passion unique de pouvoir seulement les regarder, mettant en cela leur dernière félicité, quel jugement feriez-vous de la beauté de cette dame, voyant que les seuls vestiges de ses pieds auraient tant de charmes, qu'ils renverseraient tout le monde? Ne diriez-vous pas : Ce doit être un prodige, un miracle de beauté qui va bien

au-delà de tout ce qui pourrait tomber dans l'imagination des hommes?

O Dieu d'amour! que faut-il donc que nous pensions de votre ineffable beauté, puisque tous les hommes travaillent infatigablement, qu'ils se combattent et qu'ils s'entre-tuent, enchantés qu'ils sont par les vestiges de vos pieds? Pourquoi les empereurs et les rois se font-ils la guerre, si ce n'est pour la possession de la grandeur et de la gloire humaine? Eh! que sont les grandeurs, les royaumes et toutes les richesses des princes du monde, sinon les vestiges de vos pieds imprimés sur la terre : *vestigia Creatoris?* Pourquoi tant d'avares courent-ils par mer et par terre pour chercher de l'or et des pierreries, sinon parce qu'ils sont passionnément amoureux de la beauté de ces choses? Eh! que sont-elles, sinon les vestiges de vos pieds imprimés sur une matière corruptible : *vestigia Creatoris?* Pourquoi les plus savants Philosophes et les plus beaux esprits du monde ont-ils de tout temps trouvé tant de charmes à étudier les secrets de la nature, sinon parce qu'ils y voyaient des beautés qui les ravissaient? Mais que sont toutes ces beautés, sinon quelques vestiges de vos pieds imprimés sur les créatures : *vestigia Creatoris?* comme celui qui marche sur la poussière laisse bien quelques marques qui font voir qu'il a passé par là, mais qui ne font pas connaître quelle est sa beauté.

Si donc les seules impressions de vos pieds, marqués comme sur le sable, ont une beauté qui anime tous les courages, un éclat qui excite toutes les passions,

des charmes qui enchaînent tous les esprits, des attraits qui captivent tous les cœurs et qui bouleversent tout le monde, qui peut concevoir ce que c'est de voir votre face, ô source intarissable des beautés[1]! O beauté infinie de mon Dieu! qui devez faire ma béatitude éternelle, quand me ferez-vous la miséricorde de me dévoiler votre face, que je porte imprimée fortement dans mon esprit? Soyez toujours présente à ma mémoire, soyez l'unique objet de tous mes désirs. Si je pense souvent à vous, je vivrai toujours élevé au-dessus du monde; il sera impossible que mon cœur conçoive ni estime ni affection pour toutes les choses mortelles[2].

Eh bien! qu'est-ce que le Ciel? C'est le complément, c'est la satisfaction pleine, entière, éternelle, de ce désir insatiable de voir ce qui est beau; là nous verrons la Beauté, source de toutes beautés. Nous la verrons sans milieu, non pas dans un miroir, mais face à face et sans voile. Et puis, quelle jouissance de connaître le secret de tous les événements qui s'accomplissent! Dans le Ciel, les Saints liront dans le Livre de la Sagesse éternelle les raisons de tous les événements passés, on ne saurait croire combien le souvenir leur en sera agréable, et combien le fleuve alors, rentré dans la mer, répandra la joie dans toute la Cité de Dieu. On connaîtra pourquoi le Seigneur a permis la chute du premier Ange, aussi bien que celle du premier homme; et pourquoi il a donné un Sauveur à l'homme et non pas à l'Ange. On

[1] Valde mirabilis es, Domine; facies tua plena gratiarum.

[2] Le P. d'Argentan, *Grandeurs de Dieu.*

saura pourquoi parmi tant de nations, il choisit pour son peuple bien-aimé les descendants d'Abraham, quoiqu'il prévît que ce seraient des gens intraitables qui persécuteraient son Fils, jusqu'à le faire mourir comme un criminel sur une Croix, par où, malgré eux, il voulait sauver toutes les nations de la terre. Enfin, l'on verra en particulier pourquoi de tout temps il a permis qu'une infinité de gens de bien souffrissent persécution dans le monde, et l'on saura que tout son dessein était de leur faire mériter par la patience, la gloire qu'il leur préparait. Et tous ensemble nous le bénirons éternellement, quand nous verrons nos croix changées en couronnes ; et nous dirons avec le Prophète : *Autant nos peines ont été grandes, Seigneur, autant avez-vous rempli nos ames de consolation et de joie* [1]. Qu'en pensez-vous, hommes de la science, le Ciel sera-t-il ennuyeux? et si vous vous épuisez pour le moins, d'où vient que vous ne faites rien pour le plus?

Qu'est-ce que l'homme désire pour son *cœur* . Aimer et être aimé. Et qui dira ce qu'il fait pour contenter cet impérieux besoin de son être? Rien ne lui coûte pour être aimé : veilles, sacrifices, travaux, dangers, privations, la vie même, tout lui paraît doux pourvu qu'il soit aimé. Il offre son amour à tout ce qui se présente, à l'or, à l'argent, aux honneurs; à ses semblables, aux animaux mêmes. Il est heureux quand on veut bien l'accepter et lui rendre cœur pour cœur. Eh ! bien, le Ciel est le complément, la satisfaction pleine, entière,

[1] Bellarmin, *Bonheur des Saints.*

éternelle de ce désir. Là nous aimerons la Beauté, le Bien infini, océan de toute beauté, source éternelle de tout bien, et en lui toutes les beautés et tous les biens créés. Et puis ce qui fait surtout le charme de l'amitié est cette secrète sympathie, cette liaison des cœurs : magie merveilleuse qui produit entre certains cœurs un attrait si puissant qu'ils semblent faire effort pour se détacher de leur propre poitrine, et aller se joindre l'un à l'autre. Mais qu'est-ce en comparaison de la sympathie qui lie Dieu avec l'ame, et une ame avec son Dieu? Elle est si grande du côté de Dieu, que c'est le désir de se joindre à elle qui l'a attiré du Ciel sur la terre. Elle est si forte du côté de l'ame, qu'il lui est impossible d'être contente ni heureuse si elle n'est unie avec Dieu. Elle est si grande du côté de Dieu, qu'il ne cesse de rechercher l'ame, après même qu'elle l'a offensé. Elle est si forte du côté de l'ame, qu'elle souffre une agitation continuelle et une violence qui fait son tourment, jusqu'à ce qu'elle soit fixée dans le repos de son centre. Elle est si grande de la part de Dieu, que, comme s'il n'était pas content de la béatitude infinie qu'il goûte en lui-même, il nous déclare que ses délices sont d'être avec nous. Elle est si forte du côté de l'ame et si nécessaire, que son paradis est de posséder son Dieu, et son grand tourment est d'en être privée. Eh ! bien, dans le Ciel cette sympathie sera si puissante et si délicieuse, qu'elle ira pour ainsi dire jusqu'à nous transformer en Dieu ; en sorte que nous serons, suivant l'expression de l'apôtre saint Jean, *consommés en lui, semblables à lui* ;

Consommés en Dieu, semblables à Dieu, concevez-vous un pareil bonheur !

Qu'en pensez-vous, hommes qui brûlez d'amour, le Ciel sera-t-il ennuyeux ; et si vous vous épuisez pour le moins, d'où vient que vous ne faites rien pour le plus ?

Cherchez encore quels sont les autres désirs de l'homme. La gloire, la puissance ; eh ! oui, la gloire et la puissance. Pour parvenir à la gloire, tous les chemins, quelque difficiles qu'ils soient, lui sont bons. Demandez au savant qui se consume dans de pénibles veilles, au soldat qui va verser son sang sur le champ de bataille, à l'ambitieux qui veille nuit et jour pour saisir le moment de la fortune : que cherchez-vous ? tous vous répondront : la gloire ! la gloire ! sans elle la vie ne nous est rien.

Eh bien ! quelle gloire dans le Ciel ? Sur la tête des Vierges, des Confesseurs, des Martyrs, des Apôtres, des Saints de tous les états, je vois briller une auréole immortelle, différente suivant les degrés de mérite et la distinction des vertus[1]. Couronne qui ne sera pour personne un sujet de jalousie ; couronne qui sera justement méritée et qui fera le bonheur et la gloire de ceux dont elle ornera le front.

Et la puissance. Impossible de dire avec quelle ardeur, dans ce siècle surtout, l'homme la désire. Interrogez les ruines, les fleuves de sang, les bouleversements dont nous sommes les victimes, une voix en sortira pour vous dire : voilà ce que l'homme fait pour arriver au pouvoir.

[1] St. Thomas, *p.* 2. *q.* 96.

Et de fait, de toutes les passions, la plus forte est sans doute celle de régner, car la royauté est un bien qui renferme tous les autres biens dont on est le plus avide en ce monde. Outre la puissance, l'honneur, les richesses, les douceurs et les plaisirs qui en sont inséparables, il s'y trouve une liberté de tout faire, une entière indépendance qui la met au-dessus des lois, et qu'on sait être de toutes les choses du monde celle que la nature aime le plus. Joignez à cela les prééminences et la dignité qui distingue tellement les rois du commun des hommes, qu'ils n'ont point d'égaux, que tout plie sous eux, et qu'on les adore comme des divinités sur la terre. De là vient que quand ils veulent marquer l'excès de leur affection et de leur libéralité, ils ne croient pas pouvoir rien offrir et donner de plus que la moitié de leur royaume. Ainsi Assuérus disait à Esther : *Que souhaitez-vous? et que demandez-vous de moi? quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je le partagerais avec vous*. Hérode, dans le même sentiment, disait à la fille d'Hérodiade : *Demandez-moi tout ce qu'il vous plaira, et je vous le donnerai, fût-ce la moitié de mon royaume.*

De là vient aussi qu'il n'est point d'effort qu'on ne fasse, point de crime qu'on ne commette, rien de si saint qu'on ne viole, quand il s'agit de conquérir un royaume, ou d'en étendre les bornes. Les histoires sont pleines d'exemples qui montrent à quelles extrémités et à quels excès se porte la passion de dominer. On sait que Jules César avait souvent dans la bouche ce vers d'Euripide : Si jamais on peut fausser son serment, il

faut que ce soit pour régner. Dans tout le reste comportez-vous en homme de bien. Qu'y a-t-il de plus surprenant que ce qu'on rapporte de la mère de Néron, laquelle ayant consulté les Astrologues sur la destinée de son fils, et ceux-ci lui ayant dit qu'il devait être empereur, mais qu'il ferait mourir sa mère : N'importe, répondit-elle, qu'il m'ôte la vie, j'y consens, pourvu qu'il règne. Ainsi l'amour naturel fit que cette mère ambitieuse préféra l'élévation d'un fils ingrat et dénaturé à sa propre vie.

On peut voir par là qu'entre tous les biens de ce monde, il n'en est aucun qu'on estime autant, ni qu'on désire avec tant d'ardeur, que la souveraineté. Et néanmoins la foi nous enseigne non-seulement que les rois de la terre ne peuvent régner long-temps, mais que les royaumes d'ici-bas finiront bientôt et qu'il n'y a que celui du Ciel qui subsistera éternellement. Voici ce que nous lisons là-dessus dans le prophète Daniel : *Après que le temps de ces royaumes sera passé, le Dieu du Ciel en établira un nouveau qui ne sera point détruit, ni transporté à quelqu'autre peuple, mais qui anéantira tous les autres et durera à jamais*. Cette prophétie s'accomplira à la fin des siècles. Car alors il n'y aura plus ni empires, ni royaumes, ni principautés, ni domaine temporel ; tout s'évanouira en un instant, et Jésus-Christ seul avec ses Saints régnera éternellement, selon cette parole de l'Ange à Marie : *Son règne n'aura point de fin*.

Puis donc que l'on désire si passionnément un

royaume de peu de durée et sujet à mille révolutions, un royaume qu'on ne saurait posséder sans inquiétude et sans crainte ; puisqu'il n'y a point de danger où l'on ne s'expose, point d'artifice qu'on n'emploie pour l'obtenir, d'où vient que si peu de gens aspirent au Royaume céleste, et que l'on s'empresse si peu pour y parvenir ? Il faut pourtant ou renoncer à la foi, ou croire ce que disent les Ecritures, que ce Royaume est ouvert à tous, qu'il vaut mieux sans comparaison que ceux de la terre, et qu'on le peut conquérir sans effusion de sang. Si je vous disais : Renoncez à un grand royaume qu'on vous présente, et vous aurez un morceau de terre, ou une vigne, vous vous moqueriez de moi ; et voilà que je vous dis de la part de Dieu : Quittez un royaume terrestre, qui n'a rien de grand ni de durable, et on vous en offre un autre au plus haut des Cieux, qui est immense, éternel, rempli de toutes sortes de biens, et que vous pouvez gagner très-facilement avec le secours divin, qui ne vous manquera point : qu'avez-vous à me répondre ? Différerez-vous un moment à accepter l'offre qu'on vous fait ? Certainement je ne comprends pas ce que vous pouvez dire, si ce n'est que les royaumes de la terre sont visibles et comme palpables : au lieu que celui du Ciel ne se voit point, ne se touche point, et qu'à peine peut-on en avoir une idée légère par la foi. Cela est vrai : mais après tout si quelqu'un examine bien de quel poids est l'autorité de l'Ecriture, si ancienne, si fidèle, si ennemie du mensonge et de l'imposture ; s'il s'arrête ensuite à

considérer ce qu'elle nous enseigne sur cette matière, et qu'elle ne nous enseigne que ce qu'une infinité de Saints ont confirmé dans tous les siècles par un grand nombre de miracles avérés, et ce que plusieurs même ont signé de leur propre sang; il ne pourra s'empêcher de s'écrier avec le Prophète : *Tout ce que vous dites, Seigneur, est très-croyable*, et nous n'avons rien à y opposer.

Or, dans le Ciel les Saints sont tous Rois, et qu'il n'y en a aucun qui ne possède tous les avantages de la royauté. Car encore qu'ils soient toujours serviteurs de Dieu, ils ne laissent pas de régner; et c'est pour cela que dans le même chapitre de l'Apocalypse, où saint Jean dit que *ses serviteurs le serviront*, il ajoute qu'*ils régneront dans tous les siècles*.

Mais les Bienheureux ne sont pas seulement serviteurs et rois, ils sont aussi serviteurs et enfants du même maître et du même père, suivant ces paroles : *Quiconque remportera la victoire, aura tous ces biens : je serai son Dieu, et je le tiendrai pour mon fils*. Comme donc ils peuvent être tout ensemble et serviteurs et enfants, aussi rien n'empêche qu'ils ne soient en même temps serviteurs et rois. Ils sont serviteurs, parce qu'étant créatures, ils doivent obéissance à celui qui les recréés; mais avec cela ils peuvent être et Enfants de Dieu, comme ayant eu le bonheur de renaître de l'eau et de l'Esprit saint; et Rois, comme ayant part à la royauté du Sauveur qui a bien voulu les associer à son empire.

Que personne au reste ne s'imagine que les richesses et la gloire du Paradis se diminuent en aucune sorte, parce qu'il y a tant de Bienheureux qui y participent. Ce royaume ne ressemble pas à ceux de la terre, qui diminuent à mesure qu'on les divise, et où il n'y a qu'un seul qui commande. Celui des Cieux a cet avantage, qu'il est tout à tous les Justes qui le possèdent, et tout à chacun d'eux, sans se partager. Il en est à peu près de même que de la lumière du soleil qui est exposé aux yeux de tous, et qui éclaire autant chaque homme en particulier que tous les hommes ensemble.

Dans le Ciel tous les désirs de l'homme seront donc satisfaits, mais d'une manière qui surpasse tout ce que nous pouvons imaginer. O hommes ! soyez donc plus ambitieux que vous n'êtes : regardez le Ciel et dites en regardant la terre et ses honneurs, et ses richesses, et ses plaisirs : Je suis plus grand que toutes ces choses et né pour de plus grands biens. *Major his sum et ad majora natus.*

Soyez conséquents à cette noble ambition et le Ciel est à vous.

Nous avons tâché de tracer une grossière ébauche des plaisirs que Dieu prépare à ses amis dans le Ciel, nous voudrions pouvoir dire combien ces plaisirs sont grands.

Il est rapporté dans la vie de saint Fulgence, qu'un jour ayant vu dans Rome la magnificence, la splendeur et la majesté du Sénat, il s'écria : Oh ! que la céleste Jérusalem doit être belle, puisque Rome brille de la

sorte sur la terre ! et si l'on rend tant d'honneur à des hommes amateurs de la vanité, quel honneur doit-on rendre aux Saints qui contemplent la vérité ! Demandons à saint Augustin quelle est sa pensée là-dessus. Cet homme si sage et si éclairé, ne craint point de dire qu'il est sans comparaison plus souhaitable de goûter pendant un jour les plaisirs du Ciel, que de jouir pendant des millions d'années de ceux de la terre. Voici ses paroles : La vue de la lumière éternelle est quelque chose de si charmant, que bien que l'on n'en pût jouir qu'un seul jour, il faudrait préférer cet avantage à toutes les délices du monde, et l'acheter par la perte de tous les biens temporels, quand on les devrait posséder durant une infinité de siècles. Que peut-on dire à cela? Si saint Augustin dit vrai, comme on n'en saurait douter, n'est-il pas temps que l'on commence à se détromper des erreurs du siècle? Nous avons cru jusqu'ici qu'il faut mépriser les biens de la terre, parce qu'ils sont périssables, et rechercher ceux du Ciel, parce qu'ils sont éternels : mais ce saint Docteur va bien plus loin, car il dit que quand les biens de la terre seraient éternels, et que ceux du Ciel seraient passagers, il ne faudrait pas hésiter à préférer ceux-ci aux autres [1].

Ne sommes-nous donc pas sourds et aveugles, stupides et insensés, si pour des biens non-seulement vils et abjects, mais qui durent peu, nous en quittons d'autres, qui sont d'un prix infini, et qui durent éternellement? Guérissez, je vous en conjure par votre miséricorde, ô

[1] Bellarmin, *Bonheur des Saints*, chap. 4.-6.

mon Dieu, guérissez notre surdité ; ouvrez-nous les yeux de l'esprit, donnez-nous de l'intelligence et corrigez nos erreurs. De quoi nous sert la lumière de la raison, qui nous distingue des bêtes, et quel profit tirons-nous de la lumière de votre visage, qui est imprimée dans nous, si nous sommes encore aveugles jusqu'à ce point dans l'affaire la plus importante du monde?

Il est donc vrai, ce que nous avons voulu montrer dans les huit volumes de cet ouvrage, que la Religion qui procure à l'homme tout ce qu'il a de bonheur sur la terre, le conduit encore à une félicité infinie, sans mélange et sans fin.

Il est donc vrai que pour rendre l'homme heureux pendant toute l'éternité, la Religion ne lui demande que la permission de le rendre heureux sur la terre.

Il est donc vrai que Dieu est un Père qui a créé l'homme Pontife et roi de l'univers, qui l'a comblé de gloire et de bonheur ; et qui, après avoir été indignement outragé par cette créature favorite, n'a pas cessé un seul instant, malgré tant d'ingratitude, de travailler, depuis le commencement du monde, à réparer le mal que cet enfant coupable s'est fait à lui-même en se séparant de son Père, de le consoler, de l'encourager, de remuer le Ciel et la terre pour lui fournir les moyens de recouvrer son bonheur perdu, et qu'un jour il le lui rendra au centuple, plein, entier, parfait, éternel. Puissions-nous tous en jouir !

Maintenant que notre tâche est finie, il nous reste un devoir bien doux à remplir, le devoir d'un fils respectueux envers la meilleure des mères. Ici nous nous faisons gloire de suivre de nobles exemples.

C'était le sept de mars de l'an du Seigneur mil deux cent soixante-quatorze. Dans une petite cellule du monastère de Fossa-Nuova, célèbre monastère de l'ordre de Citeaux, au diocèse de Terracine, gisait mourant sur un pauvre grabat, un voyageur arrivé depuis quelques semaines. Ce voyageur était la lumière de son siècle, le prince des savants, l'ange de l'école : il s'appelait Thomas d'Aquin. Au tintement funèbre de la cloche, tous les habitants du monastère étaient accourus à l'église. On allait porter les derniers sacrements au docteur angélique. Lorsqu'il vit la sainte Hostie entre les mains du Prêtre, l'illustre moribond éleva sa voix défaillante, et avant de recevoir le Dieu de toute vérité, il voulut protester de son inviolable attachement et de sa filiale obéissance à l'église catholique, colonne et fondement de la vérité sur la terre. « Je crois fermement, dit-il, que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est dans cet auguste sacrement. Je vous adore, ô mon Dieu et mon Sauveur ! je vous reçois, ô vous qui êtes le prix de ma rédemption et le viatique de mon pélerinage ! Vous pour l'amour duquel j'ai étudié, travaillé, prêché, enseigné, j'espère n'avoir rien avancé de contraire à votre divine parole, ou, si cela m'est arrivé par ignorance, je me rétracte publiquement et soumets tous mes écrits au jugement de la sainte Eglise romaine. »

A nous aussi il est doux, il est glorieux d'imiter ce grand homme dans sa soumission filiale à l'Eglise. Le devoir dont il s'acquitte, combien plus ne devons-nous pas le remplir nous, à qui la conscience de notre faiblesse donne tant de motifs de craindre qu'il ne soit échappé à notre plume quelqu'une de ces erreurs involontaires, triste apanage de l'humanité! C'est donc de tout notre cœur que nous soumettons au jugement de la sainte Eglise romaine, notre mère, ce Catéchisme et nos autresouvrages [1]. Enfant et ministre de cette infaillible Epouse de l'Homme-Dieu, nous nous faisons un bonheur et une gloire de le dire, notre foi sera toujours la sienne : nous croyons tout ce qu'elle croit, nous espérons tout ce qu'elle espère, nous aimons tout ce qu'elle aime ; condamnant tout ce qu'elle condamne, blâmant tout ce qu'elle blâme, approuvant tout ce qu'elle approuve. Ainsi nous le voulons, et, Dieu aidant, ainsi nous le voudrons jusqu'à notre dernier soupir, convaincus que *nul ne peut avoir Dieu pour père s'il n'a pas l'Eglise pour mère.*

[1] 1° *Du Catholicisme dans l'éducation*, in-8° ;

2° *Manuel des Confesseurs*, 2 vol. in-12 ;

3° *Horloge de la Passion*, in-18 ;

4° *Selva*, 2 vol. in-18 ;

5° *Marie, Étoile de la mer*, in-18 ;

6° *Itinéraire de la terre au Ciel*, 2 vol. in-18 ;

7° *Le grand jour approche*, ou *Lettres sur la première Communion*, in-18 ;

8° *Le Seigneur est mon partage*, ou *Lettres sur la persévérance après la première Communion*, in-18.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

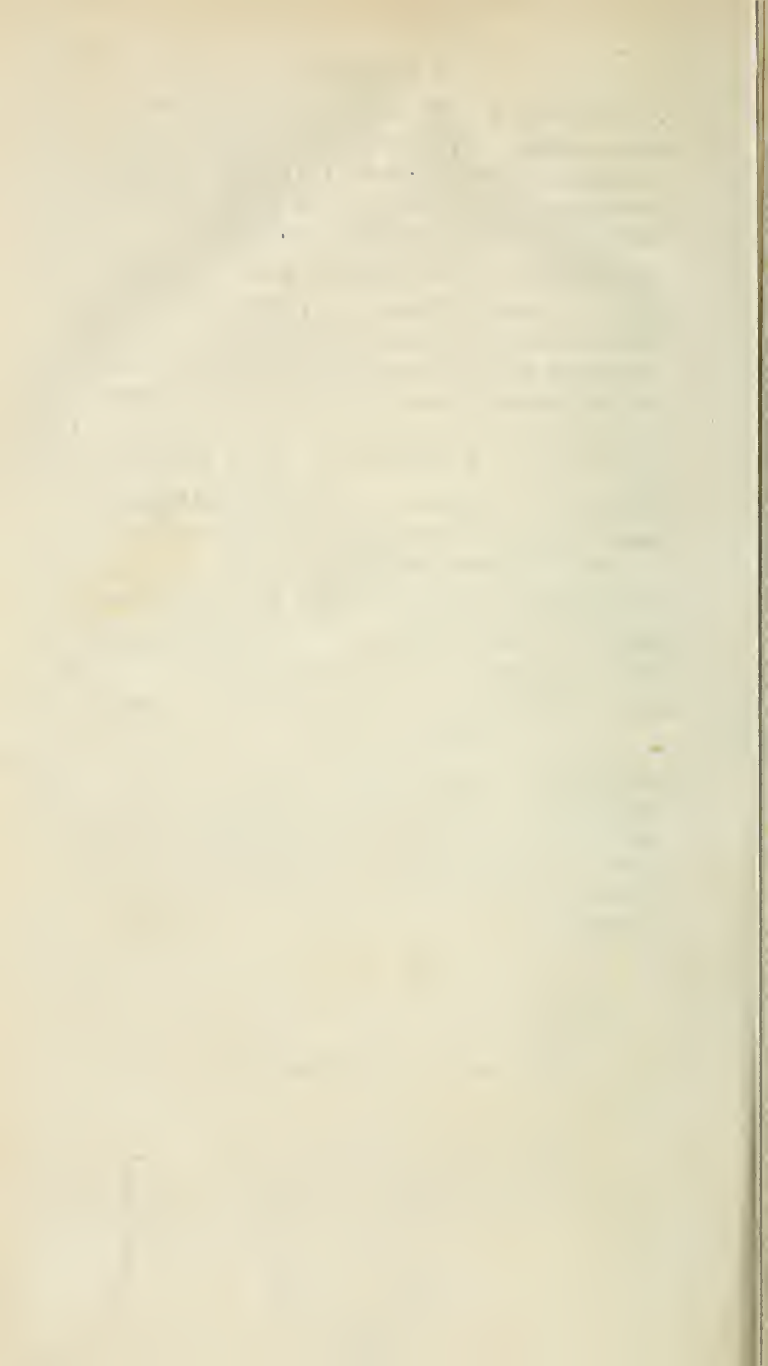
CONTENUES

DANS LE HUITIÈME VOLUME.

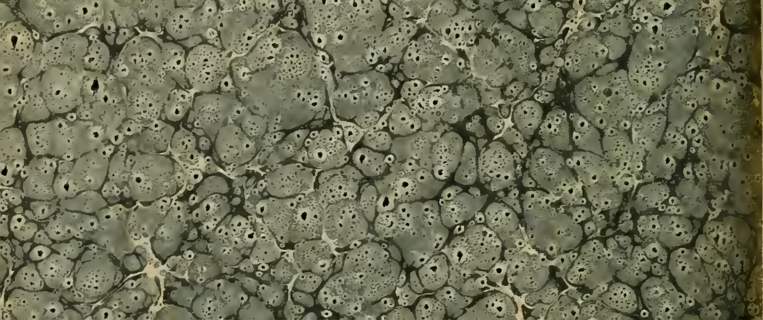
QUATRIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

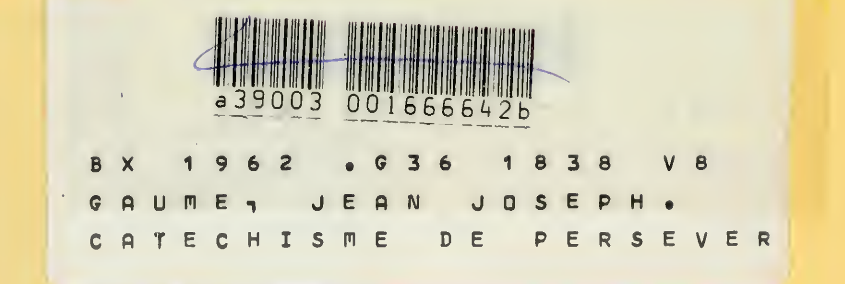


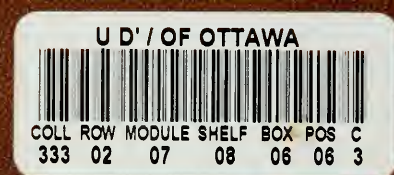











U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 08 06 06 3